This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

3 3433 06728611 6

Digitized by Google

Digitized by Google

AG1
Mennechet
Digitized by Google

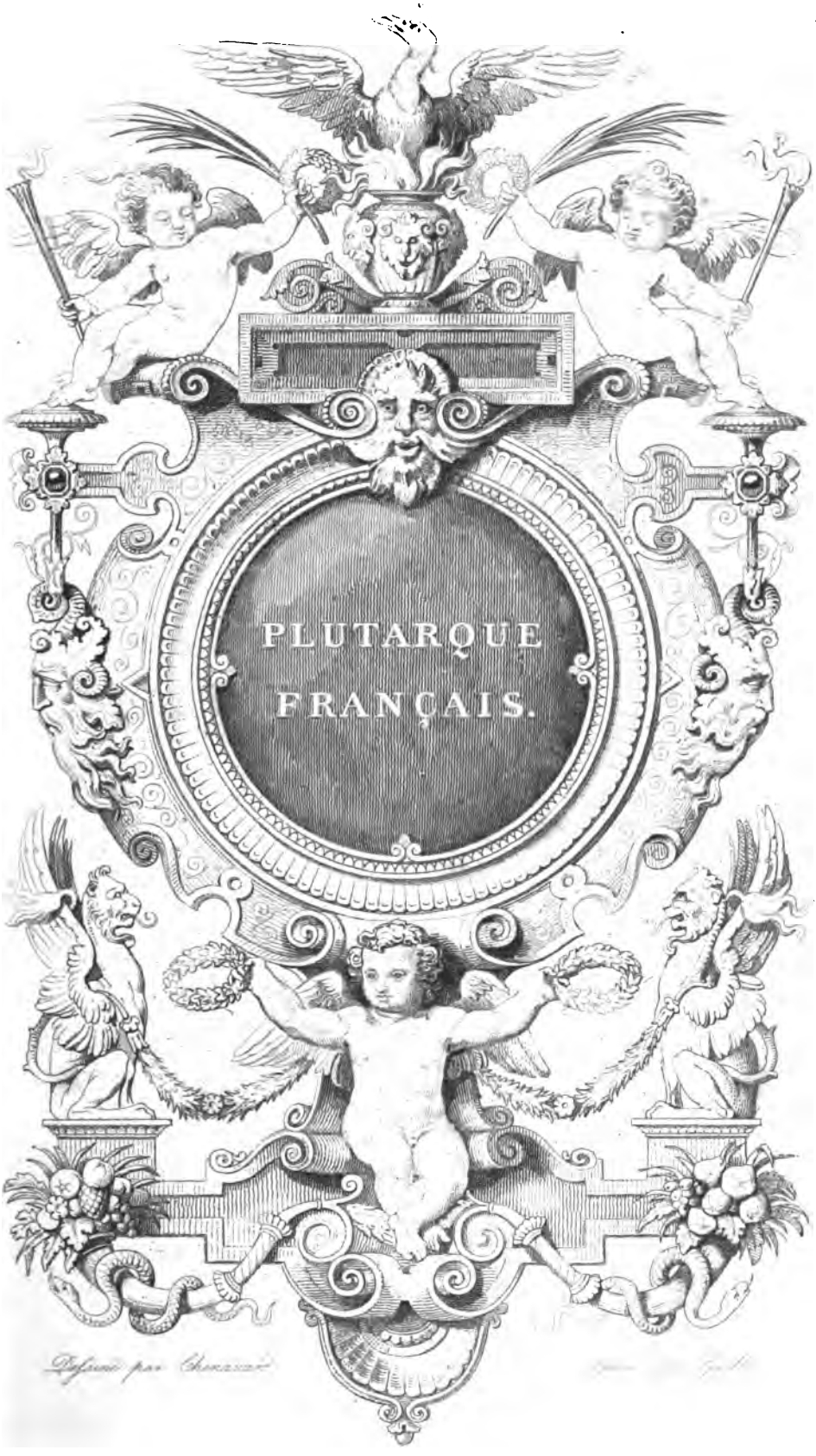
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MENNCHET
~~1118 B~~
AGI
Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

THE ASTOR LIBRARY
NY

Digitized by Google

LE

PLUTARQUE

FRANÇAIS,

VIES DES HOMMES ET FEMMES ILLUSTRES

DE LA FRANCE,

Avec leurs Portraits en pied;

PUBLIÉ

PAR ED. MENNECHET.

THE NEWBERRY LIBRARY

TOME SEPTIÈME.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET,

RUE DE VAUGIRARD, N° 9.

1840.

Digitized by Google

Digitized by Google

THE ASTOR LIBRARY
NY

Digitized by Google

Dessiné par J. Boilly

Gravé par C. Boilly

LE INDÉGENT

Digitized by Google

Digitized by Google

[illegible] par J. Boilly

Gravé par C. Boilly

LE DÉFERTIT

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LE RÉGENT

(PHILIPPE D'ORLÉANS),

NÉ A SAINT-CLOUD, LE 4 AOUT 1674; MORT A VERSAILLES, LE 25 DÉCEMBRE 1723.

« Les fées furent conviées à la naissance de mon fils; cha-« cune d'elles le doua d'une qualité heureuse. Une méchante « fée, qui n'avoit point été invitée, vint, et ne pouvant plus « effacer tous les dons de ses compagnes, elle déclara que le « prince n'en feroit point un bon usage. » C'était à l'aide de cette gracieuse allégorie que la princesse Palatine, — cette bonne et naïve allemande, mère de Philippe d'Orléans, — expliquait l'étrange abus que ce dernier fit des rares et précieux dons qu'il avait reçus de la nature. L'histoire nous présente une personnification plus effrayante de ce mauvais génie du Régent, dans son dernier et funeste précepteur. Il y eut réellement quelque chose de fatal dans l'éducation du jeune Philippe. L'esprit superstitieux de son père, Monsieur, frère de Louis XIV, avait en vain voulu écarter de lui tous les présages néfastes, et cherché jusque dans son nom, — celui de duc de Chartres qu'il lui donna, — à conjurer les malheurs qui semblaient s'attacher à celui de Valois dans l'histoire et dans sa famille[1]; rien n'y fit, le destin s'obstinait. En quelques années la mort enleva les cinq premiers gouverneurs du jeune prince; on en vint à redouter à la cour le dangereux honneur d'une telle fonction auprès du neveu de Louis XIV. Mais, ce qu'il y eut de déplorable surtout, ce fut le choix que fit Monsieur, en plaçant auprès de son fils

[1] Monsieur avait perdu un fils de ce nom.

Digitized by Google

l'abbé Dubois comme successeur du vertueux Saint-Laurent. Pourtant l'élève, doué du plus heureux naturel, fit de rapides progrès en tous genres; son esprit, avide de connaître, embrassait en même temps, et avec succès, la poésie, la géométrie, la musique, la peinture et la chimie. Bientôt même il fallut à son activité un nouvel aliment, la guerre, et celui-là était merveilleusement selon ses goûts.

Le jeune prince avait été élevé dans une enivrante atmosphère de gloire : autour de lui toutes les grandes voix du siècle célébraient les triomphes de la France. C'était en effet la plus belle période du plus beau siècle de la monarchie. Dans l'enthousiasme, dans le délire qu'il inspirait, Louis XIV avait été proclamé grand : on l'eût proclamé dieu. On entretint un luminaire devant sa statue. — Tout convergeait à ce grand centre, la royauté. L'Europe humiliée courbait la tête, et à la première hésitation de cette terrible vassale, Luxembourg fut foudroyé, Gênes mitraillée, le Doge obligé de venir en suppliant à Versailles. Rome aussi, la Rome catholique, avait dû s'incliner devant le Roi très chrétien. Ce fils aîné de l'église, après avoir soumis à la régale les évêchés de son royaume, avait seul maintenu par la force les droits de son ambassadeur auprès du Pape. Comme triste compensation, il est vrai, les dragonnades ensanglantaient les Cévennes; et les protestans, qu'on voulait convertir en donnant en aide aux missionnaires les roues et les gibets, tombaient martyrs ou fuyaient à l'étranger le cœur plein de haine et de projets de vengeance. Ce fut pour Louis le moment de son plus brillant apogée, mais le pied qu'il appuyait sur l'Europe dut la sentir tressaillir : elle allait tenter un nouvel effort. Tout le continent se souleva contre lui; l'Angleterre seule restait son alliée; une révolution la livra à Guillaume de Hollande, son plus mortel ennemi. La lutte allait être formidable : toute la France prit les armes. Le duc de Chartres avait dix-sept ans à peine; il courut à la frontière du nord, et fit ses premières armes sous les yeux du Roi, au siége de Mons. Bientôt après, à

Digitized by Google

Steinkerque, il s'expose avec toute l'impétueuse ardeur de son âge, pour enlever une position importante, à la tête de la brigade des gardes, et obtient la double gloire d'une blessure et d'un triomphe. A Nerwinden, il a sous ses ordres la cavalerie de réserve; là encore il culbute les deux premières lignes de l'ennemi, et il n'échappe au péril le plus imminent qu'en se frayant un passage l'épée à la main; son nom se trouve mêlé à toutes les victoires de cette belle campagne de Flandre, après laquelle Luxembourg *tapissait* de drapeaux Notre-Dame de Paris.

Ces précoces succès jetaient sur le jeune prince un éclat dont lui seul paraissait n'être pas ébloui, et relevaient encore la gracieuse affabilité qui jusque-là lui avait gagné tous les cœurs. — Cette modestie n'était-elle pas une nécessité admirablement sentie de sa position? — Certains semblaient le croire, en se plaisant à lui reconnaître un coup d'œil et une sagacité d'un autre âge. Le souvenir de la Fronde était vivant encore, et la prudence ombrageuse de Louis XIV, qui n'oubliait point son lit de paille de Saint-Germain, voulait ménager à son successeur des nuits mieux assurées et des jours plus tranquilles.

Le duc de Chartres fut contraint de rester à Paris pendant la campagne de 1694, qu'on ne lui permit pas de faire. Condamner à l'oisiveté cet ardent jeune homme, c'était le jeter dans tous les excès qu'elle entraîne. Son précepteur n'était guère propre à l'en détourner : toujours habile à flatter les passions de son élève, il savait les exploiter à son profit, et, à force de souplesse et d'élasticité, se créer sur son esprit un empire d'autant plus assuré qu'il était moins senti. D'un autre côté, Louis XIV recevait son neveu avec tant de froideur, que ce dernier ne voulut plus se présenter à Versailles : déjà trop de succès faciles l'avaient éloigné des dames de la cour. Alors il porta dans la bourgeoisie le désordre de ses amours. Ses triomphes y furent aussi prompts, aussi multipliés, mais le scandale plus grand : car, dans cette classe, où l'union de la famille est plus intime, tous les

Digitized by Google

membres qui la composent ressentent davantage l'injure faite à l'un d'eux. Pourtant ce fut plutôt encore la satiété que le cri général des pères et des maris outragés qui dégoûta le prince de ses nouvelles maîtresses. Bientôt il descendit aux comédiennes et aux prostituées. — A cette époque, la nuance qui les distinguait était souvent bien peu tranchée. — Dubois s'était chargé de l'initier en cette funeste voie.

La clameur immense que soulevaient tant de désordres semblait ne point arriver jusqu'au trône, et Louis XIV résolut même de donner à son neveu une de ses filles légitimées. Ce dernier ne cacha point la répugnance que lui causait un pareil mariage. Le titre de fille de roi déguisait mal à ses yeux le double adultère qui souillait l'origine de mademoiselle de Blois. Tout l'orgueil germanique de la princesse Palatine se révoltait à l'idée d'une telle alliance. Mais Monsieur ne savait pas résister à son frère; Dubois avait trop envie de se montrer bon courtisan : le jeune prince fut circonvenu de toutes parts, et il épousa la fille de madame de Montespan. A l'éclatante beauté de sa mère, la nouvelle fiancée savait allier une grâce plus douce et plus réservée : malheureusement, « sa dignité un peu froide devenait trop souvent une insupportable apathie. » Toutefois, même au milieu de ses plus grands écarts, le duc conserva pour sa femme des soins et une déférence sans amour, qui semblaient aller merveilleusement à cette âme sans chaleur qu'eût fatiguée une tendresse plus active.

Cette union avait imposé un bien faible frein aux passions du duc de Chartres; la mort de son père, arrivée en 1701, vint leur rendre toute l'énergie d'une volonté qui n'est plus maîtrisée. Alors il put se former une cour selon ses goûts. Il la composa des seigneurs les plus franchement dissolus, des véritables *roués* de l'époque, comme il affectait de les appeler. Les d'Effiat, les Nocé, les Brancas, les Broglie, les Canillac en obtinrent les premiers emplois; le marquis de La Fare fut nommé capitaine des gardes. Ainsi s'usait toute l'énergie du prince. Il semblait, au milieu des plaisirs, avoir perdu le glorieux souvenir de ses premières campagnes.

Digitized by Google

Un grand événement vint le faire revivre d'une nouvelle force.

La paix de Ryswick, faite en 1698, avait donné à l'Europe une trêve à laquelle personne n'accordait de durée. Il y avait partout une grande attente; partout l'horizon était noir, au midi surtout les nuages s'amoncelaient. Ce fut de là, en effet, que partit l'orage. Le trône d'Espagne était occupé par Charles II, roi sans force, sans volonté. Le sang de Charles-Quint était bien refroidi dans les veines du dernier de ses descendans. Le pauvre prince, tiraillé en tous sens, obéissant à toutes les influences, était aujourd'hui au roi de France, demain à l'empereur, bientôt à un autre. Cependant, il n'entendait pas sans effroi les mots de démembrement de son empire, qu'on prononçait autour de lui. Il voulait l'éviter; et il choisit pour son successeur un petit-fils de Louis XIV, sachant bien que, gloire et péril d'un tel legs, tout serait accepté. Dans ce testament, une exclusion choquante éloignait du trône la branche cadette de France, et appelait la maison de Savoie, pour succéder à la branche aînée. Le nouveau duc d'Orléans protesta; il avait deviné la pensée qui dictait cette clause inique : la politique de Louis XIV était trop évidente. Cette injustice lui rendit toute son énergie; il sembla oublier sa vie dissipée, pour ne plus s'occuper que de hautes questions gouvernementales. La guerre surtout était le thème favori de ses conversations, et c'était merveille d'entendre avec quelle profondeur de jugement ce jeune coureur de ruelles et de petits soupers développait ses connaissances stratégiques, qui étonnaient et éclairaient parfois les plus expérimentés.

C'était bien le cas aussi de relever les idées et les courages. La France venait d'engager une nouvelle, une terrible lutte contre l'Europe. Louis XIV, après un demi-siècle de règne, pendant lequel s'étaient éteintes tant de grandes renommées, compta encore sur sa fortune; il releva fièrement le gant qu'on lui jetait, et s'écria dans un prophétique enthousiasme, en envoyant le duc d'Anjou en Espagne : « Il n'y a

Digitized by Google

plus de Pyrénées. » Il osa davantage; il reconnut le fils de Jacques II pour héritier de la couronne d'Angleterre, et s'apprêta à soutenir une double guerre de succession.

Elle éclata bientôt sur tous les points. Les alliés avaient à leur tête deux hommes supérieurs, le prince Eugène et Marlborough; on leur opposa Vendôme et Catinat, et pendant quelque temps le succès parut incertain. Malheureusement, on crut pouvoir remplacer d'habiles généraux par MM. de Marsin et de Tallard : l'armée d'Allemagne qu'ils commandaient essuya la sanglante défaite d'Hochstedt. Villars vint sauver la Lorraine (1704).

Louis XIV alors sembla perdre un instant ses défiances; il jeta les yeux sur son neveu, et l'envoya en Italie. Mais que pouvait le prince, sans autorité réelle, sans secours d'hommes, chargé d'instructions vagues, souvent même contradictoires; telles, au reste, qu'elles devaient partir d'une cour où régnait la fille du duc de Savoie qu'on allait combattre? Cette conduite ne pouvait avoir que de funestes résultats. Aux mesures jugées utiles par le duc d'Orléans, le maréchal de Marsin opposait un ordre contraire émané de Versailles, et le prince était contraint de céder. C'est ainsi qu'à Turin ce dernier voulut en vain faire sortir l'armée des immenses retranchemens qu'elle ne pouvait défendre. L'avis du maréchal prévalut, et l'armée française éprouva la défaite que le prince avait prévue. Il n'en contribua pas moins, par son courage et son sang-froid, à en arrêter les déplorables suites. Il reçut deux coups de feu dans la mêlée; Marsin y trouva la mort (1706).

Cette noblesse de conduite ne désarma pas les haines et les jalousies de Versailles. On employa l'année suivante en Espagne le même système de sourdes intrigues; ainsi, à Almanza, par une précipitation qui pouvait être fatale, on voulut lui dérober l'honneur d'une victoire. Mais là le champ était vaste encore : c'était une partie de l'Espagne qu'il s'agissait de conquérir. La tâche était aussi glorieuse que difficile. Le duc d'Orléans en accepta les chances, et parut de

Digitized by Google

suite à la hauteur de ce grand rôle. Il soumet en courant les royaumes de Valence et d'Aragon, enlève Xativa et Alcaraz, que les habitans défendaient avec désespoir, entre en Catalogne, et vient mettre le siége devant Lérida. Depuis l'échec de Condé, la folie d'une telle entreprise était devenue proverbiale. Le duc ne se rebuta pas; il conduisit lui-même tous les travaux, multiplia sur tous les points sa présence et ses encouragemens, et, après un long siége, s'empara de la ville réputée imprenable. Le lendemain il reçut l'ordre de retourner en France.

L'intrigue ne prenait plus la peine de se cacher; elle allait tête haute et visage découvert. Ce n'était pourtant guère le moment de songer à ces basses jalousies. Les alliés débordaient en France par le midi et menaçaient le nord; d'un autre côté, le trône de Philippe V chancelait toujours en Espagne : il fallait lutter partout. L'Europe s'épuisait, il est vrai, en épuisant la France; mais qu'importait à Guillaume d'Angleterre? le grand Roi était enfin humilié....

En 1708, le duc d'Orléans fut de nouveau envoyé en Espagne; ses succès y furent aussi éclatans que l'année précédente; ses expéditions contre Denia, Alicante, Tortose, de continuels triomphes. Aussi fut-il reçu à Madrid comme un libérateur.

L'atmosphère où vivait le prince avait ses séductions et ses dangers. Ce trône d'Espagne qu'il venait d'affermir, presque de conquérir, ce trône, dont on l'avait pour jamais éloigné, offrait un éblouissant prestige au regard qui s'attachait sur lui. Celui du prince fut-il fasciné? l'enivrement lui monta-t-il à la tête? eut-il un regret et un désir?.... A Versailles on voulait le faire arrêter comme criminel d'état; le duc de Bourgogne s'y opposa, il prit généreusement la défense du duc contre l'avis du dauphin. Ce dernier voulait qu'on instruisit le procès de son cousin. Au moins tous ses confidens furent-ils arrêtés, et lui forcé de signer un acte par lequel il renonçait à toutes ses prétentions.

Revenu en France, Philippe d'Orléans se livra avec pas-

Digitized by Google

sion à l'étude. Ce goût, à vrai dire, était assez rare parmi ceux de son sang, et sa mère nous le dit ingénument : « Louis XIV « et toute sa famille, à l'exception de mon fils, haïssent la « lecture. » Ce fut surtout à la chimie qu'il se livra avec passion. Il restait enfermé de longues heures avec Homberg, son maître dans cette science. La malveillance se plaisait déjà à répandre vaguement des bruits calomnieux sur le mystère de ces ténébreux travaux, quand tout à coup la mort vint frapper subitement, dans la même année, le dauphin, le duc, la duchesse de Bourgogne et leur fils aîné. Les médecins, interrogés sur la cause de tant de trépas soudains, déclarèrent leur savoir impuissant.

Alors les rumeurs qui avaient grondé sourdement grandirent. On demanda à qui devaient servir toutes ces pertes imprévues, et on désigna le duc d'Orléans. Ses ennemis, ils étaient nombreux et puissans, exploitèrent avec une effrayante persévérance toutes ces calomnies; on excita contre lui ce mobile et impressionnable peuple, terrible instrument de toutes les haines, à tel point qu'au moment où les restes des deux dauphins et de la dauphine, qu'on avait bien imprudemment conduits de ce côté, passèrent devant le Palais-Royal, la foule exaspérée éclata : ce furent des hurlemens de rage, on criait : Mort au prince empoisonneur et assassin!

Un nouvel événement vint donner un dernier degré d'intensité à cette fureur populaire. Le second fils du duc de Bourgogne fut atteint de la même maladie et sur le point d'expirer. L'intervention du lieutenant de police faillit être inefficace pour sauver le duc d'Orléans, que voulait déchirer une populace en délire. Consterné par cette fatalité contre laquelle sa voix ne pouvait que protester, Philippe vint se jeter aux pieds du Roi; « Sire, dit-il, je viens vous de- « mander ce que le maréchal de Luxembourg accusé obtint « de la justice de Votre Majesté : la Bastille, des juges et des « accusateurs qui se nomment. » On les lui refusa. A l'éloquente indignation qui partait de ce cœur ulcéré, Louis XIV répondit en traçant le tableau des excès et des déréglemens

Digitized by Google

du prince! — Le ciel lui vint en aide. — Le dauphin se rétablit miraculeusement; il ne parut aucune trace de poison; le public se repentit vite, et reconnut son erreur : le Roi parut faire comme le public; et lorsque, trois mois après, le duc de Berri mourait avec des symptômes plus effrayans, nul ne crut devoir s'en inquiéter.

Ces pertes laissaient un immense vide autour du monarque octogénaire. Tout lui manquait à la fois, au dedans et au dehors : ministres, capitaines, écrivains, tout avait été emporté avec le siècle; lui, semblait survivre pour assister à la décadence de son règne. Était-ce une expiation? il la supporta noblement : il fut plus vraiment grand dans les revers qu'il ne l'avait été dans la haute fortune. Abattu à son tour par ceux qu'il avait tant de fois vaincus, brisé dans tout ce qu'il devait aimer, indignement opprimé sous la tyrannie domestique qu'il s'était laissé imposer, il resta calme, résigné, sans plainte, sans murmure. Cependant sa fin approchait; l'œil pénétrant qui, depuis long-temps, s'attachait sur lui, avait lu la mort sur son front qui s'inclinait. Pour madame de Maintenon, la mort de Louis XIV c'était l'anéantissement d'elle et des siens. Sa prodigieuse fortune, l'élévation non moins scandaleuse de tous les bâtards légitimés, tout allait crouler, si l'intrigue ne venait en aide à cette fragile et chancelante grandeur. Madame de Maintenon et le duc du Maine, son favori, fils reconnu du Roi et de madame de Montespan, employèrent à cette œuvre les inépuisables ressources de leurs esprits également artificieux. Le pauvre Roi fut assiégé et circonvenu par eux, en tous lieux, à chaque instant. Pour acheter quelque repos, il céda. — Il n'avait pas foi dans l'acte qu'on extorquait à sa volonté mourante. — C'était le renversement des lois les plus fondamentales du royaume. Il s'agissait d'ôter au duc d'Orléans, pendant la minorité du Roi, la régence que nul n'avait le droit de lui contester, pour la déférer à un fils adultérin de Louis XIV, au duc du Maine, et, en cas de mort de l'héritier présomptif, de reconnaître ce même M. du Maine

Digitized by Google

habile à succéder à la couronne!.... Le monarque consentit à tout ce qu'on exigeait de lui. Ses enfans naturels obtinrent les titres et prérogatives de princes du sang, et le testament, puis le codicille où étaient tracées ses dernières volontés qui détruisaient toutes les règles et les usages de la monarchie, furent remis au premier président de Mesme.

Madame de Maintenon et le duc du Maine avaient tout obtenu : le Roi pouvait mourir, il avait consommé son dernier sacrifice en leur faveur; aussi les cherchait-il souvent en vain auprès de son lit, qu'il ne devait plus quitter; tout était bien désert à l'entour, le flot des courtisans se portait déjà à un autre palais!.... Bientôt, en effet, ce palais retentit d'étranges paroles; bien des ennemis de la veille adressaient au prince qu'ils n'abusaient point, et qui s'en raillait spirituellement, des félicitations et des éloges que personne ne croyait sincères; d'indécentes clameurs populaires saluaient un nouveau règne, tandis que le corps de Louis XIV était conduit à Saint-Denis, sans pompe, sans cortége, ne justifiant que trop le cri éloquent de l'orateur chrétien devant sa tombe (1715).

Dans de plus hautes régions, la joie, pour être un peu plus comprimée, n'en était pas moins vive; mais l'attente et l'anxiété en tempéraient les effets; car, là, se jouait un drame dont on ignorait le dénouement : qui succomberait du duc d'Orléans ou du duc du Maine. Les esprits étaient en suspens, et bien des courtisans ne voulaient pas se compromettre par une précipitation qui pouvait leur être funeste.

De son côté, le duc d'Orléans qui, jusqu'alors, s'était environné d'une apparence de frivolité, cachant à chacun les projets qu'il mûrissait, avait résolu de ne céder aucun des droits qu'il tenait de sa naissance. L'odieuse tutelle sous laquelle on ne lui conservait qu'un titre insignifiant semblait trop justifier les indignes soupçons qu'on avait conçus contre lui.

C'était le lendemain même de la mort de Louis XIV que le parlement s'assemblait pour lire le testament et le codicille

Digitized by Google

de ce monarque. Un grand intérêt s'attachait à cette séance, où le parlement allait avoir à prononcer entre les lois de l'état et la volonté du dernier Roi. Dès le matin, tous les membres étaient réunis dans la chambre des délibérations, une foule de curieux assiégeait la grande chambre voisine; un régiment des gardes occupait sourdement toutes les avenues; les officiers et les soldats d'élite, répandus dans l'intérieur du palais, étaient, ainsi que M. de Guiche qui les commandait, dévoués au duc d'Orléans, à qui ce secours coûtait 600,000 livres. L'ambassadeur d'Angleterre, lord Stairs, qui avait eu l'habileté de persuader ce prince de l'efficacité de ses services, paraissait à une petite tribune de la salle. Un murmure vague courut dans l'assemblée quand le premier président déclara la séance ouverte. Moins d'un demi-quart d'heure après, le duc du Maine et les bâtards arrivèrent; il était rayonnant d'une joie qu'il ne croyait plus devoir cacher. Sa riante enveloppe de politesse étudiée déguisait mal la confiance et la hauteur de son maintien. Le duc d'Orléans fit son entrée avec beaucoup de calme et de dignité. Le premier président nomma la députation qui devait aller chercher le testament et le codicille du Roi : un immense calme s'établit. L'attente fut courte, mais pleine d'une vive anxiété. La lecture commença; tous les esprits étaient tendus : le duc du Maine avait perdu de son assurance; le duc d'Orléans paraissait conserver toute sa sérénité. Cette lecture, en effet, produisit peu à peu une sourde fermentation; elle devint plus distincte à la fin. Le duc du Maine pâlit. La lecture achevée, le duc d'Orléans prit la parole. Son discours, merveilleux d'habileté, entraîna l'assemblée; le testament fut cassé tout d'une voix. Restait le codicille, dont la conservation rendait illusoire le triomphe que le prince venait d'obtenir. Cette fois, la lutte s'engagea entre les deux compétiteurs; les discours se morcelèrent, la haine aiguisa des phrases mordantes et injurieuses.... En être venu là, était évidemment une défaite pour le duc d'Orléans; un des siens le sentit, le dégagea fort heureusement de ce mauvais pas, et lui fit remettre

Digitized by Google

la séance au soir. Dans l'intervalle, le prince regagna tous ses avantages, et, avec le même entraînement, et tout d'une voix, comme le matin, il obtint l'annulation du codicille. Tout pouvoir restait au Régent : il pouvait faire et défaire son conseil, changer même à son gré la forme du gouvernement. Son discours de remercîment à l'assemblée fut remarquable de grâce et d'adresse ; il y rappela une mémoire chérie et vénérée, celle du duc de Bourgogne, dont il abrita habilement ses projets, qu'il attribuait à ce prince ; il sut flatter le parlement, en lui rappelant ses droits, qu'il reconnaîtrait, à tel point, que d'universels applaudissemens éclatèrent dans l'assemblée, se mêlant à ceux que la foule faisait entendre au dehors : le Régent fut reconduit en triomphe à son palais.

Ici commence une nouvelle ère. — Moment curieux à étudier, sorte de temps d'arrêt entre le grand mouvement qui s'est opéré et celui qui va commencer. — Ce siècle qui n'a pas encore conscience de son avenir, mais qui rejette déjà bien loin son passé, oubliera l'un et l'autre dans de joyeuses folies. — L'art se transformera comme la société, et bientôt, poésie, peinture, sculpture, tout va s'amollir, s'affadir même, dans les voluptueuses créations qui vont succéder aux œuvres nobles et sévères du grand siècle !

La fin du dernier règne avait été triste et austère, le nouveau s'annonçait riant et facile. Les courtisans eurent bientôt jeté le masque dont ils s'étaient couvert le visage. Le peuple imita. On secoua le joug dont on était las ; on respira librement. Il y avait dans l'air je ne sais quoi d'enivrant qui gagnait toutes les têtes. L'amour de la nouveauté et de l'innovation, favorisé par le prince, s'emparait de chacun : tout enfin changeait de face. On sembla adopter pour système de gouvernement le contre-pied des mesures prises par Louis XIV : « Les faveurs furent prodiguées aux jansénistes ; « on annula les lettres de cachet lancées contre eux. On fit « cesser l'exil des disciples de Port-Royal. » La foule applaudissait à ces actes d'une haute justice, et, réellement,

Digitized by Google

c'était un beau et touchant spectacle que celui de la liberté rendue à tant de victimes qui depuis longues années gémissaient dans d'obscurs cachots, martyrs de quelques interprétations théologiques. La foule se pressait autour d'elles, et contemplait avec vénération les traces de leurs souffrances. Par une généreuse et habile politique, le Régent, à l'exemple de Louis XII, ne se rappela jamais les ennemis du duc d'Orléans, il les accueillit tous avec une facilité charmante. Fidèle à ses engagemens, il rendit le pouvoir aux parlemens, muets sous Louis XIV, et choisit parmi eux les membres de son conseil.

Ainsi se perdaient les traditions du règne précédent. Les ressorts de la monarchie absolue s'affaiblissaient en se distendant. Désormais la royauté va suivre cette pente, tandis que le pouvoir populaire va grandir et s'élever. Un jour ils se heurteront dans une lutte terrible et sanglante qui semblera la mort de cette royauté : ce ne sera que sa transformation. Nul doute que cet affaiblissement, ou plutôt cette déconsidération de l'autorité souveraine, ne remonte à l'abus scandaleux qu'on en avait fait dans les dernières phases d'un règne qui laissait après lui tant de désordres à réparer et trois milliards de dettes à payer ! Quelle ressource pour combler cet énorme déficit ? Les courtisans et le duc de Saint-Simon lui-même proposèrent la banqueroute et la convocation des états-généraux. Le Régent recula sagement devant ces deux partis. Le premier était odieux ; le second, au moins imprudent. Pour faire face aux premiers besoins on eut recours à de dangereux expédiens, dont on n'obtint qu'une partie des résultats qu'on semblait en attendre. Le premier fut une nouvelle refonte des monnaies : cette opération, déjà usée sous le règne précédent, donna à peine quelques millions, et discrédita et appauvrit la France, dont les espèces passaient à l'étranger, qui les fabriquait au nouveau titre ; le second fut la vérification des billets sur l'état, dont une grande partie était le produit de la fraude et de l'usure ; le troisième, l'établissement d'une chambre ardente pour juger les traitans

Digitized by Google

qu'avait enrichis l'escroquerie. D'un autre côté, le Régent sacrifia ses goûts de gloire militaire à une paix utile et réparatrice. La cause des Stuarts fut donc complétement abandonnée. Plusieurs n'ont voulu voir dans cet abandon que le calcul d'un esprit ambitieux, dont les prévisions entrevoyaient pour l'avenir l'utilité d'une alliance avec la branche cadette d'Angleterre. Quoi qu'il en soit, cette mesure produisit dès 1718 l'extinction de quatre cent millions de dettes et améliora la situation du Trésor. Bientôt un nouveau système financier vint lui donner une prospérité inouïe.

Un Écossais, nommé Jean Law de Lauriston, dont toute la jeunesse avait été employée à étudier les secrets du crédit et du commerce, et qui y avait acquis de vastes connaissances, était venu proposer ses plans au Régent, après les avoir vus repoussés dans son pays, à la cour de Louis XIV, à celles de Victor-Amédée et de l'empereur d'Allemagne. Ce système avait trop de séductions, il était trop habilement présenté par son auteur, pour ne pas convenir à l'esprit innovateur du duc d'Orléans. En vain la froide raison de d'Aguesseau et du duc de Noailles s'opposa-t-elle au développement d'un plan financier dont ils envisageaient avec effroi les suites funestes; en vain le parlement essaya-t-il du droit de remontrances que le Régent lui avait rendu. Les premiers furent momentanément disgraciés. Un lit de justice rendit le parlement à son mutisme d'autrefois. Law put alors agir en liberté (1716). Après la création d'une maison de banque particulière, qui avait acquis, en quelque temps, un haut degré de prospérité, il forma une compagnie des Indes occidentales pour l'exploitation de la Louisiane et du Canada : elle avait tous les droits de la souveraineté, à la seule condition de l'hommage-lige envers le roi de France, et d'une couronne d'or de trente marcs à chaque changement de règne. Le capital devait s'élever à cent millions divisés en deux cents actions de cinq cents livres au porteur. Ces actions furent accueillies assez froidement d'abord, et l'anti-système créé par d'habiles financiers, les frères Pâris, menaçait de les

Digitized by Google

ruiner entièrement. Law, dont le génie impatient s'irritait des obstacles, conçut un projet plus vaste, et, secondé du Régent, put le mettre à exécution. Il obtint, pour sa compagnie, le privilége exclusif du commerce, depuis le cap de Bonne-Espérance jusqu'aux mers du Sud (1719). Elle prit alors le titre de compagnie des *Indes*, et étendit ses relations en Afrique, en Amérique, en Asie. De nouvelles actions furent créées : un mouvement de hausse commença à s'accélérer ; bientôt il devint rapide ; les actions s'élevèrent au-dessus du pair ; elles doublèrent, triplèrent de valeur. L'élan était donné, la fortune de quelques uns troublait l'imagination de tous les autres : on se portait aux bureaux de la compagnie pour échanger son or et son argent contre le merveilleux papier. Grands seigneurs et gens du peuple, tous se confondaient dans un égal entraînement, on courtisait les commis, on exaltait Law ; l'enthousiasme pour son système et sa personne se changea en un incroyable délire. La noblesse remplissait ses antichambres ; les dames de la cour briguaient ses regards : une d'elles fit verser sa voiture devant chez lui pour l'obliger à se montrer. Des ducs et des princes demandèrent à être fiancés à sa fille, qui n'avait pas huit ans ; son fils dansait avec le Roi. Séduit comme les autres, le Régent donna à Law le contrôle-général, qu'il ôta à d'Argenson (1720).

Les actions avaient atteint quarante fois la valeur de leur capital nominal, et personne ne songeait encore à demander à quoi tenait cette confiance inouïe. Le duc d'Orléans, fastueux et prodigue, appuyait de tout son pouvoir cette heureuse fiction qui fournissait à ses générosités, et lui permettait d'enrichir ses amis. Pourtant l'illusion devait se dissiper vite, et la réaction allait être terrible. Elle commença quand les riches actionnaires songèrent à réaliser leur fortune. Celle de quelques uns s'éleva à trente et à quarante millions. Une rumeur inquiète se répandit bientôt. Les demandes de remboursement se multiplièrent ; au bout de quelque temps on se précipita pour obtenir des espèces, comme on avait couru

Digitized by Google

au papier. Ici les exigences étaient moins faciles à satisfaire. L'énorme disproportion entre le capital réel et les valeurs émises parut dans tout son jour, et l'épouvante s'empara de tous les possesseurs d'actions. En vain, pour leur rendre un crédit momentané, voulut-on recourir aux moyens forcés : tout fut bientôt inutile. Par une nouvelle et courageuse opposition, le parlement refusa d'enregistrer les édits que le Régent appelait au secours du système, et il fut exilé à Pontoise; cet exil, à vrai dire, n'était qu'une agréable distraction donnée aux membres du parlement et aux seigneurs de la cour qui leur portaient des consolations dans de joyeuses fêtes, dont l'argent du prince faisait les frais. Cependant l'enthousiasme pour Law avait fait place à une haine terrible dans le cœur des milliers de gens qu'il avait ruinés. On menaça ses jours, et le duc d'Orléans fut obligé de lui donner asile dans son palais. La ruine du système s'acheva; les actions et les billets se changèrent en rentes. C'était l'ancien état de choses après bien des désastres. Law s'enfuit à Bruxelles, n'emportant avec lui que la modique somme de huit cents louis, seul débris d'une immense fortune dont il ne put jamais rien recueillir. Il se retira ensuite à Venise, où il devait mourir pauvre. Le duc d'Orléans avait continué de correspondre avec lui, puis le duc de Bourbon. C'était à ce dernier que Law écrivait : « Ésope fut un modèle de désintéressement; cependant les courtisans l'accusèrent d'avoir des trésors cachés dans un coffre qu'il visitait souvent : ils n'y trouvèrent que l'habit qu'il avait avant d'être dans la faveur du prince. Si j'avais sauvé mon habit, je ne changerais pas d'état avec ceux qui sont dans les premiers emplois, mais je suis nu.... »

Les ennemis du Régent avaient profité des différentes phases du système pour agir contre lui, habiles à masquer leurs projets au moment où l'enthousiasme gagnait tous les esprits, et profitant de la perturbation que jetait sa ruine pour attiser toutes les haines et rallier tous les mécontens. Dans le fameux lit de justice tenu par le Régent, le parle-

Digitized by Google

ment n'avait pas seul été humilié [1]; un affront semblable avait été réservé à l'ancienne cour, un plus sanglant aux princes légitimés, qui avaient timidement et maladroitement quitté la séance. Le duc du Maine y fut dépouillé de ses fonctions de surintendant de la maison du Roi, et réduit, avec le comte de Toulouse son frère, au rang de pairs du royaume. Ce vigoureux coup d'état, en consolidant aux yeux du peuple le pouvoir du duc d'Orléans, qui avait montré autant de courage que d'habileté, lui avait fait dans une certaine sphère d'implacables ennemis. La femme du duc du Maine, ambitieuse princesse que toutes les adulations des poètes ne consolaient pas du pouvoir qu'elle avait vu lui échapper, avait fait de sa délicieuse retraite de Sceaux le foyer de toutes les intrigues qui s'ourdissaient contre le Régent. Elle voulait se placer dans l'histoire à côté de la duchesse de Bragance tramant à l'insu de son mari le complot qui devait le placer sur le trône de Portugal; et tous les moyens lui paraissaient bons pour arriver à ce but. Après avoir formé un certain noyau de conspiration, elle eut recours au cardinal Albéroni, astucieux ministre de Philippe V. Tous deux voulaient, disaient-ils, le renversement du duc d'Orléans, le titre de régent pour le monarque espagnol, l'autorité réelle pour le duc du Maine. Le prince de Cellamare, ambassadeur d'Espagne à Paris, se mit, sous l'inspiration de sa cour, à la tête de la conspiration. Le comte de Laval, le cardinal de Polignac et le duc de Richelieu en furent les principaux chefs. Ces conjurés, du reste, s'entendaient assez peu entre eux sur les moyens et sur l'exécution. L'âme du complot était véritablement Albéroni. Au moment jugé favorable par lui, il écrivit au prince de Cellamare de mettre *le feu aux étoupes*. L'ambassadeur se hâta d'envoyer au ministre la copie de toutes les pièces de la conspiration. Elles furent

[1] Le parlement se rendit à pied aux Tuileries pour soulever la populace. Chaque membre avait la robe rouge. Ils n'excitèrent que des risées, et on criait autour d'eux : *Où vont ces homards?* (*Mémoires de la princesse Palatine.*)

Digitized by Google

saisies à quatre-vingt-dix lieues de Paris ; le complot avait été découvert par une fille publique. — Aventurer un secret dans une maison de débauche, c'était le confier à Dubois. — Muni de ces papiers, ce dernier vint se présenter chez le duc d'Orléans : le prince était avec une de ses maîtresses. L'agitation feinte de Dubois ne put l'arracher à ses plaisirs. Il répéta en riant le fameux *à demain les affaires ;* mais Cellamare n'était point un Pélopidas. Dubois sut utiliser ce délai en vendant chèrement son silence à quelques personnages compromis : il fit disparaître ce qui pouvait les perdre.

Le lendemain, le Régent lut toutes les pièces avec un admirable sang-froid. Son rapport au conseil fut plein de calme et de noblesse. L'arrestation de Cellamare et de ses principaux complices y fut résolue. Elle eut lieu quelque temps après. Le duc d'Orléans, par une politique adroite et généreuse, qui satisfaisait en même temps son esprit et son cœur, ne voulut se venger que par le ridicule dont il frappa la conjuration. Le duc du Maine fut envoyé au château de Dourlens, et la duchesse à celui de Dijon. Tous les conspirateurs se refusèrent à faire des révélations. Ce fut la princesse qui se chargea de les trahir. Elle les sacrifia à sa liberté, et regagna triomphante son palais de Sceaux, au moment où quatre gentilshommes bretons expiaient sur l'échafaud le crime d'avoir pris les armes pour sa cause (1720).

Délivré de ses ennemis, le Régent se livra plus que jamais aux excès de tous genres vers lesquels il était fatalement entraîné. Les grandes orgies du Palais-Royal, qu'il appelait ses *petits soupers,* eurent plus d'emportemens et de licence. Tous ses roués affectèrent d'imiter ou de surpasser ses débordemens. Chez le courtisan, la débauche avait remplacé l'hypocrisie, ou plutôt la débauche était souvent encore une nouvelle hypocrisie. A peine échappé aux travaux de la journée, le prince s'enfermait avec les compagnons et les compagnes de ses plaisirs, et, dès lors, on eût vainement tenté de parvenir jusqu'à lui : les portes étaient irrévocablement closes.... Nous n'essaierons point de les ouvrir pour dévoiler

Digitized by Google

les mystères qu'elles cachaient : assez d'autres nous ont répété ce qu'ont laissé transpirer les murs. Qu'importent des récits souillés de luxure et tachés de vin ? Pourquoi faire revivre ces scandales donnés par les grands du royaume ? N'ont-ils pas eu une sanglante expiation ?...

Revenus de leur premier étourdissement, les princes légitimés et l'ancienne cour commencèrent à intriguer de nouveau, et remplirent la France de libelles diffamatoires contre le duc d'Orléans. Celui-ci s'en amusa long-temps, et souvent même il montra trop de bonne volonté à en admirer l'esprit. Nul ne fit jamais avec meilleure grâce abnégation complète de son amour-propre offensé [1]; son cœur cependant n'était pas à l'abri de toute atteinte. Un jour, il lisait un de ces pamphlets où la calomnie l'avait noirci des crimes les plus révoltans, et en relevait les détails avec beaucoup de gaîté. Quand il arriva à un passage où l'on renouvelait l'odieuse accusation d'empoisonnement, il s'arrêta, et versa des larmes : il se contenta d'exiler l'auteur, qui continua ses diffamations.

A ces écrits se mêlaient des manifestes lancés par Albéroni, qui fomentait continuellement des troubles à l'intérieur de la France. Le Régent s'en plaignit à la cour d'Espagne; elle

[1] Tous les Mémoires ont conservé quelque fait à l'appui de cette assertion. En voici un entre mille : Voltaire, à peine âgé de dix-neuf ans, avait été mis à la Bastille sur un soupçon injuste. Le duc d'Orléans le rendit à la liberté. Arrivé dans l'antichambre du Prince avec le marquis de Nocé, chargé de le présenter, le jeune poète osa dire devant plusieurs personnes, en voyant un grand orage : « Quand ce serait un « Régent qui gouvernerait là-haut, les choses n'iraient pas plus mal. » Nocé, en abordant le duc d'Orléans, lui conta ce qui venait d'arriver.... Le duc rit aux éclats, et accorda une gratification à Voltaire.—Voltaire historien a été plus favorable au Régent; voici le portrait qu'il nous en a laissé : « De toute la race de Henri IV, Philippe d'Orléans fut celui qui lui ressembla le plus. Il en avait la valeur, la bonté, l'indulgence, la gaîté, la facilité, la franchise, avec un esprit plus cultivé. Sa physionomie, incomparablement plus gracieuse, était cependant celle de Henri IV. Il se plaisait quelquefois à mettre une fraise, et alors c'était Henri IV embelli. »

Digitized by Google

lui répondit par une insulte, en élevant à la vice-royauté de Sicile le conspirateur Cellamare, à qui le Régent avait eu la générosité de pardonner son crime. Cette conduite brisait le pacte qui devait unir les deux maisons de Bourbon : la guerre fut déclarée entre elles (janvier 1719). Cette déclaration n'épouvanta ni Philippe V ni son ministre : ils comptaient sur la défection de l'armée française ayant à combattre un petit-fils de Louis XIV. La France était inondée de leurs proclamations, dont l'efficacité ne leur sembla pas un instant douteuse. C'était l'époque où le système de Law, dans l'ivresse qu'il inspirait, semblait la réalisation de toutes les merveilles de l'alchimie. La nation s'inquiéta peu de la guerre, et l'armée resta inébranlable. Celle-ci avait à sa tête le maréchal de Berwick, qui, après avoir affermi Philippe V sur son trône, venait le combattre aujourd'hui. Les troupes espagnoles étaient commandées par le fils du maréchal, le marquis de Leyra, à qui son père écrivit de bien faire son devoir. Le Régent applaudissait à cette rigidité antique; en même temps, il accueillait avec plaisir les refus des officiers français que la reconnaissance empêchait de prendre les armes contre le petit-fils d'un Roi qui les avait comblés de bienfaits. Cette guerre fut courte, mais désastreuse pour l'Espagne. Du camp de Pampelune, où il était venu pour recevoir l'armée française, Philippe put voir brûler neuf de ses vaisseaux et deux chantiers de sa marine. Il assista aux triomphes de Berwick, qui venait reprendre à ses yeux Fontarabie, Saint-Sébastien et le château d'Urgel. Les illusions dont Albéroni avait bercé le Roi s'évanouirent enfin. Une lettre du jeune Louis XV, pleine de dignité et de noblesse, écrite sous l'inspiration du Régent, avait été la seule réponse à ses manifestes; d'un autre côté, il apprenait les victoires des Anglais et des Allemands sur sa flotte et sur son armée; il fut heureux d'accéder aux conditions de paix que lui proposait le Régent. Une d'elles était l'exil d'Albéroni.

La paix était de nouveau rendue à l'Europe. Malheureu-

Digitized by Google

sement des troubles intérieurs empêchaient la France d'en goûter les bienfaits. C'était le moment de la grande crise financière, à laquelle vinrent se joindre deux terribles fléaux : le feu qui dévora Rennes, la peste qui dépeupla Marseille et une partie des provinces méridionales. Le cours de la justice était interrompu par l'exil du parlement ; la bulle *Unigenitus* divisait toujours le clergé ; la cour donnait le funeste exemple de ses débauches ; le Régent subissait le joug honteux d'un homme qu'il méprisait, de cet infâme Dubois, pour qui, au grand scandale de toute la chrétienté, il avait obtenu le cardinalat, après l'avoir promu à l'archevêché de Cambrai, illustré par les vertus de Fénelon ; plus tard il le nommera premier ministre. Ce n'est pas, du reste, une des choses les moins bizarres de cette singulière époque que le pouvoir occulte d'une aussi vile nature sur une intelligence si supérieure. Dans cette confusion de toutes choses, les liens de la morale se relâchaient pour se briser bientôt. La littérature semait partout des germes d'impiété. Déjà, au théâtre, la foule battait des mains à ses audacieuses révélations. Il y avait dans l'atmosphère quelque chose de dissolvant qui travaillait sourdement la société ; mais telle avait été la force de l'impulsion donnée par Louis XIV à la grande machine gouvernementale, que les rouages fonctionnaient encore, comme d'eux-mêmes, sans moteur apparent.

Cependant la majorité de Louis XV approchait, et le peuple, qui ne pouvait haïr le duc d'Orléans, n'en aspirait pas moins à voir sur le trône un jeune prince qui relevait les plus heureux dons naturels par une grâce exquise, une affabilité pleine de noblesse. Le Régent, lui aussi, attendait ce moment avec impatience, et déjà il initiait aux affaires de son royaume le futur monarque, qui savait apprécier ces soins bienveillans et portait au duc une véritable affection. La maladie qu'éprouva le Roi à cette époque, fit revivre quelque temps tous les soupçons d'empoisonnement. Une saignée faite par le médecin Helvétius, contre l'avis de tous ses confrères, qui la jugeaient mortelle, sauva les jours de

Digitized by Google

Louis et la réputation du Régent. Cette guérison excita dans le public une joie qui allait au délire, ce fut un immense concert de bénédictions et d'actions de grâce, le plus doux triomphe populaire qu'eût obtenu un roi. Le Régent était vraiment heureux de ce bonheur de tous ; « car d'ambition de ré-« gner et de gouverner il n'en avait aucune. » Il songea alors à marier Louis XV et à cimenter, par une double alliance, des liens qu'il voulait rendre durables entre les différentes branches de la maison de Bourbon. Il s'agissait de donner au roi de France une infante d'Espagne et d'unir la fille du duc d'Orléans, mademoiselle de Montpensier, au prince des Asturies. Louis XV donna son consentement, et l'échange des deux princesses eut lieu dans l'île des Faisans (1722).

Aucun acte important ne signalera le temps qui va s'écouler jusqu'au sacre de Louis XV. Le duc d'Orléans, toujours sous l'odieuse domination de Dubois, se livre à des débauches effrénées; à de rares intervalles il s'en distrait par l'étude des arts, qu'il avait aimés et cultivés avec succès [1]. Ses ennemis, toujours aussi acharnés, le poursuivent de leurs calomnies, souvent même de leurs menaces. Il faut lire dans les Mémoires de la princesse Palatine, sa mère, de combien de périls il était entouré, et combien de lettres anonymes pleuvaient au Palais-Royal, pour lui signaler ces dangers. « On craignait, dit-elle, les tentatives contre sa vie, car il « ne prenait aucune précaution, courait la nuit en des car-« rosses étrangers, soupait indistinctement chez quelques « unes de ses créatures, parmi lesquelles pouvaient se trou-« ver des ennemis. Mais, » ajoute-t-elle, « quand je l'exhorte « à se mettre en garde, il rit et hoche la tête, comme si je lui « faisais un conte. Il est tout naturellement brave, cela fait « qu'il ne peut rien craindre; la mort ne lui fait pas peur. »

[1] « Le duc d'Orléans a fait la musique de deux opéras dont La Fare avait composé le poème, et qui furent joués dans son palais. Avant la révolution, on voyait sur les murs du château de Meudon de belles peintures faites par lui. On cite parmi ses ouvrages en gravure les estampes d'une belle édition de *Daphnis et Chloé*. »

Digitized by Google

Et plus loin : « Le cœur me bat sans cesse, mais mon fils « n'a pas le moindre souci : je le prie, pour l'amour de Dieu, « de ne pas courir en voiture la nuit. » Ces conseils étaient bien inutiles ; il fallait des distractions à cet esprit inquiet ; son âme ardente avait besoin d'une agitation continuelle qui l'empêchât de se replier sur elle-même. « Il était né ennuyé, « et s'était accoutumé à vivre hors de lui. »

Enfin la régence expire, après avoir duré huit ans, et laisse son nom à cette époque gaie, vive, légère, frondeuse par-dessus tout, pendant laquelle *la France était folle*, selon l'expression du poète. Voici venir un nouveau roi. Il a été sacré à Reims, sous le ministère du cardinal Dubois. Le duc d'Orléans est délivré de sa lourde tâche et peut se livrer plus librement à ses excès. Il n'a plus à craindre de compromettre un secret d'état dans les aventureux hasards d'une nuit d'orgie ; et ici, il est digne de remarque « que jamais, dans ses momens d'ivresse, « ses favoris ou ses maîtresses ne purent lui en arracher un. Ce « prince les méprisait, et mesdames de Parabère et de Sabran « n'eurent jamais une grande influence ; Dubois seul eut sur « lui un pouvoir absolu. » Ce pouvoir magique était bien grand, en effet, et le duc d'Orléans lui avait fait des sacrifices qui avaient dû lui paraître bien pénibles ; aussi se lassait-il de cet homme ; il attendait impatiemment l'heure que Chirac avait fixée comme terme prochain d'une vie de souillure, de bassesse et d'impiété. L'heure arriva. La veille de cette mort, le duc d'Orléans dit, en voyant se former un orage : « Voilà un temps qui, j'espère, emportera mon drôle. » Dubois, fils d'un apothicaire sans fortune, laissait deux millions de revenu. Noailles et Nocé, dont il avait obtenu l'éloignement, furent rappelés aussitôt ; « c'est ce coquin de Dubois qui est cause de tout le mal, » disait le prince. — « Reviens, mon cher Nocé ; rien ne pourra plus nous désunir : *Morta la bestia, morto il veleno.* »

Après quelques hésitations, le duc d'Orléans accepta de Louis XV la place de premier ministre, laissée vacante par la mort du cardinal, et parut se livrer avec une infatigable

Digitized by Google

activité aux affaires de l'état. Le système de Law se présentait toujours à son esprit avec des séductions nouvelles; c'était son idée fixe, et il lui donnait de magnifiques développemens, qui ne frappaient plus que médiocrement toutes les imaginations refroidies par les précédens résultats. Après les journées consacrées au travail, venaient les nuits données à l'orgie... terrible régime qui devait bientôt briser son existence. De funestes symptômes commencèrent à se peindre sur son visage; son teint s'enflamma, ses yeux s'ensanglantèrent, ses amis effrayés l'avertirent. Chirac, l'homme aux fatales prophéties, le menaça d'une mort subite et prochaine. « C'est tout ce que je désire, » répondit le prince. Pourtant, à la prière de ses amis, il promit de changer de vie; un plan de réforme fut adopté. Le jour où elle devait commencer, une nouvelle amante, la belle duchesse de Phalaris, l'attendait. Il y avait d'un côté défense du médecin, menace de mort; de l'autre, un plaisir que cette défense et cette menace rendaient plus piquant : il choisit le plaisir. Il s'esquiva pour courir dans les bras de sa maîtresse; une apoplexie l'y foudroya[1].

THÉODORE DESCHÈRES.

[1] « Le duc d'Orléans eut de sa femme un fils et trois filles, dont l'une épousa le duc de Berri, l'autre le duc de Modène; la troisième fut abbesse de Chelles. Il eut deux fils naturels, dont l'un fut légitimé, et devint grand-prieur de Malte; l'autre se fit avantageusement connaître sous le nom d'abbé de Saint-Albin, et devint archevêque de Cambrai.— Il avait acheté pour la couronne, moyennant deux millions, le diamant appelé *le Régent*, réputé le plus beau de l'Europe. — Accusé de s'être enrichi aux dépens de l'état, il laissa sept millions de dettes. »

Digitized by Google

THE ASTOR LIBRARY
NY

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MONTESQUIEU

(CHARLES DE SECONDAT, BARON DE LA BRÈDE ET DE);

NÉ LE 18 JANVIER 1689; MORT LE 10 FÉVRIER 1755.

Il naquit dans un château, vécut riche, fut admis près des rois, puis il mourut ayant pour garde-malade au chevet de son lit une duchesse. De telles faveurs sont rares dans l'empire des lettres. Aux intelligences privilégiées le sort aime mieux réserver un toit de chaume pour abriter leur berceau, un hospice où l'on cloue leur cercueil. Quelquefois, le cachot leur ôte, comme à Galilée, seulement la liberté; mais quelquefois encore la folie, sous les verrous, leur ravit jusqu'à la pensée. Alors les infortunés, ainsi que le Tasse en offre le douloureux exemple, perdent l'unique bien qui pût les consoler de n'avoir aucun des autres biens de ce monde, leur génie : les voilà complets, — pauvres, captifs et fous.

Que si l'on reprochait à la société de refuser pitié et secours à ces grands esprits; que si, pour lui faire honte, on mettait en regard le prix modique d'un volume, comme les *Lettres Persanes*, par exemple, et le prix énorme d'un billet pour voir Taglioni la danseuse, l'un payé à regret, l'autre avec joie, la société répondrait : — Cela se fait dans leur intérêt. Les athlètes se fortifient par la lutte; or, son lutteur naturel, au génie, c'est la misère. — Cependant, riche d'un patrimoine splendide, Byron, haut placé dans la plus haute des aristocraties de l'Europe; Montesquieu, président à mortier au parlement de Bordeaux, promenant ses pas rêveurs sur le sable fin de vertes allées, à la Brède, demeure de ses pères; Montesquieu et Byron, pour n'avoir pas manqué de

Digitized by Google

pain, n'en ont pas moins produit des chefs-d'œuvre que la faim eût détruit, au contraire, dans leur germe.

Mais qu'importe le langage des faits? Continuons de laisser aux prises l'argent et le mérite. C'est d'ailleurs une satisfaction donnée au cœur humain dans ses plus basses passions que de lui montrer un esprit victime de sa sublimité même : cela dédommage le vulgaire. Fortune et médiocrité à ceux-ci, gloire et pauvreté à ceux-là. Le train du monde est à ce sujet un bien triste et bien curieux spectacle! Lorsque chez les nations l'argent s'éparpille et gagne la foule, lorsque chacun est riche ou croit l'être, la vanité s'en mêle. L'argent ne veut plus rien souffrir au-dessus de lui. Plus l'intelligence se manifeste superbe dans les arts, les lettres et la poésie, plus il la dédaigne. Tel est notre siècle; tels sont tous les siècles. Trois villes d'or, Babylone, Tyr et Carthage n'ont pas laissé un seul livre; elles préféraient leurs palais; mais que sont-ils devenus ces palais orgueilleux? de vils débris couchés dans la poussière, tandis qu'Homère le mendiant est encore debout.

Nous ne sommes pas assez riches pour en être là, quoique, chez nous, la Bourse ait un temple et nos bibliothèques des galetas; d'ailleurs nous avons des trésors intellectuels, noble héritage du passé : on ne peut nous les ravir. Nous nous bornons à les traiter de vieilleries. Parmi ces trésors, *l'Esprit des Lois* est une belle perle. Son auteur put y travailler vingt ans à loisir. Comme à Byron, la fortune lui donna l'indépendance, et l'indépendance le rendit maître de son temps; comme Byron aussi, pour se consacrer à l'étude il renonça au siége qu'il occupait par droit d'hérédité. Byron déserta la Chambre des Lords, Montesquieu s'évada d'une cour de judicature. Quel fut le mobile de Byron? Génie littéraire et non pas politique, désira-t-il rester poëte? Quel fut le motif de Montesquieu? Génie propre à la politique et non pas à la magistrature, voulut-il être uniquement publiciste? On doit le croire. Il saisissait d'un jet la pensée du législateur déposée dans la loi; mais les formes de la procédure lui échap-

Digitized by Google

paient. Du haut de son fauteuil de président, il avait peine à descendre jusqu'au tabouret du greffier, et Lycurgue ne pouvait guère se mettre de niveau avec Brid'oison. Sa nature lui commanda donc de se renfermer dans son cabinet; il obéit. Du fond de cette retraite savante, où le président devint tout à fait homme d'État, s'il ne toucha pas aux affaires, il remua les idées. C'était gouverner à sa manière.

En sortant du parlement de Bordeaux et de la Chambre des Lords en Angleterre, Montesquieu et Byron ne renoncèrent pas à leur noblesse. Son empreinte est sans doute ineffaçable; mais ils auraient pu la laisser au-dessous d'eux. Ils s'en montrèrent, au contraire, très-fiers. La noblesse de Montesquieu n'était pourtant ni bien grande, ni bien ancienne. Elle se forma dans la domesticité de Henri II, au sein de la petite cour de Navarre. On dévoila, dans les pamphlets du temps, l'obscurité de cette origine; pour combattre la noblesse, bien des gens s'imaginent qu'il suffit de la mettre à nu. On affecte de ne pas comprendre les idées de la monarchie d'après lesquelles la royauté est si resplendissante qu'elle verse sa lumière sur tout ce qui l'approche, même sur un maître d'hôtel. Telle fut la dignité du trisaïeul de Montesquieu, Jean de Secondat, sieur de Roques. En sa qualité de maître d'hôtel, et pour ne pas déroger à l'usage, Roques se fit riche. Il acheta par contrat, à la date de 1561, la terre de Montesquieu. Elle fut érigée en baronnie sous le bon plaisir de Henri IV le Béarnais, qui, depuis, conquit son trône à travers deux ou trois batailles, et donna au Louvre plus de majesté en s'y promenant avec son pourpoint percé d'une balle. Les lettres patentes accordées à Jacob de Secondat, fils de Jean, portent : « Pour reconnoître les fidèles et « signalés services qu'il nous a rendus. » Ceci prouverait que le maître d'hôtel faisait faire bonne chère à ses princes.

Ces détails sont bien puérils; mais comme Montesquieu tenait aux prérogatives de sa naissance et aux priviléges attachés à ses possessions seigneuriales, nous devons traiter sa mémoire comme il aimait que le fût sa personne. Cependant

Digitized by Google

pour le blâmer, faudrait-il avoir les secrets de sa pensée. Que répondrions-nous si de sa tombe, il nous disait : — Je me suis retranché derrière ma baronnie, fortifié dans mon nom, pour donner plus de liberté à mes écrits? Dans une monarchie pure, il existe une telle affinité entre la royauté et la noblesse qu'elles se ménagent et se protégent mutuellement. Il leur est commandé de se respecter entre elles, pour que le peuple, s'il les voyait se mépriser, ne pût croire par là qu'elles ne sont ni l'une ni l'autre respectables. Mon nom, sur mon livre, arrêta la main mécontente de la cour, et la Sorbonne elle-même, voyant la cour timide, n'osa se montrer hardie. — Il fallait bien qu'il y eût du sérieux derrière une vanité nobiliaire dont il s'est moqué lui-même. Il a écrit : « Je fais faire une assez sotte chose : ma généalogie. »

On dut craindre longtemps que Montesquieu n'eût jamais qu'une célébrité de province, puisqu'il était déjà parvenu à trente-deux ans lorsque parurent ses *Lettres Persanes*. Doutait-il de ses forces? ignorait-il sa destinée? s'essayait-il avant de prendre son essor? Quoi qu'il en soit, à l'exemple de la pythonisse, il était tourmenté, avant de rendre ses oracles, des ardeurs de son dieu. A la rentrée du parlement, il prononça un discours où l'on fut frappé de quelques traits d'une grande force. C'était un ton, des pensées, un style bien faits pour étonner une enceinte où l'éloquence d'ordinaire a quelque chose de spécial, de sec et de traditionnel. Il parla plutôt en législateur qu'en juge. Il avait auparavant rédigé des remontrances au sujet d'un impôt sur les vins. On y fit droit; puis, selon l'habitude, lorsque tomba le bruit de sa parole, l'impôt fut établi. Chose remarquable! les peuples ne peuvent-ils que se plaindre, on les repousse; ont-ils droit de s'opposer, ils renversent; le genre humain roule éternellement dans ce cercle infranchissable.

Peu satisfait de ses efforts, le président punit le pouvoir par son silence. Son génie naissant alors se tourna vers des travaux purement scientifiques et littéraires. Il traça le plan d'un ouvrage sur la religion des païens, dont l'idolâtrie ne

Digitized by Google

lui paraissait pas mériter une damnation éternelle : il y renonça. Une académie consacrée aux arts existait depuis peu à Bordeaux : Montesquieu, l'un de ses membres les plus influens, en changea la destination; elle devint une académie des sciences. Pour donner l'exemple, il s'adonna à la physique et à l'histoire naturelle. Il conçut même l'idée d'une histoire physique de la terre ancienne et moderne, vaste entreprise, restée en projet, bien qu'il eût fait, pour en rassembler les matériaux, un appel public au monde savant. Là encore, dans des séances solennelles, il prononça plusieurs discours conservés dans ses œuvres où ils tiennent bien leur place. Interprète de la reconnaissance de cette académie, il composa l'éloge du duc de La Force, son fondateur. Cet éloge a les proportions du sujet : c'est l'œuvre d'un homme poli. Longtemps après, dans tout l'éclat de sa gloire, dans toute la vigueur de son talent, il écrivit l'éloge du duc de Berwick qui avait été gouverneur de la Guienne; il semble que Montesquieu ait voulu commencer et finir sa carrière par deux morceaux du même genre, comme pour marquer, par la supériorité du second, l'immensité de la route qu'il a parcourue. Cet éloge, quoique ce ne soit qu'une ébauche, est l'œuvre d'un politique et d'un historien. Berwick était homme de guerre et fils naturel de ce Jacques II qui finit par n'avoir plus pour royaume que le château de Saint-Germain, dont Louis XIV n'avait pas même daigné faire sa maison de plaisance. Le panégyriste rencontra un point délicat à toucher. Berwick avait refusé le secours de son épée pour une tentative en faveur des Stuarts. Montesquieu n'est pas à l'aise dans sa façon de le justifier. Il avait jugé, dit-il, l'impossibilité du succès. Raison par trop sèche : elle tendrait à faire disparaître la vertu du devoir qui ne serait plus un sacrifice, mais un profit. Malesherbes, en défendant son roi, ne savait-il pas qu'il livrait aux bourreaux une tête de plus?

Mais il est temps de nous occuper des *Lettres Persanes*, auxquelles il travaillait en silence dans la retraite paisible

Digitized by Google

de son château de la Brède. Il les publia à condition qu'il ne serait pas connu, car « si l'on savoit qui je suis, « on diroit : Son livre jure avec son caractère. Il devroit « employer son temps à quelque chose de mieux. Cela n'est « pas digne d'un homme grave. » Ces réflexions dénotent que M. le président à mortier du parlement de Bordeaux ne se dissimulait point quel blâme l'attendait, non à cause de la partie frivole et légère de ces lettres; mais un magistrat doutant de la religion de ses pères, censurant ses rois sans pitié, démontrant avec amertume les vices de son gouvernement, un tel magistrat oublie qu'il attaque tout ce qu'il a mission de défendre. Montesquieu était homme de bien, d'une conscience probe. Aussi se voyant trahi par la vogue de son livre, il n'hésita pas à se démettre de sa charge de président. Cette vogue fut si grande que les libraires s'en allaient à toutes les portes frappant et disant : Faites-nous des lettres persanes. On aurait pu leur répondre : M. de Montesquieu ne loge pas ici. Une fois séparé du parlement, la désharmonie entre sa position et son œuvre disparut, et la juste susceptibilité du public eut satisfaction. Ainsi son génie l'ayant entraîné vers la composition des *Lettres Persanes*, celles-ci lui firent abandonner la magistrature; ce n'en fut que la conséquence logique.

Ces lettres ne sont pas, dans leur entier, comme on le croit, un simple badinage, une satire piquante des ridicules de nos mœurs, et dont le *Siamois* de Dufresny avait pu servir de modèle. Les plus importantes questions de religion et de gouvernement y sont indiquées, sinon développées. A travers un tissu spirituel, on voit poindre la *Grandeur des Romains*, *Eucrate et Sylla* et tout *l'Esprit des Lois*. Jugez-en. Après avoir parcouru d'un œil rapide l'empire des Osmanlis, voici comment il conclut : « Avant deux « siècles, cet empire sera le théâtre des triomphes de quel- « que conquérant. » Cela s'écrivait en 1721. Interrogez la date de l'année où nous vivons. Quant aux événemens de l'Orient, vous les connaissez. Par là vous êtes à même de

Digitized by Google

savoir si cet ouvrage de plaisanterie, comme l'appelle Voltaire, précisait bien l'époque où doivent s'accomplir les révolutions, choses peu plaisantes de leur nature. A côté de ces prophéties, devenues visibles à nos yeux, se rencontrent les plus hautes vérités de la politique; celle-ci : « Les « grands événemens ne sont pas toujours préparés par de « grandes causes; au contraire, le moindre accident produit « une grande révolution souvent aussi imprévue de ceux qui « la font que de ceux qui la souffrent. » Rien de plus sérieux ni de plus juste n'est sorti de la pensée de Montesquieu. Voulez-vous un enseignement? étudiez la page des Troglodytes. Ce peuple échappe à sa ruine en triomphant de son égoïsme. Une page si instructive devrait être gravée sur le bronze pour être placée ensuite dans l'hôtel de ville de toutes les grandes capitales de l'Europe, à côté de la table des lois; d'autant que moins il y a d'égoïsme, et mieux les lois sont observées, puisqu'elles ne sont faites qu'afin d'empêcher chacun de nuire à tous.

Que la religion catholique soit attaquée, niée, outragée dans ces lettres, comment en douter, après avoir lu ce passage : « Il est un magicien qu'on appelle le Pape. Tantôt il « fait croire que trois ne font qu'un; que le pain qu'on mange « n'est pas du pain, ou que le vin qu'on boit n'est pas du « vin. » En peu de mots, la Trinité et l'Eucharistie, ces deux principaux articles de foi du catholicisme, sont livrés au sarcasme. Pourtant l'esprit de Montesquieu était assez perçant pour pénétrer au fond de ce mystère où réside une vérité bien simple et bien claire.

Dieu, dans son essence, est une trinité. La puissance, l'intelligence et l'amour en sont les trois principes. — L'action de cette trinité s'exerce par *la puissance* qui crée, *l'intelligence* qui coordonne, et *l'amour* qui est l'attraction des êtres vers l'harmonie.

Est-ce donc là chose si incompréhensible, et faut-il être magicien pour la faire croire? ne suffit-il pas, au contraire, d'une pure et sage philosophie? Il ne faut que se regarder

Digitized by Google

soi-même, malgré toute l'imperfection de notre nature, pour comprendre la Trinité dans tout ce qu'elle a de parfait. Et cela doit être, puisque l'homme est l'image de Dieu. Montesquieu, lui, plus que tout autre, était trois personnes en une seule. De même pour le pain qui n'est pas du pain. Allez jusqu'au sens caché ; n'est-il pas beau de voir l'homme se laver de ses souillures en mêlant à sa chair le corps et le sang de Jésus-Christ! Il est moins sensé de se rebeller contre de tels mystères que de s'y soumettre. Rebelle, on s'abaisse ; soumis, on se relève, puisque par là notre pensée terrestre s'envole jusque dans les sublimités du ciel.

Il est un autre dogme fondamental du catholicisme tout aussi mystérieux, et que pourtant Montesquieu adopte : celui de l'immortalité de l'âme. Il combat même à ce sujet les incrédules, non par les vérités de l'Église, ce qui serait inutile, puisque les incrédules nient ces vérités, mais par le secours de la philosophie, c'est-à-dire avec leurs propres armes. Il leur présente la question sous un double jour, vraie ou fausse, et il en conclut que, même fausse, il faudrait encore y croire, comme chose nécessaire et noble pour l'homme. On lit dans ses *Pensées diverses :* « Quand l'im-« mortalité de l'âme seroit une erreur, je serois fâché de ne « pas la croire : j'avoue que je ne suis pas si humble que « les athées. Je suis charmé de me croire immortel comme « Dieu même. »

Lisez encore dans ces lettres l'apologie du suicide ; le divorce préconisé ; la société ainsi sapée dans ses bases. D'une part la destruction de l'individu autorisée quand il est malheureux, c'est-à-dire l'anéantissement du plus grand nombre ; de l'autre la ruine de la famille, car le divorce disperse les enfants. Il n'y a rien de gai dans tout cela. Au reste, Montesquieu en est convenu, car il a protesté plus tard de son respect pour la foi catholique, et toutes les grandes idées par lesquelles vivent les sociétés, il les a professées.

Son nom, divulgué, lui ouvrit les portes de l'Académie,

Digitized by Google

non sans obstacle; il avait aiguisé l'épigramme contre ce corps littéraire, mais il pouvait invoquer l'usage : c'était alors le seul corps contre lequel la satire fût permise. Maintenant on a beaucoup mieux : l'Académie y a perdu sa popularité. Le premier ministre, en même temps l'un des princes de l'Église, fut plus difficile à vaincre à cause de certains traits irréligieux. On l'apaisa par des démarches, non par une supercherie qu'on prête à Montesquieu, mais bien à tort, indigne de lui, et qui rendrait le cardinal-ministre par trop dupe, car la duperie, même chez un ministre, a des bornes. Cette supercherie aurait consisté, d'après Voltaire, grand fabricateur d'anecdotes, dans la falsification d'un exemplaire des *Lettres Persanes* remis au cardinal. Il n'avait pas lu l'ouvrage. L'exemplaire ne contenait plus les passages incriminés; c'était tout bonnement un faux. L'admission de Montesquieu, choisi pour remplacer M. de Sacy, le traducteur de Pline, repose sur des motifs plus honorables. L'exclusion aurait été un affront qu'on devait épargner à un candidat naguère président à mortier du parlement de Bordeaux, et cet affront, Montesquieu en sentait toute la gravité. L'exclusion perpétuelle, car le ministre avait écrit à l'Académie : « Sa Majesté ne donnera jamais son agrément à l'auteur des *Lettres Persanes,* » cette exclusion lui paraissait avec raison une injure pour sa personne, pour sa famille. C'était un coup porté à la tranquillité de sa vie; il déclara au ministre qu'après l'outrage qu'on allait lui faire, il irait chercher à l'étranger qui lui tendait les bras, la sûreté, le repos, et peut-être les récompenses qu'il aurait dû espérer dans sa patrie. L'interdiction fut retirée; de puissans amis le secondèrent, entre autres le maréchal d'Estrées, alors directeur de l'Académie. Il faut compter aussi la voix publique fortement prononcée en sa faveur. Un livre, un succès en ce temps-là faisaient d'un auteur une puissance : tout s'aplanissait à son approche. Son discours de réception, s'écartant des formes consacrées, fut court, plein d'idées et d'un style serré; même en obéissant à l'usage

Digitized by Google

qui prescrivait l'éloge du cardinal de Richelieu, fondateur de ce corps illustre, il s'en acquitte d'un trait de plume : « Ce grand ministre tira du chaos les règles de la monarchie, « apprit à la France le secret de ses forces, à l'Espagne celui « de sa foiblesse, ôta à l'Allemagne ses chaînes, lui en « donna de nouvelles, brisa tour à tour les puissances, et « destina, pour ainsi dire, Louis-le-Grand aux grandes « choses qu'il fit depuis. » Avec ces quatre lignes tout autre candidat aurait fait quatre volumes.

Une fois qu'il eut échangé son fauteuil magistral pour un fauteuil académique, Montesquieu appartint tout à fait aux lettres; mais depuis longtemps il se préparait à devenir publiciste. Pour juger les lois des différentes nations, il était nécessaire qu'il les étudiât de près. Ce fut dans cette vue qu'il entreprit de voyager. Son but était d'examiner partout le physique et le moral, d'interroger les codes et la constitution de chaque pays, de visiter les savans, les écrivains, les artistes célèbres, de chercher surtout ces hommes rares et singuliers dont le commerce supplée à plusieurs années d'observations. Montesquieu voulait dire comme Démocrite : « Je n'ai rien oublié pour m'instruire; j'ai quitté mon pays « et parcouru l'univers pour mieux trouver la vérité; j'ai vu « tous les personnages de mon temps. » Montesquieu acquit en effet par ses voyages la connaissance des hommes. Mais Démocrite les connut encore mieux, puisqu'il passa le reste de sa vie à rire de leurs folies.

Montesquieu alla en Autriche, en Hongrie, en Italie, en Suisse, dans les Pays-Bas, en Hollande, en Angleterre; ce fut un pèlerinage dans toute l'Europe. Il séjourna à Vienne où il vit le prince Eugène, n'ayant pour tout faste, dans sa retraite, que le souvenir de ses victoires. A Venise, il rencontra le fameux Law réduit pour vivre à mettre en gage ses diamans, après avoir, en France, tenu le Mississipi dans son portefeuille. Il trouva aussi le comte de Bonneval, esprit inquiet et brouillon qui finit par se travestir en pacha à trois queues : au lieu d'aider à la fortune des aventuriers,

Digitized by Google

nos pères aimaient mieux les voir se faire Turcs. A Gênes, il prit de l'humeur; cette humeur nous a valu une longue et triste épigramme contre les Génois. Il n'est pas sorti un seul bon vers de la plume de Montesquieu; après avoir eu la faiblesse de les faire, pourquoi n'a-t-il pas eu le courage de les brûler? Enfin il demeura deux ans à Londres; il s'y lia avec les personnages les plus célèbres. Lord Chesterfield conserva de lui un tel souvenir qu'il rendit sa douleur publique lorsque la mort de Montesquieu vint attrister la France et l'Europe aussi : il est de ces pertes qui touchent, non pas une nation seule, mais tout le genre humain.

Dans ces voyages, doges, rois et reines s'empressèrent de le fêter. Son génie, quoiqu'il n'eût pas atteint son apogée, lui valut des honneurs que sa naissance et sa dignité parlementaire n'auraient pu lui obtenir. D'un naturel timide, il eut pourtant des reparties heureuses dans ces différentes cours. Étant à Luxembourg, dans la salle modeste où dînait l'Empereur, le prince Kiuski lui dit : « Vous êtes bien étonné de voir l'Empereur si mal logé? — Je ne suis pas fâché, répondit-il, de voir un pays où les sujets sont mieux logés que le maître. » En Angleterre, chez le duc de Richemond, l'envoyé de France, La Boine, soutint que l'Angleterre n'était pas plus grande que la Guienne; il releva l'inconvenance de ce langage. Le soir, la Reine lui dit : « Je sais que vous nous avez défendu contre M. de La Boine. — Madame, repartit Montesquieu, je n'ai pu m'imaginer qu'un pays où vous régnez ne fût pas un grand pays. » Montesquieu, en rapportant cette anecdote, traite La Boine de fat. L'épithète peut être juste et méritée; mais depuis que nous avons cessé d'être fats envers l'Angleterre, elle est devenue envers nous impertinente. On lui prête aussi une saillie, à Rome, toute dans le goût des *Lettres Persanes*. Le Pape lui avait dit : « Mon cher président, comme souvenir de votre visite, je vous donne la permission de faire gras pour toute votre vie. » L'évêque camérier l'ayant conduit à la daterie, on lui expédia les bulles de dispense, et on lui présenta une note un peu

Digitized by Google

forte des droits à payer. Montesquieu, effrayé de cet impôt sacré, rend au secrétaire son brevet et lui dit : « Le Pape est un trop honnête homme pour que je ne m'en rapporte pas à sa parole. »

De retour enfin dans sa patrie, il résuma ainsi ses observations sur tous les pays qu'il avait visités, en partant de cette vérité pratique qu'il faut prendre les pays comme ils sont. « Quand je suis en France, disait-il, je fais amitié à tout le monde; en Angleterre, je n'en fais à personne; en Italie, je fais des complimens à tout le monde; en Allemagne, je bois avec tout le monde. » Après être sorti si longtemps de sa retraite favorite, la Brède, il s'y renferma pendant plus de deux ans pour y vivre avec lui-même, pour y méditer sur les causes de la Grandeur et de la Décadence des Romains. Cet ouvrage immense, renfermé dans deux cents pages d'un in-octavo, fut publié en 1734. Machiavel avait déjà fait ce travail, mais seulement sur les deux premières décades de Tite-Live. Le livre de Machiavel précède celui de Montesquieu comme le bois sacré servait d'avenue aux temples païens.

Le grand écrivain procède à la manière des anatomistes. Rome lui présente son cadavre dont il fait sortir cette vérité que l'histoire de la souveraine du monde est un traité complet de haute et sage politique; pas une seule action mémorable qui ne soit réglée selon les vraies maximes; Montesquieu l'a compris, l'a deviné; il semble avoir retrouvé le registre où le sénat consignait ses délibérations secrètes, et dont la perte est si regrettable. On a dit des Romains : C'est un peuple de rois; et par là on marquait sa puissance. On devrait dire en signe de son habileté : C'était un peuple d'hommes d'État. Deux choses contribuèrent à le rendre maître de l'univers : la discipline dans ses armées, la politique dans son sénat. Rome forma sa discipline, et sut la perfectionner de ce qu'elle prenait à chacun de ses ennemis; elle étudiait toujours la guerre, même dans la chaleur du combat : ses batailles étaient pour elle d'utiles leçons. Si quelque nation tenait de la nature ou de son institution un avantage parti-

Digitized by Google

culier, elle en faisait usage; elle n'oublia rien pour avoir des chevaux numides, des archers crétois, des frondeurs baléares, des vaisseaux rhodiens. De même pour sa politique; elle la régla sur l'autorité des grands faits historiques. L'entreprise audacieuse de Scipion, allant porter ses armes devant Carthage lorsqu'Annibal campait devant Rome, n'est qu'un plagiat. Agathocle, tyran de Syracuse, attaqué par ces mêmes Carthaginois, avait agi de la sorte : loin de laisser intimider la Sicile, il épouvanta l'Afrique. La discipline fut le bras de Rome; la politique, sa tête; mais la discipline se relâcha lorsque les généraux, pour parvenir à l'empire, corrompirent le soldat. La politique se perdit lorsque, au lieu de choisir des consuls à grandes vertus et à mérite éclatant, on n'eut plus que des empereurs imposés par la violence. Les destinées de Rome dépendirent alors du caprice de ces princes ou des folies de leur cour. Quelques-uns furent de grands hommes, et Rome fut grande encore! Mais bientôt la débauche et la férocité régnèrent avec les Césars, et Rome se montra dégradée à l'univers qu'elle avait vaincu et étonné; enfin les empereurs devinrent d'une faiblesse stupide, et Rome expira. Ce peuple, dans son existence de nation, suivit les phases de la vie humaine : fort dans sa jeunesse, l'âge mur développa son génie; puis, décrépit par la vieillesse, l'imbécillité le mit au tombeau. L'empire grec ne ressemblait guère plus à l'empire romain qu'un vieillard à un jeune homme. Ces Grecs bavards, pour retarder leur chute, eurent recours au feu grégeois contre les vaisseaux ennemis, à des forteresses contre les barbares. Mais lorsque le patriotisme ne dirige plus le bras d'un peuple, que peuvent et le feu et la pierre! L'homme vit par l'âme, une nation par son courage.

Le dialogue de *Sylla et d'Eucrate* est l'appendice des *Causes de la Grandeur et de la Décadence;* c'est la même étude d'analyse appliquée, non à un peuple, mais à un caractère. Il y a de la fantaisie dans cette belle scène; tout n'y est pas conforme à la vérité historique : on prendrait Sylla pour l'un de ces rhéteurs qui se plaisaient à discourir

Digitized by Google

dans le jardin d'une académie. Sylla le proscripteur, dévoilant sa conduite comme le produit d'un plan systématique, accorde trop à la théorie : tout n'est pas calcul dans les hommes d'action. Eucrate a raison de lui dire : « Je ne vous croyais pas une ambition si raisonneuse. » Terrible chef de parti, exécuteur impitoyable des colères du patriciat romain qu'effrayait la puissance populaire livrée à l'énergie farouche de Marius, Sylla, armé d'un glaive aiguisé sur le bouclier de Mithridate vaincu, régnait par la mort. Dans une seule de ses sanglantes journées il fit égorger, hors des portes de Rome, jusqu'à deux mille victimes dont les cris arrivèrent dans la ville où les apportait le vent, devenu de cette sorte une voix d'épouvante; puis, quand il eut rassuré l'aristocratie, le dictateur se reposa. Son abdication, perpétuel étonnement de nos âges, dut paraître plus naturelle à Rome, où son mépris pour le peuple le conduisit au dégoût de le gouverner; où, connaissant bien la lâcheté publique, il congédia ses licteurs, n'ayant nul besoin pour garder sa vie de leurs faisceaux menaçans. Les peuples sont toujours timides devant qui les méprise, car le mépris prouve qu'ils valent peu de chose, et que par suite on ne les craint pas. Mais il vint un moment, réaction inévitable, qui fit prendre à Rome sa revanche, lorsque César passa du côté du peuple avec son génie et ses légions. Alors l'aristocratie comprit qu'elle était destinée à périr, et qu'à force de crimes, Sylla n'avait pu que prolonger pour un temps limité son existence. C'est à Pompée qu'était réservé le funèbre honneur de l'ensevelir dans le vaste cercueil de Pharsale.

La réputation de Montesquieu grandit beaucoup par la publication de cette histoire politique de Rome; mais ce ne fut qu'un chemin frayé pour une plus vaste entreprise, *l'Esprit des Lois*. Sa vie en avait été la méditation continuelle : lectures, voyages, analyses, tout lui servait pour le même but; comme l'île de Crète à Lycurgue, l'île Britannique lui offrit l'étude de sa constitution. Son travail l'effraya plus d'une fois; il l'abandonna, le reprit; il le sentit, d'après

Digitized by Google

son aveu, tomber de ses mains paternelles. Prêt à livrer le manuscrit à l'impression, il consultait encore ses amis, Helvétius et Saurin. Il est vrai qu'Helvétius, dans une lettre à Saurin, où il lui annonce qu'il a transmis les observations dont ils étaient convenus, au président, s'exprime ainsi : « Nos avis ne l'auront point blessé. Il souffre volontiers les « discussions, y répond par des saillies, et change rarement « d'opinions. » En effet, Helvétius et Saurin n'empêchèrent point la publication de *l'Esprit des Lois;* elle eut lieu en 1748.

On le sait, dans son *Histoire Universelle,* Bossuet, prenant place parmi les apôtres aux pieds de l'Éternel, voit défiler sous ses yeux la longue caravane de tous les peuples, ayant en tête un seul homme, Adam. Ainsi d'un filet d'eau sort un fleuve immense; à mesure que chaque peuple passe, Bossuet raconte leurs révolutions, en explique la cause, et il ne peut la méconnaître puisque Dieu, à ses côtés, la lui révèle en disant : « Je l'ai voulu. » Montesquieu n'est pas à cette hauteur; il reste à terre. Voyageur d'un esprit vif, pénétrant, sagace, se réglant sur l'exemple d'Hérodote, mais non pour examiner les monumens, décrire les costumes, rendre compte des usages; non pour l'étude exacte des lieux : sa marche est tout autre. Son attention se porte sur la législation, la morale et la politique. Ses pérégrinations laborieuses sont consacrées à visiter les nations, vivantes ou mortes, les unes dans leurs villes, les autres dans leurs nécropoles, soigneux de tirer des archives de celles-là, d'exhumer des cendres de celles-ci, le livre de leurs lois, pour montrer quel esprit les a dictées. Ainsi, par les lois qui les faisaient vivre ou les animent encore, ces nations livrent le secret de leurs destinées. Montesquieu établit que l'état de guerre commence pour l'homme avec l'état de société. De là naît la nécessité salutaire des lois qui sont un armistice entre les empires, et un traité de paix perpétuel pour les citoyens : la première loi sera l'existence d'un gouvernement. L'auteur admet tous les pouvoirs et conçoit tous les systèmes poli-

Digitized by Google

tiques; de cette sorte, la forme de chaque gouvernement est la raison des lois, et les lois sont une des causes de l'histoire des peuples, histoire religieuse, morale, politique, militaire et législative, dans laquelle l'auteur rencontre trois conquérans, Alexandre, Charlemagne et Charles XII. Le travail des événemens devait amener ces trois grands ouvriers : quelques pages lui suffisent pour encadrer ces figures colossales.

Il ne décrit que trois gouvernemens, tous les autres étant mixtes; ce sont le républicain, le monarchique et le despotique, dans lesquels les lois doivent être relatives à leur nature, c'est-à-dire à ce qui les constitue et les fait agir. Quant aux principes de ces trois gouvernemens, plus ils sont en vigueur, plus le gouvernement est stable; plus ils s'altèrent, plus il incline vers sa ruine. Les lois que les législateurs conçoivent et promulguent pour ces divers États doivent donc être conformes à leurs principes; cette différence des principes doit en produire dans le nombre et dans l'objet des lois; mais il en est une commune à tous les gouvernemens modérés, et par conséquent justes, c'est la liberté politique dont chaque citoyen a droit de jouir. Après ces observations générales sur les gouvernemens, l'auteur examine les récompenses qu'on y propose, les peines qu'on y décerne; les vertus qu'on y pratique, les fautes qu'on y commet; l'éducation qu'on y donne, le luxe qui y règne; la monnaie qui y a cours, la religion qu'on y professe; il compare le commerce, celui des anciens avec celui de nos jours, tel qu'il est en Europe, tel qu'il se développe dans les autres parties du monde. Il examine quelles religions conviennent mieux à certains climats, quelles causes peuplent ou dépeuplent les empires. Les mœurs de tous les temps, les événemens de tous les lieux sont habilement mis en œuvre pour éclaircir les principes et en être éclaircis à leur tour; ainsi les faits deviennent des points lumineux; ainsi l'auteur se conforme au précepte qu'il a posé lui-même : « Il faut étudier les lois « par l'histoire et l'histoire par les lois. » Un tel ouvrage mériterait d'avoir pour titre : *De la Législation uni-*

Digitized by Google

verselle. Cependant on a reproché, non sans raison, à Montesquieu d'avoir fait un tout irrégulier, une chaîne interrompue, avec les plus belles parties et les plus beaux chaînons. C'est ce qui est démontré par ceux-là mêmes qui ont cru pouvoir en donner une analyse étendue, tels que d'Alembert et Bertolini : ils n'ont pu ni en suivre l'ensemble, ni en découvrir l'idée fondamentale ; ils se sont tellement engagés dans les détails qu'ils n'ont fait de ce beau livre qu'une copie, mais privée de sa vigueur, de son originalité, et toute décolorée. Helvétius, dans une de ses lettres, n'a pas commis la même erreur : « Voulant rallier toutes ses idées, « dit-il, et ne rien perdre de tout ce qu'il avait pensé, écrit « ou imaginé depuis sa jeunesse, selon les dispositions parti- « culières où il s'est trouvé, Montesquieu s'est servi d'un « système dont il avait besoin dans ce but. » Aussi tous les commentateurs, et ils ont été illustres, puisqu'ils offrent entre autres noms ceux de Voltaire, d'Helvétius et de Condorcet ; tous ont pris séparément une pensée, un chapitre, ou quelquefois un exemple tiré de voyageurs discrédités, un paradoxe mis à la place de vérités. Nul ne s'est retranché dans le plan, pour examiner de quelle manière il était construit et pour en faire ressortir la grandeur et la sagesse. Un autre commentateur a laissé son nom, mais son ouvrage a disparu, détruit par ses propres mains : Claude Dupin, fermier-général, dont le fils eut un moment J.-J. Rousseau pour instituteur, lorsque Jean-Jacques s'ignorait encore, fit imprimer trois volumes sous ce titre : *Observations sur l'Esprit des Lois*. Sa femme, remarquable par son esprit et sa beauté, avait écrit la préface ; mais au moment de la publication, il ne distribua qu'une trentaine d'exemplaires à ses amis ; tout le reste de l'édition fut anéanti. Il eut peur, et cette peur lui inspira un acte de courage et de sagesse. Montesquieu venait de prouver qu'il savait tuer ses adversaires à coups d'épigramme, et peut-être, en rencontrant, au fort du combat, madame Dupin, n'aurait-il pas été plus galant que Diomède : le cruel, ne blessa-t-il pas Vénus elle-même?

Digitized by Google

De justes censures s'élevèrent néanmoins contre ce livre de *l'Esprit des Lois*. Elles sont restées. On se plaignit de trouver trop souvent des saillies où l'on attendait des raisonnemens; une singulière affectation de ne mettre que trois lignes dans un chapitre; mais les mêmes choses, dites longuement et avec plus de science, n'auraient pas été lues : s'il n'instruit pas toujours, ce livre fait toujours penser. Il en est peu où il y ait plus d'érudition piquante, plus d'idées ingénieuses, plus de vues profondes. Les uns pour le censurer ont dit : C'est de l'esprit sur les lois; les autres pour l'exalter l'ont appelé le code des nations. De son succès naquirent des ennemis en foule : ils écrivirent contre l'auteur; il les laissa dire et passer, puis il publia sa *Défense de l'Esprit des Lois,* véritable chef-d'œuvre de logique, de bon sens et de fine et mordante plaisanterie. C'est, a-t-on dit, de la raison assaisonnée. Ainsi dut plaider Socrate devant ses juges. La Sorbonne, qui s'était emparée du livre pour le foudroyer, s'arrêta devant un si redoutable adversaire. *L'Esprit des Lois* ouvrit en France la discussion des principes en matière de gouvernement; Montesquieu a élevé notre première tribune politique.

A ces productions capitales il mêla diverses pièces légères, dont quelques-unes ont de la portée : ce sont les délassemens de plus grands travaux. Mais quand l'aigle fatigué de son vol se repose sur la pointe d'un rocher, en est-il moins le roi des airs? Dans *Arsace et Isménie,* l'auteur met en relief le double phénomène d'un roi qui, despote et mari, aime sa femme et rend son peuple heureux, comme si sa femme était sa maîtresse et si son peuple était libre. Il y a aussi parmi les personnages un ministre original qui se passionne pour le bien public : c'est un vrai roman, un jeu d'esprit.

Lysimaque offre le spectacle de la philosophie aux prises avec la puissance : celle-ci tyrannique et cruelle, celle-là victime et calme. Alexandre voulait être salué à la manière des Perses : le sage Callisthène s'y refusa. Dans sa colère, Alexandre lui fit couper les pieds, le nez, les oreilles, et pour prison lui

Digitized by Google

donna une cage de fer. L'un des capitaines de l'armée, Lysimaque, vient visiter le captif mutilé pour le plaindre, et il le trouve s'applaudissant de son martyre. « Si les dieux, lui dit Callisthène, avoient placé la vertu dans les voluptés, elle seroit trop facile; ils l'ont mise dans la souffrance pour qu'elle soit un triomphe. » Callisthène prédit ensuite à Lysimaque qu'il régnera sur l'Asie. Il l'a vu en songe, à côté de Jupiter, le sceptre à la main, le bandeau royal sur le front. C'est ainsi qu'il dévoile le châtiment que la justice des dieux réserve à Alexandre. En effet, promettre la couronne au sujet, c'est annoncer au maître que la sienne sera brisée; que sa postérité n'en recueillera même pas les débris. Cela arriva; rien ne resta d'Alexandre, rien, ni de son sang ni de sa puissance. Après avoir en quelques mois conquis le monde, lui et toute sa race furent en quelques heures conquis par la mort. La vertu seule est immortelle, la seule justice des dieux est immuable.

Le Temple de Gnide est un joli petit poëme en prose, dans le genre mythologique, où Tacite et Machiavel, devenus Anacréon et Tibulle, célèbrent l'amour au souffle du zéphyr qui, tout en se jouant, fait pleuvoir sur eux la fraîcheur du bout de ses ailes diaprées. Montesquieu aimait la poésie. Il avait même placé dans *l'Esprit des Lois* une invocation aux Muses, que Jacob Vernet, ministre de l'Église de Genève, chargé de revoir les épreuves, lui fit retrancher, non sans peine. Même dans un ouvrage où la matière est si pesante, pour nous servir de l'une de ses expressions, il voulait, par une invocation, se rapprocher des formes de l'épopée. Il était poëte partout, excepté dans ses vers.

A la suite du *Temple de Gnide*, et comme un chant de plus, tant les genres se ressemblent, on trouve une espèce d'églogue intitulée : *Céphise et l'Amour*. Par une sorte de respect pour son propre génie, Montesquieu publie cette églogue comme une traduction. Il se permet la même fraude à l'égard du *Temple de Gnide*, attribuant les deux ouvrages au même auteur. C'est un Grec, dit-il, du temps de

Digitized by Google

Sapho. On a souvent cité le trait de la préface où, répondant d'avance aux censeurs qui lui reprocheraient des œuvres si frivoles, il annonce un livre de douze pages auquel il travaille depuis trente ans, et qui doit contenir tout ce que nous savons sur la métaphysique, la politique et la morale. Ce trait est emprunté à un apologue oriental. Un jeune calife, désirant s'instruire, mais effrayé des dix mille volumes de sa bibliothèque, envoie quérir un vieux derviche : « Tu m'en feras un extrait pour que je puisse connaître ces livres sans avoir besoin de les lire, les soins de l'État m'en empêchent. » Le derviche, son travail achevé, revient, et lui remet un carré de papier large comme la main : « J'ai lu tes dix mille volumes : en voilà l'esprit. »

Malgré le mérite de ces pièces détachées, malgré l'importance de l'ouvrage sur les causes de la grandeur et de la décadence de l'empire romain, la véritable place d'un tel génie, *l'Esprit des Lois* la lui a seul marquée. Il s'était d'abord associé par les *Lettres Persanes* à la secte philosophique dont Voltaire était le patriarche ; mais sa nature s'opposait à ce qu'il se mît à la suite de personne. Aussi, cherchant ailleurs sa carrière, il se posa d'un pas hardi dans la politique. C'était un empire désert ; il le peupla de ses idées, et s'en fit roi.

Mais comment la philosophie et la politique, ces deux puissances temporelles et spirituelles qui régissent les peuples, s'étaient-elles substituées à l'Église et à la royauté ? je vais essayer de le dire. Louis XIV ayant tout aplani, tout soumis, tout comprimé, était seul tout l'État ; Louis avait créé autour de lui le silence. Le monarque même ne parlait plus à ses peuples, si ce n'est par ses actions et sa gloire. Ses pâles successeurs n'héritèrent pas de cette gloire, et vécurent oisifs. Dès lors, le peuple cessa de les entendre ; c'est tout au plus s'il les voyait. De même pour l'Église ; elle écrasa la réforme dans La Rochelle, par les mains de son Richelieu ; elle en exila les débris en provoquant la révocation de l'édit de Nantes ; délivrée du combat, elle s'endormit. Sans doute

Digitized by Google

l'autel avait encore ses pompes, mais la chaire restait muette. Cependant, aux peuples, des pouvoirs purement matériels ne suffisent pas, les peuples ont besoin de se nourrir d'opinions et de croyances. Alors se dressèrent Voltaire et Montesquieu; l'un enleva à l'Église la philosophie; l'autre à la royauté la politique; mais comme toute usurpation se déclare l'ennemie de l'autorité dépouillée, l'usurpation donna la philosophie à l'incrédulité railleuse, la politique à la démocratie indocile. Il y eut lutte; elle dure encore : elle finira lorsque la royauté deviendra intelligente, lorsque l'Église aura retrouvé la voix du ciel pour parler à la terre.

Voyez-les bien, ces grands esprits, Voltaire et Montesquieu, renfermés dans leur château, l'un à Ferney, l'autre à la Brède; celui-là exilé pendant plus de vingt ans, celui-ci s'exilant chaque année huit mois : mais du fond de leur solitude, tous deux gouvernent en souverains absolus l'opinion de leur siècle. Ils habitaient, à vrai dire, Versailles et le Vatican, ou plutôt, sur les ruines de ces palais détruits, sur ces puissances détrônées, ils avaient bâti leur forteresse, élevé leur autorité d'intelligence. Les idées, en France, n'allaient plus qu'à eux, ou, ceci est encore plus exact, c'est d'eux seuls qu'elles venaient. La royauté et l'Église n'avaient plus qu'un trône de bois et des autels de marbre d'où les peuples s'étaient retirés, laissant ainsi à l'abandon les représentans sacrés de ces deux cultes, le prêtre et le roi. Montesquieu et Voltaire ressemblaient aux anciens oracles, toujours cachés, et ne livrant jamais à la foule que leur parole. Tous deux eurent encore de particulier et de commun qu'ils vinrent mourir à Paris. Voltaire arriva en triomphateur; la philosophie, victorieuse, passa avec lui le Rubicon. Montesquieu eut une fin moins bruyante. L'un mourut en quelque sorte dans les salons, l'autre sur la place publique. La vie du président avait été également moins engagée dans les querelles, moins aigre que celle du patriarche. On trouvait dans Montesquieu quelque peu du calme des sages de l'antiquité. A part ses voyages, il n'offre rien à son historiographe : ce qu'il a fait est dans ce

Digitized by Google

qu'il a écrit. Sous ce rapport, il fut plus philosophe que le patriarche de Ferney. Il aurait pu se donner pour exemple à madame Du Châtelet lorsque celle-ci lui ayant dit qu'elle se privait du sommeil, la nuit, pour étudier la philosophie, il lui répliqua : « Il faudroit au contraire apprendre la philoso-« phie pour mieux dormir. » C'est ce qu'il faisait. « J'éprouve « un engourdissement si prompt et si doux lorsque j'entre « dans mon lit, a-t-il écrit, qu'il m'ôte la possibilité de toute « réflexion, et le lendemain, au jour, je m'éveille en revoyant « la lumière avec une joie ineffable. »

Sa renommée était immense lorsque la mort le frappa d'une manière soudaine. Ainsi le Tasse, prêt à saisir la couronne d'or au Capitole, expira; ainsi Paul-Émile aperçut de son char triomphal la flamme du bûcher de ses fils. Toujours le néant à côté de la gloire. L'illustre écrivain tomba malade au mois de février, à Paris, où il était venu passer l'hiver, au milieu des grandes célébrités de l'époque. Sa santé depuis quelque temps était fort altérée. Sa vue usée par la lecture s'éteignait. A peine la nouvelle de son danger se fut-elle répandue qu'elle devint l'objet de l'inquiétude publique. Sa maison ne désemplissait pas de personnes de tous rangs : le Roi lui envoya M. le duc de Nivernois pour s'informer de son état. Sa fin ne fut point indigne de sa vie. Éloigné d'une famille à laquelle il était cher, entouré de quelques amis et d'un grand nombre de spectateurs, il conserva jusqu'au dernier moment la paix et l'égalité de son âme, désirant se montrer à la fois chrétien et philosophe. J'ai toujours respecté la religion, dit-il : cela était vrai, non dans ses écrits, mais dans sa conduite. Enfin plein de confiance dans le Dieu qu'il allait rejoindre, il mourut avec la tranquillité d'un homme de bien. Ce fut le 10 février 1755, à l'âge de soixante-six ans révolus. Madame la duchesse d'Aiguillon écrivit à l'abbé de Guasco : « L'intérêt que le public a témoigné pendant sa « maladie, le regret universel, ce que le Roi en a dit publi-« quement, que c'étoit un homme impossible à remplacer, « sont des ornemens à sa mémoire, mais ne consolent point

Digitized by Google

« ses amis. La privation d'un tel homme dans la société sera « sentie à jamais par ceux qui en ont joui. Je ne l'ai pas « quitté jusqu'au moment qu'il a perdu connoissance. »

L'Académie lui fit un service solennel. A Berlin, l'Académie des Sciences et Lettres, quoiqu'elle ne fût point dans l'usage de consacrer un éloge aux étrangers, y dérogea cette fois. Maupertuis malade sortit de son lit pour louer Montesquieu; ce fut, en France, d'Alembert qui brigua le même honneur. Ayant vécu dans l'intimité de cet homme célèbre, il est essentiel de voir comment d'Alembert le juge : c'est un témoin qui dépose : « Il était, dit-il, dans le commerce, « d'une douceur et d'une gaieté toujours égale. Sa conver- « sation, légère, agréable et instructive, était coupée, comme « son style, pleine de sel et de saillies; point d'amertume, « point de satire; personne ne racontait mieux et sans « apprêts. Ses fréquentes distractions ne le rendaient que « plus aimable ; il en sortait toujours par quelque trait inat- « tendu. Il était sensible à la gloire; mais il ne voulait y par- « venir qu'en la méritant. Jamais il n'a cherché à augmenter « la sienne par aucune manœuvre. Digne de toutes les dis- « tinctions et de toutes les récompenses, il ne demandait rien, « et ne s'étonnait point d'être oublié. Quoiqu'il vécût avec « les grands, par convenance et par goût, leur société n'était « pas nécessaire à son bonheur. Il fuyait, dès qu'il le pouvait, « dans sa terre pour y retrouver sa philosophie, ses livres et « le repos. »

A ces traits de d'Alembert, on peut en joindre d'autres. D'un caractère timide, sa langue était comme liée devant les sots; cette timidité disparaissait quand, au contraire, il était sûr d'être compris. Il pardonnait aisément, par la raison qu'il n'était pas haineux; il lui semblait que la haine est douloureuse. Les salons, où l'on peut se tirer d'affaire avec son esprit de tous les jours, lui plaisaient. Sans aller jusqu'à l'épigramme, il se divertissait en lui-même des hommes qu'il voyait, sauf à eux de le prendre à leur tour pour ce qu'il valait, sorte d'arrangement, j'en conviens, où personne,

Digitized by Google

excepté lui, n'avait à gagner : d'autant que jamais homme de quelque valeur n'eut permission de le railler deux fois de suite. D'après ses idées sur la vertu, il fallait la pratiquer par devoir, et, à défaut, par calcul, la vertu étant chose si belle, que, n'importe sa source, elle est toujours utile à soi et aux autres. « Se faire esclave de l'argent, disait-il, c'est lui ôter son avantage, celui de nous rendre libre. » Toute visite qui pouvait sembler intéressée, lui devenait impossible. On l'accusa cependant d'avarice parce qu'il dépensait peu, mais par un motif honorable, ne voulant point devoir sa fortune à des moyens étrangers, trop souvent bas ou injustes. Sa vie fut un modèle de modération et de frugalité. Grâce à cette modération, aucun de ses chagrins ne résista à une heure de lecture. Le monde des idées lui rendait le calme perdu dans le monde des réalités. La plupart des grands lui inspiraient une crainte puérile; dès que la connaissance était faite, il passait presque sans milieu jusqu'au mépris. Toujours son cœur éprouva de la joie, lorsqu'une bonne mesure gouvernementale allait au bien commun. Enfin il a consigné dans ses œuvres cet aveu, digne d'honorer sa mémoire, qu'à l'exception d'un seul il avait conservé tous ses amis. Aussi a-t-on de lui ce mot heureux : « Je suis amoureux de l'amitié. »

Jamais, quoiqu'il fût très-économe, sa bourse ne resta fermée pour retenir l'or d'un bienfait; jamais devant lui ne coulèrent des larmes sans qu'il en fût attendri. A Marseille, où il allait tous les ans visiter sa sœur, un batelier, qui lui faisait traverser le port, lui raconta en pleurant que son père était captif à Alger. Peu de temps après, le père était dans les bras de son fils. Qui l'avait ramené ? on l'ignora. On le sut lorsque Montesquieu ne fut plus dans la vie pour tenir cachées ses modestes vertus. Une quittance trouvée dans ses papiers révéla comment étaient tombées les chaînes du prisonnier d'Alger. Le théâtre a de nos jours consacré cette action touchante dans un petit drame intitulé *le Bienfait anonyme*.

Piron était pauvre, vieux et infirme. On lui fermait l'Aca-

Digitized by Google

démie. Montesquieu sollicita une pension pour le vieillard, et l'obtint. Le Roi, cédant aux prières caressantes de madame de Pompadour, à laquelle Montesquieu s'était adressé pour être plus sûr de réussir, accorda mille livres; la charité, pour être belle, n'a pas toujours besoin de passer par la main pudique des anges. A la mort de son bienfaiteur, Piron fit cette épitaphe :

« L'aigle a disparu, Montesquieu,
« Du haut de la double colline,
« Revole pour jamais au lieu
« De son immortelle origine.
« Qui, de la région divine,
« Reconnaîtra mieux le chemin,
« Que le merveilleux écrivain
« Qui, sur les ailes du génie,
« Une plume d'or à la main,
« Le parcourut toute sa vie? »

Ces vers sont excellens comme expression d'un cœur plein de reconnaissance; sous le rapport poétique, ils sont peu dignes de l'auteur de *la Métromanie*. S'il n'en eût pas fait d'autres, ses titres à une pension auraient été fort douteux. Il est possible cependant que mieux traité, on lui eût donné, par cela même, une brillante sinécure, si toutefois, dans ces siècles d'abus, les sinécures étaient inventées.

Montesquieu reçut un jour cette lettre d'Henri Sully, l'un de ceux qui ont le plus contribué à perfectionner l'horlogerie en France.

« J'ai envie de me pendre; mais je crois cependant que je « ne me pendrois pas si j'avois cent écus. »

Il répondit :

« Je vous envoie cent écus; ne vous pendez pas, mon cher « Sully, et venez me voir. »

Il nous reste à déplorer qu'un si beau génie politique soit demeuré constamment étranger à l'administration de son pays. Comment ne vint-il pas à l'idée de la royauté de l'admettre dans ses conseils pour le bien et la grandeur de l'État? Si l'on repoussait l'auteur de *l'Esprit des Lois*, ne pouvait-on

Digitized by Google

pas appeler le président à mortier du parlement de l'une des premières villes de France après Paris? On préférait, lorsqu'on s'adressait aux parlemens, obtenir pour le ministère un Chamillard, dont l'incapacité, selon l'expression mordante de Montesquieu, consistait surtout à ne pas connaître son incapacité. De tels magistrats devinrent même trop bons pour la monarchie. Elle laissa choisir ses ministres par des prostituées, marquises ou grisettes, n'importe : le vice égalise tous les rangs sous son uniforme de fange. Au reste, c'est pour nous, non pour lui, que s'exhalent nos regrets. Qu'avait-il besoin de pouvoir? Son nom resplendira, astre éclatant, au-dessus des siècles, lorsque leurs flots emporteront la couronne de France, déjà dépouillée des bouts de lance dont l'avaient ornée nos rois guerriers pour qu'elle fût, non un joujou de palais, mais une parure de bataille.

Il faut ne rien cacher pourtant. Quand il se présenta, il fut dédaigné il est vrai : quand il se fut retiré, on alla vers lui pour l'avilir. En entrant dans le monde, annoncé comme un homme d'esprit, il reçut un accueil favorable des gens en place; mais lorsque, par le succès de ses ouvrages, il eut prouvé qu'il en avait, et qu'il eut obtenu l'estime du public, celle des gens en place se refroidit; il essuya mille dégoûts. Blessés de la réputation d'un homme célèbre, c'est pour s'en venger qu'ils l'humilient. Plus tard, on lui fit entendre qu'il pouvait prétendre à une pension. « N'ayant point fait de bassesse, répondit-il, je n'ai pas besoin d'être consolé par des grâces. » La France, il est juste de le dire, a coutume d'agir, de son côté, comme les gens en place. Les esprits supérieurs, assez malheureux pour donner, avec une plume, la vie à de grandes et lumineuses pensées, passent à ses yeux pour incapables d'affaires. En Grèce, Épaminondas avouait que ses vertus civiles et militaires il les devait à la culture des lettres; Cicéron et Tacite parvinrent à Rome aux premières dignités; mais on nous a délivrés des Grecs et des Romains, par conséquent leurs exemples sont perdus. Pour être un homme d'affaires, chez nous, il faut savoir écrire

Digitized by Google

une circulaire, s'élever quelquefois jusqu'à un rapport sur la pêche fluviale; mais ne pas aller au delà. Autrement soyez Montesquieu ou Florian; ayez produit *l'Esprit des Lois* ou *Galatée*, vous n'êtes qu'un homme de lettres; rien de plus, rien de moins. Qu'on s'y résigne donc; que l'on dise avec Montesquieu parlant de sa fonction de président : « Je comprenois assez bien les questions en elles-« mêmes; mais quant à la procédure, je n'y entendois rien. « Ce qui m'en dégoûtoit le plus, c'est que je voyois à des « bêtes le même talent qui me fuyoit. » Comment une nation spirituelle, comme la nôtre, semble-t-elle prendre plaisir à exclure ainsi, et même des plus hauts emplois, l'intelligence? Un moraliste railleur nous l'a appris : le Français veut, pour obéir, être commandé par des imbéciles, parce qu'il peut se moquer d'eux. Si le moraliste a raison, si ce fut en tout temps notre nature, convenons qu'elle est de nos jours complétement satisfaite.

AUDIBERT.

Digitized by Google

Digitized by Google

THE ASTOR LIBRARY
NY

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ADRIENNE LECOUVREUR.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ADRIENNE LECOUVREUR,

NÉE A FISMES, EN 1690; MORTE A PARIS, LE 20 MARS 1730.

Il est des énigmes de mœurs dont les philosophes ne trouvent pas toujours le mot. Par exemple, comment accorder les préjugés des derniers siècles, l'excommunication, l'espèce de mort civile, qui frappaient alors les comédiens, avec la considération dont jouissaient plusieurs d'entre eux, la faveur qu'ils avaient auprès du souverain, et leurs relations intimes avec beaucoup de gens du monde? Baron était des petits soupers de nos grands seigneurs; on rencontrait chez mademoiselle Quinault la princesse de Soubise, le duc de Penthièvre, la duchesse douairière de Bouillon, la comtesse de Toulouse, et tous les habitués du salon de madame du Deffand, sans compter le duc de Nevers, dont l'amour pour l'ancienne actrice de l'Opéra n'avait pas été un mystère. Mademoiselle Lecouvreur écrivait à M*** : « C'est une mode établie de dîner ou de souper avec moi, parce que quelques duchesses m'ont fait cet honneur » [1]. Comment donc expliquer de nos jours, dans ce temps de liberté, d'égalité, de philosophie, la séparation presque complète qui existe entre ce qu'on appelle la bonne compagnie et celle des artistes dramatiques?

Serait-ce que la fierté républicaine fait encore moins de concessions que le dédain aristocratique, et qu'on ne tient jamais plus à son rang que lorsqu'ils sont tous bouleversés? Serait-ce que les préjugés, semblables à de certains arbres, reviennent plus forts après avoir été sapés dans leurs racines?

[1] Lettre du 28 mai 1728 : Recueil des Lettres de mademoiselle Lecouvreur.

Digitized by Google

Sans pouvoir pénétrer la cause de ce mystère, il est certain que notre époque n'offre plus d'exemple de ces grands talens chez qui se réunissaient les gens les plus distingués, non pas un jour, par curiosité, par extraordinaire, mais chaque soir, pour causer, pour discuter sur les arts, les ouvrages, les talens, et prédire les succès. C'est là que les réputations dramatiques passaient par les verges des critiques les plus spirituels; là, que le bon goût rendait ses arrêts, décernait ses couronnes; là, le courtisan venait livrer à l'imitation du comédien sa fatuité, ses ridicules élégans; le robin, son ton sentencieux, sa galanterie musquée; le financier, son épaisse gaîté, sa magnificence bourgeoise; le marin, sa piquante rudesse; le grand seigneur, ses manières simples, sa politesse insolente. Non seulement l'artiste pouvait choisir parmi tant de modèles, mais lui-même s'imprégnait des habitudes, des façons, du langage des personnes de tous genres qu'il rencontrait chaque jour, et il apportait sur la scène cette imitation parfaite qui tient moins encore du souvenir que de la facilité de prendre, sans même s'en apercevoir, les manières des gens que l'on voit souvent.

On doit regretter surtout que les révolutions, qui tuent tant de monde et si peu de préjugés, aient ressuscité celui-là; et qu'en ce moment, où l'argent fait admettre dans les premiers salons de Paris tant de parvenus burlesques, où l'on tolère un ton si bruyant, une coquetterie si grossière, on se montre si sévère pour la société d'artistes, dont le talent exige avant tout la tenue et le bon ton des gens comme il faut.

Talma convenait qu'il devait une grande partie de son talent aux conversations qu'il avait eues avec l'Empereur sur chacun des rôles qu'il créait, et aux avis des gens du monde. Sans doute son génie devait lui révéler les accens de la passion, l'accablement de la fatalité, et le charme mystérieux attaché à la mélancolie. Mais cette préoccupation constante de l'ambitieux, dont la grande pensée marche à travers les petits incidens, les détails de la vie ordinaire; ces combats

Digitized by Google

du pouvoir et de la conscience, cet assemblage d'une vanité mesquine et d'un orgueil superbe, ces momens rares, où le cœur de l'homme l'emporte sur la volonté du souverain, il faut pouvoir les surprendre pour en donner l'idée. Cette lithographie morale ne s'obtient que par l'approche intime du modèle.

Il en est de même des travers ou des qualités gracieuses du grand monde. On ne peut les copier sur parole; les sentimens violens sont faciles à saisir, car ils ont une éloquence commune à toutes les classes; mais les manières ne se devinent point. L'unique modèle qui nous reste aujourd'hui de ces manières simples et distinguées, mademoiselle Mars, est l'œuvre du salon de mademoiselle Contat encore plus quedes leçons de Monvel [1]. Son beau visage, sa voix enchanteresse, en auraient toujours fait une charmante amoureuse; mais son tact fin, secondé par sa nature élégante, lui a fait saisir le ton, les inflexions, la tenue des femmes comme il faut qu'elle rencontrait souvent, et mademoiselle Mars est devenue l'*Elmire* la plus parfaite. Ce rôle si épineux, où la moindre faute de goût devient une indécence, nous le citons comme la meilleure preuve de ce qu'un talent dramatique peut devoir au commerce des gens du monde.

Quand on pense à tous les dons qu'il faut réunir pour faire une grande actrice, on se sent tout naturellement disposé à traiter avec considération celle qui les possède; car n'est-ce pas un brevet de distinction que la noblesse des traits, la pureté de la voix, l'intelligence, la chaleur d'âme et cette puissance d'agir sur les esprits par l'imitation exacte des grandes émotions du cœur? On se refuse à croire qu'une femme ainsi douée puisse s'abaisser aux manéges de l'intrigue, aux excès de la débauche, et l'on doit supposer que

[1] Mademoiselle Contat avait été en prison, pendant l'année 1793, avec mesdames de Jaucourt, Desentelles, d'Hautpoult, et plusieurs autres femmes distinguées, qui, charmées de son esprit, ont toujours continué leurs relations de société avec elle.

Digitized by Google

celles qui resteront désormais au niveau de leur talent jouiront aussi de la double faveur dont le public et la société honoraient mademoiselle Lecouvreur.

Et pourtant elle n'était que la fille d'un pauvre chapelier de Fismes, petite ville entre Soissons et Reims. Née en 1690, elle suivit son père lorsqu'il vint, en 1702, s'établir à Paris, dans le faubourg Saint-Germain, espérant y continuer son métier avec plus de profit. Le voisinage de la Comédie française donnait à la jeune Adrienne l'occasion d'y aller quelquefois. C'est là qu'elle puisa sa passion pour le théâtre, et la haine de cette déclamation ampoulée dont la première elle a fait justice.

Un des acteurs les plus médiocres de la troupe se fournissait de chapeaux chez le père d'Adrienne, et le payait en billets de spectacle; aussi l'appelait-elle leur meilleure pratique. Cet acteur l'entendait souvent déclamer des tirades entières, qu'elle avait retenues des rôles qui la frappaient le plus. Étonné de la justesse, de la chaleur du débit d'Adrienne, il engagea son père à ne pas contrarier sa vocation dramatique. Le bonhomme, ébranlé dans ses principes, disait en soupirant : « Encore, si elle devait avoir un grand talent! mais se faire excommunier pour être sifflée! — Soyez tranquille, mon père, j'aurai un grand talent », répondit Adrienne, et elle a tenu parole.

A peine âgée de quinze ans, elle se réunit à une petite troupe d'amateurs, adolescens comme elle, pour jouer *Polyeucte*, et la petite comédie du *Deuil*. Les répétitions qu'ils en firent chez un épicier, rue Férou, attirèrent tout le public du quartier; et plusieurs personnes de considération y vinrent voir la jeune Adrienne dans le rôle de *Pauline*. Sa beauté noble, la nouveauté de sa déclamation, son naturel charmant, inspirèrent à la présidente Le Jay l'envie de la faire connaître et applaudir par un public plus nombreux et mieux choisi.

Elle prêta son hôtel, rue Garencière, à la jeune troupe de comédiens, pour y donner une représentation. La cour

Digitized by Google

et la ville y accoururent. La porte fut forcée, malgré les huit Suisses qui la gardaient.

Le défaut d'argent avait obligé mademoiselle Lecouvreur à emprunter une robe à la femme de chambre de madame la présidente Le Jay, pour paraître sur la scène. Il était difficile de se montrer moins à son avantage, et pourtant la jeune Adrienne y charma tous les spectateurs par sa diction simple et touchante. On était au dernier acte de la représentation, et la salle retentissait d'applaudissemens lorsque, sur les plaintes des comédiens français, M. d'Argenson envoya des archers pour arrêter la petite troupe bourgeoise. L'alarme fut au comble; mais madame Le Jay écrivit aussitôt à M. d'Argenson, qui révoqua l'ordre, à condition que ces représentations ne recommenceraient plus.

Le Grand-Prieur, protecteur des arts, mit la jeune troupe quelque temps à l'abri des persécutions de la police, ennemie née des plaisirs qui ne lui payent aucun tribut, en lui donnant asile dans l'enceinte du Temple. C'est là que Le Grand, comédien assez médiocre, quoique renommé, frappé des dispositions de mademoiselle Lecouvreur, entreprit de l'initier dans les vieilles routines de l'art, pour la conduire par les chemins battus sur les planches du premier théâtre français.

Heureusement le talent original de mademoiselle Lecouvreur ne put se plier aux inflexions convenues, au débit traînant, aux airs capables, aux gestes solennels, dont il fallait faire preuve alors pour être admise parmi les membres de cette académie chantante; et le désespoir d'atteindre aux défauts exigés détermina Adrienne à accepter les propositions des directeurs de province. Le Grand lui avait offert un logement chez lui, pour être plus à portée de lui donner des leçons de déclamation, et peut-être aussi pour lui parler plus souvent d'un amour auquel elle ne répondait que par de la reconnaissance. Il la vit partir pour Strasbourg avec un vif regret, et lui reprocha sincèrement de n'avoir point voulu immoler ce qu'il appelait ses folles innovations, son

Digitized by Google

ambition de talent, aux douceurs d'une honnête médiocrité dramatique.

Les théâtres de l'Alsace et de la Lorraine retentirent bientôt des applaudissemens que mademoiselle Lecouvreur y recevait : le bruit en vint jusqu'à Paris. On fit quelque démarche pour l'y ramener ; et elle débuta à la Comédie française, le 14 mai 1717, par le rôle de Monime dans *Mithridate*.

Jamais début, sur aucun théâtre, ne fut aussi brillant. L'enthousiasme était si général qu'un homme, tapi dans le coin d'une loge, se fit remarquer par son sang-froid à dire de temps en temps : « Bon, cela ! » On parla de cet approbateur flegmatique à mademoiselle Lecouvreur, qui désira le connaître. C'était le grammairien philosophe *Dumarsais*. Elle l'invita par un billet très poli à venir dîner chez elle.

Il se rendit à l'invitation, mais en la prévenant que, loin d'être son flatteur, il se ferait un devoir de récompenser la confiance qu'elle voulait bien lui accorder par des avis sévères. Mademoiselle Lecouvreur avait assez d'esprit pour apprécier une telle franchise, et, voulant la mettre sur-le-champ à l'épreuve, elle débita plusieurs tirades des rôles qu'elle aimait le mieux ; mais elle ne put obtenir de *Dumarsais* que deux ou trois « *bon, cela!* » qui lui parurent un peu froids, en comparaison des complimens dont on l'accablait d'ordinaire. Elle finit par découvrir que cette approbation calme d'un homme d'esprit et de goût avait plus de valeur que tous les témoignages de l'engouement ; et jamais, depuis, elle n'a joué un rôle important sans l'avoir répété devant *Dumarsais*, sans avoir provoqué quelques *bon, cela!* du philosophe, pour être plus sûre de son succès.

Il est reconnu qu'un poète aime en premier son ouvrage, et en second ce qui l'aide à le faire réussir. L'on se peindra donc facilement le délire du jeune Arouet, en voyant jouer son rôle de Jocaste par l'actrice inimitable qui exprimait avec une égale perfection l'amour vertueux, l'horreur de l'inceste, et les remords d'un crime involontaire. Le surcroît

Digitized by Google

d'applaudissemens que cette actrice lui attirait, le plaisir d'entendre ses vers sortir d'une bouche adorable, de se sentir compris dans toutes ses intentions, dépassé dans ses effets dramatiques, devaient enivrer l'auteur d'*OEdipe* et de *Mérope;* aussi M. de Voltaire devint-il fort amoureux de mademoiselle Lecouvreur. On sait qu'elle ne fut point ingrate, et le public dut sans doute de vives et nobles émotions à l'union intime de ces deux grands talens.

Les fréquens voyages de Voltaire, et les intérêts de tous genres qui occupaient son esprit, réduisirent enfin cette liaison aux douceurs d'une vive amitié, sentiment qui survécut même à mademoiselle Lecouvreur. Il ne fallait pas moins qu'un héros pour succéder au plus grand génie du siècle. Et le maréchal de Saxe parut seul digne de cet honneur. Sous l'enveloppe un peu rude d'un soldat du Nord, Adrienne découvrit un cœur brûlant de gloire et d'amour; et elle se consacra au bonheur du grand capitaine qui devait illustrer la France. Le maréchal de Saxe, l'un des fils naturels d'Auguste, roi de Pologne, prétendait qu'un enfant de l'amour devait tout sacrifier au culte paternel, et sa vie a prouvé sa persévérance dans ce système, car il l'a passée tout entière à aimer ou à se battre. Dès l'âge de vingt-quatre ans, Maurice de Saxe avait déjà fait onze campagnes et répudié sa femme. Il joignait à la force de son père une jeunesse inculte, et le naturel fougueux d'une espèce de nomade, à peu près comme notre Duguesclin, que les femmes de ce temps nommaient le *Sanglier*. Un homme qui n'aurait d'autre mérite que celui de ne pas vouloir ressembler aux autres, serait par cela même très bien venu en France, où toutes les supériorités ont souvent la duperie de se mettre au niveau des médiocrités *bien élevées*, pour maintenir la noble monotonie des usages du monde; mais quand un tel homme joint au courage de rester original l'éclat d'une grande renommée, il devient ce qu'on appelait alors la *coqueluche* de toutes les jolies femmes. C'est à qui s'offrira pour apprivoiser le héros sauvage, et la préférence de Maurice de Saxe en faveur

Digitized by Google

d'Adrienne fut d'autant plus flatteuse que plusieurs grandes dames se la disputaient.

Après avoir aimé, enchaîné, inspiré Voltaire, il dut paraître piquant à mademoiselle Lecouvreur de se laisser adorer par un grand capitaine qui ne savait pas l'orthographe. Cette union durait depuis cinq ans lorsqu'elle fut mise à une terrible épreuve. La nièce de Pierre-le-Grand, la duchesse douairière de Courlande, fait appeler le comte de Saxe à la succession de cette principauté, sous la condition qu'il deviendra son époux. Ce hardi projet, qu'il faut défendre contre la politique des puissances voisines, séduit l'esprit téméraire et romanesque de Maurice. Mais un obstacle des plus vulgaires s'y oppose : le héros manque d'argent. C'est alors que mademoiselle Lecouvreur met en gage ses diamans, sa vaisselle, et lui envoie 40,000 francs. Cet acte de générosité paraît fort simple en pensant au plaisir d'assurer une couronne à celui qu'on aime ; mais lorsque par ce sacrifice on le livre à une rivale, c'est être magnanime.

La fortune punit l'inconstance et l'ambition du comte de Saxe. Malgré les prodiges d'une valeur opiniâtre et insensée, il se vit à la fois attaqué par la Russie, proscrit par la Pologne, abandonné de son père, ruiné par les imprudens qui l'avaient élu, disgracié même par la royale veuve, que ses infidélités irritaient, et contraint à venir chercher à Paris, près de sa généreuse amie, des consolations à sa défaite.

Pendant ce temps, le comte d'Argental, cet instrument infatigable de la gloire dramatique de Voltaire, cet ami qui explique à lui seul la patience, l'abnégation, le dévouement infatigable des confidens de tragédie, se prenait d'un amour effréné pour la femme qui jouait si merveilleusement bien l'*Électre* de son ami, ou plutôt de son héros. Enfin, soit comme *Séide* de Voltaire, soit comme jeune homme passionné pour le talent et la personne de mademoiselle Lecouvreur, il lui offrit de l'épouser. Mais, d'un caractère trop noble pour profiter de l'empire que l'amour lui donnait sur ce jeune insensé, elle fut la première à combattre son dessein.

Digitized by Google

La mère de M. d'Argental, madame de Ferriol, ne supposant pas tant de désintéressement de la part d'une comédienne, résolut d'exiler son fils à Saint-Domingue pour empêcher ce mariage; c'est alors que mademoiselle Lecouvreur adressa une lettre à madame de Ferriol. Tout ce que nous pourrions dire de la supériorité de son âme, de la délicatesse de ses sentimens, en donnerait une moins juste idée que cette lettre; c'est pourquoi nous la transcrivons.

Paris, 22 mars 1721.

« Madame,

« Je ne puis apprendre sans m'inquiéter vivement, l'inquiétude où vous êtes, et les projets que cette inquiétude vous fait faire. Je pourrais ajouter que je n'ai pas moins de douleur de savoir que vous blâmez ma conduite; mais je vous écris moins pour la justifier que pour protester qu'à l'avenir, sur ce qui vous intéresse, elle sera telle que vous voudrez me la prescrire. J'avais demandé, mardi, la permission de vous voir, dans le dessein de vous parler avec confiance, et de vous demander vos ordres; votre accueil détruisit mon zèle, et je ne me trouvai plus que de la timidité et de la tristesse. Il est pourtant nécessaire que vous sachiez au vrai mes sentimens; et s'il m'est permis de dire quelque chose de plus, que vous ne dédaigniez point d'écouter mes très humbles remontrances, si vous ne voulez pas perdre monsieur, votre fils. C'est le plus respectueux enfant et le plus honnête homme que j'aie jamais vu de ma vie. Vous l'admireriez s'il ne vous appartenait pas. Encore une fois, madame, daignez vous joindre à moi pour détruire une faiblesse qui vous irrite, et dont je ne suis pas complice, quoi que vous en disiez. Ne lui témoignez ni mépris, ni aigreur; j'aime mieux me charger de toute sa haine, malgré l'amitié tendre et la vénération que j'ai pour lui, que de l'exposer à la moindre tentation de vous manquer. Vous êtes trop intéressée à sa guérison pour n'y pas travailler avec attention; mais vous l'êtes

Digitized by Google

trop pour y réussir toute seule, et surtout en combattant son goût par autorité, ou en me peignant sous des couleurs désavantageuses, fussent-elles véritables. Il faut bien que cette passion soit extraordinaire, puisqu'elle subsiste depuis si long-temps sans nulle espérance, au milieu des dégoûts, malgré les voyages que vous lui avez fait faire, et huit mois de séjour à Paris sans me voir, au moins chez moi, et sans qu'il sût si je le recevrais de ma vie. Je l'ai cru guéri, et c'est ce qui m'a fait consentir à le voir dans ma dernière maladie. Il est aisé de croire que son commerce me plairait infiniment sans cette malheureuse passion, qui m'étonne autant qu'elle me flatte, mais dont je ne veux pas abuser. Vous craignez qu'en me voyant il ne se dérange de ses devoirs, et vous poussez cette crainte jusqu'à prendre des résolutions violentes contre lui. En vérité, madame, il n'est pas juste qu'il soit malheureux en tant de façons. N'ajoutez rien à mes injustices; cherchez plutôt à l'en dédommager; faites tomber sur moi son ressentiment, mais que vos bontés lui servent de dédommagement.

« Je lui écrirai ce qu'il vous plaira; je ne le verrai de ma vie, si vous le voulez; j'irai même à la campagne, si vous le jugez nécessaire; mais ne le menacez pas de l'envoyer au bout du monde : il peut être utile à sa patrie; il fera les délices de ses amis; il vous comblera de satisfaction et de gloire : vous n'avez qu'à guider ses talens et laisser agir ses vertus. Oubliez pendant un temps que vous êtes sa mère, si cette qualité s'oppose aux bontés que je vous demande à genoux pour lui. Enfin, madame, vous me verrez plutôt me retirer du monde, ou l'aimer d'amour, que de souffrir qu'il soit à l'avenir tourmenté pour moi et par moi. Pardonnez à un sentiment que vous pouvez détruire, mais que je n'ai pu retenir. Ajoutez ce que je vous demande à toutes les bontés que vous m'avez prodiguées; et permettez-moi de penser que mon sincère attachement et ma vive reconnaissance vous forceront à me conserver cette bienveillance qui m'est si précieuse; et laissez-moi m'applaudir toute ma vie

Digitized by Google

d'être, avec un profond respect, madame, votre très humble et très obéissante servante.

« ADRIENNE LECOUVREUR.

« *P. S.* Mandez-moi ce que vous voulez que je fasse ; et si vous voulez me parler sans qu'il le sache, je me rendrai où il vous plaira, madame, et je n'épargnerai ni mes soins, ni mes vœux pour que vous soyez contente et de monsieur votre fils et de moi. »

Le comte d'Argental avait quatre-vingt-quatre ans lorsqu'il lut pour la première fois cette lettre, retrouvée par basard dans le secrétaire de sa mère, et il fondit en larmes à la vue d'un témoignagne si parfait de raison, de tendresse et de dignité.

Elle a toujours opposé une résistance obstinée à son amour, et pourtant il est resté son ami le plus dévoué : exemple rare et touchant qui fait l'éloge de tous deux. On cite un autre trait qui ne fait pas moins d'honneur au caractère de mademoiselle Lecouvreur. Un jeune homme envoyé à Paris par sa famille, et qui n'avait jamais vu Adrienne que sur la scène, en devint si éperdûment amoureux qu'il négligea tout autre soin, s'enrôla de désespoir, et déserta ensuite ; il fut pris, et condamné à mort. Il allait être fusillé, lorsque mademoiselle Lecouvreur, informée de la part qu'elle avait eue, sans le savoir, au malheur de cet inconnu, obtint sa grâce, et montra comment une belle âme, dans une belle femme, est une puissance singulière susceptible de faire et de réparer le mal. [1]

Chaque jour plus applaudie par un public idolâtre, honorée pour son caractère, recherchée de la meilleure compagnie, mademoiselle Lecouvreur jouissait d'une existence qui prouve à la fois la supériorité de son talent, son mérite,

[1] Extrait de la notice de Lemontey sur mademoiselle Lecouvreur.

Digitized by Google

et la justice de son siècle, lorsque la mort vint interrompre le cours de ses succès. Le 17 mars 1730, en jouant le rôle de Jocaste, dans l'*OEdipe* de Voltaire, elle fut atteinte d'une crise violente, qu'elle voulut braver en continuant la représentation, malgré les prières de ses amis, et de M. de Voltaire lui-même, frappés de l'état de souffrance où ils la voyaient. Deux jours après, elle succomba dans les convulsions à une inflammation d'entrailles.

Les bruits que firent naître cette mort si cruelle, si prompte, ont été si répandus, et si long-temps accrédités, qu'on ne peut les passer sous silence. Voici, vrai ou non, le récit que plusieurs contemporains dignes de foi ont fait de cet événement.

« La duchesse de B***, connue par ses aventures galantes, « se prit de fantaisie pour le comte de Saxe, qui n'en eut « aucune pour elle, car il n'était ni flatté ni curieux de « répondre aux emportemens de madame de B***, qui fut « outrée de voir ses charmes méprisés, et qui ne mit pas en « doute que *la Lecouvreur* ne fût l'obstacle qui s'opposait « à la passion que le comte devait avoir naturellement pour « elle. Pour détruire cet obstacle, elle résolut de se défaire « de la comédienne. Elle fit faire des pastilles pour servir « à cet horrible dessein, et elle choisit un jeune abbé « qu'elle ne connaissait point, pour l'instrument de sa ven- « geance. »[1]

Ces pastilles lui furent, dit-on, offertes le soir d'une représentation de *Phèdre,* où ayant aperçu madame de B*** dans une des premières loges, mademoiselle Lecouvreur redoubla d'énergie à ce passage :

> Je sais mes perfidies,
> OEnone, et ne suis point de ces femmes hardies,
> Qui, goûtant dans le crime une tranquille paix,
> Ont su se faire un front qui ne rougit jamais.

Soit qu'entraînée par un sentiment jaloux, l'actrice ait

[1] Lettres de mademoiselle Aïssé, p. 132.

Digitized by Google

trop désigné sa rivale, soit que le parterre eût pénétré sa pensée, de bruyans applaudissemens firent de ces vers une application injurieuse à la duchesse de B***.

On la soupçonna de s'être horriblement vengée de cette avanie publique. La déclaration des médecins, portant qu'Adrienne était morte d'une hémorragie d'entrailles, confirma ces soupçons.

Voltaire, qui nie tout, et toujours, attribue ce récit à des bruits populaires, et l'on est trop heureux d'avoir à douter d'un semblable crime pour ne pas accueillir sa dénégation.

On ne saurait donner une idée de l'effet de cette mort sur le public, sur les vrais amateurs de l'art, et même sur les gens du monde, qui se plaisaient à honorer dans mademoiselle Lecouvreur un talent inimitable, uni à tant de qualités précieuses; car la mort de Talma, du génie dramatique de notre époque, arrivée au milieu de nos troubles politiques, a passé comme une scène de plus dans le grand drame de nos événemens contemporains. Chacun, occupé à défendre sa fortune ou son existence contre le fléau des révolutions, n'a donné qu'un regret passager à la mort du *Théâtre français*, que devait entraîner celle de l'acteur qui préférait à tout sa gloire. Ah! le jour où l'amour de l'argent a gagné les coulisses, où les actrices ont thésaurisé, les acteurs spéculé, l'art dramatique n'a plus été qu'un métier, le moins profitable et le moins honorable de tous. Au lieu de consacrer des jours, des nuits entières à méditer les effets d'un rôle, à s'identifier avec le caractère et la situation d'un héros, d'un criminel ou d'une victime, les acteurs ont trouvé plus simple et plus facile d'avoir recours aux pièces scandaleuses pour attirer la curiosité du public. Le moyen était sûr, et devait obtenir le même succès que les remèdes des empiriques sur les maladies désespérées; il en résulte toujours quelque crise qu'on prend pour une résurrection, mais qui, dans le fait, précipite la fin du malade.

D'après l'avis des amateurs et des critiques du temps de mademoiselle Lecouvreur, qui disaient, en parlant d'elle:

Digitized by Google

« c'est une reine entre des comédiens », on doit supposer que son talent simple, noble, naturel, énergique, imprévu, avait de grands rapports avec celui de Talma. Elle fut la première à introduire l'usage des costumes analogues aux rôles, et produisit une grande sensation en paraissant en habit de cour dans le rôle d'Élisabeth, du *Comte d'Essex*. On sait jusqu'où Talma portait l'exactitude des costumes et la révolution qu'il fit au théâtre, en représentant les Grecs et les Romains en tunique et en toge véritablement antiques, et les Turcs sans paillettes. Bravant la routine du rhythme déclamatoire, mademoiselle Lecouvreur a réveillé dans le public, étonné de son audace, des sympathies inconnues, des émotions intimes, que le vrai seul produit. C'est à la même profondeur de sentimens, à la même indépendance de la routine, que Talma a dû ses plus grands succès. Tous deux, également ennemis de l'affectation qui rend toute illusion impossible, ont amené le public de leur époque à préférer la vérité noble d'un talent d'impulsion au clinquant d'une déclamation ampoulée, mêlée de rodomontades, de transitions prévues, de tirades froidement larmoyantes, qui contrastait si désagréablement avec l'harmonieuse simplicité de Racine, et la mâle éloquence de Corneille.

Tous deux enfans de la nature, Adrienne et Talma n'ont point laissé d'imitateurs. Trop supérieurs pour échapper à l'envie, tous deux ont subi les injures, les injustices, d'une cabale. Tous deux, faisant la fortune de leurs camarades, ont eu plus d'une fois à s'en plaindre. Un de ceux de mademoiselle Lecouvreur avait trouvé dans son nom l'anagramme de *Couleuvre*, et il prétendait que c'était une preuve suffisante contre la droiture de son cœur. On connaît l'acharnement de l'abbé Geoffroy contre notre grand tragédien ; mais Adrienne et Talma trouvèrent dans les autorités de leur temps la protection qu'ils méritaient. Le public, vengeur des insultes de l'envie et des sentences de la sottise, a, par ses longs suffrages et ses regrets, assigné le rang d'Adrienne

Digitized by Google

Lecouvreur et de Talma dans nos fastes dramatiques. Ils sont et seront à jamais les premiers modèles d'un art qui les comporte tous, et la preuve incontestable que des comédiens peuvent être à la fois sublimes et honorables.

La sépulture religieuse fut refusée au corps de mademoiselle Lecouvreur. Cette insulte faite aux cendres d'une personne si généralement regrettée, excita l'indignation du public, et particulièrement celle de Voltaire; il la consigna dans des vers[1] qui eurent un tel succès que l'auteur s'en alarma. Il s'en excuse presque dans une lettre à Thiriot, du 1er juin 1731. « Mon indignation sur l'enterrement de mademoiselle Lecouvreur est pardonnable à un homme qui a été son admirateur, son ami, son amant, et qui de plus est poète. »

Quant au ressentiment du comte de Saxe pour l'injure faite à son amie, on en peut juger par le soin qu'il prit, vingt ans après, de dérober à ce traitement *sauvage* (selon l'expression de Lemontey) les restes glorieux du général luthérien vainqueur à Fontenoy, à Lawfeld, et à Raucoux, en ordonnant, par testament, que son corps fût consumé dans la chaux vive.

Celui de mademoiselle Lecouvreur fut transporté la nuit dans un fiacre; et deux porte-faix, guidés par un ami, ou un parent, appelé M. de Laubisnière, allèrent furtivement l'enfouir au milieu des chantiers qui bordaient la Seine, à l'extrémité du faubourg Saint-Germain. M. d'Argental, que mademoiselle Lecouvreur avait fait son légataire, avait quatre-vingt-six ans lorsqu'on découvrit le cercueil de son amie, en creusant les fondations de l'hôtel du marquis de Sommery, à l'angle sud-est des rues de Grenelle et de Bourgogne. M. d'Argental se transporta aussitôt près de cette fosse hospitalière, la consacra par ses larmes, par des regrets dont un demi-siècle n'avait pu triompher. Une table de marbre

[1] Que vois-je! quel objet! Quoi! ces lèvres charmantes,
Quoi! ces yeux d'où partaient ces flammes éloquentes,
Éprouvent du trépas les livides horreurs!
Etc., etc....

Digitized by Google

scellée par ses soins dans la muraille voisine attesta ce pieux devoir. M. le comte Raymond de Berenger, propriétaire actuel de l'hôtel de Sommery, a placé ce marbre dans sa galerie. On y lit une inscription qui se ressent un peu de la vieillesse de l'auteur, le fidèle d'Argental.

Adrienne a laissé deux enfans, dont M. d'Argental a également soigné la fortune et l'éducation. C'est, dit-on, de l'une de ces deux filles que descend la femme dont la plume éloquente obtient en ce moment de grands succès. Nous voudrions que cela fût; on aime tant à croire la supériorité héréditaire!

Madame Sophie Gay.

Digitized by Google

THE ASTOR LIBRARY
NY

Digitized by Google

Dessiné par Bouterwek

Gravé par G.

Digitized by Google

Digitized by Google

SÉRIE IV.

Dessiné par Bouterwek

Gravé par G...

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

VOLTAIRE,

NÉ LE 20 FÉVRIER 1694; MORT A PARIS, LE 30 MAI 1778.

François-Marie Arouet de Voltaire était le second fils de François Arouet, qui, après avoir été dix-sept ans notaire à Paris, devint receveur alternatif et triennal des épices, vacations et amendes de la chambre des comptes; sa mère, Catherine d'Aumart, était d'une ancienne famille du Poitou. Il naquit à Chatenay, petit village au-dessus de Sceaux, le 20 février 1694. Quand il vint au monde, on désespéra de lui, comme on avait fait de Fontenelle; on se contenta de l'ondoyer d'abord, et on le mit entre les mains d'une nourrice qui, pendant plusieurs mois, descendait tous les matins chez la mère pour lui annoncer que l'enfant était à l'agonie. Peu à peu, les craintes se dissipèrent, et l'on songea aux cérémonies du baptême. L'abbé de Chateauneuf, grand ami de madame Arouet, s'intéressait beaucoup à la vie de l'enfant; il lui servit de parrain, le 22 novembre de la même année, à la paroisse de Saint-André-des-Arcs. L'abbé de Chateauneuf ne croyait à rien; mais son scepticisme aimait à faire des prosélytes. Il ne perdit pas un moment pour former son filleul. En jouant avec l'enfant, il lui faisait apprendre par cœur la *Mosaïde* ou *Numa*, espèce de *Credo* du déisme, attribué à J.-B. Rousseau. La bonne volonté du disciple était rare, comme celle du maître. Ninon de Lenclos, plus intimement liée avec le parrain qu'avec la mère de l'enfant, demandait un jour à l'abbé des nouvelles de celui-ci : « Ma « chère, dit l'abbé, il a un double baptême, et il n'y a rien « qui y paraisse; car il n'a que trois ans et il sait déjà la « Mosaïde par cœur. » A six ans, il fut mis au collége Louis-le-Grand, dirigé par les jésuites et fréquenté par l'élite de la

Digitized by Google

jeunesse française; l'enfant y portait des idées vives et téméraires, qu'on avait eu la faiblesse d'admirer, même en les combattant. Avec ses qualités, avec ses défauts surtout, l'élève plut aisément à ses condisciples. Le goût de l'étude, les grandes dispositions, faisaient beaucoup pardonner chez les jésuites, et le jeune Arouet se fit beaucoup pardonner. Tandis que ses condisciples jouaient aux barres et à la balle, on le trouvait aux côtés des pères Tournemine, Tarteron ou Porée, absorbé dans de véritables conférences. A ceux qui le pressaient de courir et de s'égayer, il répondait : « Chacun saute et s'amuse « à sa manière. » Le père Porée l'aimait particulièrement, et, malgré l'esprit de la règle, qui interdisait les entretiens sur les affaires publiques, sur la philosophie du jour et sur les événemens de la littérature, il ne pouvait s'empêcher de traiter avec lui ces matières : « Il aime, disait-il, à peser « dans ses petites balances les grands intérêts de l'Europe. » Le père Lejay, professeur d'éloquence, homme sévère et vain, n'aimait pas le jeune homme, qui, outre une certaine indocilité envers lui, avait encore le malheur de l'effacer dans l'esprit des élèves. Un jour, pendant la classe, sur une repartie audacieuse du jeune Arouet, il se précipita vers lui des degrés de la chaire, et, le secouant fortement par le collet : *Malheureux*, lui dit-il, *tu seras un jour en France l'étendard de l'incrédulité.*

Les condisciples du jeune Arouet et bientôt leurs parens lui firent une réputation hors du collége. Quelques pièces de lui coururent le monde, et Ninon, le grand surveillant de célébrité, voulut le connaître personnellement; elle se le fit présenter par l'abbé de Chateauneuf. Arouet fut inspiré par son accueil, et, pour comble de bonheur, il eut à parler de jansénisme, sujet particulier de querelles entre lui et son frère, élève au séminaire Saint-Magloire, et des débats qui occupaient alors Paris tout entier, y compris les fortes têtes des élèves de Louis-le-Grand. Ninon goûta l'esprit et les manières du jeune homme, et lui fit un présent de deux mille francs pour commencer une bibliothèque. Dévoré

Digitized by Google

de *la soif de la célébrité*, comme le disait son confesseur, le père Palu, il sentait toute la portée de pareils encouragemens : il travaillait avec ardeur, et le goût du beau lui tenait déjà lieu de religion. Malgré ses saillies de déisme, ses professeurs prenaient part à ses triomphes et préparaient eux-mêmes la popularité qui l'attendait un jour. A une distribution de prix, le père Tarteron, l'un de ses régens, applaudissait fortement le jeune Arouet, nommé déjà plusieurs fois. J.-B. Rousseau se trouvait à la séance; il demanda au père Tarteron des détails sur l'élève, se le fit présenter et l'embrassa au milieu des acclamations de l'assemblée. De ce moment data une sorte de liaison, qui n'eût jamais dû finir; l'autorité de Rousseau était dans tout son éclat, et le rhétoricien eût pu s'enorgueillir à moins. Il sortit du collége la tête pleine de projets littéraires et comptant par instinct sur la sympathie de l'esprit public. Dès le collége, il avait goûté les délices du pouvoir et le plaisir saisissant d'être redouté. L'indépendance et le despotisme devinrent pour lui un seul et même besoin, et, du premier coup, il vit que les lettres seules pourraient le satisfaire. Le jour, la nuit, il ne rêvait qu'épîtres, épigrammes, madrigaux; toutes les querelles religieuses, philosophiques ou littéraires du jour le tenaient en éveil, mais il ne savait pas encore à quel genre il se vouerait; à tout événement, il saisit la première occasion de se produire. Deux ans après son entrée dans le monde, il concourut pour un prix de poésie; le sujet proposé était religieux, et l'on croirait d'abord que le jeune homme fut embarrassé; mais la gloire était le seul Dieu qu'il adorait distinctement, et, à la faveur de celui-là, il pouvait au besoin en reconnaître un autre. Il s'agissait de la décoration du chœur de Notre-Dame, où l'on venait de représenter le vœu de Louis XIII. La pièce du jeune Arouet ne nous est pas restée, mais nous sommes sûr qu'elle effaçait celle du concurrent couronné. Le vaincu ressentit profondément le passe-droit; il écrivit un manifeste en vers, intitulé *le Bourbier*, dans

Digitized by Google

lequel son rival et ses juges étaient littéralement couverts de *boue*. Cette vengeance eut un éclat qu'elle ne méritait guère, et valut à l'auteur plus d'indignation que vingt prix académiques ne lui eussent valu d'intérêt. M. Arouet père s'alarma de ce déchaînement; il menaça vainement son fils de le chasser; chaque jour il le sommait de prendre un état, et celui-ci répondait : « Je n'en veux pas d'autre que celui d'homme de « lettres. » Cette résolution était favorisée de mille manières. L'abbé de Chateauneuf et Ninon l'avaient présenté aux hommes les plus aimables et les plus influens de l'époque. Le scepticisme, alors dans sa fleur de jeunesse, s'alliait à une verve élégante de licence et d'esprit, et gardait une teinte aristocratique qui charmait le jeune poète.

Tandis que Louis XIV achevait sa longue mort politique et religieuse, les plus jeunes et les plus beaux noms de la France se dégageaient à qui mieux mieux de cette ombre souveraine, et prêtaient leur éclat à l'aurore d'un règne de folie et de volupté. Le prince de Conti, le grand-prieur de Vendôme, le duc de Richelieu, le duc de Sully, le marquis de La Fare, les abbés Chaulieu, Servien, Courtin et de Chateauneuf, rivalisaient de mauvaises mœurs, d'élégance, de courage imaginaire contre Dieu et d'audace très réelle contre la société. Le jeune Arouet ne se dépaysait point dans cette compagnie. Il savait parler, il savait même écouter, et la familiarité de son respect, autant que la dignité de son étourderie, le maintenaient merveilleusement dans ses droits prématurés, tout en lui procurant le plaisir de les risquer à point. Une fois tourné de ce côté, il fallut bien qu'il allât droit devant lui, mais son père le poussait encore en voulant le retenir. M. Arouet, homme sans caractère, avait surtout la manie d'en montrer et affaiblissait d'autant son empire paternel, déjà grandement déchu. Après avoir été sermonné sans fin sur une légère équipée, le jeune Arouet trouva plaisant d'en faire une plus complète. Une femme auteur, dont il corrigeait les vers, lui avait donné cent louis d'honoraires. Il avait couru tout Paris pour chercher l'emploi de la somme et

Digitized by Google

commençait à craindre d'en faire un bon usage, lorsque, en passant dans la rue Saint-Denis, il vit un équipage et une livrée que l'on mettait aux enchères. Le jeune homme fait l'acquisition, loue des domestiques pour porter les livrées, visite en grand seigneur ses amis et connaissances. Mais le soir il fallut rentrer et mettre quelque part les chevaux et la voiture. Il était tard : M. Arouet père était couché; le portier attacha la voiture en dehors avec une chaîne et mit les deux chevaux avec celui de la maison, qui n'avait jamais eu trop de place. Le bruit réveilla M. Arouet père; il se leva, apprit tout et se fâcha si terriblement que le coupable n'y trouva aucun plaisir et parut ensuite d'une certaine docilité. La question d'un état à choisir revenait sans cesse. Le grand seigneur d'un jour eut à prendre un parti plus modeste; il s'en alla en Hollande comme page du marquis de Chateauneuf, ambassadeur de France à la Haye. M. Arouet et l'ambassadeur avaient à peu près les mêmes vues; ils voulaient lui donner des goûts de cabinet et l'enlever à ses relations brillantes et aventureuses, mais ni l'un ni l'autre ne savaient de quoi ils se chargeaient. Arrivé en Hollande, le page poète y regarda tout avec un orgueil non moins précoce que son génie. Il se crut dispensé de tous les devoirs de sa charge, et s'improvisa une attitude de philosophe au milieu des mœurs et des événemens de cet étrange pays. Pour apprendre la politique, il évitait autant que possible son monde diplomatique, et rôdait partout où l'on ne se vantait pas d'enseigner. Dans ses excursions, il avait rencontré une fille aimable et sensée, intéressante encore par le contraste des mœurs de sa mère, mademoiselle Dunoyer, depuis madame de Venderfeld, et en tout temps amie respectueuse de Voltaire. Madame Dunoyer s'était séparée de son mari et vivait du produit de libelles contre les hommes marquans. Elle s'était faite protestante pour inspirer plus d'intérêt, et avait su se faire des amis puissans; elle avait cru d'abord exploiter la liaison du jeune page avec sa fille, mais, revenue bientôt de son erreur, elle étala pompeusement son ortho-

Digitized by Google

doxie protestante et sa sollicitude maternelle. Elle porta plainte à l'ambassade de France, et le page fut renvoyé à Versailles, avec prière au ministre d'empêcher son retour à la Haye. Cette aventure n'était point terminée. L'amant était sincère dans sa passion; il y faisait entrer des considérations étranges de sa part, mais compatibles pourtant avec la chaleur de son âge. Il voulait enlever et convertir mademoiselle Dunoyer, et intéressait, dans cette affaire, M. Dunoyer, resté catholique, l'évêque d'Évreux, parent de la jeune fille, appuyé par le père Tournemine, ancien régent et ami du jeune Arouet, et par le père Letellier, confesseur tout puissant de Louis XIV. Déjà on avait arrêté une chambre aux Nouvelles-Catholiques, et le mariage de Voltaire allait peut-être influer immensément sur ses destinées; mais tout s'arrêta, et, de ces machinations, il ne résulta pour les amans qu'un surcroît de confiance mutuelle, tombée bientôt ou élevée à une amitié calme et durable. Cependant M. Arouet père était plus irrité que jamais; il voulait faire enlever son fils et le transporter aux îles; celui-ci, caché soigneusement, tint bon pendant quelque temps. A tout ce qu'on lui disait pour le ramener aux idées de son père et lui faire envisager agréablement une charge d'avocat général à la cour des aides, ou l'office de conseiller au parlement de Paris, il répondait : « Je ne veux pas d'une consi-« dération qui s'achète; je saurai m'en faire une qui ne coûte « rien. » Mais ces beaux sentimens ne le tiraient point d'affaire et ne faisaient qu'accroître la colère paternelle. Le fils parla le premier d'accord. Résolu, pensait-il, à chercher, dans l'Amérique du Nord, le moyen de vivre et d'être libre, il voulait du moins partir avec le pardon de son père : « Je « consens, » lui écrivait-il d'une de ses cachettes, « de passer « en Amérique, et même d'y vivre de pain et d'eau, pourvu « qu'en partant il me soit permis d'embrasser vos genoux. » Le père pardonna, et le fils s'abandonna un moment à sa sagesse. Il entra chez maître Alain, procureur, rue Perdue, près la place Maubert. Malgré sa conversion filiale, le jeune

Digitized by Google

clerc eût bientôt renoncé à la pratique, s'il n'avait rencontré dans son étude un homme déplacé là comme lui-même. Thiriot avait de l'esprit et des manières; il voyait le monde, lisait beaucoup et bien, et se fournissait amplement d'anecdotes, de bons mots et de recettes de plaisir en tout genre. Il avait tout vu, il avait tout retenu, il mettait tout à la disposition de son nouveau confrère. On appela long-temps Thiriot *la mémoire de Voltaire.* Ces deux amis s'aidaient à mépriser leur profession; la magistrature, vue dans son appareil et dans son négligé, n'était, pour le jeune Arouet, qu'une intarissable source de plaisanteries. Peu à peu, il renouait ses relations dans le monde, grâce à l'abbé de Chateauneuf, qui était jaloux de ses droits de parrain, comme Arouet l'était de son pouvoir paternel, et qui gouvernait d'ailleurs son élève avec plus d'habileté. Le jeune Arouet était devenu *le familier des princes,* et puisait chaque jour dans ce brillant commerce une force de résistance gracieuse et décidée dont son père oubliait souvent d'être surpris. Toutes frivoles qu'étaient ces réunions, l'avenir de la France et du monde s'y rattachaient secrètement, et le jeune novateur aimait quelquefois à examiner et toujours à juger l'aspect général des affaires; ses remarques, souvent plus qu'ingénieuses, frappaient les plus graves amis de sa famille et lui faisaient des appuis contre son père, qui, le voyant perdu pour la magistrature, le croyait perdu pour toutes les professions. M. de Caumartin, intendant des finances, s'interposait parfois entre le père et le fils. Il augura bien de la raison de ce dernier, et promit de l'amener à former un plan de vie. Le jeune homme le suivit à la terre de Saint-Ange, où il rencontra ce qu'il semblait fuir, l'occasion d'affermir sa vocation littéraire. M. de Caumartin père, retiré du monde et des affaires, donnait le reste de ses jours à de nobles souvenirs. Il avait passé sa jeunesse avec des seigneurs de la cour d'Henri IV et des amis de Sully. Il voyait encore cette vive et puissante époque, et savait merveilleusement en exprimer la couleur. Son enthousiasme pour le bon roi,

Digitized by Google

joint à une certaine philosophie plus humaine que chrétienne, passa naturellement dans l'âme du jeune poète, qui trouvait déjà la raison plus haute que la foi. Il ne fit pas sur-le-champ un projet d'épopée, mais son imagination s'éveilla confusément, et mille inspirations de détail l'empêchèrent d'avoir une inspiration d'ensemble. Dans ce beau trouble, il n'était plus, il ne pouvait plus être question de prendre un état, et le jeune poète oubliait d'avoir peur de son père. Il prit encore à Saint-Ange les premières idées du siècle de Louis XIV. M. de Caumartin père avait surtout connu la dernière cour. N'ayant pas été façonné par elle, il avait eu, en qualité d'homme d'autrefois, le sang-froid nécessaire pour la juger et la peindre, et ses révélations étaient empreintes de calme et d'indépendance. Voltaire écrivit long-temps après son *Siècle de Louis XIV*; mais alors même il était encore sous l'impression de ces sages confidences; et c'est peut-être l'ouvrage où il a le mieux respecté son sujet, sa personne et son lecteur. Une autre cause put y contribuer encore : Louis XIV venait de mourir, et son futur historien vit un hideux spectacle. Au sortir des entretiens généreux de M. de Caumartin père, le jeune Arouet fut assourdi des sales et furieuses clameurs qui saluaient la mort de Lous XIV. Il vit, au passage du convoi, sur la route de Paris à Saint-Denis, une multitude de guinguettes improvisées où l'on s'enivrait de joie autant que de vin. Malgré son penchant au sarcasme et à l'insulte, on ne voit pas qu'il ait été complice de ces cruelles taches; mais, en tout cas, s'il a dû, sur ce point, faire une expiation, il aura bien suffi du monument élevé par lui au plus beau nom du grand siècle.

L'avénement du Régent donna à penser à Voltaire comme à beaucoup d'autres. Le nouveau pouvoir ne montrait encore rien de distinct, si ce n'était son empressement à compter ses ennemis. La fin et le commencement d'un règne sont en France de beaux momens pour les rieurs, et le jeune Arouet avait déjà une sorte de responsabilité générale, avant même

Digitized by Google

que son autorité fût nettement établie. Pour un bon mot qui lui échappait, on lui en prêtait mille, et les dangers du rôle qu'on lui faisait en égalaient les honneurs. Il passa pour avoir dit tout ce qu'on avait dit. Il avait fait çà et là des vers malins qu'il ne prenait pas la peine de conserver. On lui attribua bien vite une pièce odieuse et plate, où le gouvernement était insulté de toute manière. Son âge était le seul indice d'authenticité ; la pièce finissait par ce vers :

J'ai vu ces maux, et je n'ai pas vingt ans.

Il fut mis à la Bastille. Ce séjour lui fut plus favorable que nuisible; quoiqu'on ne lui donnât ni encre ni papier, il composa les deux premiers chants de son poème sur Henri IV, et fit l'ébauche des autres. Il s'occupa aussi de son *Œdipe,* poursuivi et enflammé par le souvenir de Crébillon, après lequel il espérait effrayer la scène française. Ces deux ouvrages, les plus réellement inspirés de tous les siens, sinon les meilleurs, remplirent aisément les loisirs de sa solitude ; il en sortit justifié aux yeux du Régent et plus coupable que jamais aux yeux de son père. Le Régent voulut voir le prisonnier ; un des familiers du prince, le marquis de Nocé, s'était chargé de le lui présenter à sa sortie de la Bastille. Le protégé arriva dans l'antichambre et attendit, avec beaucoup d'autres, le moment d'être admis. En ce moment, un orage terrible éclatait sur Paris ; la foule des visiteurs était consternée. Voltaire regarda tranquillement le ciel et s'écria : « Quand ce serait un régent qui gouver-« nerait là-haut, les choses n'iraient pas plus mal. » En abordant le Régent, M. de Nocé lui dit : « Monseigneur, voici « le jeune Arouet que vous venez de tirer de la Bastille et « que vous y allez renvoyer. » Il s'expliqua, et le prince accorda en riant une gratification au jeune poète. « Monsei-« gneur, » dit ce dernier, « je remercie Votre Altesse royale « de ce qu'elle veut bien se charger de ma nourriture; mais « je la prie de ne plus se charger de mon logement. » Vol-

Digitized by Google

taire s'occupait beaucoup d'avoir l'un et l'autre. Il n'avait rien à attendre de son père, et les dîners et les soupers des grands seigneurs, le séjour même indéfini de leurs hôtels, ne suffisaient point à son indépendance. Tourmenté du besoin d'inquiéter le public, et trop positif pour ignorer l'autorité de la richesse, il voulait se faire un rempart d'un grand nombre d'amis, et pouvoir, en apparence, se passer de leurs services. Étendre de toutes manières ses relations dans le monde et s'assurer une fortune brillante, tels étaient les deux objets qu'il poursuivait avant tout. « Si Socrate, » disait-il plus tard, « avait eu un grand état de maison, ses « ennemis, au lieu de le faire mourir, auraient été lui deman- « der à dîner. » Les liens de famille ne le gênaient presque plus; son nom même lui pesait : moitié mépris, moitié superstition, il renonça à son nom d'Arouet pour prendre celui de Voltaire. Il écrivit à mademoiselle Dunoyer : « J'ai été trop « malheureux sous mon premier nom; je veux voir si celui-ci « me réussira mieux. »

Le succès d'*OEdipe* sembla justifier le choix du nouveau nom. La pièce, assez maltraitée des comédiens, fut merveilleusement accueillie du public. Mais ce triomphe venait sûrement trop tôt pour Voltaire : il trouva le moyen d'y être ridicule. A l'une des premières représentations, il parut sur la scène portant la queue du grand-prêtre; la maréchale de Villars, qui se trouvait dans sa loge, demanda quel était le jeune homme ennemi de l'auteur qui se permettait cette farce indécente. Apprenant que c'était l'auteur lui-même, elle se le fit présenter, le complimenta, et l'invita à ses réunions. Voltaire s'était pris de passion pour la maréchale; il fut flatté, comme poète et comme homme, de cette distinction. Mais d'autres émotions l'emportaient sur celles-là. *OEdipe* avait mis tout Paris en l'air; on criait pour, on criait contre; on se battait enfin à l'occasion de Voltaire, et ce bruit le rendait le plus heureux des hommes.

Le succès d'*OEdipe* ne tenait pas seulement à des causes littéraires, on avait saisi des allusions sceptiques. Le clergé,

Digitized by Google

qui savait tout alors, parce qu'il était mêlé à tout, voyait avec inquiétude les progrès de l'incrédulité, et attaquait déjà dans Voltaire le pontife futur de la secte. Voltaire avait des amis auprès du Régent, et ce prince, licencieux et railleur, était naturellement porté à le défendre. Mais Voltaire semblait avoir le besoin de se créer des ennemis; il s'en faisait un du Régent en fréquentant le duc du Maine, l'âme de toutes les intrigues contre le Régent. Il était d'ailleurs familier avec le baron Goertz, ambassadeur de Charles XII, qui méditait avec le cardinal Alberoni le bouleversement de l'Europe. Le baron ne pouvait se passer de Voltaire; il parlait même de l'emmener en Italie, et de lui faire faire un beau chemin sous le costume d'abbé. Ces relations compromirent Voltaire, et le firent exiler de Paris. Ayant le choix de sa retraite, il se rendit à la terre de Sully, où l'on trouvait bonne compagnie et liberté parfaite. Il écrivit des poésies légères adressées à d'aimables ou importans personnages, qui devenaient et demeuraient ses appuis, et préparaient les voies à son double règne, en faisant de ses ouvrages un objet de mode et d'attention sérieuse. Les recettes d'*OEdipe* avaient été bonnes, et Voltaire avait fait des épargnes. Il compta sur le théâtre pour élever sa fortune, résultat qu'il ne perdit jamais de vue. Il composa sa tragédie d'*Artémire*, qui se ressentit de ces dispositions peu poétiques. A la vérité, il s'était pris de passion pour une demoiselle de Corsambleu, et c'était pour elle qu'il écrivait le premier rôle. Mais *Artémire* n'en valut guère mieux; l'amour était plutôt pour le génie de Voltaire un caprice gênant qu'une inspiration tutélaire. Le Régent lui permit de revenir pour faire jouer sa tragédie. La pièce et la débutante furent sifflées. Voltaire, deux fois blessé du coup, saute de sa loge sur la scène, et harangue le parterre. Après un redoublement de sifflets, on l'écoute, on promet d'être indulgent, et l'on applaudit à outrance *Artémire* et mademoiselle de Corsambleu. Voltaire retira pourtant l'une et l'autre de la scène, et retourna tristement à la terre de Sully. Le Régent lui permit

Digitized by Google

bientôt d'habiter Paris. Voltaire n'y avait point de demeure fixe. Mal reçu chez son père, ou point reçu du tout, il trouvait l'hospitalité dans toutes les grandes maisons. La maréchale de Villars, qu'il aimait toujours inutilement, le recevait à la terre de Vaux, embellie par le fastueux et infortuné Fouquet. Le vieux maréchal, tantôt ennuyeux et tantôt charmant, était toujours précieux pour Voltaire. Les présidens de Besnières et de Maisons se le disputaient, et le gardaient tantôt dans leurs terres, tantôt dans leurs hôtels à Paris. Le château de Maisons, près de Paris, était la résidence favorite de Voltaire. Le président y donnait des fêtes brillantes, ordonnées avec un goût parfait. L'élite des artistes et des gens de lettres s'y mêlait avec les plus hauts personnages de l'état. Quand Voltaire avait composé quelque chose, il n'avait pas de plus noble public à craindre ou à espérer. Un jour il était attendu à Maisons, où la société se trouvait déjà réunie. Il devait y lire sa tragédie de *Mariamne;* le cardinal de Fleury avait promis de paraître. Voltaire arriva souffrant, et fut obligé de se mettre au lit. Tout à coup une nouvelle terrible court la maison. Le docteur Gervasi, l'une des célébrités du temps, trouva à Voltaire la maladie la plus redoutée alors, la petite vérole. En moins de rien le château fut presque désert, et Voltaire fut déclaré perdu. Il en revint miraculeusement, grâce à la méthode hardie et nouvelle du docteur, qu'il défendit ensuite avec force et succès. Cette maladie avait beaucoup enlaidi Voltaire, et lui-même ne pouvait s'empêcher d'en rire. Madame de Rupelmonde, fille du maréchal d'Aligre, ne s'en aperçut point. Tourmentée par le scepticisme, elle aimait Voltaire, et voulait savoir de lui ce qu'elle devait nier ou croire. Il écrivit pour elle l'*Épître à Uranie*, où toutes les religions sont abandonnées au vulgaire. Madame de Rupelmonde se calma comme elle put avec cette idée, mais ses doutes lui revinrent par la suite, et la néophyte de Voltaire en alla chercher la fin aux Carmélites. Madame de Rupelmonde était partie pour la Hollande avec Voltaire; en passant à Bruxelles, Voltaire salua J.-B. Rousseau, alors

Digitized by Google

exilé. Ils allèrent plusieurs fois ensemble à la messe et à la comédie. Dans une de leurs promenades, Voltaire lui lut l'*Épître à Uranie;* Rousseau la trouva impie et scandaleuse. Il lut ensuite son ode à *la Postérité,* et Voltaire déclara qu'elle ne parviendrait point à son adresse. Les deux poètes se quittèrent ennemis mortels. Peu de temps après, l'échec de *Mariamne* vint réjouir Rousseau, et lui inspirer des critiques dignes de l'abbé Desfontaines. Un quolibet avait fait tomber la pièce, et forcé l'auteur de changer le dénouement. Voltaire ne perdit pas courage; il courut s'enfermer à Maisons, et y mettre la dernière main à *la Henriade.* Cela fait, il rassembla des juges et fit sa lecture. On loua beaucoup, on blâma beaucoup, et les critiques surtout furent sensibles à l'auteur; dans un moment de dépit, il jeta le manuscrit au feu. Le président Hénault brûla ses manchettes pour l'en tirer, et décida Voltaire à le revoir patiemment. Tandis que le poète mettait les conseils à profit, l'abbé Desfontaines se procurait une copie de l'ouvrage. Il y inséra des vers satiriques de sa façon, sans pouvoir gâter l'ensemble, et le publia à son profit sous le titre de *la Ligue.* Voltaire fut d'abord outré du vol, mais il eut bientôt de quoi s'en consoler. Le poëme avait un prodigieux débit. Voltaire était loué au-delà de ses espérances, et le sacrifice des manchettes était plus que justifié; mais le succès du poëme n'était pas sans péril. On parlait hautement d'une censure en Sorbonne. On refusa le privilége pour l'impression de l'ouvrage, et Louis XV n'en accepta point la dédicace. Le petit succès de la comédie de *l'Indiscret* ne dédommagea pas Voltaire de ces désagrémens. Quelque puissans que fussent ses amis, la religion et la royauté leur imposaient, et la plume ne pouvait pas être encore la souveraine puissance; d'ailleurs, la renommée de Voltaire et sa fortune avaient encore du chemin à faire, et le commerce des grands seigneurs l'en faisait quelquefois souvenir.

Il dînait un jour chez le duc de Sully et y jugeait tout avec sa liberté ordinaire. Il avait contre lui le chevalier de

Digitized by Google

Rohan-Chabot, homme qui n'avait d'élevé que sa naissance. « Quel est, » dit le chevalier, « ce jeune homme qui parle « si haut ? — C'est, » répondit Voltaire, « un homme qui ne « traîne pas un grand nom, mais qui sait honorer celui qu'il « porte. » Le chevalier se leva et sortit, et la compagnie parut applaudir Voltaire. « Nous sommes heureux, » lui dit le duc de Sully, « si vous nous en avez délivrés. » A quelques jours de là, Voltaire était encore à table chez le duc. On vient lui dire qu'un inconnu le demande pour une bonne œuvre. Voltaire sort, la serviette à la main, et trouve un homme assis dans un fiacre ouvert, qui le prie d'un ton dolent de vouloir bien s'approcher de lui. Tout à coup, l'étranger saisit et retient Voltaire par les revers de son habit, tandis qu'un autre homme, placé par-derrière, le frappe de quelques coups de baguette. Le chevalier de Rohan se tenait à quelque distance; il cria : *C'est assez*. Voltaire remonte chez le duc de Sully, raconte le fait, somme la compagnie d'en venir déposer chez un commissaire et d'aider, par toutes les voies, une réparation. Le duc de Sully refusa son concours, et Voltaire s'en vengea en remplaçant Sully par Mornay dans le poëme de *la Henriade*. N'espérant rien que de lui-même, il apprit ardemment l'escrime; quand il se crut assez fort, il alla provoquer publiquement le chevalier, qui feignit d'accepter le défi; mais la famille de Rohan courut au Régent; on demanda une lettre de cachet contre Voltaire. Le prince refusa d'abord; on le décida en lui montrant des vers adressés à la marquise de Prie, sa maîtresse, où Voltaire s'exprimait avec une confiance fâcheuse pour un rival. Voltaire rentra à la Bastille et n'en sortit qu'avec un ordre de passer à l'étranger. Il avait appris l'anglais dans sa prison; il partit pour Londres, où la liberté de tout dire l'attirait naturellement. Il y fut reçu à merveille par les premiers personnages de l'état.

Voltaire se fit Anglais autant qu'il put, il se prit de passion pour les institutions et les mœurs du pays. A la suite d'un entretien où Pope et lui n'avaient pas pu se comprendre, il

Digitized by Google

s'enferma dans un village des environs de Londres, se familiarisa tellement avec l'idiome rebelle du pays, qu'après son retour à Londres, ayant été insulté et menacé par la populace à cause de son costume français, il la harangua du haut d'une borne, et fut reconduit en triomphe à sa demeure. Un des premiers soins de Voltaire fut de rechercher les philosophes anglais dont le scepticisme était plus nourri que le sien. Wolston, Collins, Tindal, Bolingbroke, lui communiquèrent cette érudition qui n'avait pas étonné la foi du peuple anglais, et qui devait paraître en France, pendant un demi-siècle, un prodige de puissance et de sagacité. Voltaire commença à Londres ses *Lettres philosophiques* ou *Lettres sur les Anglais*, qu'il n'acheva qu'en France. Il y donna par souscription la première édition de *la Henriade*, dont la Reine accepta la dédicace : « Il était, » lui disait Voltaire, « dans ma destinée, comme dans celle de mon héros, d'être « protégé par une reine d'Angleterre. »

Le succès pécuniaire et littéraire de *la Henriade* fut très grand. Voltaire profita de l'un et de l'autre, en se faisant des disciples et des créatures. Revenu secrètement en France, il se cacha quelque temps dans un faubourg de Paris, et s'occupa avant tout du soin de son avenir. Sa fortune s'établit rapidement. Après quelques tournées à Versailles et à Fontainebleau, il avait obtenu les bonnes grâces de la reine Marie Leckzinska, et douze cents francs sur sa cassette. La succession de son père, la loterie du contrôleur général des forêts, et diverses opérations dans le commerce de Cadix et dans les fournitures de l'armée d'Italie, achevèrent de le mettre dans une véritable opulence. Il eut dès lors une nouvelle importance, et s'empressa d'en user. Les grands seigneurs revinrent à lui. Les Guise, les Richelieu, les Destaing, les Villars, les Bouillon, lui empruntèrent des sommes considérables, qu'ils convertissaient d'ordinaire en dons irrévocables. A défaut d'argent, Voltaire acceptait en paiement les marques de prosélytisme, et se contentait d'avoir des appuis dans le monde, dans la magistrature, et jusque

Digitized by Google

dans le conseil du Roi. Chaque jour il lui en eût fallu de nouveaux. On avait refusé la sépulture ecclésiastique à la comédienne Lecouvreur, dont il avait reçu les derniers soupirs; il écrivit à ce sujet des vers qu'on dénonça au garde des sceaux. Obligé de se cacher, il demeura quelque temps à Rouen sous le nom d'un seigneur anglais. Les *Lettres philosophiques*, publiées bientôt sans son aveu, excitèrent un violent orage. L'ouvrage fut brûlé par la main du bourreau, et Voltaire fit le mort pendant plusieurs mois. Las enfin de la clameur publique, il y fit diversion en annonçant la tragédie d'*Éryphile* : la tragédie de *Brutus* avait passé inaperçue. *Éryphile* eut à peu près le même sort, mais *Zaïre* répara ce double échec. Les femmes, les jeunes gens, et même la partie grave du public, se laissèrent entraîner, et le peintre de l'amour sauva l'ennemi de la religion. Mais la paix gênait Voltaire; il y fit trève dans *le Temple du Goût*. Ce manifeste contre tant de puissances littéraires mit tout Paris en feu, et l'insolence du juge fut punie par l'insolence du public. *Adélaïde Duguesclin* paya pour *le Temple du Goût*. A cette question de Vendôme : *Es-tu content, Coucy?* un plaisant du parterre s'écria : *Coussi coussa;* l'assemblée fit écho, et cette tragédie, qui devait quelques années plus tard être accueillie avec transport, tomba le premier jour sous les huées de la foule. Voltaire était encore étourdi de ce coup, quand la publication subreptice de l'*Épître à Uranie* vint le mettre à une nouvelle épreuve; il eut beau l'attribuer à l'abbé Chaulieu, qui était mort, l'archevêque de Paris et le lieutenant de police n'en voulurent rien croire, et le garde des sceaux redevint menaçant. Voltaire eût voulu opposer à ce pouvoir un plus haut pouvoir. Il recherchait les bonnes grâces de Louis XV; mais, avec plus d'esprit que n'en comporte le métier de courtisan, il avait trop peu de mesure pour y réussir. On avait joué *la Mort de Jules César* au collége d'Harcourt. Les idées républicaines du poète effrayèrent le gouvernement : on délibéra en plein conseil sur la question de l'exil ou de l'emprisonnement à la Bastille. Louis XV, qui

Digitized by Google

n'aimait pas Voltaire, voulut pourtant avant tout connaître la pièce. Voltaire obtint du cardinal de Fleury qu'on la jouât dans les petits appartemens. Le Roi paraissait ému. Voltaire se tenait derrière son fauteuil. Quand on en fut à la scène où César, après avoir déclaré à Brutus qu'il est son père, lui dit, en parlant de Pompée,

> Crois-tu, s'il m'eût vaincu, que cette âme hautaine
> Eût laissé respirer la liberté romaine?
> Sous un joug despotique il t'aurait accablé;
> Qu'eût fait Brutus alors?
>
> BRUTUS.
>
> Brutus l'eût immolé.

A ce dernier hémistiche, Voltaire, entraîné lui-même, frappa sur l'épaule du Roi en s'écriant : « Eh bien, Sire? » et Louis XV répondit par un coup d'œil foudroyant. « Racine « en mourrait, » dit Voltaire à Richelieu après la représentation. Après une nouvelle et vaine tentative pour gagner Louis XV, Voltaire fit imprimer sa *Mort de Jules César*, malgré la défense de l'autorité, et alla s'ensevelir avec madame du Châtelet à Cirey, petite retraite située entre la Champagne et la Lorraine. Rendu tout-à-fait à lui-même, Voltaire n'aurait pas pu se supporter long-temps. Madame du Châtelet le calma, le fixa, autant que cela était possible. Femme de plaisir et d'étude, absurde et bonne, elle avait un mélange de défauts et de qualités qui explique à la fois la moquerie générale dont elle fut l'objet et le bizarre empire qu'elle exerça sur Voltaire. Elle avait quitté pour lui son mari et ses enfans, et sa moralité n'avait rien d'effrayant pour l'auteur de *la Pucelle*. Ce poëme fut écrit à Cirey avec d'autres ouvrages plus dignes d'être nommés. *Alzire, Mahomet, Mérope, le Siècle de Louis XIV*, furent les principaux fruits de ce séjour. Madame du Châtelet aimait la science avant tout; elle en donna le goût à Voltaire, qui lui fit à son tour comprendre la poésie.

Dans sa retraite de Cirey, Voltaire s'attirait encore les

Digitized by Google

poursuites du pouvoir; mais après une nouvelle publication irréligieuse, après un pamphlet en vers ou en prose contre la magistrature, il disparaissait prudemment, ou faisait publier qu'il avait disparu. Au milieu de cette vie inquiète, toujours maudite et toujours préparée par lui, il parlait hautement de s'expatrier, et madame du Châtelet avait grande peine à le retenir en France. L'héritier présomptif de la couronne de Prusse lui eût offert l'hospitalité, mais il ne pouvait rien encore, et se bornait à admirer Voltaire et à lui écrire en qualité d'élève. Devenu roi sous le nom de Frédéric II, il voulut l'avoir dans ses états. Dans ses loisirs de prince royal, Frédéric s'était formé à la philanthropie spéculative des sceptiques français; il avait solennellement écrit contre Machiavel. Monté sur le trône, et prêt à démentir ses principes, il voulut supprimer *l'Anti-Machiavel*. Voltaire, son fondé de pouvoir littéraire, n'ayant pu tirer le manuscrit des mains de l'éditeur, en altéra prudemment les principaux passages, et alla recevoir à Berlin le prix de sa sollicitude. Frédéric partait pour la Silésie; Voltaire alla faire jouer à Lille *Mahomet*, que Crébillon avait refusé d'approuver. Encouragé par un éclatant succès, Voltaire s'adressa au cardinal de Fleury, et la pièce, jouée à Paris en présence de tous les ministres, excita un enthousiasme général. Mais les amis de la religion, soutenus par les envieux de Voltaire, se récrièrent contre l'esprit de la pièce, et le cardinal en fit cesser les représentations. Voltaire eut beau la dédier au pape Benoît XIV, en recevoir des éloges, sa réputation d'impiété prévalut contre sa gloire dramatique. A ce titre, il manqua le fauteuil académique, laissé bientôt vacant par la mort du cardinal de Fleury. Pour ramener les trente-neuf, il donna *Mérope*, dont le succès passa celui de *Mahomet*. Mais sa tentative resta sans effet.

Louis XV, discrètement inspiré par quelques amis de Voltaire, avait un moment souhaité son entrée à l'Académie. Il parut vouloir le dédommager par une mission en Prusse. Voltaire s'en acquitta à merveille; mais madame de Châ-

Digitized by Google

teauroux fit chasser le ministre qui avait employé Voltaire, et celui-ci ne fut récompensé que sous le règne de madame de Pompadour. A la demande du duc de Richelieu, il fit pour le mariage du Dauphin *la Princesse de Navarre*, comédie-ballet qui n'est pas même mauvais. Il composa de son chef *le poëme de Fontenoy*, rapsodie administrative. Il donna *le Temple de la Gloire*, opéra, le plus misérable des opéras; *le Temple de la Gloire*, qui fut pour lui l'occasion d'une nouvelle bévue de courtisan. Après la représentation, il s'approcha de la loge du Roi, et lui dit : « Trajan est-il « content? » Trajan ne répondit rien. Voltaire, déconcerté de ce nouvel échec, commençait à désespérer de la faveur du Roi, quand madame de Pompadour succéda à madame de Châteauroux. Il l'avait connue avant son avénement; il l'en fit souvenir, et la charma par ses flatteries familières. Ces soins ne furent pas perdus. Madame de Pompadour lui fit payer ses poésies de cour, et lui procura le brevet d'historiographe de France, et une charge de gentilhomme ordinaire de la chambre du Roi. La nouvelle position de Voltaire favorisait son idée constante de candidature à l'Académie. Son rôle social semblait n'avoir plus la même hostilité, et la protection de la favorite avait le poids d'une absolution en tout genre. Voltaire entra d'emblée à l'Académie, où la mort du président Bouhier laissait vaquer un fauteuil. Son discours de réception eût été un titre suffisant à cet honneur, si l'auteur de *Zaïre*, de *Mérope* et de *Mahomet* en eût encore été à faire ses preuves littéraires. Il y régnait une liberté sage, qui s'étend à tout, et reste toujours tempérée par un sentiment supérieur d'ordre, de convenance et d'agrément. On ne voyait plus par où il reviendrait à la violence et à l'impiété. Mais ses mauvais instincts, endormis un moment par la faveur, devaient bientôt se réveiller plus terribles. Ses succès d'écrivain et d'homme de cour soulevèrent contre lui des orages. Paris fut inondé de pamphlets qui le rendirent fou de colère. On les dévorait, on les commentait, et Voltaire était en butte à un redoublement d'injures et de sanglantes

Digitized by Google

plaisanteries. En vain chercha-t-il une consolation dans les bontés de la cour. On s'y était déjà refroidi pour sa personne, et l'on se contentait d'employer sa plume au besoin, comme dans l'affaire du Prétendant, en faveur duquel il écrivit le manifeste du roi de France. Madame de Pompadour s'était laissé engouer de Crébillon, dont les ennemis de Voltaire lui peignaient la vieillesse modeste et méconnue. Il fut décidé que Crébillon aurait plus de génie. On représenta à la cour son *Catilina* avec une pompe extraordinaire; et son théâtre fut imprimé au Louvre au moment même où l'on refusait cet honneur à *la Henriade*. Voltaire, outré de dépit, quitta Versailles, et se retira à Sceaux, où il trouva une cour presque aussi brillante, et une souveraine qui savait mieux juger. Là, il médita contre Crébillon une vengeance inattendue; il entreprit de refaire son théâtre en commençant par *Sémiramis*. *Électre, Rome sauvée, les Pélopides, le Triumvirat*, furent ses armes dans ces combats étranges, où l'avantage lui demeura le plus souvent. Au milieu de ces épreuves, Voltaire avait encore un soutien qui allait lui manquer. Madame du Châtelet avait gardé quelque empire sur Voltaire; elle l'encourageait, le gouvernait, le rendait ami de lui-même, chose plus difficile encore que de le réconcilier avec ses ennemis. Mais, à force de remplir cette tâche, elle avait fini par n'en sentir que le poids. Elle chercha à se distraire en allant avec Voltaire faire sa cour au roi Stanislas. Dans un de ces voyages de Cirey à Lunéville, elle fit une infidélité à Voltaire en faveur de Saint-Lambert. Quoiqu'il y eût peu de mesure dans cette intrigue, Voltaire fut le dernier à s'en apercevoir. L'habitude de l'esclavage, plus que la générosité, le rendit accommodant. Il prit son parti sur cette liaison. Madame du Châtelet mourut des suites de couches, et laissa Voltaire dans une indépendance dont l'âge ne diminuait pas le danger. Pour se distraire de sa douleur, il revint à Paris, et se livra au travail avec une ardeur maladive. Il eut chez lui un petit théâtre où il essaya *Oreste* et *Rome sauvée* avant la représentation publique. Entouré

Digitized by Google

d'amis et d'admirateurs, qu'il confondait aisément, jouissant d'une sécurité qui n'était pour lui un plaisir qu'à condition d'être une rareté, il s'imaginait enfin qu'il voulait rester à Paris. Mais Frédéric comptait bien l'en tirer. Tant qu'avait vécu madame du Châtelet, il n'avait pas pu fixer Voltaire en Prusse; il ne l'eût pas pu, après cette sorte de veuvage, si le roi de France eût paru tenir à garder son chambellan. Mais Voltaire ne prenait pas à la cour, et n'était plus d'âge à espérer d'y prendre. Il fut sensible aux nouvelles instances de Frédéric. Après quelques hésitations, motivées sur son grand âge et sa faiblesse, sur la rigueur du ciel prussien, il se décida brusquement par un bizarre motif. Il lui tomba dans les mains des vers où Frédéric faisait du jeune Arnaud *un génie à son aurore*, qui allait consoler le monde de Voltaire *à son couchant*. « Il faut, » dit Voltaire, « que le roi de Prusse « apprenne que je ne me couche pas encore. » Quelques jours après il était à Berlin. Il eut un appartement au-dessous de celui du Roi, une table, des équipages, la clef de chambellan, la croix de mérite, et vingt mille francs de pension.

La tâche de Voltaire était bornée : il s'agissait de revoir et de corriger les écrits du Roi, et de figurer à de brillans soupers, où le maître et l'élève faisaient de l'esprit à loisir. Voltaire s'arrangea d'abord de ce genre de vie; mais les gens de lettres français que Frédéric avait établis à Berlin ne purent pardonner à Voltaire une considération dont ils ne jouissaient pas. Maupertuis, président de l'Académie, se mit à la tête des mécontens. Ce savant n'était que savant, et sa morgue le rendait intraitable. Voltaire lui rendit plaisanteries pour injures, et lui causa la plus horrible des inquiétudes pour un pédant, celle de n'en imposer à personne. Maupertuis se voyait persiflé à Berlin, et menacé de l'être dans l'Europe, où se répandaient les bons mots de son ennemi. Il voulut le perdre dans l'esprit du Roi, chose qui se fût peut-être accomplie de soi-même. Voltaire trouvait les vers de Frédéric ce qu'ils étaient, plats et burlesques. Né pour se moquer du ridicule, quand même il n'y en eût pas

Digitized by Google

eu dans le monde, il n'était pas de force à manquer des occasions réelles et multipliées de plaisanterie. Ce qu'il avait dit, ce qu'il eût pu dire, fut rapporté au Roi, le tout *revu* et *corrigé* avec plus de soin que Voltaire n'en donnait aux vers de son élève. Frédéric, railleur impitoyable, était prodigieusement sensible à la raillerie, et toujours disposé à la croire authentique. Il lui échappa sur Voltaire un mot qu'on se hâta de répéter à celui-ci : « Laissez faire; on presse l'orange, et « on en jette l'écorce quand on en a sucé le jus. » Cependant la rupture tardait beaucoup au gré des tiers officieux. Frédéric, homme supérieur et petit à la fois, cachait par orgueil de grand prince sa vanité d'écrivain médiocre. Il attendait que Voltaire se mît plus publiquement dans son tort; puis, quand il croyait le moment venu, la crainte d'être raillé à proportion de son dépit l'engageait à le dissimuler. Maupertuis poursuivait toujours la disgrâce de Voltaire. Dans une dispute avec le mathématicien Kœnig sur une question mécanique, Maupertuis fut appuyé par Frédéric, qui se moquait de lui, et ne voulait pas qu'on s'en moquât. Ce superflu de ridicule inspira à Voltaire des brochures étincelantes. *La Diatribe du docteur Akakia* surtout amusa toute l'Europe aux dépens de Maupertuis. Frédéric s'emporta, se fit remettre tous les exemplaires de l'édition, et les brûla lui-même au feu de sa cheminée. Voltaire feignit le repentir, et échangea des embrassemens avec Frédéric, après avoir fait passer en Hollande un exemplaire sur lequel on fit une édition qui courut toute l'Allemagne.

Frédéric, plus irrité que jamais, fit brûler l'ouvrage par la main du bourreau, et c'en fut fait de son intimité avec Voltaire. Ils se séparèrent enfin, profondément las d'un commerce qu'ils feignaient de vouloir renouer. Voltaire revenait en France avec quelques inquiétudes. Son séjour en Prusse l'avait rendu suspect à la cour. Partagé entre ses vieilles espérances de plaire au pouvoir et sa haine irréligieuse, qui semblait croître avec l'âge, il ne savait encore à quel parti s'arrêter, et il chargeait tous ses amis de sonder le

Digitized by Google

terrain. Dans ces préoccupations, il avait presque oublié la rancune de Frédéric, quand un agent de ce prince vint l'en faire souvenir. A Francfort, au moment où il montait en voiture pour quitter la ville, le résident du roi de Prusse, escorté de quelques soldats, l'arrête en lui redemandant *l'OEuvre de Poésie* du Roi son maître. Ce volume, laissé par Voltaire à Leipzig, contenait des satires imprudentes contre des princes et de puissans personnages. Frédéric, sur les dires des ennemis de Voltaire, crut celui-ci tout prêt à publier ces satires, dont la punition politique eût été plus redoutable que les sarcasmes de Voltaire. Jusqu'à l'arrivée de *l'OEuvre de Poésie*, Voltaire, renfermé dans une auberge avec madame Denis, sa nièce, fut gardé par des soldats, baïonnette au bout du fusil. Fouillé, maltraité, il eut encore à payer les frais d'arrestation et de visite. Son arrivée en France ne fut guère plus riante que son départ de Prusse. Tandis qu'il séjournait à Strasbourg ou à Colmar, madame Denis, envoyée à Paris, y sondait le public et la cour pour savoir s'il pouvait y aller sans obstacle. Incertain, pendant long-temps il erra sur la frontière, prêt à passer à l'étranger si son séjour en France devenait trop périlleux. Madame Denis n'écrivait rien de rassurant, et des dangers plus voisins alarmaient encore Voltaire. Le clergé d'Alsace surveillait ses démarches, et le jetait dans un grand embarras. Pour conjurer l'orage, il imagina un moyen aussi maladroit que criminel; il communia publiquement, au grand scandale de toutes les âmes sincères. Après cette inutile profanation, il fut plus en peine encore de son avenir. Il avait songé un moment à s'établir à Genève; mais les protestans le maudissaient autant que les catholiques, et il le leur rendait au centuple.

En attendant une lettre décisive de madame Denis, il continuait ses allées et venues. Dans l'une de ces courses, il visita l'abbaye de Senones, et y fit un séjour de quelques semaines. Dom Calmet, qu'il y trouva, se mit en devoir de le ramener à Dieu, et Voltaire lui laissa croire qu'il avait

Digitized by Google

réussi. Il profita plus librement des immenses trésors de la bibliothéque du monastère, et fit à loisir des extraits historiques pour l'ouvrage qu'il publia plus tard. Madame Denis y arriva bientôt avec d'assez mauvaises nouvelles, et les amis de Voltaire lui ôtèrent tout espoir d'être bien vu du Roi. Voltaire avait trop redouté cette aversion pour ne pas la mériter. Il ressentit ce coup comme s'il ne l'eût pas prévu, et l'idée de la vengeance le poursuivit partout. Jusque-là il avait paru plus léger que méchant dans ses attaques contre le christianisme, et l'on eût dit qu'un regard du souverain pouvait lui faire honorer Dieu. La froideur de Louis XV, froideur plus méprisante que haineuse, décida pour toujours du rôle de Voltaire. Fixé à la terre de Ferney, il s'abandonna pendant les vingt dernières années de sa vie à cette impiété terrible qui passa les proportions de la fureur humaine. Mais, comme pour faire ressortir ce trait de caractère par le contraste, en même temps que la haine des choses saintes remplissait son âme et la poussait à des excès inouïs, il faisait avec plaisir, avec passion même, un grand bien matériel. L'amour de l'*humanité*, cette partie intégrante de l'amour de Dieu, en restait fort indépendant dans les idées de Voltaire. Il s'occupa vivement, puissamment, des misérables qu'il appelait ses vassaux. Il leur bâtit des maisons, leur fit défricher des terres, dessécher des marais. Il changea un hameau sale et pauvre en une ville élégante et animée, qui envoyait au loin les produits de ses travaux. Par une inconséquence curieuse, il fit construire sur les ruines d'une église, petite et délabrée, une autre église plus grande et convenablement ornée. Ces soins, il le savait, n'étaient pas perdus pour sa gloire, et ses amis, qui n'avaient pas pu l'autoriser à regagner Paris, y travaillaient du moins à sa réputation philanthropique. Dans l'éloignement où se trouvait Voltaire, ses torts perdaient de leur importance aux yeux du public, et ses bonnes actions avaient un prestige extraordinaire. Bien des gens, retenus jusque-là par des scrupules religieux, commençaient à céder à l'ascendant de sa réputation, et ne riaient

Digitized by Google

point de son nom de *patriarche*, dont les inventeurs riaient probablement. Quand la mode n'a plus contre elle que la conscience, on peut dire qu'elle n'aura bientôt plus rien. C'était la mode d'aller en pélerinage à Ferney, de vénérer le seigneur du lieu, beaucoup plus que le Dieu de son curé; c'était la mode de revenir plus enthousiasmé qu'on n'était parti, et les gens qui avaient de la foi firent comme ceux qui n'en avaient pas, ils se mêlèrent aux dévots de la confrérie de Voltaire. Ce n'était pas seulement Paris et la France qui députaient vers lui; les grands seigneurs étrangers, les savans, les hommes d'état, se détournaient pour lui de leur route, ou venaient même tout droit de leur résidence à Ferney. A la vérité, les agrémens de l'hospitalité diminuaient le mérite du voyage. Le château, les jardins, la table, les équipages du maître, étaient à la disposition des hôtes. Il y avait souvent concert, bal ou spectacle, et quand Voltaire, toujours souhaité et rarement obtenu, faisait une apparition gracieuse, rien n'avait manqué aux plaisirs de l'assemblée, pas même la liberté d'en jouir sans surveillant. Cette position, unique dans l'histoire, donnait à tout ce qui venait de Voltaire un prestige particulier. Ce qui étonnait encore et émerveillait davantage, c'est qu'au sein de la foule et du bruit il travaillait avec ardeur et toujours à plusieurs ouvrages à la fois : il entretenait une correspondance immense, demeurée, avec ses innombrables poésies légères, le témoignage le plus extraordinaire de sa fécondité. Ces occupations ne lui suffisaient point encore : dans l'administration de ses domaines, il se procurait volontiers des occasions de querelles judiciaires ou religieuses. Celles-ci surtout semblaient le rajeunir. En faisant démolir l'ancienne église de Ferney, il avait méprisé les formalités usitées en pareil cas, et avait trouvé moyen d'offenser la religion en travaillant pour elle : il y avait une grande croix de bois devant le portail, il la fit abattre indécemment, en tenant des propos que l'érection d'une croix plus neuve ne pouvait pas racheter. Un jour, il s'amusa à trancher du curé, et fit aux paroissiens, en pleine église,

Digitized by Google

une espèce de sermon sur le vol. Mais ces irrévérences avaient enfin leur péril. Le curé de Ferney avait autant de foi au Dieu de son église que les brillans voyageurs au seigneur du château. Il portait ses plaintes à l'évêque d'Annecy, qui les transmettait au clergé, aux tribunaux et au gouvernement. La peur des hommes égalait dans Voltaire la témérité contre Dieu; il faisait la paix avec ceux-là au préjudice de celui-ci, et jouait tout à coup la dévotion sans se soucier de ce qu'en diraient les philosophes de Paris. A la suite d'une de ces équipées, il ne vit plus qu'un moyen de désarmer l'évêque, et, avec lui, la hiérarchie religieuse et civile. Il communia publiquement dans l'église de Ferney, voulant, disait-il, remplir ses devoirs de chrétien, d'officier du Roi et de seigneur de paroisse. L'indignation du clergé n'en fut que plus grande. Un mandement de l'évêque d'Annecy défendit à tous les prêtres de lui donner les sacremens. Cette fois. Voltaire n'avait pas même, pour excuser un nouveau sacrilége, l'espoir d'en imposer aux âmes chrétiennes; mais il voulut qu'on désobéît à l'évêque, et son plan réussit. Il se mit un jour au lit, feignit de n'avoir plus qu'un souffle, et convainquit son médecin de sa mort prochaine. Il avait fait venir un capucin d'un esprit simple; il le troubla, l'épouvanta, lui arracha une absolution, et demanda l'eucharistie à titre de viatique. Après avoir communié dans sa chambre, il fit dresser procès-verbal du tout par le notaire du lieu. Le gouvernement et le clergé, d'accord avec tous les honnêtes gens et même avec quelques amis de Voltaire, flétrissaient énergiquement ces actes criminels. Mais, au travers de ce déchaînement, Voltaire démêlait de l'hésitation à sévir contre lui. Il continuait sous d'autres formes sa guerre contre le christianisme. Chaque jour, il publiait de nouveaux écrits plus audacieux, plus furibonds. L'impiété ne semblait plus chez lui un accessoire de la pensée, une parure de bon goût, un vernis aristocratique; son impiété maintenant, c'était tout lui-même. Sa haine contre le christianisme excitait d'abord l'horreur, puis l'étonnement. Jamais

Digitized by Google

Dieu n'avait eu tant à souffrir d'un homme. Le mensonge, la calomnie, le cynisme, la bêtise même, tout, dans ses écrits de vieillard, témoignait d'un inexplicable amour du mal, d'une fécondité de pensées et de sentimens coupables qu'on n'eût pas attendus d'un âge propre aux passions. Renverser la religion, telle était sa pensée de nuit et de jour: et ce désir toujours présent, et parfois plein d'espérance, l'inspirait si naturellement que toutes ses facultés, même les plus heureuses, s'en trouvaient éveillées. A la moindre apparence de succès contre le Christ, Voltaire devenait meilleur pour ses amis, il détestait moins ses ennemis, et, dans l'abondance de son cœur triomphant, il parlait, écrivait et agissait avec esprit, raison et générosité. Ces bons momens eussent suffi pour lui gagner des disciples, quand même la nature de ses doctrines n'eût pas eu pour appui la vaste corruption du temps. Quelque nombreux que fussent ses amis, le gouvernement l'eût peut-être traité sévèrement, si ses infirmités, tant réelles que prétendues, si ses annonces éternelles de mort prochaine, n'avaient suspendu sans cesse des mesures sans cesse provoquées. Ses ouvrages irréligieux inondaient Paris : tantôt le nom de l'écrivain était imaginaire, tantôt il appartenait à un personnage mort ou habitant d'autres lieux. On riait de ces stratagèmes, on riait des désaveux de Voltaire et des sermens solennels qui les accompagnaient ; personne n'était dupe, pas même l'autorité, et, à l'aide de ces inutiles mensonges, Voltaire pouvait désormais publier tout ce qu'il voulait. Il y avait pourtant un ouvrage qu'il aimait avant tout, auquel il avait travaillé avec délices, et dont ses amis intimes avaient seuls des copies. *La Pucelle* était faite depuis long-temps, et Voltaire tremblait toujours qu'elle ne tombât de quelque portefeuille.

La Pucelle ne pouvait rester inédite dans l'époque qui l'avait inspirée. L'immoralité sans nom de l'ouvrage, égalée par l'impiété qui y déborde, exprimait trop naturellement l'état du cœur de la société pour ne pas y arriver un jour ou l'autre à la publicité. Ce poème, hideux et brillant, haineux

Digitized by Google

jusqu'à la folie, et gai à l'avenant, parut porter un coup terrible à son auteur, et ne fit que servir à son prosélytisme en accoutumant ses adeptes à ne rougir de rien. Tout ce qui avait de la dignité, de la vertu, du bon sens, c'est-à-dire l'impuissante moitié du public, se révolta contre *la Pucelle*. L'auteur eut pour lui la partie active des lecteurs, celle que le scepticisme et la corruption poussaient à la destruction de l'église et de la monarchie, multitude étourdie, railleuse, descendant avec grâce vers tout ce qui ressemblait au néant, et gardant, au milieu de sa dégradation précipitée, un prestige de gentillesse, d'indépendance et de protection. Voltaire ne vit pas d'abord ce dernier effet. *La Pucelle* était le dépôt de toutes ses rancunes : Louis XV et madame de Pompadour n'y étaient pas oubliés; venaient ensuite d'autres grands personnages, les uns ennemis de l'auteur, les autres ses amis, tous également déshonorés par sa plume. Ces attaques, devenues publiques, mettaient Voltaire dans d'horribles transes. Il désavouait l'ouvrage, il le désavouait avec serment, et affectait de ne pas concevoir qu'on le mît sur son compte. Si ces démentis eussent été recevables, Voltaire eût par-là même effacé l'ensemble de ses ouvrages, de ses propos et de sa vie même; mais il n'eut pas l'air de faire ce raisonnement. Il continua de nier ce que l'on continuait de croire, et donna, à l'appui de ses allégations, une édition de son poème dégagée des traits les plus marqués de cynisme et d'irréligion. Voltaire se dédommageait de ces sacrifices en donnant pleinement cours à ses haines littéraires. Ses succès l'avaient accoutumé aux louanges de toute nature, et l'avaient rendu terrible pour les moindres censeurs. Dans son opiniâtre guerre contre le christianisme, il avait vu la faiblesse personnelle de la plupart de ses adversaires, et l'avait volontiers confondue avec celle de leur cause. Redouté comme un ange de ténèbres, il en était venu à se croire plus qu'un homme, et cet amour superstitieux de lui-même, sa religion proprement dite, en faisait le plus exigeant et le plus jaloux des dieux. Blâmer Voltaire, soit comme

Digitized by Google

homme, soit comme poète, soit comme prosateur, ce n'était à ses yeux ni plus ni moins qu'une impiété, et la religion romaine, qu'il chargea de tant d'accusations d'intolérance, ne prit jamais autant d'ombrage des blasphêmes et des hérésies que n'en prenait Voltaire de l'ombre d'un doute sur sa doctrine et son génie.

L'Écossaise fut un de ses plus honteux écarts en ce genre. Il y couvrit d'infamie Fréron, le plus honorable de ses critiques, qu'il estimait lui-même. Mais la plus odieuse de ses querelles est celle qu'il eut avec J.-J. Rousseau. Rousseau respectait beaucoup de choses et se respectait souvent lui-même. Dans l'égarement de sa puissante imagination, on démêlait beaucoup de ressemblance avec l'entraînement d'un grand cœur. Voltaire avait loué d'abord Rousseau, qui, on ne sait pourquoi, le traitait comme son véritable maître. Quand Rousseau fut poursuivi pour *l'Émile*, Voltaire lui offrit un asile : « Je ne vous aime pas, » lui écrivit Rousseau ; « vous avez corrompu ma république en lui don-« nant des spectacles. » Dès lors Rousseau ne fut à ses yeux qu'un écrivassier, un cuistre, le dernier des misérables. *La guerre de Genève* servit de cadre à ces injures, et n'en épuisa pas la source. Dans ce poëme, Voltaire descendit à la rage et à la niaiserie même. Il se complut à accabler Rousseau, banni de sa patrie, et à lui reprocher sa pauvreté, ses malheurs et ses infirmités même. Ces lâchetés nuisirent pourtant moins à l'influence de Voltaire que n'y servirent quelques actes honorables, vantés, il est vrai, par d'innombrables et puissans amis que Rousseau malheureux ne pouvait pas avoir. Une jeune fille du sang de Corneille fut recommandée à l'humanité de Voltaire. « C'était, disait-il, « fournir à un vieux soldat l'occasion d'être utile à la fille de « son général. » Voltaire l'eût dotée à ses frais ; il trouva plus délicat de lui donner Corneille même pour bienfaiteur. Il prépara l'édition du poète avec commentaires, dont la petite-nièce recevrait le produit. Par les soins de Voltaire, elle eut à Ferney une éducation chrétienne, et se maria à un

Digitized by Google

gentilhomme des environs. La réhabilitation de la mémoire de Calas, l'absolution de Sirven, coûtèrent à Voltaire beaucoup de temps, d'argent et de démarches, et sanctifièrent, aux yeux à demi fermés de la foule, le nom d'un homme dont la gloire effaçait déjà bien des torts. Il travaillait à l'abolition des rigueurs pénales, à la suppression du servage et à la préparation d'un état social rêvé par les têtes les plus vives de l'époque, couronnant publiquement sa vieillesse d'un éclat qui palliait la funeste nature de son cœur et de son génie. A l'âge de l'épuisement, sa fécondité semblait s'être augmentée. Il termina à Ferney *l'Essai sur les Mœurs et l'Esprit des Nations*, et composa la *Philosophie de l'histoire* pour y servir d'introduction, l'*Histoire de l'Empire de Russie sous Pierre-le-Grand*, l'*Histoire du Parlement de Paris*. La passion du théâtre ne s'était pas refroidie, et ce grand moyen d'agir sur les hommes lui devenait d'autant plus précieux que son éloignement de Paris le séparait de son domaine naturel. *L'Orphelin de la Chine, Tancrède, Olympie* même, rappelèrent quelques uns de ses beaux jours; mais *le Triumvirat* et *Sophonisbe* attestèrent sa pleine décadence; *les Lois de Minos, Don Pèdre, les Pélopides, Irène, Agathocle*, son anéantissement. Il fit quatre comédies, *l'Écossaise*, odieuse satire, drame touchant, et *le Droit du Seigneur, Charlot, le Dépositaire*, dont il n'y a rien à dire. Voltaire avait encore trouvé du temps pour ses amusemens littéraires, c'est-à-dire pour ses romans en prose, pour ses contes en vers et pour une foule d'épîtres et de satires qui volaient par le monde, et le rendaient présent à la pensée des Parisiens, plus encore qu'il ne l'était aux yeux de ses vassaux. Voltaire avait souvent songé à revoir Paris, et s'était convaincu que le public l'y recevrait à bras ouverts; mais la cour et le clergé l'emportaient, et Voltaire eût renoncé, sans madame Denis, à l'idée de ce voyage. Madame Denis en vint pourtant à ses fins; elle s'était assurée, plus soigneusement que son oncle, de l'impunité de son voyage; au mois de février 1778, elle le décida à partir. Malgré son

Digitized by Google

incognito, Voltaire fut fêté le long de la route, et se trouva tout préparé aux acclamations de Paris. A peine descendu chez le marquis de Villette, il y fut assiégé par tout ce que Paris avait d'illustre. L'Académie française et la Comédie lui envoyèrent des députations ; sa voiture fut escortée par une multitude enthousiasmée. Le clergé avait vu avec une profonde douleur l'arrivée de Voltaire et l'autorité immense qu'il exerçait par son nom. Quelques prêtres voulurent attaquer le mal dans la source, et travailler à la conversion de Voltaire, d'où dépendait celle du public. Les émotions multipliées de Voltaire, la fatigue d'une représentation continuelle et les répétitions d'*Irène* lui causèrent une hémorrhagie violente, qui le mit dans le plus grand danger. L'abbé Gauthier, chapelain des Incurables, lui avait d'avance offert ses soins spirituels. Voltaire le fit appeler, et lui écrivit une déclaration portant qu'il voulait mourir dans la religion catholique, où il était né, et qu'il demandait pardon à Dieu et à l'église des offenses qu'il pouvait leur avoir faites. Le curé de Saint-Sulpice, sur la paroisse duquel se trouvait Voltaire, jugea la déclaration insuffisante de la part d'un tel homme, et en présence d'un tel public. Mais Voltaire se sentit mieux, et laissa l'église pour le théâtre. Il vit jouer sa tragédie d'*Irène* qu'on eut la bonté de ne pas siffler et la générosité d'applaudir. Emporté sur les bras de la foule dans sa voiture, il fut reconduit triomphalement à son hôtel, et salué chemin faisant des titres successifs de ses ouvrages. Le plus chéri de lui et de ses adeptes devait être gardé pour la fin, et ce n'était pas dans la rue qu'il fallait le proclamer. Quand Voltaire fut dans la cour de l'hôtel, on cria : *Vive la Pucelle!* Voltaire comprit l'apogée de cette bienveillance : « Ah! messieurs, s'écria-t-il, vous voulez m'étouffer sous des « roses. » Cette mort riante ne devait pas être la sienne. Il s'était chargé de refaire la lettre *A* pour le Dictionnaire de l'Académie. Ce travail l'échauffa beaucoup ; l'abus du café, l'opium, achevèrent d'ébranler sa frêle constitution, et une strangurie terrible fit désespérer de lui. Les agitations de ses

Digitized by Google

derniers jours furent extrêmes. Le désespoir, l'insensibilité, l'hésitation, régnèrent dans ses rapports avec le curé de Saint-Sulpice et l'abbé Gauthier. Rien n'était encore décidé, quand l'abbé, voyant le péril croissant du malade, hasarda une dernière exhortation. Le curé de Saint-Sulpice se retourna douloureusement vers son confrère : « Vous voyez « bien, lui dit-il, qu'il n'a plus sa tête. » Voltaire mourut le 30 mai 1778 à l'âge de 84 ans. Le curé de Saint-Sulpice lui refusa la sépulture. L'abbé Mignot, neveu de Voltaire, fit transporter le corps à l'abbaye de Scellières, dont il était commendataire, et l'ensevelit dans une des chapelles avant que l'évêque de Troyes eût envoyé au prieur la défense de l'enterrer. C'est de là qu'après le renversement officiel de la religion et de la monarchie, les restes de Voltaire furent ramenés solennellement à Paris pour y être l'objet du culte qu'il avait refusé à l'Homme-Dieu....

PHILARÈTE CHASLES.

Digitized by Google

THE ASTOR LIBRARY
NY

Digitized by Google

CORNEVILLE.

Digitized by Google

Digitized by Google

CLOVIS IV.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

CHEVERT

(FRANÇOIS DE),

NÉ A VERDUN SUR MEUSE, LE 2 FÉVRIER 1695; MORT LE 24 JANVIER 1769.

Deux révolutions, qui ont confondu les rangs, déplacé les hommes et les choses, et bouleversé tant d'idées, ont eu pour principal motif, ou prétexte, un de ces axiômes improvisés qui frappent tout d'abord la multitude, disposée à croire sans examen. — Dans l'ancien régime, a-t-on dit, il fallait être gentilhomme pour parvenir.

Si nous voulions relever la nomenclature de tous les ministres qui n'avaient aucune illustration nobiliaire, et que nos Rois employaient de préférence, nous pourrions facilement convaincre les plus incrédules, mais nous sortirions de notre sujet; cet article n'étant destiné qu'à parler d'un soldat qui dut à son seul mérite le rang qu'il occupa. Chevert, comme Le Mangre, dit le maréchal de Boucicaut, fut le premier héros de sa race [1].

Chevert naquit à Verdun, le 2 février 1695, de parens obscurs. Voyant, à l'âge de onze ans, passer à Verdun une recrue du régiment de Carné, il la suivit, et servit comme soldat dans ce régiment, où il devint promptement officier.

C'était l'époque où retentissaient encore les noms de Louis XIV, de Catinat, de Condé, de Luxembourg, de

[1] On ne savait d'où venait Boucicaut, ni qui il était, lorsqu'il parut à la cour de Philippe de Valois. Tout ce que les plus curieux purent découvrir, c'est qu'il était né à Tours, qu'il s'appelait *Le Mangre* (changé par la prononciation, qui a dénaturé tant de noms, en *Le Meingre*), qu'il avait le surnom de Boucicaut, qui, en vieux langage, signifie *Mercenaire*, et que ce sobriquet devint le nom patronimique de sa famille. — Vauban s'appelait *Le Prestre*.

Digitized by Google

Turenne, de Villars et de Vauban, grands noms faits pour exalter l'imagination d'un jeune sous-lieutenant; grande époque aussi, car on pouvait y joindre les noms de Boileau, de Bossuet, de Bourdaloue, de Colbert, de Corneille, de La Fontaine et de Racine.

Chevert fut nommé lieutenant au régiment de Beauce, le 1er décembre 1711; il parvint successivement au grade de lieutenant-colonel de ce régiment, et c'est en cette qualité qu'il fit la campagne de Bohême de 1741.

L'électeur de Bavière venait de se réunir à l'armée française, avec vingt mille Bavarois et Saxons. L'électeur, ayant pris le commandement de ces troupes, marcha sur Prague (novembre 1741). Le régiment de Beauce servit d'escorte à l'électeur, et le comte de Saxe, ayant connu tout d'abord le mérite du lieutenant-colonel Chevert, lui confia son plan pour s'emparer de la capitale de la Bohême.

Chevert fut chargé de commander les grenadiers qui devaient tenter l'escalade. Au moment où l'on posait la première échelle, il assemble les sergens de son détachement et leur dit : « Mes amis, vous êtes tous braves, mais « il me faut ici *un brave à trois poils*, et le voilà! » Il s'adressait à un sergent des grenadiers d'Alsace. « Pascal, « lui dit-il, vous allez monter le premier, je vous suivrai : « quand vous serez sur le mur, le factionnaire criera *wer* « *da!* Vous ne répondrez pas. Il vous enverra son coup de « fusil, il vous manquera; vous irez à lui, vous le tuerez, « et je serai là. »

Tout se fit comme il l'avait dit.

Chevert et quelques sous-officiers sont sur le mur, et courent à la porte où le comte de Saxe attendait, à la tête des dragons. Chevert désarme en un instant les corps-de-garde, fait baisser le pont-levis; le comte de Saxe entre, la ville est prise, et la garnison prisonnière. Chevert est fait brigadier des armées du Roi, et l'électeur le désigne au maréchal de Belle-Isle pour lieutenant de Roi à Prague, sous le comte de Bavière. Il y maintint un si bon ordre qu'aucune maison

Digitized by Google

ne fut pillée. On dut à ses soins et à ceux de M. de Séchelles, intendant de l'armée, un esprit d'ordre, de justice et d'économie, rare dans nos conquêtes. On remarqua aussi que, par son impulsion, Français, Bavarois, Saxons, soldats ou citoyens, tous vécurent dans une parfaite intelligence.

Mais bientôt il ne s'agit plus seulement de contenir tant de passions opposées et de concilier tant d'intérêts divers. Le maréchal de Belle-Isle, pour sauver l'armée française assiégée dans Prague, sortit dans la nuit du 16 au 17 décembre 1742, emmenant avec lui quarante ôtages des trois états. Il y laissa Chevert et dix-huit cents hommes, y compris les blessés, avec ordre de traiter pour les effets du Roi, les malades, etc., aux meilleures conditions possibles.

Le maréchal avait cru exiger beaucoup en demandant à Chevert de sauver les effets du Roi; mais Chevert se promit davantage. Libre de ses mouvemens au départ du maréchal, et chargé de l'honneur du drapeau français, il entreprend de se défendre, avec moins de douze cents hommes valides, contre les ennemis du dedans et contre l'armée du prince Lobcowitz qui l'assiége. Il tient jusqu'au 26 décembre. Alors il menace de faire sauter une partie de la ville et de s'enterrer sous ses décombres si on ne lui accorde pas une capitulation honorable. Il l'obtient, sort de la ville le 2 janvier 1743, avec sa garnison, les honneurs de la guerre, deux pièces de canon, et se rend à Égra aux dépens de la Reine de Hongrie.

Toute la science de la guerre, tous les secrets de l'art, furent mis en usage dans cette résistance imprévue. La valeur et la hardiesse en avaient conçu le plan; la vigilance et la fermeté l'exécutèrent.

Chevert voulut montrer aux Autrichiens qu'il n'était pas seulement un soldat opiniâtre et un brave à toute épreuve; il eut la louable ambition de laisser des traces honorables du séjour des Français dans Prague. Il exigea aussi qu'on lui

Digitized by Google

remît deux canons aux armes de l'empereur Charles VII et les envoya à l'Empereur [1].

Cependant les troupes du roi de France, et celles du roi d'Espagne, se disposaient à entrer en Italie; Chevert fut appelé à faire cette campagne contre le roi de Sardaigne au mois de juillet 1744; il fallut forcer le passage des Alpes afin de pénétrer dans le Piémont.

Le prince de Conti avait formé le projet d'attaquer en même temps toute la frontière de Charles-Emmanuel, afin de masquer ses véritables desseins.

Comme il était nécessaire, dans une guerre de montagnes, d'inspirer aux troupes la plus grande audace, le prince de Conti donna l'avant-garde de la division du bailli de Givry à Chevert, avec une instruction particulière, à laquelle il était défendu de rien changer. Cette division marchait vers *Château-Dauphin*. Chevert prend la tête de sa colonne d'avant-garde, forte de deux mille quatre cents hommes, attaque brusquement trois mille Piémontais à *la Gardette*, les bat, et conserve ce poste. Pendant que les Espagnols cherchent à se frayer un passage vers la cime des Alpes, Chevert monte jusqu'à *Rondormi*, où il retrouve les Piémontais, qu'il défait une seconde fois. Enfin, celui qui était monté des premiers sur les remparts de Prague force le

[1] Voici ce que l'Empereur écrivit à ce sujet au maréchal de Belle-Isle : « Je suis très sensible à l'attention qu'a eue le brigadier Chevert « de demander les deux pièces de canon; vous me ferez plaisir de l'en « remercier de ma part, et de lui dire que je serai charmé de lui en « marquer ma satisfaction; vous savez que j'ai toujours beaucoup « estimé cet officier, qui s'est distingué dans toutes les occasions, et « particulièrement à la prise de Prague; ce qui m'avait engagé à le « nommer mon lieutenant en cette ville : il s'est comporté dans ses fonc- « tions avec tant de fermeté, de prudence et d'esprit de conciliation « et de justice, qu'il s'est attiré la confiance de mes sujets. J'attends « que vous soyez ici pour voir ce qui lui fera le plus de plaisir, et sur ce « je prie Dieu, etc.

« Signé CHARLES. »

A Francfort, le 28 janvier 1743.

Digitized by Google

premier les barrières du Piémont, à *Pierre-Longue*. Le grade de maréchal-de-camp fut sa récompense.

Dans toute cette guerre, on vit toujours Chevert le premier à l'attaque, le dernier à la retraite. Toujours il s'y distingua, soit qu'il opérât sous les yeux des généraux, soit en commandant des corps séparés.

A *l'Argentière*, après avoir eu son cheval tué sous lui, il combat à pied à l'arrière-garde, et fait monter à bras d'hommes, en présence de l'ennemi, l'artillerie qui arrêta sa poursuite, et nous préserva d'une défaite.

Bientôt après, menant l'avant-garde du maréchal de Maillebois, il disperse tous les partis qu'il rencontre, va faire le siége d'*Asti*, et s'en rend maître. Le poste de *Monte-Calvo* est aussi important que difficile à conserver; il faut un homme de guerre audacieux et expérimenté. On y envoie Chevert, qui trouve cette ville ouverte et sans murailles. Dans peu de jours, il la met en état de défense, y soutient trois assauts et contraint l'ennemi de se retirer. On veut forcer le pont de *Cazal-Bayan* et passer le *Tanaro*; c'est Chevert qui est choisi pour commander l'avant-garde, et bientôt toute l'armée passe cette capricieuse et dangereuse rivière.

Il faut quelqu'un pour occuper l'ennemi pendant que les Français vont quitter *Tortone*, sa belle citadelle et ce point important. Chevert est là, et l'occupe si bien, que l'armée française n'est point entamée dans cette périlleuse retraite.

Cependant les ennemis font une irruption en Provence; il faut les arrêter. Chevert est appelé; il les chasse bientôt de Digne, de Moustier, etc., couvre Castellane et Draguignan, reprend les îles Sainte-Marguerite, y fait six cents prisonniers, et voit ses succès couronnés par le grade de lieutenant-général des armées du Roi (1748).

La paix venant de rendre le repos à l'Europe, il fallait que les frontières fussent commandées par des généraux qui sussent maintenir l'ordre, la discipline et l'observation des traités. Chevert fut choisi, en 1749, pour commander sur la Sarre.

Digitized by Google

Des camps de paix furent créés pour façonner les troupes à la tactique du temps. Ce n'étaient pas alors ces camps de plaisance que l'on vit depuis; réunions consacrées à la dissipation, au bal, aux festins, et à quelques manœuvres pittoresques devant des dames; lieux où l'on attache une grande importance aux petites choses, où l'on préside gravement à des futilités. Chevert commanda le camp qui fut assemblé sur la Sarre, en 1753. Il connaissait la force, les ressorts et le jeu d'une armée, et le ministre fut si satisfait de ce camp, qu'il en donna un second l'année suivante au lieutenant-général de Chevert. Les étrangers de distinction arrivèrent en foule pour en admirer les manœuvres, l'instruction, la tenue et la discipline. Le camp qu'il commanda sur la Moselle, en 1755, eut encore plus de célébrité; indépendamment des Anglais, Allemands et autres étrangers qui vinrent y étudier sous Chevert, on vit à sa suite plus de soixante aides-de-camp, parmi lesquels on comptait les noms des plus grandes maisons, tant la jeune noblesse avait montré d'ardeur à venir se former sous lui au métier des armes. L'évêque de Cahors, du Guesclin, le pria avec instance de prendre son neveu pour aide-de-camp, voulant que ce précieux rejeton du grand et vertueux connétable n'apprît point à d'autre école l'art de la guerre.

En 1757, le clairon des batailles se fait encore entendre : l'Europe semble déjà lasse de la paix. La politique change tout à coup; on voit les nations s'allier avec leurs ennemis, et combattre contre leurs anciens alliés. Le maréchal d'Estrées passe le *Weser* et marche au duc de Cumberland.

Ce fut à Hastembeck, le 25 juillet 1757, que les armées furent en présence. La journée se passa en reconnaissances et en dispositions pour l'attaque du lendemain. Le 26, le maréchal d'Estrées ordonne à Chevert de marcher avec seize bataillons pour tourner la gauche de l'armée ennemie, tandis que la nôtre doit l'attaquer de front. Les bois qu'il fallait traverser étaient fort épais et peu connus. Le comte de Châtelet-Lomont, qui formait la tête de colonne avec douze compagnies de grenadiers, est grièvement blessé et mis hors de

Digitized by Google

combat. Le comte de Montmorency-Laval, et plusieurs autres officiers de marque, sont tués. M. de Bussy, qui menait un corps de volontaires, reçoit la mort après eux. L'ennemi, caché dans l'épaisseur du bois, donne la mort sans craindre de la recevoir; nul chemin, nulle issue, pour aller à lui; la valeur devient inutile.

Les troupes se fatiguent et s'étonnent; involontairement leurs regards se portent vers leur général; il semble que lui seul peut vaincre cet obstacle. Chevert, qui sait que sa présence rend l'espérance, comme sa résolution rend l'audace, se met à la tête des grenadiers, et, ainsi qu'un lion irrité, il brise tous les obstacles.... L'ennemi est culbuté! mais le grenadier improvisé reprend la contenance du général, et le coup d'œil du maître. Il dirige une autre attaque sur les hauteurs, et chasse l'ennemi des sommités escarpées où son feu pouvait encore atteindre; il gagne les sentiers qui conduisent à la plaine; les Français le suivent, et menaçent le flanc de l'armée de Cumberland. Celui-ci s'aperçoit de l'échec qui le menace; son armée s'ébranle, et cède enfin le champ de bataille au maréchal d'Estrées.—Si le succès de cette attaque contribua au gain de la bataille, les précautions, les dispositions, la connaissance des hommes, et le talent de les employer, avaient préparé ce succès. Un instant avant le moment décisif, Chevert dit au marquis de Bréhant, en le regardant fixement : « Bréhant, jurez-moi, foi de chevalier, que vous, et tous les braves que vous commandez, vous vous ferez tuer jusqu'au dernier plutôt que de reculer; je vous donnerai l'exemple. » — « Je le jure, » lui dit le marquis d'un air et d'un ton qui rendaient le serment superflu. — Jamais engagemens réciproques ne furent mieux tenus.

Les officiers de Picardie le prient de se ménager, de mettre au moins sa cuirasse : — « Ces braves gens-là en ont-ils? » dit Chevert en montrant les grenadiers, et il s'élance sur l'ennemi. Au milieu de l'action, on vient lui annoncer qu'il n'y a plus de poudre : — « Nous avons des bayonnettes, » répond-il, et il commande la charge.

Digitized by Google

Chevert, habitué à la victoire, fut une fois battu à *Mer*. Quoique mille circonstances pussent le justifier, il se plaisait à rappeler ce fait, et à dire, comme Turenne, que *la guerre était un jeu où la fortune mettait souvent du sien.* — Son à-propos et son coup d'œil étaient surtout remarquables. A *Lutzelberg,* le prince de Soubise, ayant passé la Fulde pour attaquer l'armée ennemie, se mit à la canonner, et la força de se battre. Son plan était d'attaquer de front, tandis que le duc de Fitz-James attaquerait la droite, et Chevert, avec sa division, dont les Saxons et Palatins faisaient partie, le flanc gauche. Toutes les colonnes s'ébranlèrent en même temps; mais quelques unes ayant plus de chemin à faire, ou plus d'obstacles à surmonter, il se trouva engagé tellement avec ses troupes, que presque tous les efforts de l'ennemi se firent contre sa division. Chevert ne s'en émeut point; il voit le danger, prend son parti sur-le-champ, et présente une telle ligne de fer et de feu que l'ennemi vient échouer contre cette résistance opiniâtre. Bientôt il est forcé de prendre la fuite par le développement des masses du prince de Soubise et de son artillerie [1].

[1] Le roi de Pologne écrivit la lettre suivante à Chevert, en lui envoyant les marques de l'ordre royal de l'Aigle-Blanc, avec son portrait dans une boîte d'or enrichie de diamans : « Monsieur le lieutenant-gé-« néral de Chevert, mon fils, le comte de Lusace, ne m'a point laissé « ignorer la part que vous avez eue au gain de la bataille de Lutzelberg, « ni les attentions que vous avez eues pour lui dans toutes les occasions, « et surtout à cette journée, en lui procurant l'honneur de contribuer, « à la tête d'un corps de mon infanterie, à la gloire des armes du Roi « très chrétien. Cette heureuse nouvelle est la plus consolante que je « puisse recevoir. Je sais combien on doit, dans cette circonstance, à « votre expérience, à votre valeur, et à la supériorité de tous vos talens « militaires. Je n'ai pas voulu différer à vous faire cette lettre, et y « joindre une marque de mon estime et de ma bienveillance la plus « particulière. Sur ce je prie Dieu, monsieur le lieutenant-général de « Chevert, qu'il vous ait en sa sainte garde.

« Signé AUGUSTE, Roi. »

A Varsovie, le 12 novembre 1758.

Digitized by Google

Dès 1754, Chevert était commandeur de l'ordre de Saint-Louis. Cette année, 1758, le vit nommer grand-croix de cet ordre. Il fut employé dans les armées du Roi jusqu'en 1761, et il se retira alors dans ses terres.

Vigilant et sévère, parce qu'il était juste, économe pour lui, parce qu'il était généreux pour les autres, l'ordre et l'abondance le suivirent dans sa retraite. Sa maison était ouverte à tous les jeunes militaires qui venaient prendre chez lui des conseils ou des leçons. C'était un père qui met son bonheur dans l'avenir de ses enfans.

Chevert appela aussi l'étude dans sa retraite; et l'étude, comme une amie, vint lui offrir tous ses charmes et éclairer l'automne de sa vie de ses rayons consolateurs. Chevert passa la majeure partie de son temps à la campagne; il y trouva des douceurs ignorées des gens du monde.

Il mourut à Paris le 24 janvier 1769, âgé de soixante-quatorze ans. Il fut enterré à Saint-Eustache, où l'on voit encore, près de la porte d'entrée, son portrait sur médaillon de marbre blanc, scellé dans le mur, avec cette épitaphe attribuée à Diderot :

SANS AÏEUX, SANS FORTUNE, SANS APPUI,
ORPHELIN DÈS L'ENFANCE,
IL ENTRA AU SERVICE A L'AGE DE ONZE ANS;
IL S'ÉLEVA, MALGRÉ L'ENVIE, A FORCE DE MÉRITE,
ET CHAQUE GRADE FUT LE PRIX D'UNE ACTION D'ÉCLAT.
LE SEUL TITRE DE MARÉCHAL DE FRANCE
A MANQUÉ, NON PAS A SA GLOIRE,
MAIS A L'EXEMPLE DE CEUX QUI LE PRENDRONT POUR MODÈLE.

Les uns l'ont dit fils d'un bedeau de la cathédrale de Verdun, d'autres d'un maître d'école; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il était né de parens très pauvres et qu'il devint orphelin presque en naissant. Il parlait sans vanité, comme sans honte, de sa naissance et du point d'où il était parti. Pendant qu'il commandait le camp de Richemont, en 1753,

Digitized by Google

une fermière du canton vint le voir; il l'accueillit, la présenta comme sa parente, et la renvoya fort contente de lui.

Chevert était grand et bien fait; ses yeux étaient vifs et pleins de feu; il avait beaucoup d'esprit naturel, et s'exprimait avec facilité. Il aimait à prendre avec ses troupes le ton confiant, exalté et assuré qui les persuade; il maniait d'ailleurs très bien cette plaisanterie audacieuse qui, sous le feu de l'ennemi, ranime et entraîne le soldat, et qu'on pourrait appeler l'éloquence militaire.

Lorsque Chevert racontait les scènes dont il avait été acteur ou témoin, sa diction avait la couleur poétique qu'il apportait lui-même dans ses allocutions sous le feu de l'ennemi.

Chevert connaissait les hommes, et s'entourait de ceux dont il pressentait la destinée. C'est ainsi que les officiers généraux les plus distingués sortirent de son état-major. C'est ainsi que, devinant le célèbre Bougainville, il le fit son aide-de-camp d'abord, et lui dit bientôt après : « Bougainville, ne perdez pas votre temps à user au service de terre votre constitution, l'énergie de votre caractère, la chaleur de votre courage, et toutes les facultés de votre esprit. Vous êtes réservé à un autre théâtre.

— Lequel? répondit Bougainville.

— C'est la mer, la vaste mer qu'il vous faut.

— La mer! dit Bougainville d'un air surpris.

— Oui, les expéditions hasardeuses, les excursions lointaines, les missions périlleuses, les dangers, la guerre et la victoire sur l'Océan! »

Bougainville resta pensif, et les amis de Chevert ne furent point étonnés que le 15 septembre 1763, deux navires bien équipés et bien armés [1], ayant pour chef Bougainville, sortissent du port qui commande l'entrée de la Manche, de ce même port d'où étaient sortis *Jacques Cartier* [2], *Jean Bart*

[1] *L'Aigle* et *le Sphinx*.

[2] Jacques Cartier découvrit le Canada en 1534, sous François Ier.

Digitized by Google

et *Duguay-Trouin*. Et nul en France ne s'étonna de voir ce marin improvisé s'emparer des îles Malouines, et y former un riche et solide établissement.

Le lieutenant-général de Chevert était simple, modeste, et supérieur aux petites vanités des courtisans. Il ne racontait point, comme certains généraux de nos jours, les prétendues *conversations d'abandon* du souverain ou des princes qui l'entourent. Il ne prenait point acte aussi des choses flatteuses que de jeunes princes distribuent facilement à des généraux pour se populariser; il appréciait ces paroles à leur juste valeur de cour, et se gardait surtout de les répéter pour ne pas être ridicule.

Un grand talent stratégique, dans un temps où il était peu commun; une étude et une pratique constante des évolutions militaires et de l'art de la guerre; un coup d'œil juste, une exécution prompte et une valeur brillante, lui firent une grande réputation aux yeux mêmes des étrangers.

Le caractère distinctif de Chevert était une constance que rien ne lassait; aussi était-il plus capable de lutter contre les difficultés que de se plier aux circonstances; d'une franchise que l'équité ne pouvait condamner, mais que la prudence n'approuvait pas toujours; sans déguisement, parce qu'il n'avait point de vices à cacher ni de qualités à feindre; on le vit toujours franc, loyal, audacieux et impétueux, en même temps que bon, sensible, humain et généreux.

Tant que Chevert put faire jaillir quelque étincelle de son épée, la cour et les échos du monde s'occupèrent de lui, de son courage, de sa renommée. Mais lorsque, retiré dans ses terres, il consacra sa vie à faire du bien, à relever la chaumière du pauvre, à secourir les malheureux, on ne s'enquit point de la marche laborieuse et paisible de cet astre bienfaiteur. Sa mort seule réveilla l'attention. Les militaires de tout âge, de tout rang, furent attristés : les uns perdaient un maître, les autres un compagnon de gloire; tous un ami. Le Roi témoigna ses regrets; il perdait un des appuis de son royaume.

Digitized by Google

Chevert, en entrant dans la carrière, osa en mesurer l'étendue, espace immense pour l'œil qui le voyait d'un tel horizon!... Son éloignement vague et infini, au lieu d'abattre son courage, enflamma son jeune cœur. Cependant nul guerrier de son sang ne se présentait pour lui aplanir les difficultés de la route ou lui en abréger la distance. Les statues de ses aïeux n'en marquaient pas les repos; aucun trophée de ses ancêtres ne venait exciter ou soutenir son ardeur; et les écussons de sa maison n'étaient point appendus dans la lice pour lui dire : *Ne forligne point!*

Et pourtant Chevert arriva au premier rang de la carrière qu'il avait hardiment embrassée. Toujours supérieur aux emplois qu'on lui confiait, et, à chaque pas, paraissant fait pour monter plus haut, « *le seul titre de maréchal de* « *France* a manqué, non pas à sa gloire, mais à l'exemple « de ceux qui le prendront pour modèle. »

Le B^on^ DE MORTEMART.

Digitized by Google

THE ASTOR LIBRARY
NY

Digitized by Google

LE MARÉCHAL DE SAXE.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE MARÉCHAL DE SAXE

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MAURICE DE SAXE,

MARÉCHAL DE FRANCE,

NÉ A DRESDE, LE 19 OCTOBRE 1696; MORT A CHAMBORD, LE 30 NOVEMBRE 1750.

MALGRÉ son origine étrangère, celui-là est assurément Français, dont le roi de Prusse a pu écrire à Voltaire : « Je l'ai vu ici, le héros de la France; ce Saxon, ce Turenne du siècle de Louis XV; je me suis instruit par ses discours dans l'art de la guerre (le grand Frédéric!). Ce général me paraît être le professeur de tous les généraux de l'Europe. »

Cependant deux choses sont à remarquer dans la vie de cet homme extraordinaire qui devait exciter l'admiration de Frédéric, et servir si utilement notre pays : il n'obtint que furtivement le nom qu'il devait entourer d'une auréole si éclatante, et le premier usage qu'il fit de son épée, fut de la tourner contre cette France dont il devait être une des gloires.

Maurice, comte de Saxe, naquit à Dresde, le 19 octobre 1696, de l'électeur de Saxe, Auguste II, qui fut depuis roi de Pologne, et de la comtesse Aurore de Konigsmarck. L'électeur eut plusieurs enfans naturels; mais long-temps il ne voulut légitimer que celui-ci, dont les talens militaires ne tardèrent pas à justifier la préférence paternelle. Il n'avait pas douze ans, lorsque enflammé par le récit des choses merveilleuses qui se passaient au siége de Lille, où les alliés [1] tenaient le maréchal de Boufflers en échec, il parvint

[1] Les Anglais, les Hollandais et les Autrichiens; — Marlborough et le prince Eugène.

Digitized by Google

à tromper la vigilance de sa mère, et alla à pied joindre l'armée. Il y trouva son père, qui y servait en qualité de volontaire; et, de ce jour, il commença son éducation de soldat.

Investi dès l'année suivante des fonctions d'adjudant-général au siége de Tournai, dans le pays même où il devait, seize ans plus tard, acquérir tant de gloire (Fontenoy), il se trouva successivement à toutes les actions intéressantes de la guerre entre la Russie et la Suède (1710-11), et de la campagne des Saxons et des Danois dans le duché de Bremen (1712). En 1713, et seulement pour complaire à sa mère, il épousa la comtesse Victoire de Loben. Mais son humeur était ennemie de l'inaction, et bientôt il prit parti pour les Prussiens, qui assiégeaient Charles XII dans Stralsund, en Poméranie (1715).

Quand la guerre ne l'occupait pas, il recherchait les aventures, et un trait qui se rapporte à cette époque (1715) mérite d'être consigné ici, parce qu'il sert d'ailleurs à justifier le rapprochement qu'on a fait entre lui et un prince célèbre.

Les Saxons et les Polonais étaient en état d'hostilité, et ces derniers, qui surveillaient les mouvemens de Maurice, méditaient de l'enlever. Ils surent qu'accompagné seulement de cinq officiers et de douze domestiques, il s'était arrêté, pour y passer la nuit, dans le village de Crachnitz; au nombre de huit cents cavaliers ils cernèrent le carthemar (espèce de bâtiment assez semblable à un caravansérail turc) où il était logé, et se disposèrent à en commencer l'attaque. Le comte se mettait à table au moment où on l'avertit du danger qui le menaçait. Reconnaissant l'impossibilité de défendre toutes les parties de son logis avec dix-huit personnes, il comprit qu'il fallait se retrancher dans celle où il pourrait résister plus long-temps. Il fit monter tout son monde au premier étage, distribua trois ou quatre domestiques dans chaque chambre, fit percer le plancher pour tirer sur les hommes qui entreraient au rez-de-chaussée, et se retrancha dans

Digitized by Google

l'écurie avec le reste de ses défenseurs. Les Polonais enfoncèrent sans peine les portes; mais les premiers qui pénétrèrent dans la maison ayant été tués, les autres, intimidés, et d'ailleurs instruits par leurs adversaires du seul système d'attaque qui pût leur réussir, gagnèrent le second étage par des passages qui n'avaient pu être gardés, et se disposèrent à user de représailles. Maurice les laissa faire; mais ayant choisi quelques hommes résolus, il monta au second étage, et passa au fil de l'épée tout ce qui tomba sous sa main. Cet échec n'ayant pas rebuté les assaillans, ils tentèrent une nouvelle attaque, dans laquelle le comte, blessé à la cuisse d'un coup de feu, les repoussa avec le même succès. Il fallut donc renoncer à ces attaques inutiles et meurtrières. Des postes furent placés tout autour de la maison, et un officier fut envoyé à Maurice pour le sommer de se rendre s'il ne voulait être brûlé. La partie était trop belle pour que le comte l'abandonnât sur une menace. Cependant, comme il ne pouvait résister long-temps, il proposa une sortie. Il s'entoura des quatorze hommes qui lui restaient, fondit avec eux sur un poste qui avait mis pied à terre, le culbuta, et ayant gagné un bois qui n'était pas éloigné, il put joindre la ville de Sandomir, où il y avait garnison saxonne.

Cette défense de Crachnitz a été justement comparée à celle de Charles XII à Bender.

En 1717, le comte de Saxe suivit le prince Eugène à Belgrade, où il étudia le grand homme qu'il devait peut-être surpasser un jour. Revenu à Dresde, il mena quelque temps à la cour une vie d'autant plus insupportable que la sienne avait été jusque là plus animée. Galant, et enchaîné à une femme jalouse, il ne tarda pas à prendre le repos en dégoût. Il se mit à voyager, et, pendant un séjour qu'il fit à Paris (1720), le duc d'Orléans, alors Régent, lui ayant proposé de servir la France, il accepta. Cette circonstance décida de son avenir, et son épée et son nom devinrent français.

Cependant un événement faillit l'enlever à la France. Ce fut son élection au duché de Courlande (juin 1726), auquel

Digitized by Google

il fut appelé par le suffrage unanime du peuple, menacé dans son indépendance. Les soins qu'entraîna l'opposition de la Pologne et de la Russie le retinrent jusqu'en 1733, et il revint à Paris pour n'avoir plus d'autres intérêts que ceux de sa patrie adoptive.

Maurice avait trente ans passés lorsqu'il se donna à la France. Ainsi sa jeunesse était perdue pour elle, et déjà, à ne le considérer que comme un homme ordinaire, il avait fourni la meilleure partie de sa carrière. Mais il en est qui déjouent tous les calculs humains, trompent toutes les prévisions, et il lui était réservé d'être un de ceux-là. Sa jeunesse avait été brillante, son âge mûr jeta plus d'éclat encore; et, dès sa première campagne, on put voir que l'élève de Pierre-le-Grand, de Frédéric, du prince Eugène, de Charles XII, de Marlborough, de Catinat, de Luxembourg et de Villars, ne serait pas un rival indigne d'eux.

Ses plus belles années s'étaient passées dans la dissipation, et son amour pour les plaisirs avait plus d'une fois compromis son avenir si glorieux. D'un tempérament ardent et fougueux, indomptable de caractère, capricieux, frivole, ennemi de l'application et de l'étude, il s'était uniquement adonné à ses penchans et à son goût pour les exercices du corps. Aussi était-il à douze ans le plus élégant cavalier et le lutteur de Dresde le plus redoutable, et fut-il, à vingt-cinq, le gentilhomme saxon le plus ignorant. On est allé jusqu'à dire qu'il se passa long-temps avant qu'on pût lui apprendre à lire et à écrire. Mais du moment qu'il eut mis le pied en France, soit honte, soit émulation, il ne voulut être inférieur à personne, pas même aux hommes les plus instruits.

A son retour à Paris, il profita de l'intervalle de paix dont ce pays, si long-temps agité, jouissait momentanément, pour compléter par l'étude son éducation, si imparfaite. Il s'appliqua aux mathématiques, que la continuité de ses services ne lui avait pas permis d'étudier, et il y devint si habile, que, dans les siéges dont il fut chargé, ce fut lui qui

Digitized by Google

dirigea les travaux des tranchées. La mécanique, dans laquelle il introduisit des nouveautés utiles, fut pour lui l'objet d'une prédilection particulière : il se familiarisa davantage avec notre langue, la seule qu'il eût jamais voulu apprendre : enfin, il se mit en état d'être bientôt un des esprits les plus agréables de Paris, et de mériter, par sa connaissance profonde de la tactique, que le chevalier Folard, l'un de nos théoriciens les plus savans, dit de lui, dans son Commentaire sur Polybe, qu'il était *un des plus beaux génies pour la guerre qu'il connût.*

Ces occupations le conduisirent jusqu'à la guerre contre l'Empire, au sujet du trône de Pologne.

Une armée ayant été dirigée sur le Rhin, sous les ordres du maréchal de Berwick (octobre 1733), ce fut lui qui fut chargé de la mission périlleuse de passer le premier le fleuve, pour protéger la construction des ponts qu'il fallut jeter au-dessus et au-dessous du fort de Kehl. Deux jours après on ouvrait la tranchée, et, dans la seconde attaque, il eut un capitaine des grenadiers qu'il commandait tué à ses côtés.

A ce siége succéda celui de Philipsbourg (mars 1734). Après quelques affaires isolées, la prise de Trèves et celle du château de Trarbach, auxquelles il coopéra, il quitta le comte de Belle-Isle, avec lequel il avait été détaché, et rejoignit le maréchal de Berwick à Spire. « Monsieur le comte, lui dit le maréchal en le voyant, je n'ai plus besoin, puisque vous voilà, des trois mille hommes que j'avais dessein d'appeler. » La tranchée fut ouverte devant Philipsbourg le 3 juin; Maurice dirigea la première attaque, et, le 18 juillet, il put revendiquer sa part de gloire dans la prise de cette place, qui lui valut le grade de lieutenant-général. Il se distingua encore dans quelques engagemens partiels dont un pensa lui coûter la vie, et il ne mit l'épée au fourreau qu'à la paix, qui fut signée à Vienne le 11 avril 1736.

Cependant le duc Ferdinand de Courlande était mort

Digitized by Google

(1737). Maurice vit dans cet événement, qui favorisait ses espérances, un prétexte pour faire de nouveau valoir ses droits sur le duché, et se rendit en toute hâte à Dresde; mais cette fois encore la Russie l'emporta. Il revint en France, où, plus que jamais, il s'occupa d'étudier l'art de la guerre : ce fut dans l'intervalle qui s'écoula jusqu'à la campagne contre la Bavière et la Bohême (1741) qu'il composa ses *Rêveries*, ouvrage d'une haute portée, qui résume toutes les connaissances nécessaires au commandement des armées.

La guerre déclarée de nouveau, Maurice prit le commandement d'une division. Il passa le Rhin, le 9 août, malgré un débordement considérable; se rendit, par Donavert, à Ens; se réunit à l'électeur de Bavière (Charles Albert), et après une affaire d'avant-garde dont tout l'honneur fut pour lui, il arriva (novembre) devant Prague, dont le siége avait été résolu dès l'entrée en campagne. Il s'était montré fort opposé à cette détermination, qui exposait l'armée, en cas de non succès, non seulement à ne pouvoir plus entreprendre de soumettre la Bavière et la Bohême, mais à perdre la Haute-Autriche, qu'elle venait de conquérir. Dans une lettre très ferme qu'il écrivit à l'Electeur pour lui exposer ses vues, il avait proposé de marcher au-devant de l'ennemi, dont les forces étaient inférieures, parce qu'elles n'étaient pas encore réunies, et il promettait ensuite la prise de Prague, celle de la Bavière et de la Bohême, et la conservation des dernières conquêtes; mais déjà les ordres étaient donnés aux corps éloignés, il n'était plus temps. L'attaque fut résolue pour la nuit du 25, et l'exécution lui en fut confiée.

Les dispositions que prit le comte de Saxe furent simples, mais si hardies qu'il ne fallait pas moins que le succès pour les justifier : il fit effectuer, sur deux points différens, de fausses attaques qui fussent devenues sérieuses au besoin, tandis qu'il dirigeait la sienne sur le point le plus important. Comme il s'agissait de procéder par escalade et par surprise, il ne prit avec lui que le moins de monde possible, s'appro-

Digitized by Google

cha de la ville jusqu'auprès de la porte Neuve (*Neu-Thor*), fit arrêter sa troupe, se laissa couler tout seul dans un fossé, pour reconnaître où il ferait l'attaque; puis, voyant qu'il se trouvait entre un bastion de trente-cinq pieds de haut et une espèce de plate-forme à peu près au niveau du rempart, il fit commencer l'escalade sur le flanc du bastion, et, se plaçant sur la plate-forme pour y attirer les regards et le feu des assiégés, il appela ce qui lui restait de troupes, en criant à haute voix : *A moi, dragons!*

Cette manœuvre obtint un plein succès, grâce au sang-froid avec lequel elle fut exécutée. Le lieutenant-colonel Chevert, qui avait dirigé l'escalade, força le corps-de-garde par le dedans de la ville sans avoir besoin d'employer d'autres armes que la baïonnette, et Maurice, triomphant, se précipita avec tout son monde dans la place.

Ce fut lui qui présenta les clefs de la ville à l'électeur de Bavière, lorsque, le lendemain, il fit son entrée solennelle en qualité de roi de Bohême. La modération dont il usa après l'assaut, et la discipline qu'il maintint parmi les soldats, furent telles, que les magistrats, saisis d'étonnement, lui offrirent un diamant de la valeur de quarante mille écus, sous lequel était gravée une devise qui exprimait leur reconnaissance et leur admiration.

Malgré ce succès éclatant, les prédictions de Maurice commençaient à se réaliser; les Autrichiens faisaient des progrès en Bavière, et déjà les bords du Danube étaient disputés. Il fallut se rendre maître d'Égra pour assurer les communications par ce fleuve avec Prague. Le comte de Saxe fut chargé de cette entreprise difficile, dont le maréchal de Broglie, qui la lui avait confiée, n'osait rien espérer; il ouvrit la tranchée le 7 avril, dans la nuit, et le 19 la place était prise. Cet événement eut un grand retentissement dans l'Europe, et l'Empereur en eut tant de joie qu'il écrivit de sa main au vainqueur pour le féliciter et le *remercier*.

La campagne se termina par cette savante retraite, qu'on a si justement comparée à celle des dix-mille, et qui en dif-

Digitized by Google

fère seulement en ce qu'il ne sera pas besoin d'un Xénophon pour la rendre immortelle. Elle a encore cela de particulier, qu'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer de l'habileté du maréchal de Broglie, qui commandait en chef, ou de celle du comte de Saxe, qui conduisait l'arrière-garde, ou des belles manœuvres du prince Charles, qui, sur l'une ou l'autre rive du Danube, se trouvait toujours dans leur chemin.

Pour les services qu'il rendit dans cette campagne mémorable, le comte de Saxe fut élevé à la dignité de maréchal de France (26 mars 1744).

Au printemps de cette même année, l'Europe, long-temps tenue en échec par la France, put enfin respirer un peu, et osa reprendre une attitude plus assurée. Mais quel fut son étonnement, quand elle nous vit marcher fièrement au-devant d'elle, sans même attendre son défi, et envoyer quatre-vingt mille hommes en Flandre; le maréchal de Coigny sur le Rhin, avec cinquante mille; dix mille sur la Meuse, avec le duc d'Harcourt, et vingt-cinq mille en Piémont, sous les ordres du prince de Conti!

Le Roi, en personne, se mit à la tête de la première de ces expéditions, et tandis qu'il assistait à la prise de Menin (4 juin), d'Aspres (25), du fort de la Knocke (29), et de Furnes (10 juillet), le maréchal de Saxe, qui commandait l'armée d'observation, protégeait ses conquêtes, et opposait les manœuvres les plus habiles aux efforts combinés de la triple alliance anglaise, hollandaise et autrichienne; mais bientôt ce prince fut appelé sur les bords du Rhin, où quatre-vingt mille Autrichiens s'étaient montrés. Laissé seul avec quarante-cinq mille hommes, le maréchal fut obligé de se tenir sur la défensive; mais ses combinaisons, chef-d'œuvre de l'art militaire, et les preuves qu'il donna de la puissance de son génie, furent telles, qu'on put, dès cette campagne, le placer à côté de Turenne, et que le jugement de la postérité fut fixé. Maître de tous les secrets, de toutes les ruses de guerre, faisant preuve d'une expérience consommée, il sut tenir l'ennemi dans une inquiétude continuelle,

Digitized by Google

tandis que son armée jouissait de la plus grande tranquillité. Même par les plus mauvais temps, il ne manqua jamais de subsistances; il enlevait celles des alliés quand il n'en pouvait pas trouver. Il vécut constamment sur ceux-ci, qui n'osèrent rien entreprendre; et, dans la position d'un général qui a tout à craindre, il parvint par son attitude à inspirer lui-même la terreur.

Mais ce n'était encore là qu'un prélude pour le vainqueur de Fontenoy.

Le 11 mai, à cinq heures du matin, les deux armées se trouvèrent en présence; la droite des Français s'appuyait au village d'Anthoin, la gauche au bois de Barri, et le centre à Fontenoy. Le feu commença du côté des alliés, et les Anglais, avec une rare intrépidité, s'avancèrent contre Fontenoy, malgré l'artillerie formidable qui les foudroyait. Pendant l'action, le maréchal de Saxe, dont l'état de souffrance ne peut se peindre, se faisait porter dans une litière d'osier [1] partout où sa présence était nécessaire; il eût été en pleine santé qu'il n'eût pas eu un coup d'œil plus sûr, une liberté d'esprit plus grande, un plus admirable sang-froid. Cependant les Anglais n'étaient plus qu'à cinquante pas; les officiers des gardes, de Campbel et de Royal-Écossais, qui marchaient les premiers, saluèrent les Français en ôtant leurs chapeaux : on leur rendit le salut; et lord Charles Hay, capitaine aux gardes, s'étant avancé hors des rangs, le comte d'Auteroche, lieutenant de grenadiers, l'imitant, vint à lui. « Monsieur, » lui dit l'Anglais, « faites tirer sur nos gens. — Monsieur, nous ne tirons jamais les premiers. » Les Anglais firent au même instant un feu roulant, vif et soutenu, qui éclaircit horriblement les rangs et écrasa le régiment suisse de Courten. L'infanterie se replia, et la brigade des Cravattes se porta sur les Anglais pour rem-

[1] Il ne put se maintenir à cheval qu'un instant. Il était alors hydropique, et pour diminuer l'ardeur de sa soif, il tint, pendant toute la bataille, une balle de plomb dans sa bouche.

Digitized by Google

plir l'espace laissé vide ; mais les chevaux, effrayés, ne purent soutenir la flamme et la fumée qui les aveuglaient, et elle se retira en désordre. La brigade de Royal et le régiment d'Aubeterre lui succédèrent, mais pour être aussi maltraités. Le régiment du Roi, conduit par le duc de Biron, ne chargea pas moins inutilement : la brigade de la Couronne, qui le remplaça; le régiment de Soissonnais, qui suivit celle-ci, furent également repoussés. Enfin les deux lignes d'infanterie anglaise, s'avançant toujours, arrivèrent jusqu'à cent pas du maréchal. Il combinait, en ce moment, les moyens d'arrêter la marche fatale des Anglais, qui, s'étant renforcés de l'élite des troupes hanovriennes, et formant un bataillon carré d'environ quinze mille hommes, devenaient de plus en plus menaçans. Plusieurs régimens de cavalerie donnèrent encore vainement, et avec des pertes effroyables ; un escadron, qui parvint à entrer dans cette citadelle vivante, y fut entièrement détruit. Le découragement ne gagnait personne ; mais une déroute forcée semblait imminente. Cependant le maréchal était tranquille, et faisait annoncer la victoire au Roi. En effet, les Anglais, détournés, par ces attaques réitérées, du point important de Fontenoy, qu'ils laissaient sur la gauche, livraient leurs derrières aux Français qui les prenaient en flanc ; il fallait seulement les contenir pour donner le temps de disposer l'attaque générale, d'où dépendait le succès. Ce plan réussit pleinement : tandis que le formidable carré était foudroyé de tous les côtés, par les forces réunies des Français, quatre pièces de canon, qui avaient été réservées pour protéger la retraite du Roi s'il en était besoin, démasquées tout à coup, faisaient une large trouée sur son front. Le succès ne fut plus douteux : écrasés de toutes parts, les alliés se retirèrent en désordre, et le champ de bataille nous resta.

Le Roi fut si transporté de ce triomphe, qu'il courut au-devant du vainqueur et l'embrassa avec effusion.

Cette journée, dans laquelle un illustre maréchal ne crut point s'humilier en servant d'aide-de-camp à un géné-

Digitized by Google

ral plus jeune que lui, fut décisive pour la France : elle détermina la prise de Tournai (22 mai), Gand (11-15 juillet), Bruges (18), Oudenarde (21), Dendermonde (12 août), Ostende (23), Nieuport (5 septembre), Ath (8 octobre) et Bruxelles (20 février 1746); celle de cette dernière ville surtout fit le plus grand honneur au maréchal de Saxe, et pour lui témoigner sa reconnaissance, le Roi lui accorda des lettres de naturalité (26 avril), que certes il avait bien gagnées.

Cependant le prince Charles avait pris le commandement des alliés; mais ce ne fut que pour rehausser l'éclat des victoires du maréchal. Ce Saxon, que le grand Frédéric avait appelé le premier homme de guerre de son temps, ne voulait pas laisser échapper une seule occasion de justifier une opinion si honorable. Ses savantes manœuvres et son activité firent tomber rapidement au pouvoir des Français Louvain (6 mai), Malines (12), Aerschot, Anvers (19), Mons (11 juillet), Saint-Guislain (25), Charleroi (2 août), et enfin la plus importante de ces places, Namur (19 septembre); mais le mois d'octobre arriva, et, poussé par un sentiment d'humanité, il fit proposer au prince Charles de prendre des quartiers d'hiver. « Je n'ai pas de conseils à recevoir de mes ennemis, » répondit fièrement le prince; et le maréchal, qui vit qu'il fallait l'y contraindre, le provoqua à cette célèbre bataille (11 octobre), qui du village de Rocoux a fait un autre Fontenoy.

Cette fois le Roi fit présent au vainqueur de six pièces de canon prises sur l'ennemi. Le 12 janvier (1747), il fut déclaré maréchal général comme l'avaient été avant lui Turenne et Villars, et comme personne ne le fut depuis.

Pendant cette dernière année, il fit, en un mois, la conquête de la Flandre hollandaise et s'empara de plusieurs places qui n'avaient pas été attaquées sous Louis XIV, parce qu'elles étaient alors jugées imprenables, ou qui avaient résisté au plus grand ingénieur de France, à Vauban.

Digitized by Google

La conquête la plus brillante de cette campagne fut la prise de Berg-op-Zoom (16 septembre).

Les opérations de l'année suivante furent encore confiées à l'infatigable maréchal, et ce fut par le siége de Maëstricht qu'elles commencèrent.

Cette entreprise était d'autant plus importante, que les avantages qui devaient résulter de son succès devaient être immenses. De la prise de Maëstricht dépendait la paix de l'Europe. Le maréchal de Saxe l'avait prédit, et non moins intéressé au repos de son pays qu'à sa propre gloire, il déploya tant d'habileté, tant d'activité, que la ville ayant été investie le 15 avril, les préliminaires du traité de paix furent signés le 30 à Aix-la-Chapelle.

Ainsi la France dut plus que des victoires au maréchal de Saxe, qui, tout en se couvrant de gloire, lui livrait toutes les places qui lui faisaient ombrage et la vengeait de ses affronts : il se fit son bienfaiteur en lui donnant la paix; et l'Europe put respirer.

La paix d'Aix-la-Chapelle, l'événement le plus important peut-être du règne de Louis XV, puisqu'il rétablissait l'harmonie entre les grandes puissances continentales, ferma la glorieuse carrière du maréchal de Saxe.

Après quelques voyages à Dresde et en Prusse, où il fut accueilli triomphalement, il se retira dans son château de Chambord, qu'il tenait de la munificence royale, et où il faisait souvent manœuvrer lui-même le régiment de cavalerie légère qu'il avait formé. Ce corps, qui était composé de dragons et de hulans vêtus à la tartare et armés de lances, était le plus beau et le mieux discipliné qu'on eût encore vu. Six pièces de canon enlevées à l'ennemi défendaient la porte principale du château : cinquante hommes, avec un étendard, y montaient la garde, et seize drapeaux des différentes nations qu'il avait vaincues pavoisaient les murs de son antichambre.

Dans cette magnifique retraite il goûta les seuls momens

Digitized by Google

de vrai repos que la victoire ne vint pas troubler; mais ils devaient être bien courts! Trois ans ne s'étaient pas écoulés lorsqu'une fièvre putride l'enleva (30 novembre 1750), après neuf jours de maladie.

Lorsque la mort le surprit, le maréchal de Saxe, qui n'était âgé que de cinquante-quatre ans, et dont la constitution était d'ailleurs remarquablement robuste, promettait encore d'utiles services: aussi sa perte fut-elle vivement sentie.

On sait quelle était sa force prodigieuse, et l'étonnement du maréchal-ferrant dont il s'amusait à éprouver les fers en les brisant. Son adresse n'était pas moindre; mais les preuves qu'il en donna sont trop populaires pour qu'il soit besoin de les répéter, et il est plus intéressant d'apprécier son caractère que de nombrer ce qu'on pourrait appeler ses tours de force.

Certes, si l'on ne considérait jamais la physionomie d'un homme célèbre que du côté le plus éclairé, il n'y en aurait point dont la mémoire ne dût être bénie sans réserve ou flétrie sans ménagemens. C'est ce qui arrive pour le comte de Saxe; à ne voir en lui que le grand capitaine, il ne peut exciter que l'admiration. Solidité de jugement, expérience consommée, rapidité de coup d'œil, activité, valeur personnelle, sang-froid, à-propos, tout ce qui fait l'homme de guerre, il le possédait à un degré éminent. Précis dans ses ordres, vingt lignes contenaient les dispositions d'une bataille. Voici une de ses formules : — *A gens de cœur, courtes paroles; qu'on se batte.* A ces qualités il joignait le talent de ne jamais se laisser deviner par l'ennemi et de lui arracher souvent son secret. Jamais non plus il ne donnait rien au hasard; et, différant, en ce point, du maréchal de Villars, qui pensait que pour assurer la durée d'une conquête il fallait dépasser le but qu'on s'était proposé, il ne fut pas moins heureux que lui en suivant fidèlement la maxime contraire, — s'arrêter à propos. Son humanité le rendait cher au soldat, qui l'avait entendu dire dans plusieurs siéges :

Digitized by Google

« Mieux vaut différer de quelques jours, que de perdre un « grenadier, qu'il faut vingt ans pour former; » et tout le monde connaît la réponse caractéristique qu'il fit à son médecin, qui l'avait surpris triste et rêveur la nuit qui précéda la bataille de Rocoux.

— « Songe, Senac, » lui dit-il,

> Songe à cette nuit cruelle
> Qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle;
> Songe aux cris des vainqueurs, songe aux cris des mourans,
> Dans la flamme étouffés, sous le fer expirans....

« Et, » ajouta-t-il un moment après avec un douloureux soupir, « tous ces soldats n'en savent rien encore! »

Mais que si l'on fait abstraction du héros pour ne considérer que l'homme, on est forcé de reconnaître qu'il paya un large tribut à l'humanité.

Maurice fut très adonné à ses plaisirs, et, s'il n'obtint pas la main de la duchesse de Courlande, qui l'aurait ensuite élevé avec elle sur le trône des czars, ce fut surtout parce qu'il voulut conduire de front deux intrigues. Cependant, malgré sa légèreté, une femme parvint à le fixer long-temps : c'est la célèbre Lecouvreur, de la Comédie-Française. Il inspira même un sentiment si profond à cette femme, qu'elle porta le *désintéressement* jusqu'à lui envoyer quarante-cinq mille livres dont elle savait qu'il avait besoin pour réussir auprès de la duchesse de Courlande.

La seule passion qui put balancer l'amour dans son cœur, c'était l'ambition : fils et frère de roi, il rêva toute sa vie un trône. Ces deux passions ne s'excluent pas, au contraire; mais ce qui déconcerte l'observateur, c'est la contradiction inconcevable de son caractère et ses actions. Quand on pénètre dans sa vie intime et qu'on le surprend dans un de ses momens d'abandon, on est tout étonné des contrastes qui se rencontrent en lui. Ainsi il est modeste et modéré dans la victoire, et il projette dans son esprit la conquête

Digitized by Google

du monde [1]. Quelquefois il bornait son ambition à des entreprises plus faciles, sinon moins chimériques. Le projet extraordinaire de rendre une patrie aux Juifs l'occupa quelque temps; puis l'idée de régner sur la Corse lui succéda. Enfin il tourna les yeux vers une île lointaine, celle de Tabago, la plus petite des Antilles, que le Roi ne fit aucune difficulté de lui accorder. Mais l'Angleterre et la Hollande s'opposèrent à ce qu'il y formât aucun établissement, et il renonça pour jamais à ses rêves de souveraineté.

On doit croire, par les démarches qu'il fit en divers temps, que ces projets bizarres étaient cependant sérieux; mais au moment de mourir, il sembla en reconnaître la vanité. « Docteur, » dit-il à M. de Senac, que le Roi avait envoyé auprès de lui, « la vie n'est qu'un songe; le mien a été beau, « mais il est court. »

Le maréchal de Saxe était de la religion réformée. Son corps, embaumé par ordre du Roi, fut transporté avec pompe à Strasbourg, où un magnifique mausolée lui a été élevé dans l'église luthérienne de Saint-Thomas : et la Reine, qui sans doute l'avait souvent pressé de se convertir à la foi catholique, dit alors ce mot connu : — « C'est dommage qu'on ne puisse dire un *De profundis* pour celui qui a fait chanter tant de *Te Deum!* »

Le mausolée où sont renfermées les cendres du vainqueur de Fontenoy est le chef-d'œuvre de Pigal; on y trouve ce caractère de grandeur que l'on veut dans les monumens dédiés à la mémoire des hommes illustres. Entouré de trophées, le héros, qui est représenté dans la fleur de l'âge et en habit de guerre, s'avance, la tête nue, le front calme et le

[1] Lorsqu'il paraissait n'ambitionner que la souveraineté de la Courlande, il pressentait déjà qu'elle serait la première marche pour arriver au trône de Russie. Dans cette persuasion, il projetait de discipliner deux cent mille Russes, de marcher à leur tête contre la Turquie, d'entrer dans Constantinople, et, souverain d'un empire qui se serait étendu de la Pologne aux frontières de la Perse, et de la Suède à la Chine, de se faire enterrer dans Sainte-Sophie.

Digitized by Google

regard serein. Cependant, on se sent involontairement ému en le voyant poser un pied sur les marches du tombeau que la Mort, couverte de voiles funèbres, entr'ouvre en l'appelant à elle : on partage la douleur profonde de la France échevelée qui se jette devant ses pas : on comprend que ce Génie en larmes, éteignant son flambeau, étouffe avant le temps une de nos gloires nationales.

Ernest de Ginoux.

Digitized by Google

THE ASTOR LIBRARY
NY

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MADAME GEOFFRIN

(MARIE-THÉRÈSE RODET),

NÉE A PARIS, LE 2 JUIN 1699; MORTE EN 1777.

Au dix-huitième siècle, lorsque les supériorités de la naissance et du rang, celles du talent et même du bel esprit, dominaient la société, on a vu arriver à la célébrité une femme née et mariée dans la classe moyenne, ayant un bon sens beaucoup plus remarquable que son esprit, et ne possédant aucun don, aucun avantage extraordinaire. Mais grâce à une bienveillance naturelle et communicative, à un heureux mélange de force et de modération, de tenue et de douceur, elle a attiré dans sa maison l'élite de la nation française, les princes et les grands seigneurs étrangers, les représentans des premiers souverains de l'Europe. Bien plus : des souverains eux-mêmes, après avoir recherché sa correspondance, l'ont traitée, dans leurs propres états, avec des égards tout particuliers. Nous allons voir si cette singularité, cette sorte d'exception, ne s'explique pas par le développement du caractère de madame Geoffrin, par le tableau de sa vie, simple pourtant, uniforme et sans grands événemens.

Le père de Marie-Thérèse Rodet était valet de chambre de madame la Dauphine; sa mère appartenait au second rang de la bourgeoisie. Les ayant perdus l'un et l'autre dans sa première enfance, elle resta chez une grand'mère à qui l'intelligence tenait lieu de savoir, et qui avait une tête bien faite, avec un cœur droit. Elle dut à cette grand'mère son éducation, car on ne peut pas dire son instruction, et elle en a rendu compte d'une manière attachante dans une lettre à l'impératrice Catherine II.

Digitized by Google

On lui fit épouser, à quinze ans, M. Geoffrin, caissier intéressé dans l'entreprise de la manufacture des glaces de Saint-Gobain, et qui prenait le titre de lieutenant-colonel de la milice bourgeoise de Paris. On croit assez généralement que c'est à lui que s'applique l'anecdote de cet homme aussi peu tourmenté par sa mémoire que par son imagination, et qui, ne lisant que le même livre, qu'on lui rendait toujours comme nouveau, trouvait seulement de temps à autre que l'auteur se répétait un peu. C'est encore lui, dit-on, qui suivait tout d'un trait dans l'Encyclopédie les lignes coupées d'une page à deux colonnes, et finissait, au moment de tourner le feuillet, par s'apercevoir de quelque incohérence dans les idées. L'un et l'autre fait peut n'être pas vrai, mais on les répète parce qu'on veut toujours qu'il ait manqué quelque chose d'essentiel au mari d'une femme célèbre.

Madame Geoffrin, n'ayant pas trouvé, lorsqu'elle devint veuve, une grande fortune, l'augmenta par l'économie, qu'elle appelait si bien « une source d'indépendance et de libéralité. » Exercice de sa bonté naturelle, bienfaisance éclairée et amour extrême de la considération publique, on pourrait résumer ainsi toute son histoire. La considération surtout était son but, son but continuel; mais elle la voulait à la fois étendue et tranquille, calculant tout pour que rien chez elle n'excitât l'envie, que le mouvement n'y fût jamais du trouble. Faire tout le bien possible et respecter les convenances établies, n'est-ce pas se mettre à l'abri de tout reproche, éviter tout écueil?

Le matin, après avoir réglé l'ordre de sa maison, qui était bonne, sans aucun faste, elle faisait des visites de bienséance, ou, pour « ne pas laisser croître l'herbe sur le chemin de « l'amitié. » Elle entrait ensuite chez les artistes, les stimulait, flattait leur amour-propre; mais avant de les appeler chez elle et d'y faire porter leurs ouvrages, elle avait commencé par accueillir les gens de lettres, qui étaient alors les dispensateurs de la renommée. Elle ne se bornait pas à leur offrir sa table, et à leur faire de petits présens fort utiles,

Digitized by Google

comme madame de Tencin, à la mort de laquelle elle s'était arrangée pour qu'ils crussent n'avoir fait que changer de salon : elle les aidait de sa bourse, de son crédit, et ajoutait au mérite de la générosité celui de ne blesser en rien la délicatesse la plus susceptible.

On eût dit que c'était son affaire principale de rapprocher et des gens en place et des grands les deux classes d'hommes qui viennent d'être signalées. Ceux-ci y gagnaient de bonnes manières, un langage épuré, élégant ; mais aussi des encouragemens et des avantages plus solides. On est obligé de s'avouer que, dans le siècle précédent, une vie retirée, méditative, studieuse, était, pour les savans et pour les littérateurs de profession, bien plus favorable au développement des idées, des connaissances et des sentimens intimes qui font les bons ouvrages. Plus tard, c'est la vie du monde, ce sont les discussions hardies, les succès et la corruption des salons, qui ont poussé à l'esprit d'irréligion et aux attaques contre le gouvernement ceux à qui est resté le nom de *philosophes* du dix-huitième siècle.

Mettant un prix infini à son commerce avec les grands seigneurs, madame Geoffrin ne les voyait pas beaucoup chez eux, s'y trouvant assez mal à l'aise ; mais elle leur donnait le désir de venir chez elle, par « une coquetterie imperceptiblement flatteuse, comme a dit Marmontel.... les recevant ensuite avec un air aisé, naturel, demi-respectueux et demi-familier..... toujours sur la limite des bienséances, qu'elle ne passait jamais. »

Ses protégés, devenus ses amis, lui avaient en même temps l'obligation de se trouver présentés, eux et leurs productions, aux ambassadeurs et aux voyageurs européens, avides de rencontrer chez elle tous les personnages marquans du pays et de jouir des avantages d'une conversation tour à tour instructive et légère, toujours de bon goût. Ce qu'on appelle aujourd'hui un *touriste* aurait cru avoir perdu son temps à Paris, s'il n'avait pas été en rapport avec madame Geoffrin et ses principaux habitués.

Digitized by Google

Elle donnait deux dîners par semaine. Le lundi était consacré aux artistes, et le mercredi aux gens de lettres. Elle invitait avec eux les étrangers les plus intéressans, les plus aimables. On n'y voyait, en femmes, que mademoiselle de Lespinasse, cette personne d'une sensibilité si ardente, et qui a passé aussi à la postérité, grâce à son esprit, à son art de faire valoir les autres, et à ses amours si malheureusement fameuses.

On se mettait à table vers 2 heures : depuis 4 ou 5 jusqu'à 10, les visites se succédaient sans interruption. Madame Geoffrin avait, de plus, du monde à souper assez souvent, souper frugal, d'ailleurs, et qui était réservé pour sa société la plus intime, mais dont le public s'occupait parce qu'elle y appelait parfois un petit nombre d'hommes et de femmes distingués du grand monde. Marmontel, qui était des dîners du lundi et du mercredi, obtint, avec Gentil-Bernard, place à cette table choisie, et son amour-propre en fut pleinement satisfait.

Il sera question à la fin de cette notice d'une époque où l'attachante et habile maîtresse de maison cessa, par un autre motif que l'économie, de tenir le même état. Comme l'avocat Linguet plaisantait sur cette réforme un bel-esprit qui était dans le cas de la regretter : « Croyez-vous donc, monsieur, dit celui-ci, que madame Geoffrin n'ait dû qu'à ses dîners la société brillante qui lui a fait tant d'honneur dans le monde ? — Non assurément, répondit Linguet : je crois que c'est aussi à ses soupers. »

On n'allait pas uniquement chez elle pour y trouver tous les genres de bonne compagnie : on y allait pour jouir d'elle-même, de ses qualités attrayantes, de tout ce qu'il y avait de piquant dans la singularité de son caractère, qui était vif jusqu'à la brusquerie, et cependant tempéré par la sagesse de son esprit, par la bienveillance de son âme. Il est certain que madame Geoffrin avait un caractère décidé, quoique sans traits absolument tranchés.

Personne n'attachait plus de prix à l'opinion, n'en saisis-

Digitized by Google

sait mieux les mouvemens. Si elle ne la suivait pas en tous points par sa conduite, elle la prenait pour règle dans la plupart de ses jugemens, et en littérature surtout. Quand Helvétius eut donné son livre *de l'Esprit*, il dit à ses amis : « Voyons comment madame Geoffrin me recevra. Ce n'est qu'après avoir consulté ce thermomètre de l'opinion que je pourrai savoir quel est le succès de mon ouvrage. »

Son esprit, juste, fin et perçant, n'ayant été façonné que par le commerce du monde, elle n'avait, hors cela, que des notions assez légères et communes de tout ce qui est du domaine de l'intelligence. Aussi était-elle la première à se déclarer ignorante. Quoi qu'il en soit, le tact qui lui était propre suffisait pour l'empêcher de paraître étrangère aux entretiens d'un ordre élevé, qui avaient lieu en sa présence, ne parlant que de ce qu'elle sentait et savait très bien.

Le dessin n'avait pas plus été pour elle un objet d'étude que les lettres; et cependant elle protégea avec un égal discernement les peintres, les sculpteurs, les écrivains et quelques uns des maîtres de la science.

Lorsque l'*Esprit des Lois* parut, elle se montra particulièrement digne d'apprécier ce beau livre. Fort liée alors avec Montesquieu, qui depuis crut avoir ses raisons pour dire et pour écrire du mal d'elle, elle lui adressa directement, dans une lettre fort bien faite, les témoignages de son admiration, n'ayant pas l'air de savoir qu'il en fût l'auteur. Ce genre de cajolerie ne pouvait manquer son effet, même sur un homme supérieur.

L'instinct de madame Geoffrin, et sa conception très nette, lui fournissaient dans la conversation le tour et les termes qui convenaient le mieux. Si, assez fréquemment, elle employait des images et des expressions familières, triviales même, elle les relevait par le grand sens qui en était comme inséparable; et plusieurs mots d'elle, tout-à-fait pittoresques, ont acquis l'autorité des proverbes.

Ses comparaisons étaient presque toujours tirées des arts et des occupations non intellectuelles des hommes : elle n'en empruntait que très rarement à la belle nature, qui l'intéres-

Digitized by Google

sait bien moins que la société. On eût dit qu'elle manquait de ce sentiment qui unit l'homme aux objets inanimés ; qui, à la vue du ciel et des plus belles merveilles de la création, nous fait retrouver dans l'univers une portion de nous-mêmes. Point de chaleur passionnée dans ses paroles, point de vif élan de l'âme, point de *poésie*, s'il est permis d'employer ici un tel langage ; mais elle présentait de ces rapports éloignés, imprévus, qui frappent tout à coup l'imagination ; et on pouvait répéter comme éloge, après l'avoir entendue, une formule dont elle faisait souvent usage pour arrêter, et non pour encourager la trop grande liberté de penser : *voilà qui est bien.*

Son vrai talent était de raconter, sans apprêt, sans prétention, comme si elle n'avait pensé qu'à donner l'impulsion à plus habile ou mieux inspiré qu'elle. Elle dit, un jour, à un jeune seigneur qui, soupant chez elle, découpait péniblement une volaille, et ne se tirait pas mieux d'un long récit : « Permettez-moi, monsieur, de vous apprendre qu'à « votre âge, il faudrait toujours avoir de grands couteaux et « de petites histoires. »

Si c'était son tour de rapporter un fait, un bon mot, et qu'on lui demandât de citer son auteur, « Je ne me souviens plus, répondait-elle, qui est-ce qui est venu attacher cette épingle à ma pelotte. »

Savoir prendre l'esprit de tous les âges, et ne pas perdre l'esprit du sien, c'est se procurer un double bonheur. Tel était le secret de cette femme toujours judicieuse et mesurée. Elle se plaisait à redire que ses goûts et ses années avaient été constamment comme deux chevaux bien attelés. Elle avait même une tendance vers l'âge prochain, afin de faire tout par gradation : c'est probablement dans cette pensée qu'elle avait adopté de bonne heure une parure noble à force de simplicité, qui ne variait jamais et semblait inventée pour convenir à une belle vieillesse. Aussi un homme d'esprit prétendait-il que toutes les femmes se mettaient comme la veille ; que madame Geoffrin seule était toujours mise comme le lendemain.

Digitized by Google

Elle faisait ainsi de l'âge avancé le but et non le terme de la vie. On aime à savoir qu'elle trouvait, à soixante-dix ans, qu'il n'est jamais trop tard pour se corriger, qu'il faut y travailler tous les jours : maxime passée du christianisme dans la raison humaine. Si quelqu'un lui alléguait comme objection : « Je suis trop vieux, mon pli est pris, » elle lui fermait la bouche par ces mots : « C'est précisément ce pli qu'il « faut effacer, fût-ce même à la veille de mourir. »

Ayant vu un si grand nombre des hommes illustres de son siècle, elle avait découvert avec sagacité leurs défauts caractéristiques, leurs manies. Elle en faisait des portraits piquans, sans malice pourtant. Quant à ses amis, c'était en face qu'elle leur disait leurs vérités et d'une manière assez vive, quoique sans grand espoir de les faire changer entièrement. Elle traitait ainsi, par exemple, Fontenelle, homme passablement égoïste, et il avouait qu'elle avait *toujours raison*; mais ajoutait : « Elle a *trop tôt raison.* »

Si la simplicité était chez elle un calcul, on ne peut nier qu'il lui ait bien réussi. Il est difficile cependant d'admettre une telle combinaison dans la personne qui, entendant vanter en thèse générale la simplicité de caractère et de conduite, dit tout de suite : « Il y a tant de gens qui l'affectent ! Mais « M. de Malesherbes, voilà un homme simplement simple ! »

Il fallait la voir dans son fauteuil, les mains presque recouvertes par de longues manches plates, diriger la conversation, sans qu'on aperçût le fil qui mettait tout en mouvement, laisser les autres en faire les principaux frais, et placer avec adresse chacun dans son jour le plus avantageux, au moyen de quelques questions, ou de mots jetés en passant, qui inspiraient les paresseux d'esprit, donnaient de la confiance aux hommes et aux femmes timides ! L'art d'animer ainsi un cercle dont on doit être le centre, le talent de maîtresse de maison, en un mot, n'est point perdu en France, et il est, à Paris surtout, des femmes à citer comme d'excellens modèles. Mais comment cet art, ce talent, pourraient-ils se produire aussi bien qu'autrefois, dans nos réunions sans gêne et quelquefois sans politesse, presque toujours vides, soit que la foule

Digitized by Google

bruyante les assiége, soit que l'ennui taciturne y règne à son aise ?

Madame Geoffrin s'était exercée à lire dans le cœur humain ; elle connaissait à fond les mœurs et les usages du monde. Le savoir-vivre était pour elle la science suprême, et on aurait pu lui demander des conseils pour bien analyser les hommes, les femmes plus encore peut-être, comme aussi pour ne s'écarter dans aucun cas des règles de la prudence. Elle ne se laissait jamais entraîner, et les âmes sensibles jusqu'à l'ardeur auraient pu être tentées de la plaindre d'avoir mis ainsi son existence au régime : mais c'est qu'elle soignait son bonheur comme sa santé. Par suite, elle ne négligeait aucune occasion de joindre l'exemple au précepte de la modération. Quelqu'un a avancé qu'afin de conserver l'équilibre en tout, elle n'aimait rien passionnément, pas même la vertu ; mais à coup sûr, elle était loin de manquer de sensibilité ; comment croire en effet à une longue suite de bonnes actions dont les seuls mobiles auraient été l'amour-propre, l'esprit de calcul, le désir de la renommée !

Elle avait réduit sa raison en maximes, afin de l'avoir mieux à son usage. L'abbé Morellet a rapporté plusieurs de ces maximes, qui ont un cachet particulier d'esprit d'observation, sous une forme qui semble parfois un peu paradoxale. En voici qu'on pourrait joindre à celles qui étaient pour elle l'objet d'une pratique constante.

« Les bons caractères ne sont tourmentés que par leurs propres torts : ils ne le sont jamais par ceux d'autrui. Faites des vœux, ajoutait-elle, pour que j'aie des torts envers vous. »

« Ne demandez guère de conseils, dans la crainte qu'on ne vous sache mauvais gré de ne les avoir pas suivis. »

« Faites en sorte, si vous ouvrez un avis, que celui qui vous écoute croie l'avoir lui-même donné. »

Elle avait pour principe essentiel, et même elle avait pris pour devise : qu'il faut beaucoup *donner et pardonner*. Quant au premier point, outre les personnages connus qui ont publié aussitôt après sa mort les obligations qu'ils lui

Digitized by Google

avaient eues, on ferait une belle liste des écrivains qui ont dû à sa bienfaisante amitié fort au-delà du nécessaire, des artistes dont elle a commencé la fortune en même temps que la réputation.

Elle avait aussi à pardonner, puisque sans compter les ingrats, dont elle embrassait systématiquement la défense, elle a trouvé des ennemis et nommément dans son sexe. On a peine à concevoir pourquoi tant de femmes, et même d'un grand mérite, se montrent si sévères pour celles d'entre elles qui, sortant de la sphère ordinaire des devoirs et des vertus de leur sexe, sans toutefois les oublier, aspirent à un but très élevé, madame de Maintenon, par exemple, et sont justifiées par le succès, autorité si puissante dans le monde.

On ne peut nullement comparer le but auquel madame Geoffrin a visé, et qu'elle a atteint; mais obtenir la considération publique est une ambition très noble, d'autant qu'elle ne s'acquiert que par des moyens estimables. Chercher à s'entourer du mérite des autres, pour valoir soi-même davantage, n'a rien de répréhensible. Enfin on ne s'explique pas bien la rigueur de jugement contre les femmes d'une volonté forte, quand la faiblesse a vu souvent l'excuse aller pour elle jusqu'à l'apologie.

Madame Geoffrin eut connaissance de plusieurs satires dont elle était l'objet; la comédie des *Philosophes*, entre autres, livrait au ridicule elle et sa société; mais combien de fois ne fut-elle pas dédommagée, récompensée, par l'affection et la reconnaissance qu'elle recueillait sans avoir rien exigé?

L'occasion s'était présentée pour elle de contracter amitié avec le père et les frères du comte Stanislas Poniatowsky, de ce seigneur polonais dont un caprice de femme couronnée devait faire un jour le souverain de son propre pays. Il vint, lui aussi, tout jeune encore, à Paris, témoigner confiance et attachement à madame Geoffrin; puis il y fit des dettes, fut mis au fort l'Évêque, et tiré de prison par un généreux sacrifice de son amie. A peine monté sur le trône, il lui écrivit : *Maman, votre fils est Roi.*

Digitized by Google

En 1766, invitée, pressée par lui, elle eut, à l'âge de soixante-sept ans, le courage que donne une résolution bien prise et soutenue par le cœur, d'entreprendre ce grand voyage. Son fils roi la reçut avec les recherches de la magnificence et de la grâce la plus ingénieuse. Lui ménageant une surprise aussi aimable que s'ils avaient été jeunes et amans, il avait fait disposer pour elle un appartement distribué, meublé comme celui qu'elle occupait rue Saint-Honoré. C'était la jolie fiction d'*Aline* réalisée.

En passant par Vienne, elle éprouva, de la part de Marie-Thérèse et de son fils Joseph, l'accueil le plus honorable, le plus flatteur. Elle les vit encore à son retour de Pologne, et fut caressée cette fois par la famille impériale tout entière, ainsi que par les grands seigneurs allemands qui avaient fréquenté sa maison à Paris.

On a raconté que, croyant avoir pénétré le projet, si séduisant en perspective, de donner Marie-Antoinette au Dauphin et à la France, elle dit tout bas, un soir, au cercle de l'Impératrice-Reine : « Voici une petite archiduchesse charmante, je voudrais bien l'emporter avec moi. — Emportez, emportez, madame, » dit en souriant Marie-Thérèse, qui avait entendu, ou s'était fait répéter, ce que madame Geoffrin n'aurait pas osé articuler tout haut.

Elle revint chez elle au bout de cinq mois, sans enivrement, sans aucune altération dans sa manière d'être, ni dans son langage, enfin la même que lorsqu'elle était partie. Elle reprit son train de vie accoutumé, et fut visitée alors par plusieurs souverains voyageurs, l'empereur d'Allemagne entre autres.

Rien, absolument rien, ne changea pour elle jusqu'à une époque où sa santé vint à s'altérer. Elle eut en 1776 une maladie qui donna lieu dans sa société à des divisions, à des querelles, et fit, par cette raison, un grand éclat. Les philosophes voulaient absolument attribuer l'état où elle était tombée à des excès de pratiques religieuses, dont le jubilé de cette année aurait été pour elle l'occasion. Sa fille, la marquise de La Ferté-Imbault, très pieuse et possédant plus d'un genre de

Digitized by Google

mérite, mais qui n'avait ni le même caractère, ni les mêmes goûts, ne partageait pas surtout l'indulgence de madame Geoffrin pour certains fanfarons d'incrédulité. Elle crut devoir fermer la porte de la malade à Dalembert, à Marmontel, qui avaient fait long-temps partie de la maison, enfin à d'autres encyclopédistes. Ils s'en plaignirent avec aigreur et même violence. Leur amie, rendue à la vie, ne gronda personne, elle qui avait si fort la réputation de la *grondeuse*, ni sa fille, pour avoir été dure dans la forme, dans les expressions, ni les académiciens, pour avoir tant occupé le public de ce qui ne devait guère sortir de l'enceinte d'une famille. Mais lorsqu'elle fut assez bien rétablie pour rouvrir son salon, elle confirma l'exclusion donnée à ceux qui effarouchaient le plus madame de La Ferté-Imbault.

Il est certain que tant que madame Geoffrin avait craint de se mettre en opposition déclarée avec les coryphées de la philosophie moderne, ce n'était qu'avec sa modération innée, ou acquise, qu'elle s'était livrée à une dévotion que Marmontel appelait *clandestine*, mais qui chez elle était sincère, c'est-à-dire qu'elle mettait à remplir les devoirs de la religion la simplicité qu'elle aimait en tout. Voyant sa fin approcher, et n'ayant plus de difficultés à vaincre, elle professa et pratiqua à découvert ce qu'elle croyait avec pleine conviction. Elle fut frappée de paralysie pendant un an, et conserva un grand calme jusqu'au terme de ses jours, arrivé en octobre 1777.

Aucun de ses amis n'avait été oublié dans son testament, et plusieurs d'entre eux eurent des legs et des rentes viagères : ce qui ne pouvait manquer de faire dire, avec plus de méchanceté que de justice, que les gens de lettres avaient été *payés* pour la louer encore après sa mort.

Après Thomas, l'abbé Morellet et Dalembert, qui furent les premiers à acquitter leur dette de cœur, combien d'auteurs ont, même de nos jours, parlé dans leurs ouvrages de cette femme devenue historique? S'ils n'avaient pas autant détaillé tout ce qui la distinguait et la faisait aimer, on jugerait très bien son genre d'esprit et de caractère d'après

Digitized by Google

des mots heureux et pleins de sens, d'après ses maximes qu'on a souvent répétées, enfin d'après ses lettres, dont quelques unes seulement ont été imprimées, et qui mériteraient de l'être toutes [1], enfin d'après quelques fragmens de sa composition.

En transcrivant pour l'impression ce qu'on voulait faire paraître d'elle, on a effacé plusieurs mots, on a corrigé les fautes d'orthographe. Les femmes du temps de madame Geoffrin péchaient assez souvent dans ce genre-là; mais cela ne tenait pas toujours à une ignorance absolue des règles. Affecter d'écrire moins purement qu'on ne parlait, parmi des hommes même appartenant au premier ordre de la société, était quelquefois un tort volontaire, un des travers du temps.

Au surplus, son style était concis, clair, naturel : il rendait bien sa pensée, ne manquait pas plus de finesse que de justesse. Il avait même de la grâce; en un mot, il s'éloignait des excès comme des défauts qu'on a si long-temps reprochés au style académique.

Recueillez les paroles de madame Geoffrin et les pages qu'elle a écrites; passez en revue ses amis, comptez ses bienfaits, rappelez-vous l'influence salutaire qu'elle a exercée, et vous aurez une idée de ce que peuvent faire d'une femme sans qualités très saillantes une étude souverainement intelligente du monde, une application constante à s'observer et un art de mettre les autres en relief, admirablement calculé pour elle-même.

H. De La Porte.

[1] Il existe d'elle quatre lettres adressées à sa fille, quatre à la marquise de Flavacourt, née de Nesle, et mère de la première marquise d'Estampes, c'est-à-dire de la première femme du marquis de ce nom, qui est mort au commencement du dix-neuvième siècle. Cette portion de correspondance est la propriété de la famille d'Estampes; les autres lettres sont écrites à Dalembert, à Marmontel, à Gentil-Bernard, au baron de Gleicken, et à M. Boutin, receveur général des finances.

Digitized by Google

THE ASTOR LIBRARY
NY

Digitized by Google

JEAN MARIE DE LAUSSEDAT

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

DE JUSSIEU

(BERNARD),

NÉ A LYON EN 1699; MORT LE 6 NOVEMBRE 1777.

(ANTOINE-LAURENT),

NÉ LE 12 AVRIL 1748; MORT LE 15 SEPTEMBRE 1836.

« Les plantes, » a dit Rousseau, qui dut à la botanique les derniers momens heureux de sa vie, et qui, par reconnaissance, voulut la défendre des inculpations qu'on a dirigées contre elle, « les plantes semblent avoir été « semées avec profusion sur la terre comme les étoiles « dans le ciel, pour inviter l'homme, par l'attrait du « plaisir et de la curiosité, à l'étude de la nature...; elles « naissent sous nos pieds et dans nos mains pour ainsi « dire. La botanique est l'étude d'un oisif et paresseux soli- « taire : une pointe et une loupe sont tout l'appareil dont il « a besoin pour les observer. Il se promène, il erre librement « d'un objet à un autre, il fait la revue de chaque fleur avec « intérêt et curiosité; et, sitôt qu'il commence à saisir les lois « de leur structure, il goûte à les observer un plaisir sans « peine aussi vif que s'il lui en coûtoit beaucoup.... »

A l'époque où le Philosophe de Genève écrivait ces lignes (*Introduction aux fragmens d'un Dictionnaire de Botanique*), on pouvait reprocher, avec quelque raison, à la Botanique de n'être qu'une science de mots qui n'exerçait que la mémoire, n'apprenait qu'à désigner les plantes, et répondait pédantesquement à la demande du nom d'une herbe ou d'une fleur, par une longue tirade de mots latins,

Digitized by Google

plus semblables à des évocations magiques qu'à une dénomination raisonnable.

C'était alors le caractère général des travaux en histoire naturelle de ne s'attacher qu'à nommer les êtres, et, dans la préoccupation de ce but si restreint, de préférer, pour l'étude, leurs organes extérieurs, plus faciles à examiner. En botanique, par exemple, les classifications avaient pour but plutôt de distribuer les végétaux, dans l'intention de les déterminer, que pour les rapprocher par groupes naturels. Au moyen d'un petit nombre d'observations, on arrivait promptement à désigner la plante qu'on avait sous les yeux; mais, il faut bien le dire, on n'apprenait rien ou presque rien sur son organisation, ses rapports et ses propriétés. Maîtres de choisir les organes ou les caractères dont l'étude leur semblait plus commode, les Naturalistes faisaient, à l'envi, des systèmes plus capricieux les uns que les autres, et, comme le dit encore Rousseau, « pour remplir des places ou pour « faire des livres, » ne voyant dans les plantes que des instrumens de passions, ils cherchèrent à les plier à leurs idées préconçues, au lieu de les observer dans la nature; matière éternelle de dispute qui ne fit pas connaître une plante de plus, ne jeta aucune véritable lumière sur l'histoire naturelle du règne végétal, et dut causer des rapprochemens désavoués par la nature, ou rompre des réunions formées par elle.

Il suffirait, pour prouver cette assertion, de présenter une courte analyse des principaux systèmes qui ont été successivement produits en Botanique, et qu'on a appelés depuis *Méthodes de tâtonnement*. Nous devons dire que quelques-uns, bien qu'un peu empiriques, sont encore utiles et conservent des sectateurs, parce qu'ils remplissent au moins un des objets de la science, celui de parvenir à nommer les êtres déjà connus et décrits. Nous ajouterons que, si la liberté du choix amena dans cette science plusieurs systèmes de distribution arbitraires, et fondés sur telle ou telle considération spéciale qu'ils mettaient en première ligne, et si ces

Digitized by Google

sortes de conventions provisoires avaient de nombreux inconvéniens, elles avaient du moins l'avantage de porter l'attention sur divers organes des plantes, de les faire mieux étudier et de fixer les connaissances sur des détails positifs, qui ont été des matériaux tout préparés pour la science moderne.

Lorsque l'on veut l'étudier suivant les vrais principes, la Botanique n'est plus, comme autrefois, une science artificielle qui aide seulement à trouver le nom des plantes connues; c'est une science qui observe assidûment la nature, pour reconnaître sa marche dans la composition des groupes de plantes formées par elle, et pour l'imiter dans l'établissement de groupes nouveaux, en se conformant à ses lois immuables.

L'ordre de travaux qui peut seul atteindre un pareil but a été, dans tous les temps, l'objet des méditations des philosophes qui occupèrent leurs loisirs par l'étude des plantes. Sans rechercher, dans la plus haute antiquité, les traces de ces essais plus ou moins ingénieux, qu'il nous suffise de rappeler que Théophraste, disciple d'Aristote, a donné, d'après son maître, une méthode de classification des plantes, qui ne s'appliquait qu'aux cinq cents plantes connues à l'époque où vivait ce Prince des Naturalistes.

C'est à partir du milieu du seizième siècle que se produisirent successivement les divers travaux de cette nature, parmi lesquels on peut citer les systèmes de Césalpin, de Porta, de Gaspard Bauhin, de Morison; mais il faut arriver à la fin du dix-septième siècle pour voir la première tentative sérieuse en ce genre de recherches. « J'ai cru, écrivait « Magnol en 1689, j'ai cru apercevoir dans les plantes une « affinité suivant les degrés de laquelle on pourroit les ranger « en diverses familles, comme on range les animaux : ces « familles ont des signes distinctifs certains.... Comme il a « paru impossible de tirer les caractères de ces familles de la « seule fructification, j'ai choisi les parties des plantes où se « rencontrent les principales notes caractéristiques, telles « que les racines, les tiges, les fleurs, les graines, etc. »

Digitized by Google

Après avoir lu cette notice, le lecteur fera peut-être la remarque que, si Magnol eût pu suivre exactement la marche que la préface de son livre indique très-longuement, Adanson, l'inventeur des familles naturelles, et les Jussieu, qui ont amené ce système à sa perfection, n'eussent eu que peu de chose à faire, car il les avait précédés dans le rapprochement des plantes en vertu de leurs affinités. L'impuissance de Magnol pour atteindre le but élevé qu'il s'était proposé, accuse moins son génie que l'imperfection de la science au temps où il composa son ouvrage.

Le but des divers systèmes de classification des plantes a toujours été l'appréciation de leurs rapports naturels. Ce n'est pas la connaissance des *individus* qui préoccupe le botaniste, et on conçoit, en effet, que le nombre des *individus* étant infini, aucun ne ressemblant à un autre, tous éprouvant de perpétuelles modifications, et tous mourant après un temps plus ou moins long, il n'est au pouvoir de personne d'examiner et de comparer tous ces êtres divers et périssables.

Mais chaque *individu* appartient nécessairement à une *espèce*, et ce qui intéresse vraiment le botaniste, c'est de retrouver l'*espèce* dans l'*individu*, car ce n'est que par l'appréciation de l'*individu*, qu'il peut avoir des notions utiles sur l'*espèce*. Abstraction faite des différences individuelles qui peuvent être produites chez les plantes, par mille circonstances inappréciables, *on retrouve communément, dans l'individu, l'ensemble des caractères qui distinguent l'espèce à laquelle il appartient de toutes les autres espèces du règne végétal.*

C'est à saisir ces rapports mystérieux que s'appliquèrent une succession de grands Botanistes dans le dix-huitième siècle. Comme il était impossible de se livrer à l'étude des végétaux sans les ranger dans un ordre quelconque, on fit des *méthodes artificielles*, et à l'aide d'un petit nombre de caractères observés et comparés avec soin, on composa de vastes tableaux synoptiques où vinrent se placer les espèces connues et celles qu'on découvrait tous les jours.

Digitized by Google

Ce travail s'étendit successivement à tous les organes, parce que chaque Botaniste, reconnaissant l'insuffisance des méthodes existantes, tâchait d'en imaginer une meilleure et de la faire prévaloir.

C'est en 1694 que parut la méthode de Tournefort. La clarté, l'ordre, la précision, la distinguèrent entre toutes les autres; mais c'est surtout par l'établissement rigoureux des genres et des espèces que ce Botaniste rendit de grands services à la science. Malheureusement, il ne connaissait que près de dix mille plantes, et, depuis lui, on en a découvert beaucoup qui ne peuvent rentrer dans aucune de ses *classes*, seule raison, peut-être, qui les ait fait abandonner.

En 1737 parut le système de Linné, et, dès ce moment, la science eut des bases fondamentales dont on ne saurait s'écarter complétement. Ce qu'il y a de remarquable dans cette méthode, c'est qu'elle renferme non-seulement toutes les plantes connues par Linné, mais encore toutes celles trouvées depuis lui. Elle a triomphé du temps parce qu'elle est le plus ingénieux *tableau synoptique* qu'on ait imaginé pour classer les *genres* et les retrouver au besoin. Ainsi, comme moyen d'étude, elle est digne de sa célébrité; mais le but de la science est plus élevé; ce but, c'est la recherche des lois qui rapprochent les plantes en familles, ou, en d'autres termes, la recherche des affinités naturelles, et la réunion des genres en familles à l'aide de ces affinités.

Une longue digression sur ce sujet, qui est du domaine spécial de la science, serait peut-être inutile ici et nous éloignerait trop de notre but, qui est d'apprécier les travaux et la vie des Botanistes illustres dont le nom est en tête de cet article.

En parlant aux lecteurs du *Plutarque français*, je sais bien que je m'adresse à l'élite de la France, mais j'ignore à quel point leurs réflexions se sont portées sur l'histoire naturelle, et je craindrais d'abuser du motif de cette introduction à une biographie, si j'y prenais l'occasion de développer les lois de la végétation, d'exposer l'organisation des plantes,

Digitized by Google

d'en étudier les diverses parties et de décrire les fonctions de chacune, pour mieux déterminer leur importance.

Dans ce rapide aperçu sur l'état de la Botanique, je n'ai pas eu l'intention de faire un tableau de ses tendances et de ses progrès; j'ai seulement songé à inspirer à quelques-uns de mes lecteurs la curiosité d'étudier ces matières, en leur montrant que cette science n'est plus une simple nomenclature, mais que, de nos jours, elle a pris rang parmi les sciences philosophiques.

Parmi les noms qui ont le plus illustré la France depuis un siècle, celui des Jussieu brille au premier rang. Antoine de Jussieu, nommé en 1709 professeur de Botanique au Jardin du Roi, succéda à Tournefort et rendit de grands services à cet établissement. C'est lui qui, en 1719, remit au chevalier Desclieux le pied de café qui a été la souche de tous ceux qu'on a cultivés aux Antilles.

Son frère, Bernard de Jussieu, remplaça Vaillant au Jardin du Roi en 1722; c'est par lui que le nom de Jussieu est devenu européen. La classification qu'il institua, en 1759, dans le Jardin botanique de Louis XV, à Trianon, et les indications qu'il fournit à Gérard pour la publication de sa *Flore de la Provence,* furent comme l'essai de cette méthode nouvelle qui devait changer la face de la science, et, bien qu'elle n'ait été exposée qu'en 1789 par M. Antoine-Laurent de Jussieu, c'est cependant à Bernard qu'il faut reporter la première gloire de cette méthode si simple et si féconde, dont les principes étaient déduits du nombre des cotylédons, de l'insertion relative des diverses parties de la fleur, ainsi que de la présence et de la structure de la corolle. C'est Bernard de Jussieu qui rapporta d'Angleterre les deux pieds de cèdre du Liban dont l'un se voit encore dans le grand labyrinthe du Muséum.

Ce savant, par un excès de modestie bien rare, se défiait trop de ses talens, et ne se décida qu'avec peine à publier un petit nombre de Mémoires; mais son aménité captivait l'attention des élèves qui se portaient en foule au Jardin du

Digitized by Google

Roi pour profiter de ses leçons; et, là du moins, sans que la simplicité de ses habitudes eût à souffrir des démonstrations trop enthousiastes d'un auditoire, il propagea de vive voix sa doctrine, et répandit le goût de la *Méthode naturelle,* objet continuel de ses méditations.

L'esquisse de cette méthode tracée, en quelque sorte, sur le sable, et confiée à un sol que le voisinage de la cour rendait mouvant, y eût été nécessairement effacée par les secousses qui s'y firent sentir; mais Bernard de Jussieu avait assuré la garde de ses connaissances précieuses en les transmettant à son neveu, Antoine-Laurent de Jussieu, digne héritier du savoir profond qui était la seule succession de cette illustre famille.

Joseph de Jussieu, le plus jeune des trois frères, partit, en 1735, avec les astronomes français, pour le Pérou, et ne revint en France qu'en 1771. Il avait une instruction très-variée et fit connaître à l'Europe plusieurs produits de l'Amérique. C'est lui qui découvrit, dans une des vallées des Cordilières, l'Héliotrope odorant; on lui doit aussi des notions précieuses sur différentes espèces de quinquina, et sur l'extraction de la matière fébrifuge de cette plante.

Tels furent les oncles de M. Antoine-Laurent de Jussieu. Tous les trois ont été membres de l'Académie des Sciences.

Leur neveu, l'homme éminent auquel est consacrée cette Notice, fut professeur de la chaire de Botanique au Muséum d'Histoire Naturelle; professeur de matière médicale à la Faculté de Médecine de Paris; Conseiller de l'Université impériale; lieutenant de la Mairie de Paris, de 1790 à 1792; administrateur du département des hôpitaux, à la même époque; directeur du Muséum d'Histoire Naturelle, de 1796 à 1799; administrateur du même établissement, de 1800 à 1802; puis trésorier, depuis 1812 jusqu'en 1826. M. Antoine-Laurent de Jussieu est l'auteur de l'ouvrage intitulé *Genera plantarum secundùm ordines naturales disposita*, et le fondateur de la méthode naturelle des familles végétales.

Antoine-Laurent de Jussieu naquit à Lyon, le 12 avril

Digitized by Google

1748, et, à dix-sept ans, il vint à Paris pour y terminer, sous la direction de son oncle Bernard de Jussieu, ses études médicales et scientifiques. Sa thèse inaugurale de docteur en médecine : *An OEconomiam animalem inter et vegetalem analogia?* fut le début brillant de cet homme célèbre, qui a dû toute son importance scientifique à cette seule idée, et qui, pour un seul travail, aura été jugé l'un des plus beaux génies des temps modernes, parce qu'il a appliqué toute sa vie à ce travail unique, avec une persévérance dont l'histoire de l'esprit humain n'offre peut-être aucun autre exemple.

Nous ne voulons parler, dans cette Notice, ni de ses nombreuses découvertes sur la structure intime des diverses parties de la plante, ni de tant d'expériences aussi utiles que variées auxquelles il dut se livrer pour asseoir sa théorie fondamentale; nous ne rappellerons pas davantage tous les faits de détail qu'il a éclairés des plus vives lumières, soit par des recherches spéciales et qui lui étaient propres, soit par des rapprochemens nouveaux et riches en conséquences importantes. C'est parce que ces divers travaux ne furent que les préludes ou les développemens de son ouvrage du *Genera Plantarum*, que nous les passons sous silence, pour arrêter notre admiration devant l'immortel travail qui est son véritable titre à la reconnaissance du monde, et dont les fécondes applications ont non-seulement changé la marche de la Botanique, mais aussi renouvelé toute l'histoire naturelle et la zoologie en particulier. Exposons, en peu de mots, les principes d'où l'on est parti et la marche que l'on a suivie pour arriver à cette distribution naturelle des plantes.

Il y a, parmi les végétaux, quelques familles reconnues universellement pour naturelles, suivant l'acception donnée précédemment à ce terme : les graminées, les ombellifères, les légumineuses sont de ce nombre. Les botanistes, observant dans chacune de ces familles les organes constans et ceux qui varient, et trouvant que ceux qui sont constans dans l'une le sont aussi dans les autres, jugèrent que les premiers

Digitized by Google

étaient plus importans, et que, dans la formation des familles, l'on devait y donner plus d'attention.

Ayant ainsi classé les organes d'après l'importance qu'ils leur avaient reconnue, ils mirent d'abord ensemble toutes les plantes qui s'accordaient par les organes de première classe; ils subdivisèrent ensuite d'après ceux de la seconde, et ainsi du reste.

C'est ce calcul de l'importance des organes, et son application aux divers végétaux, qui dirigèrent M. de Jussieu dans la formation de ses cent familles primitives, et qui guident encore aujourd'hui ceux qui travaillent, d'après ses vues, à perfectionner ce bel édifice.

On le voit, cette méthode est une espèce de tableau synoptique de toutes les modifications que la nature a introduites dans la conformation des végétaux. Dans ce tableau, les modifications sont rangées d'après leur importance relative, et servent à l'établissement de divisions et de subdivisions successives. Les plantes ainsi disposées ont entre elles des points de ressemblance d'autant plus multipliés et plus importans, qu'elles se trouvent plus rapprochées dans la classification. Par ce procédé naturel, on arrive moins facilement, il faut le dire, à la détermination du nom de la plante qu'on cherche à reconnaître, que si l'on se servait d'un système artificiel; mais les connaissances qu'on acquiert sont bien plus importantes, car, d'après la place qu'une plante occupe dans une classification semblable, on sait tous les traits principaux de son organisation et de son histoire physiologique.

Les conséquences de cette nouvelle manière de voir l'ensemble de la science, se retrouvent dans les applications nombreuses que reçoit la Botanique. On n'avait, autrefois, d'autre moyen de deviner les propriétés chimiques ou médicales des plantes, que la simple observation des espèces. Aujourd'hui, l'on sait que les organes et les sucs homonymes des végétaux analogues ont des qualités semblables, et, par conséquent, toute la théorie de la matière médicale et économique se trouve éclairée par la classification naturelle. Il

Digitized by Google

y a des parties importantes de la culture des jardins et des champs qui dépendent de ces lois générales. La théorie des greffes et des assolemens, par exemple, est bien plus claire pour le botaniste qui connaît la classification naturelle, que pour la grande majorité des jardiniers et des agriculteurs.

Ce qui frappe surtout dans ce procédé nouveau de l'étude des plantes, c'est le caractère philosophique dont il est empreint : que l'on songe, en effet, à ces botanistes du siècle dernier tout occupés à compter des étamines, et à chercher des noms incohérens, et qu'on les compare avec ceux de notre âge qui voient la nature en grand, et connaissent d'autant mieux les moindres détails, qu'ils ont été soutenus, dans des recherches patientes et difficiles, par une connaissance approfondie des lois générales. Par cela seul que nous savons qu'une plante appartient à telle famille naturelle, nous connaissons déjà tout l'ensemble de son organisation, et nous n'y recherchons plus que quelques points variables dans la même famille. La méthode naturelle ne borne pas ses recherches à quelques plantes jetées, comme par le hasard, autour du lieu qui les a vues naître; elle compare les végétations des divers pays et retrouve les lois de leur distribution géographique. A l'exception de quelques contradicteurs que la nouveauté lui avait d'abord suscités, ce difficile et magnifique travail fut, dès son apparition, apprécié par tous ceux qui étaient en état de comprendre son importance, et qui, à chaque découverte de nouveaux végétaux, se sentaient excités à l'étude de leurs rapports, par la singularité de leurs formes et par le besoin toujours croissant de mettre quelque ordre dans cette étude immense.

L'excellence de la méthode et la sûreté des vues d'après lesquelles fut conçu et dirigé le *Genera Plantarum*, a fait dire de cet ouvrage qu'il renfermait l'exposition la plus profonde de l'ensemble du règne végétal, et que cette exposition était aussi élevée par ses principes qu'elle était parfaite dans ses détails.

Digitized by Google

Ce qui atteste cette supériorité, c'est que les idées de Laurent de Jussieu sont restées inattaquables dans leurs bases, depuis cinquante ans qu'il les a mises au jour. Les innombrables découvertes de la science, pendant ce long intervalle, n'ont fait que confirmer cette doctrine, tout en développant ses diverses parties, en y apportant des modifications plus ou moins heureuses, et en perfectionnant ses détails. Et maintenant qu'elle a triomphé de toutes les oppositions, et qu'elle est adoptée universellement sous le nom de *Doctrine Française*, le monde savant tout entier reconnaît la vérité de ce que disait, en 1810, Georges Cuvier, dans son rapport historique sur les progrès des sciences naturelles depuis 1789 : « Le *Genera Plantarum* est un ouvrage fondamental qui fait « dans les sciences d'observation une époque peut-être aussi « importante que la *Chimie* de Lavoisier dans les sciences « d'expériences. »

M. de Jussieu n'a pas moins servi la science par son enseignement que par ses écrits.

Appelé, en 1770, par Buffon, à remplacer Lemonnier, en qualité de professeur de Botanique au Jardin du Roi, et à suppléer son oncle Bernard de Jussieu, que la perte de la vue et son âge avancé tenaient éloigné de sa chaire, il n'a cessé de professer dans cet établissement pendant cinquante-quatre ans, et, en 1824, il guidait encore lui-même une partie des herborisations.

En 1804, il fut nommé professeur de matière médicale à la Faculté de Médecine de Paris, et cet enseignement nouveau, qu'il exerça durant dix-neuf ans, servit encore au développement et à l'application de ses grandes théories.

Dépouillé de cette chaire, en 1824, par l'ordonnance qui écarta de la Faculté de Médecine dix de ses plus anciens et de ses plus illustres professeurs, il y fut rappelé en 1830, mais ne put profiter de cette tardive justice. « Je suis trop « âgé, » disait-il aux collègues qui le pressaient de revenir prendre la chaire dans laquelle il n'avait pas été remplacé, « je suis trop âgé pour vous être désormais utile; ma place

Digitized by Google

« sera plus avantageusement remplie par un homme plus « jeune et plus actif ; je servirai mieux la science en m'abste- « nant, et en vous laissant la faculté de choisir, parmi les « nouvelles réputations, un savant digne de vous. »

On ne peut oublier que, dans le même temps où il agrandissait, par ses admirables travaux, le domaine illimité des sciences naturelles, M. de Jussieu rendait encore au pays d'immenses services dans l'ordre administratif. Lieutenant de la Mairie de Paris, de 1790 à 1792, il dirigea en chef le département des hôpitaux, et c'est à lui qu'on doit un des premiers Mémoires qui ont aidé à l'organisation de cette importante administration.

M. de Jussieu fit partie, en 1808, du Conseil de l'Université. Dans la distribution des affaires, il se trouva spécialement chargé des Facultés de Médecine, et on lui doit, en grande partie, les développemens que reçurent ces institutions naissantes. Il a laissé, là comme ailleurs, pour tous ceux à qui les sciences sont chères, des exemples qu'il est bon de ne pas perdre de vue, et le souvenir de l'admirable bonne foi, de l'exquise sagacité, et de la persévérance qui l'ont soutenu et dirigé dans toutes les entreprises de sa vie.

Puisque l'occasion s'offre ici d'elle-même, il est juste de faire remarquer que M. de Jussieu avait, dès 1811, provoqué la plupart des mesures qui, dans ces dernières années, ont apporté de si heureux changemens à l'enseignement et à la pratique de la médecine et de la pharmacie.

En rappelant cette circonstance, nous ne songeons pas à diminuer la part qu'a eue dans ce résultat l'activité de ses successeurs; mais nous nous préoccupons, plus qu'on ne l'a fait, du devoir de reporter à leur illustre auteur l'initiative de ces salutaires réformes; et nous croyons rendre à ces mesures un hommage particulier, en tirant de l'oubli leur véritable et glorieuse origine.

Depuis que les professeurs du Jardin du Roi, devenu le Muséum d'Histoire Naturelle, furent aussi administrateurs de cet établissement, M. de Jussieu ne cessa de coopérer acti-

Digitized by Google

vement à leur travail. Le nouvel état de choses que le législateur a voulu faire succéder au gouvernement parfois mobile et indécis des surintendans, a été, pour ce grand établissement, une ère nouvelle de richesses et de prospérité. La loi du 10 juin 1793, en réunissant les fonctions de gardes et de conservateurs aux fonctions du professorat, et en attribuant à chacun des membres du Muséum des droits communs et un traitement semblable, leur avait assigné un but unique : l'enseignement des sciences naturelles, prises dans toute leur étendue, et appliquées particulièrement aux progrès de l'agriculture et du commerce. Dans cette habile combinaison, les professeurs sont chargés de l'administration du Muséum, qui n'a pu que gagner à cette organisation si heureusement réalisée d'une division absolue du travail scientifique, et d'un partage commun de l'autorité en ce qui touche les décisions économiques. L'on aurait pu craindre, avant une semblable épreuve, que le zèle de chaque professeur, animé par l'amour de sa science, lui fît plaider exclusivement les intérêts de son enseignement particulier; mais l'expérience de près de cinquante années a prouvé constamment que la sagesse désintéressée de tous savait arrêter le zèle exclusif à l'instant où il pouvait devenir dangereux, et que l'assemblée régulatrice était calme et impartiale, en raison même de l'équilibre qu'y produisaient tous les intérêts personnels.

C'est parce que la haute raison et l'expérience de M. de Jussieu l'avaient convaincu de la nécessité de maintenir l'organisation qui produisait une si heureuse harmonie, et qui avait porté rapidement le Muséum à un si haut degré de splendeur, qu'il ne vit pas sans inquiétude les modifications que le Gouvernement voulut apporter à cet établissement, vers le commencement de ce siècle. Son éloignement pour de pareilles tentatives fut poussé si loin, qu'il n'hésita pas, lui d'ordinaire si calme et si retiré, à protester énergiquement, auprès du pouvoir, contre des mesures qu'il considérait comme la ruine du Muséum. J'ai eu sous les yeux des témoignages nombreux du courage et de l'abnégation qu'il montra

Digitized by Google

dans cette circonstance, et je publie l'une des lettres qui m'ont été communiquées, parce que, d'une part, elle ne peut qu'honorer sa mémoire, et que, d'une autre part, elle répond d'elle-même à des doutes peu bienveillans que j'entendais émettre, il n'y a pas longtemps encore, sur le désintéressement et la modestie de cet homme célèbre.

Cette lettre est à la date du 30 octobre 1800 ; elle répond à la décision rendue par le Ministre de l'Intérieur de cette époque, qui, voulant faire régir tous les établissemens publics, chacun par un seul Administrateur de son choix, avait nommé M. de Jussieu Administrateur du Muséum d'Histoire Naturelle.

« Citoyen Ministre,

« Ayant été absent hier une partie de la journée, je n'ai « reçu que très-tard, en rentrant, la lettre dont vous deman- « diez la réponse dans le jour. Elle est conçue en termes flat- « teurs pour moi, mais, en même temps, elle me met dans un « véritable embarras. L'expérience du passé me fait croire « que la mesure générale d'administration établie par vous « dans les établissemens publics ne convient pas au Muséum, « qu'elle tend à dissoudre l'égalité et l'union, sans lesquelles « tout l'édifice de sa prospérité croulera tôt ou tard, et dès « lors, je ne dois pas me laisser séduire par le plaisir de « commander seul. Cette dissolution serait très-rapide si un « administrateur étranger, revêtu des pouvoirs que vous lui « attribuez, était introduit dans ce lieu. Votre arrêté, inter- « prété naturellement, suspend toutes les inspections parti- « culières de chaque professeur, sur la partie qui lui est « propre, ou ne les lui laisse que d'une manière trop subor- « donnée à l'administrateur. Dès lors, chacun d'eux s'en « tiendra à l'enseignement et laissera à ce dernier les travaux « de conservation, de disposition des objets, de correspon- « dance, d'envois dans les départemens, de nomenclature « des objets envoyés, de naturalisation de ceux qui habitent

Digitized by Google

« d'autres climats. Un savant de l'ordre de ceux réunis au « Muséum n'aime point à se charger d'une fonction qu'il n'a « que par la déférence d'un administrateur préposé, et que « celui-ci peut lui retirer. Sous les intendans du Jardin, « chaque professeur prenait peu d'intérêt à l'établissement, « se tenait à l'écart; la même chose arrivera sous l'adminis- « trateur, et l'établissement cessera de prospérer.

« Nous avons rédigé en commun des observations qui « doivent vous être remises aujourd'hui, et dans lesquelles « l'expérience est citée à l'appui du raisonnement. J'ose vous « prier de les lire avec le même sentiment qui les a dictées. « Il n'est question ici que du bien de l'établissement, et les « professeurs ne prétendent point opposer de résistance. Ils « ont pensé qu'il était de leur devoir de vous présenter le « tableau exact de la situation actuelle du Muséum, de « l'étendue de ses travaux indépendans de l'enseignement, « lesquels ne peuvent être exécutés que par une société « d'hommes instruits.

« Si, après les avoir lues, vous persistez dans votre déci- « sion, j'accepte la place, mais seulement pour éviter un « administrateur étranger, dont la présence serait le signal « d'une dissolution certaine, et dans l'espoir que vous ne « tarderez pas à restituer au Muséum ses véritables moyens « de prospérité.

« En me résignant ainsi, je crois faire un sacrifice, parce « que je risque d'encourir quelque blâme et de perdre l'affec- « tion de mes collègues, dont je ne puis me passer; mais il « faut s'exposer à un inconvénient pour en éviter un plus « grand.

« Recevez donc, Citoyen Ministre, mon acceptation comme « momentanée, comme très-subordonnée à la décision que « vous prendrez après avoir lu nos observations, et croyez « que ma plus grande satisfaction serait de rester confondu « avec mes collègues et de n'administrer que conjointement « avec eux.

« Salut et respect,

« JUSSIEU. »

Digitized by Google

Ce trait de désintéressement si remarquable n'apprendra rien à ceux qui ont eu le bonheur de connaître M. de Jussieu, et qui ont pu savoir combien cette âme élevée était animée de l'amour du bien public. Ce que nous devons dire pour ceux qui ne l'ont pas connu, c'est que cet homme considérable s'est trouvé mêlé aux plus rudes secousses de nos époques de transitions et d'épreuves, sans avoir reçu l'atteinte des mauvaises passions qui s'agitaient autour de lui. Personne ne porta plus loin que M. de Jussieu les qualités de l'âme et de l'intelligence qui désignent un nom au respect de la postérité; modeste autant que savant, il s'est montré fidèle, toute sa vie, aux principes sévères d'équité, de droiture et d'honneur, patrimoine glorieux que lui avaient légué ses pères, et que ses enfans ont reçu de lui. Laurent de Jussieu peut être proposé comme un sujet d'admiration à ceux qui aiment à trouver dans un homme de génie l'amour de la vérité, la noblesse et la bonté du cœur, une probité inflexible, une honorable simplicité de caractère, et une rectitude infaillible de l'esprit.

Achille Comte.

Digitized by Google

THE ASTOR LIBRARY
NY

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

BUFFON

(GEORGES-LOUIS LE CLERC COMTE DE),

NÉ A MONTBARD, LE 7 SEPTEMBRE 1707; MORT A PARIS, LE 16 AVRIL 1788.

La Bourgogne semble une terre de prédestination pour la haute éloquence. Laissant de côté les renommées secondaires dont elle fut le berceau, il suffit de citer saint Bernard, Bossuet et Buffon. Ces grands noms sont la gloire de la France, et l'Europe n'a rien à leur opposer.

Du sein des ténèbres à peine éclaircies du moyen âge, saint Bernard a fait briller une lumière qui éclaire le douzième siècle, et dont l'éclat n'est pas obscurci après sept cents ans. La douceur et la véhémence de son langage, son inaltérable bon sens et l'invincible ardeur de sa foi, ont marqué ses écrits du signe de la durée, et son génie, en reproduisant les mâles beautés des Pères de l'Église, annonce et prépare cette seconde floraison de l'éloquence religieuse qui doit s'épanouir, au siècle de Louis XIV, sous la double influence de la foi et de la civilisation. Or, c'est encore un fils de la Bourgogne qui brille au dessus de tous dans cette époque lumineuse, Bossuet, l'oracle de l'Église de France, comme saint Bernard fut celui de l'Europe catholique au moyen âge. Tous deux offrent dans leur éloquence le caractère particulier à leur province qui, placée entre le nord et le midi, semble n'avoir pris que les heureuses qualités de deux natures opposées, tempérant les feux du midi par le calme du nord, et réchauffant le bon sens propre aux races du septentrion par la vivacité et l'élan du génie méridional.

Digitized by Google

Saint Bernard et Bossuet, vivant, l'un dans un siècle de ferveur, l'autre dans une époque de croyance paisible, ont porté sur les vérités de la religion la force de leur intelligence et le mouvement de leur imagination. Buffon, né dans un siècle positif où la religion était flétrie par la raillerie et la morale ébranlée par le doute, s'anima par la contemplation de la nature, et, mêlant la science à l'enthousiasme, célébra, en les décrivant, les merveilles de la création matérielle : il ne vit que l'œuvre sans remonter à l'auteur; mais la variété saisissante des forces soumises à son examen, la puissance mystérieuse des agens de la nature, la beauté empreinte dans tous ses ouvrages, devaient tenir éveillé dans son âme le sentiment de l'infini, et, par là, cette noble émotion, cette admiration sans mélange qui fortifie, qui épure, qui transporte l'esprit de l'homme. Le temps de l'éloquence religieuse était passé, celui de l'éloquence politique n'était pas encore venu; l'Église semblait s'abîmer, la patrie n'était qu'une espérance : Buffon s'inspira de la nature, qui ne décline jamais, la nature toujours présente, dans son inaltérable grandeur, pour émouvoir ceux qui l'aiment et qui cherchent à la comprendre.

Buffon occupe une place à part dans le dix-huitième siècle. Il a atteint, par la force et la majesté de son génie, par le choix de ses travaux, par l'ascension calme, continue et vigoureuse de son essor, ces hauteurs sereines que ne troublent jamais les agitations d'en bas ni les passions ardentes des contemporains. Ses trois rivaux de gloire, Montesquieu, Voltaire, Rousseau, n'ont pas eu comme lui la pleine possession, la pure jouissance de leur renommée; elle leur a été vivement disputée : le mouvement des idées, la révolution des doctrines morales et religieuses, les exposent à des retours soudains, leur préparent de nouveaux combats et des éclipses passagères : Buffon n'a rien à craindre des caprices de la postérité, et, privilégié entre tous, il a goûté, dans les suffrages unanimes de son siècle, les prémices de sa radieuse et paisible immortalité.

Digitized by Google

Comment apprécier dignement cette grande destinée littéraire; comment se faire écouter après le maître de la critique moderne, qui, dans cinquante pages [1] au-dessus de l'éloge, a jugé en dernier ressort la vie, la science et le style de l'historien de la nature. M. Villemain a dérobé tous ceux qui devaient le suivre dans la même carrière et ne leur a laissé d'autre ressource, pour se défrayer, que l'emprunt: heureusement il leur est permis, sinon d'acquitter la dette qu'ils contractent, au moins de l'amortir en se dégageant par un aveu sincère et une vive admiration. Ce parti nous coûte peu, ou plutôt nous y trouvons le double avantage de remanier les idées de l'illustre écrivain et de les lui rapporter. Quant à son style, il est trop bien protégé contre toute tentative d'usurpation. La perfection est, en pareille matière, le plus sûr des remparts et la meilleure sauvegarde.

Georges-Louis Le Clerc, comte de Buffon, naquit à Montbard le 7 septembre 1707; au moment où toutes les splendeurs du règne de Louis XIV, successivement éclipsées, laissaient la France, avec le souvenir de longs désastres noblement supportés, sous le poids d'un ennui profond, attendant, non sans impatience, le moment qui la délivrerait d'une insupportable contrainte et du joug de ce despotisme qui, dépouillé de ses rayons, ne laissait plus sentir que des entraves. Ainsi, quand s'abaissent les grandeurs du passé, commencent à poindre celles de l'avenir : Montesquieu et Voltaire étaient nés, et Rousseau devait suivre après quelques années. Le père de Buffon, Benjamin Le Clerc [2], conseiller dans le parlement de Bourgogne, où le goût des lettres s'unissait à la sévérité des mœurs parlementaires,

[1] *Tableau du dix-huitième siècle*, première partie, 2e vol., pag. 351 à 403.

[2] Le père de Buffon mourut (en 1775) âgé de quatre-vingt-treize ans. Buffon en avait soixante-huit lorsqu'il perdit, plein de vertus et d'années, suivant ses expressions, cet homme vénérable, dont il déplora la perte avec un sentiment de profonde douleur. (*Réponse au discours de reception de M. le chevalier de Chatellux.*)

Digitized by Google

voulut donner à son fils une éducation qui développât les germes heureux que cet enfant avait reçus de la nature, et qui le mît au niveau des fonctions honorables qu'il prétendait lui léguer. Son orgueil paternel n'allait pas au delà. Plus tard Buffon aimait à rappeler, outre la tendresse d'un père vénéré, la supériorité de l'esprit de sa mère à laquelle il rattachait les grandes facultés de son intelligence. « Ce souvenir lui plaisait, dit M. Villemain, par tendresse de fils et par induction de naturaliste. » C'est qu'en effet l'expérience semble prouver que l'intelligence se transmet en changeant de sexe. On s'étonne souvent qu'un homme de génie naisse d'un homme obscur et vulgaire, mais qu'on regarde son berceau et l'on y trouvera toujours, sous les traits d'une mère dévouée, une femme supérieure. Lucrèce avait déjà dit : *Maternoque mares de sanguine crescunt.*

Buffon fit ses études au collége de Dijon, et il y montra cette puissance de travail, cette ardeur soutenue et infatigable qu'il a prise pour la cause de son génie [1] et qui n'en était que le signe. Dès lors commence cette longue et vigoureuse végétation, cette croissance régulière et constante dont la vie de Buffon nous présente le développement, comme ces chênes de nos forêts qui poussent chaque année de nouvelles branches autour de leur tronc plus vigoureux, jusqu'à ce que leur tête séculaire annonce, en se couronnant, que la vie se retire. Buffon ne cessa pas de se fortifier, tant qu'il vécut, de sorte que la mort, qui limita les jours du noble vieillard, put seule arrêter cette sève qui multipliait sans interruption les rameaux de son génie. Nous allons suivre cette merveilleuse progression dans l'énumération de ses travaux.

La nature avait doué Buffon avec une faveur marquée. Une figure noble et régulière, une taille élevée, une constitution robuste, capable de résister aux fatigues du plaisir et du travail; une âme facilement émue par le spectacle des

[1] « Le génie n'est qu'une longue patience. » (Buffon.)

Digitized by Google

grandes choses, propre à en conserver l'image et à la reproduire; une intelligence assez déliée pour saisir, au besoin, les moindres détails; une imagination de cette espèce supérieure qu'on peut considérer comme une plus grande chaleur et une plus vive lumière de la raison, brillante faculté qui colore et qui assemble les objets et les idées; une ardeur opiniâtre qui ne s'occupe des obstacles que pour les vaincre; voilà de quels élémens la nature avait formé le corps et l'intelligence de son futur historien. La société ne l'avait pas traité moins favorablement en lui donnant une place honorable et une fortune indépendante. Lorsque la destinée d'un homme s'annonce sous de pareils auspices, on peut, sans témérité ni superstition, y reconnaître un dessein de la providence.

J'avais l'intention d'écrire une biographie familière et de parler avec simplicité de notre illustre naturaliste; mais la grande figure de Buffon, toujours présente à mes yeux, le souvenir de la pompe de son langage et de la majesté de ses travaux, m'ont porté involontairement dans une sphère d'où je ne sais comment descendre pour arriver aux détails qu'il faut cependant raconter avec fidélité. La vocation scientifique de Buffon se déclara pendant le cours et surtout vers la fin de ses études. Les élémens d'Euclide, dont Pascal enfant devina la première partie, furent aussi son livre de prédilection. Buffon n'eut pas cette prodigieuse précocité; mais les facultés de son intelligence suivirent le progrès de ses forces physiques, de sorte que l'équilibre ne cessa pas de subsister. Il prenait une part ardente aux jeux de ses condisciples; mais lorsque le démon de la science venait le saisir, il s'isolait courageusement pour calmer la fièvre de travail et de curiosité qui fermentait dans son cerveau. Ce partage de ses forces entre l'agitation physique et l'étude solitaire dont la règle du collége lui avait donné l'habitude, Buffon le garda invariablement dans le monde, malgré la tyrannie des devoirs et des plaisirs. Aucune considération ne pouvait lui imposer le sacrifice des heures réservées pour le travail. C'est ainsi que, pen-

Digitized by Google

dant l'effervescence de l'âge, une matinée laborieuse succédait parfois sans transition aux fatigues, quelles qu'elles eussent été, d'une nuit sans sommeil, et que, dans tous les temps, la voix du fidèle Joseph [1], inexorable réveil-matin, ne fut jamais méconnue. Buffon savait que les ouvrages de la nature, qu'il prenait pour modèle, ne s'accomplissent avec perfection que par l'observation de lois inflexibles.

Le père de Buffon ne tarda pas à reconnaître qu'il y avait dans son fils plus que l'étoffe d'un magistrat; il le laissa donc libre de suivre sa vocation, bien assuré que l'illustration de sa famille ne perdrait rien par ce changement de carrière. Au lieu d'user de précieuses années dans l'étude épineuse et obscure du droit, Buffon, qui s'était lié d'amitié avec un de ses condisciples, lord Kingston, voulut compléter son instruction en voyageant. Il visita d'abord, en compagnie du jeune Anglais et de son précepteur, homme fort instruit, dont les conseils ne lui furent pas inutiles, les différentes provinces de l'Italie. Notre voyageur s'arrêta moins à l'étude d'un peuple dégénéré et de ses institutions décrépites, qu'à la contemplation des beautés de la nature et surtout des phénomènes volcaniques. L'énergie des feux souterrains, manifestée par de fréquentes éruptions, lui fit concevoir l'hypothèse du feu central, point de départ de sa théorie de la terre, qu'il développa plus tard avec une rigueur presque scientifique, avec un enthousiasme qui touche à la poésie. Mais il ne se pressa pas de la divulguer. Le germe était déposé dans son intelligence; la méditation, nourrie par de nouvelles observations, devait la faire éclore à un point de maturité convenable. De l'Italie, Buffon passa en Angleterre où il séjourna quelques mois, pendant lesquels il constata l'état de la science chez nos voisins et se familiarisa avec leur idiome.

Ce contact avec la patrie de Newton fixa la vocation scien-

[1] Buffon conserva toute sa vie le même domestique, qui mérite un souvenir à côté de son maître.

Digitized by Google

tifique de Buffon. Son début fut un hommage à la contrée dont Voltaire paya aussi l'hospitalité en célébrant le génie de ses savants, de ses philosophes et de ses poëtes. Buffon traduisit le traité du calcul infinitésimal de Newton, et la statique des végétaux de Hales. Ce moyen détourné de s'introduire dans la science, par l'importation des idées d'autrui, indiquait plutôt la prudence que l'originalité de son génie. Mais la prudence est un signe de force. Combien de talens distingués ont compromis leur avenir par l'empressement de produire? C'est surtout dans les sciences et dans les lettres qu'on peut dire : « Tout vient à point à qui sait attendre. » Buffon ne manqua jamais du sentiment de ses forces, mais il en ménagea l'emploi pour les augmenter et les appliquer enfin à une œuvre qui en donnât la mesure. Par ces traductions, Buffon fit connaître le nom qu'il devait illustrer : quelques travaux spéciaux, tels que des mémoires de physique, de géométrie et d'économie rurale, et surtout l'expérience qui renouvela les miroirs ardens d'Archimède [1], en commencèrent la célébrité. Buffon avait pris place dans la science : il avait à peine vingt-six ans lorsque les suffrages de l'Académie des sciences consacrèrent sa réputation naissante. Il fut élu membre de cette illustre compagnie en 1733.

Ces travaux préliminaires, qui donnaient à Buffon un rang élevé parmi les savans, l'avaient fait connaître en même temps comme un écrivain exact, précis, nerveux : mais rien n'annonçait encore le grand naturaliste, ni le maître consommé dans l'art d'écrire. Une occasion qui semble fortuite vint mettre Buffon en demeure de produire son génie tout entier. Le savant Dufay, intendant du Jardin du Roi, au lit

[1] « Cette expérience, qui réussit parfaitement, exigeait une prodigieuse quantité de lentilles d'une grande dimension. Plus tard, en 1748, Buffon proposa pour le même objet une loupe à échelons, beaucoup plus simple dans sa construction, et dont les effets, qui pouvaient être gradués à volonté, n'en étaient pas moins intenses ; elle fut exécutée près de trente ans après par M. l'abbé Rochon. » (*Notice sur Buffon*, par M. A. Richard.)

Digitized by Google

de mort, désigna son successeur au choix de Louis XV. Cet homme de bien, passionné pour la science et pour la prospérité de l'établissement confié à ses soins, par un calcul de désintéressement bien rare, même chez les savans, aspira à se faire éclipser. Il pensa que la grande considération dont Buffon était entouré, le zèle qui l'animait et sa capacité éprouvée, attireraient de nouvelles richesses, introduiraient un ordre nouveau dans ces collections longtemps négligées, et demeurées incomplètes et confuses, malgré tous ses efforts. Que sa mémoire en soit illustrée! car désormais la destinée de Buffon est fixée, un grand nom de plus va s'inscrire dans les annales littéraires de la France. A la vue de ce vaste dépôt des productions de la nature, l'idée qui doit le rendre immortel s'est emparée de son intelligence; il consacrera courageusement à la réaliser sa vie tout entière, toutes les forces de son génie. « Dès lors, dit M. Villemain, l'ardeur de Buffon se fixa sur un seul objet : étudier, enrichir les dépôts d'histoire naturelle du Jardin du Roi, et, à côté de ces échantillons toujours si incomplets de la nature, décrire la nature elle-même, en raconter l'histoire, en expliquer les lois, en retracer les monumens. Je ne doute pas que Buffon, quand il se proposa lui-même cette tâche immense, n'ait été saisi d'un enthousiasme dont l'empreinte se retrouve dans la solennité de son langage, et qui fit de lui un si éclatant promoteur de la science. »

Buffon entreprit donc l'histoire de la nature. Avant lui on l'avait décrite en partie, il voulut la peindre et la faire vivre dans son ensemble. Non-seulement il prétendit faire connaître, par l'étude des trois règnes de la nature, tout ce qui couvre la surface de la terre et ce qu'elle renferme dans ses entrailles, mais remonter par la pensée vers des âges où l'œuvre divine se formait sans autre témoin que Dieu lui-même; il voulut nous faire assister à ces révolutions successives qui ont façonné le théâtre où l'homme, dernier venu de la création, règne en souverain. Comment s'est formée notre planète? Buffon nous répond : c'est un fragment

Digitized by Google

incandescent détaché du soleil et jeté dans l'espace par le choc d'une comète; il a bouillonné pendant trente-cinq mille ans; attiédi enfin par le rayonnement séculaire de sa chaleur innée, il a vu refluer vers sa surface les vapeurs qu'il avait rejetées, et ces vapeurs, en se condensant, ont formé une sphère liquide qui servit d'enveloppe à ce noyau de lave brûlante. Après vingt-cinq mille ans d'ébullition et de refroidissement, le niveau des eaux s'abaissa pour laisser paraître de vastes espaces solides, où commencèrent la végétation et la production d'êtres animés se mouvant par une force intérieure. Quels lieux furent d'abord habitables; dans quelles contrées et pendant combien de siècles se firent les premiers essais de la nature vivante; quelles dynasties d'animaux se succédèrent à la surface du globe? Buffon le sait, et il le raconte avec la précision d'un témoin oculaire, avec l'orgueilleuse et puissante émotion d'un voyageur qui a visité seul des régions inconnues. Cette nouvelle Genèse surprend et confond l'imagination; mais quelle que soit la grandeur des hypothèses, la nouveauté et l'éclat des images, j'avoue qu'elle m'émeut moins sérieusement que les antiques traditions de la Bible. Moïse paraît avoir eu de meilleurs renseignemens.

Le plan conçu par Buffon était trop vaste pour qu'il pût l'exécuter tout entier; toutefois il a dessiné l'ensemble du monument, il en a élevé le majestueux péristyle et construit les parties principales. Dans ce travail immense il appella à son aide d'habiles auxiliaires qu'il animait du souffle de son génie. En première ligne, il faut nommer l'exact et laborieux Daubenton, son compatriote; Guéneau de Montbéliard, ravi trop jeune à la science, et qui déroba quelquefois de riches couleurs à la palette de son maître; et l'abbé Bexon, qui prit une part considérable à l'histoire des oiseaux. Il est juste de citer ces utiles collaborateurs comme on nomme les élèves qui, dans l'atelier d'un grand peintre, contribuent à la perfection des tableaux : leur mérite fait partie de la gloire du chef qui les inspire. Après dix années de travaux, poursuivis

Digitized by Google

de concert avec Daubenton, Buffon commença, en 1749, la publication de son grand ouvrage. Les quinze premiers volumes, qui traitent de la théorie de la terre, de la nature des animaux, de l'histoire de l'homme et des quadrupèdes vivipares, parurent successivement dans une période de dix-huit années. Les dix-neuf autres suivirent, à des intervalles inégaux, jusqu'à la mort de Buffon. Son chef-d'œuvre, les *Époques de la Nature*, où il complète, en la modifiant, sa théorie de la terre, fut publié lorsqu'il était plus que septuagénaire.

C'est dans cet imposant ouvrage que se trouvent les titres de Buffon, comme savant et comme écrivain, aux yeux de la postérité. Sous le rapport scientifique, sa renommée a porté la peine de son dédain pour les classificateurs et les nomenclateurs. Malgré son incontestable savoir, les esprits subalternes, qui se piquent d'exactitude, le traitent cavalièrement à propos de quelques erreurs et de certaines omissions. Ce qu'il a dédaigné on l'impute à l'ignorance; les méthodes secondaires, les règles convenues qu'il a négligées par une vue supérieure de l'ensemble et pour obéir à une pensée plus générale, deviennent des argumens contre la régularité de sa marche. La médiocrité n'admet pas qu'on puisse l'éclipser sur tous les points; elle se réserve, pour le soulagement de sa vanité, un domaine où elle veut règner à l'exclusion des esprits supérieurs. Ceux qui ont compté plus de cinq cents espèces de cirons, et qui savent nous dire, avec gravité, dans quelle série des mammifères l'homme doit être rangé, prennent en pitié la science de Buffon, comme le plus chétif archéologue de nos jours sourit dédaigneusement lorsqu'on parle de l'érudition de M. de Voltaire. Laissons-leur cette innocente consolation, mais répétons, après M. Villemain : « Buffon, par le caractère seul de ses recherches, la sublimité de ses conjectures, de ses paradoxes même, agitait les esprits, appelait de loin les découvertes, et créait ce qu'il ne savait pas encore. » Ajoutons que les maîtres de la science sont moins sévères que les écoliers, et que les Cuvier,

Digitized by Google

les Geoffroy Saint-Hilaire, les Blainville, les Élie de Beaumont reconnaissent l'immense savoir de Buffon, comme Robertson a proclamé l'exactitude historique et l'érudition de Voltaire. Comme écrivain, Buffon n'a pas même été attaqué par ces enfans perdus de la littérature qui n'ont respecté ni Racine ni Bossuet.

Buffon a exposé lui-même ses procédés de style et de composition dans son discours de réception à l'Académie française. En indiquant la méthode que doit suivre un écrivain pour arriver à la perfection, il s'était pris pour modèle, et nous n'avons rien de mieux à faire que de transcrire une page dans laquelle il énumère complaisamment les secrets de son art et les qualités qui distinguent son style [1]. « Pour bien écrire il faut posséder pleinement son sujet, il faut y réfléchir assez pour voir clairement l'ordre de ses pensées et en former une suite, une chaîne continue, dont chaque point représente une idée, et, lorsqu'on aura pris la plume, il faudra la conduire successivement sur ce premier tracé sans lui permettre de s'en écarter, sans l'appuyer trop inégalement, sans lui donner d'autre mouvement que celui qui sera déterminé par l'espace qu'elle doit parcourir. C'est en cela que consiste la sévérité du style; c'est aussi ce qui en fera l'unité et ce qui en réglera la rapidité, et cela seul aussi suffira pour le rendre précis et simple, égal et clair, vif et suivi. A cette première règle dictée par le génie si l'on joint de la délicatesse et du goût, du scrupule sur le choix des expressions, de l'attention à ne nommer les choses que par les termes les plus généraux, le style aura de la noblesse. Si l'on y joint encore de la défiance pour son premier mouvement, du mépris pour tout ce qui n'est que brillant, et une répugnance constante pour l'équi-

[1] M. Villemain a indiqué ce qu'il y a d'exclusif et de trop rigoureux dans quelques points de la théorie de composition exposée par Buffon. Il l'a complétée par de nouveaux aperçus tirés de sa propre expérience. Ces révélations personnelles des maîtres en l'art d'écrire contiennent un enseignement pratique bien plus fécond que les règles traditionnelles de la routine.

Digitized by Google

voque et la plaisanterie, le style aura de la gravité, il aura même de la majesté. » Qu'on ajoute à ces traits cette chaleur tempérée qui naît du paisible enthousiasme de la science, et le coloris qui tient à l'imagination, on aura Buffon tel que ses ouvrages nous le montrent, méthodique, précis, grave, majestueux, abondant, animé d'un feu contenu, et colorant sa pensée de teintes énergiques et brillantes. Disons encore pour compléter ce tableau que lorsque Buffon composait il aimait à mettre le monde extérieur en harmonie avec la dignité de sa pensée. La tour solitaire de Montbard, où il se retirait dans un majestueux isolement, était comme un sanctuaire dans lequel l'interprète de la nature célébrait les mystères de la création.

L'intendance du Jardin du Roi avait réglé la vie de Buffon, dont le temps se partageait entre sa résidence de Paris et un séjour de plusieurs mois dans ses terres de Bourgogne. Un mariage, contracté en 1752, avec mademoiselle de Saint-Belin, femme d'une rare beauté et d'un esprit distingué, ferma sa jeunesse. Un an après, l'Académie française s'honora en l'appelant dans son sein. Cette docte assemblée s'était peu pressée : car il y avait déjà neuf ans que les trois premiers volumes de l'*Histoire Naturelle* avaient paru, et la réputation de leur auteur remplissait l'Europe. Les hommages de l'admiration publique lui arrivaient de toutes parts : les souverains, les savans, les voyageurs de toutes les nations lui envoyaient, comme un tribut, les plus rares productions des deux mondes; toutes les compagnies savantes l'inscrivaient au nombre de leurs correspondans; Louis XV, malgré sa profonde indifférence pour ceux dont le génie illustrait son règne, le combla de faveurs, et il érigea en comté sa terre de Montbard (l'anoblissement n'était pas alors une bagatelle voisine du ridicule); enfin un ministre de Louis XVI, M. d'Angevilliers, lui fit élever une statue en marbre avec cette magnifique inscription : « *Majestati naturæ par ingenium* ».

« Ni personne, dit M. Villemain, ni surtout Buffon lui-même, ne s'étonnait de tels honneurs. » Ce mot si vif et si

Digitized by Google

expressif, incidemment jeté par l'historien de notre littérature, nous amène à dire quelques mots du caractère de Buffon. Jamais homme ne posséda à un plus haut degré le sentiment de sa supériorité, et ne s'inquiéta moins de le dissimuler. Non-seulement il a conscience de son propre génie, mais il fait de ce génie l'idéal de l'intelligence humaine. Il abaisse ce qu'il n'atteint pas, il dédaigne ce qu'il ne saurait goûter. Prosateur, il méprise les vers, à moins qu'ils ne soient beaux comme de la prose; peu sensible [1], il rudoie les délicatesses du sentiment, et navre le cœur de Bernardin de Saint-Pierre, en interrompant brusquement la lecture de *Paul et Virginie*. Malgré quelques précautions oratoires, sa personnalité n'éclate nulle part avec plus d'évidence que dans son discours de réception à l'Académie. Contraint de louer par les habitudes du lieu, il annulle ses éloges par la généralité et l'exagération : pour faire passer l'apothéose de son talent, après avoir exposé une théorie tirée de sa propre pratique, il la rapporte aux ouvrages de ses nouveaux collègues, ouvrages que sans doute il n'a jamais ouverts. Je me trompe, il a lu Montesquieu, Voltaire et Fontenelle, et il aura soin de leur faire entendre qu'il connaît le faible de leurs plus beaux écrits.

« Faute d'un plan fortement conçu, le meilleur écrivain s'égare : quelque brillantes que soient les couleurs qu'il emploie, quelques beautés qu'il sème dans les détails, comme l'ensemble choquera ou ne se fera pas assez sentir, l'ouvrage ne sera point construit, et, en admirant l'esprit de l'auteur, on pourra soupçonner qu'il manque de génie. » Voilà pour M. de Voltaire. « Les interruptions, les repos, les sections, ne devraient être d'usage que quand on traite des sujets différents : autrement, le grand nombre de divisions, loin de rendre un ouvrage plus solide en détruit l'assemblage; le livre paraît plus clair aux yeux, mais le dessein de l'auteur demeure obscur. » Comprenez-vous, M. de

[1] On sait en quels termes Buffon définit l'amour; le sentiment moral est relégué dans le pays des chimères par cet apophthegme brutalement matérialiste.

Digitized by Google

Montesquieu? A vous maintenant, M. de Fontenelle. « Rien ne s'oppose plus à la chaleur que le désir de mettre partout des traits saillans; rien n'est plus contraire à la lumière, qui doit faire un corps et se répandre uniformément dans un écrit, que ces étincelles qu'on ne tire que par force en choquant les mots les uns contre les autres, et qui ne nous éblouissent pendant quelques instans que pour nous laisser ensuite dans les ténèbres. » Fontenelle, Voltaire et Montesquieu, poliment éliminés et dûment avertis, Buffon peut dire à ses nouveaux confrères, sans crainte d'être pris au mot : « C'est ainsi, Messieurs, qu'il me semblait, en vous lisant, que vous me parliez, que vous m'instruisiez. Mon âme, qui recueillait avec avidité ces oracles de la sagesse, voulait prendre l'essor et s'élever jusqu'à vous : vains efforts! » L'Académie, qui depuis son origine a entendu, de bonne grâce, il est vrai, et sans rien perdre de sa haute et légitime considération, bien des railleries, n'a jamais été persifflée aussi intrépidement. Buffon, dans ces accès de gaîté quelque peu cynique, par lesquels il aimait à descendre des hauteurs de son génie [1], a dû donner de plaisans commentaires à ce morceau d'éloquence officielle.

Buffon prolongea sa glorieuse carrière au delà de quatre-vingts ans. Je voudrais, en terminant cette rapide esquisse, décrire ses dernières années, montrer la pompe de ses funérailles, et indiquer l'influence de son génie sur les destinées de la science; mais il vaut mieux laisser parler M. Villemain, qui, de main de maître, a tracé ce tableau, en quelques lignes d'une majestueuse éloquence : « Cet homme si paisible, et tout à fait de l'ancienne monarchie, touche presque à nos grands troubles civils dont il ne soupçonnait pas l'approche.

[1] Malherbe, qui, le premier, a donné à notre langue des titres de noblesse, n'épargnait ni les gros mots ni les locutions triviales dans les entretiens familiers. Balzac, après une conversation entre beaux esprits, où il s'était efforcé de soutenir sa réputation, dit à Ménage : « A cette heure, que nous voilà libres, faisons des solécismes. » *Non semper arcum tendit Apollo.*

Digitized by Google

Il eut, dans sa vieillesse, pour admiratrice et pour amie, madame Necker; et le dernier témoin de ses studieuses retraites à Montbard, son indiscret biographe [1], est un jeune homme qui devait bientôt porter une funeste ardeur dans notre révolution. Sans doute il entra dans la destinée heureuse et complète de Buffon de mourir à la veille de ce grand mouvement qui aurait confondu ses idées et épouvanté sa vieillesse [2]. En proie depuis plusieurs années aux douleurs de la pierre, dont il ne voulut jamais essayer la périlleuse guérison, calme et laborieux, presque jusqu'à sa dernière heure, Buffon mourut à Paris, le 16 avril 1788. Et, au milieu de la vive attente et du souffle de mille passions qui agitaient déjà les esprits, ses funérailles furent la plus grande pompe de douleur publique qu'on ait vue avant celles de Mirabeau, trois ans après. C'est que le nom de Buffon était grand et populaire par la direction nouvelle des esprits. Il résumait, il illustrait toute la pensée scientifique du dix-huitième siècle, comme Rousseau en représentait avec énergie la pensée politique.

« Même au milieu des temps formidables qu'on allait traverser, le goût de l'histoire naturelle créé par Buffon se soutint, se marqua par des institutions, des travaux de tout genre. Et quand le tremblement de terre social eut cessé, sa science se retrouva plus avancée dans les voies qu'avait ouvertes ou indiquées son génie. L'installation de la grande école normale de l'an III retentit d'un hymne à sa gloire. Sa science fut partout cultivée jusqu'à l'excès, jusqu'à la manie; et, ce qui en dit bien plus sur l'impulsion puissante qu'il avait donnée, il s'éleva un nouveau grand homme dans cette science.

« Si la culture plus générale de l'histoire naturelle fit découvrir beaucoup d'erreurs dans Buffon, si des méthodes

[1] Hérault de Séchelles. (*Voyage à Montbard.*)

[2] Son fils unique, officier de génie, et sa vivante image, périt en 1793, sur l'échafaud où roulèrent les têtes de Lavoisier et d'André Chénier.

Digitized by Google

plus exactes prévalurent, sa gloire, même scientifique, a gagné cependant plus qu'elle ne perdait peut-être. Quelques-uns des grands faits qu'il avait soupçonnés plutôt que prouvés, et que, suivant sa belle expression, il apercevait par la vue de l'esprit avant le témoignage des recherches, sont devenus, par l'observation, plus certains ou plus probables. Un esprit inventeur de nos jours, M. Fourrier, disait que, dans les applications du calcul aux lois qui régissent la chaleur, il avait été guidé par les conjectures de Buffon. L'illustre Cuvier ne lui fut pas moins redevable. Buffon restera donc à jamais parmi les grands noms de la France : car il a laissé des monumens immortels et une influence féconde. »

GÉRUZEZ.

Digitized by Google

THE ASTOR LIBRARY
NY

Digitized by Google

Dessiné par Vassalat

Gravé par [illegible]

Digitized by Google

Digitized by Google

Dessiné par Chasselat

Gravé par Larvi

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

GRESSET

(JEAN-BAPTISTE-LOUIS),

NÉ A AMIENS, EN 1709; MORT DANS LA MÊME VILLE, LE 16 JUIN 1777.

La vie de Gresset ne ressemble nullement à ces vies d'hommes de lettres comme il s'en est rencontré plus d'une; balottées par de grands malheurs ou de grandes passions, offrant dans leurs phases d'étranges aventures et de brusques péripéties, de telle sorte qu'une pareille vie est à elle seule un roman, un drame ou un poëme. Ce n'est point ici Cervantes prisonnier dans un bagne d'Afrique, et traînant ses fers chez les mécréans, comme un chevalier du temps des croisades; — Regnard, succédant à Cervantes dans le marché aux esclaves d'Alger, puis, entraîné de pays en pays par son goût pour les voyages lointains, s'arrêtant sous le pôle, là seulement où la terre manque à ses pieds; — Camoëns, naufragé dans les mers de la Chine, et nageant vers une côte à demi sauvage, ses *Lusiades* à la main. Sans même rappeler ces vies pleines de romanesques aventures, vous ne retrouvez dans celle de Gresset aucun des orages qui agitent trop souvent la carrière de l'homme de lettres, quand il a le malheur d'occuper le public de ses affaires et de sa personne autant ou plus que de ses œuvres. Ainsi l'histoire de Corneille, de Boileau, de La Fontaine, de Racine, peut s'écrire en quelques pages; car leur vie, c'était la véritable vie littéraire du grand siècle, studieuse, recueillie, exempte de brigues et de cabales, et par cela même très peu fertile en événemens.

Gresset, l'un des derniers héritiers des traditions poétiques du dix-septième siècle, eut cette ressemblance de plus avec

Digitized by Google

les littérateurs de ce temps. Sa vie fut exempte de troubles et d'orages. Elle coula doucement dans la culture des lettres, et dans les douceurs d'une société choisie et peu nombreuse. L'auteur de *Vert-Vert* et du *Méchant* obtint de son vivant toute la réputation à laquelle il devait aspirer; il eut le plaisir de se voir applaudi et apprécié, sans avoir besoin, pour consolation, de la perspective d'une gloire posthume. Gresset fut redevable de cette existence heureuse et tranquille à l'amabilité de son caractère, à la sûreté de son commerce; puis, malgré le tribut passager qu'il paya en passant, dans une ou deux pièces de vers, aux idées philosophiques qui commençaient à se manifester dès l'époque de son entrée dans la carrière littéraire, Gresset fut du petit nombre des écrivains de ce siècle dont le talent ne crut pas se rabaisser en s'alliant à une piété véritable; peut-être même, vers la fin de sa vie, porta-t-il ces honorables sentimens jusqu'à un excès qui peut se rencontrer, même dans les meilleures choses. Ainsi Racine, dans ses dernières années, avait dit adieu, avec contrition et repentir, au théâtre profane, témoin de ses triomphes; et c'était là chez ce grand homme un beau et noble témoignage d'humilité, malgré son exagération elle-même; dussions-nous le déplorer pour nos plaisirs, et pour la gloire de notre poésie.

Jean-Baptiste-Louis Gresset naquit à Amiens en 1709, d'une des plus honorables familles de bourgeoisie de cette ville. Son père était échevin, dignité peu poétique sans doute, mais qui dans ce temps, où le plus grand orgueil d'une famille bourgeoise était souvent d'obtenir le titre de marguillier de la paroisse, devait suffire, selon toute apparence, à l'illustration du nom de Gresset. Comme tout fils de bon bourgeois, notre poète fit ses études au collége des Jésuites de sa ville natale. Il n'entre nullement dans notre plan de juger cet ordre religieux sous le rapport politique; mais personne, que nous sachions, ne lui a jamais refusé une rare capacité comme corps enseignant; surtout, les Jésuites savaient merveilleusement apprécier les enfans confiés à leurs soins, et s'attacher ceux dont ils reconnaissaient l'esprit et

Digitized by Google

le talent. Il est donc probable que les premiers instituteurs de Gresset l'avaient distingué entre leurs élèves, et qu'ils avaient su pressentir en lui des dispositions qui pouvaient un jour faire honneur à leur communauté. Toujours est-il qu'à l'âge de seize ans, Gresset, qui se destinait lui-même à l'enseignement, entra dans l'ordre des Jésuites; à la même époque, il fut envoyé à Paris au collége Louis-le-Grand, pour compléter son éducation.

Lorsqu'elle fut entièrement achevée, Gresset demeura quelque temps encore avec ses maîtres, auxquels il servit d'auxiliaire. Ses biographes nous fournissent peu de détails sur cette époque de sa vie, où chaque jour devait en effet ressembler à celui qui l'avait précédé. On peut toutefois supposer que Gresset se partageait entre les devoirs obscurs de régent de quelque classe subalterne, et les études poétiques qu'il mit plus tard à profit d'une manière si brillante. Comme le bon maître d'école *Pierre Pattieson*, dans l'introduction des *Puritains d'Écosse*, après avoir consacré de longues heures aux fonctions laborieuses et monotones de répétiteur ou de maître d'études, celui qui plus tard fut l'auteur du *Méchant*, se reposait le soir, dans des rêves de poésie, des fatigues de la journée. Il s'exerçait en silence, dans l'obscurité d'un collége, à se créer un style, qui est resté original et modèle en son genre, même à côté du style de Voltaire.

Ce fut en 1734 que *Vert-Vert* vint tout à coup révéler le talent de Gresset, alors parfaitement inconnu, et dont le nom n'avait jamais franchi l'enceinte de sa classe. *Vert-Vert* obtint un succès auquel contribua encore la surprise du public, en voyant sortir d'un collége un ouvrage où brille surtout cette fleur de bon goût, d'atticisme, de fine plaisanterie, que la connaissance du monde semblait seule pouvoir donner. Jean-Baptiste Rousseau, dans une lettre au Père Brumoy, n'hésita pas à qualifier *Vert-Vert* de *phénomène littéraire;* et si au mérite réel de ce charmant badinage, vous joignez les circonstances que nous disions tout à l'heure, l'expression ne paraîtra pas exagérée. Lorsqu'on pense à

Digitized by Google

l'excessive légèreté du sujet, on trouve en effet surprenant qu'un jeune religieux ait su répandre sur ce chétif canevas, l'histoire d'un perroquet, une richesse d'imagination et de couleurs, une grâce malicieuse et piquante dont il avait deviné le secret plutôt qu'il ne l'avait appris. *Vert-Vert* courut d'abord manuscrit avant d'être livré au public; Gresset n'avait donc que vingt-trois ou vingt-quatre ans lorsqu'il termina ce petit poëme, probablement commencé depuis long-temps, limé et médité à loisir, malgré l'apparente facilité de style sous laquelle les bons auteurs savent cacher leur travail.

Ce *Vert-Vert*, dont le succès fut si flatteur pour Gresset, ne laissa pas pourtant que de lui causer quelques désagrémens. L'abbesse d'une des maisons de la Visitation ne prit pas la plaisanterie aussi bien que le public. Gresset avait placé chez les Visitandines la scène de *Vert-Vert*. Elle vit dans ce poëme, dont l'intention est bien innocente et le badinage bien permis, une injure pour son ordre. Cette abbesse dénonça l'œuvre de Gresset comme un scandale; elle était sœur d'un ministre, et ses plaintes devinrent pour Gresset la cause d'une sorte d'exil. De Tours, où il professait les humanités, on l'envoya à La Flèche. Ce fut pendant son séjour au collége de cette petite ville, qu'il traduisit les *Églogues* de Virgile, dont il existe une si grande quantité de versions françaises, sans que dans le nombre il s'en soit trouvé une complétement digne du texte latin. Celle de Gresset ne saurait faire exception; elle est écrite avec pureté; on y rencontre quelques vers heureux, mais en général elle manque tout-à-fait de coloris. Gresset avait méconnu le genre de son talent, dans cette lutte corps à corps avec Virgile, pour laquelle ce n'est pas trop des études spéciales de toute une vie.

Le séjour de La Flèche ne tarda pas à ennuyer Gresset, à qui le succès de *Vert-Vert* avait révélé un autre monde au-delà des murs de son collége. Il était impatient d'aller jouir de sa réputation, de l'augmenter par d'autres ouvrages, de goûter les plaisirs d'une société pour laquelle il se sentait fait. En 1735, il quitta le collége de La Flèche et les Jésuites,

Digitized by Google

auxquels il fit ses adieux dans une pièce de vers où il rend à ses maîtres un témoignage public de reconnaissance. Il vint alors à Paris. C'est à cette époque de la vie de Gresset qu'il faut placer la composition de *la Chartreuse*. Il paraît qu'en arrivant dans la capitale, il se logea dans une sorte de galetas du *pays latin*, dont il nous donne la description dans cette charmante épître.

Sur cette montagne empestée
Où la foule toujours crottée
Des prestolets provinciaux
Trotte sans cause et sans repos,
Vers ces demeures odieuses
Où règnent les longs argumens
Et les harangues ennuyeuses,
Loin du séjour des agrémens;
Enfin, pour fixer votre vue,
Dans cette pédantesque rue
Où trente faquins d'imprimeurs,
Avec un air de conséquence,
Donnent froidement audience
A cent faméliques auteurs,
Il est un édifice immense
Où, dans un loisir studieux,
Les doctes arts forment l'enfance
Des fils des héros et des dieux;
Là, du toit d'un cinquième étage,
Qui domine avec avantage
Tout le climat grammairien,
S'élève un antre aérien,
Un astrologique ermitage,
Qui paraît mieux, dans le lointain,
Le nid de quelqu'oiseau sauvage
Que la retraite d'un humain.

Telle est la peinture que nous fait Gresset de la demeure fort peu splendide où il rencontrait pourtant de si jolis vers et des inspirations si fécondes. On retrouve dans *la Chartreuse* cet art déjà si remarquable dans *Vert-Vert*, de jeter à pleines mains le coloris de la poésie sur les objets les plus vulgaires et les plus communs, sur un galetas délabré, meublé d'*une table mi-démembrée, près du plus humble des grabats*, comme il avait fait des aventures d'un perroquet

Digitized by Google

une véritable *Iliade*. *La Chartreuse* montre au plus haut degré le talent de Gresset, tel qu'il en a laissé l'empreinte dans ses poésies fugitives : une facilité extrême; moins de soin peut-être et plus de négligences que dans *Vert-Vert*; un abandon de périodes parfois un peu lâches et un peu prolixes dans leur exubérance; mais aussi une harmonie, une grâce ingénieuse et aimable qui s'allient à des pensées morales de l'ordre le plus élevé. Il y a dans cette épître de *la Chartreuse* un si heureux enchaînement, une si parfaite intelligence de la phrase poétique, que vous vous laissez entraîner jusqu'à la fin à travers cette galerie de portraits tous ramenés à peu près par la même formule. Nous ne croyons pas que jamais, dans notre langue, le vers de huit syllabes ait été manié avec autant de charme et de flexibilité.

La Chartreuse ne fut pas moins bien accueillie que *Vert-Vert*. L'auteur, lui aussi, se vit reçu à merveille dans le monde, où sa réputation l'avait précédé. Bientôt il devint un des habitués de la *Société du Cabinet vert*, ainsi qu'on appelait celle de madame de Forcalquier; société renommée alors par l'esprit et le bon goût de tous ceux que l'on y recevait. Ce n'était pas là un club de bel esprit et de *philosophisme* à la manière du dix-huitième siècle, tenu par quelque *bas bleu* dans le genre de la *belle Émilie* de Voltaire; mais une société spirituelle sans pédantisme, aimable sans recherche et sans fadeur. Gresset y fut le bien-venu, et ne cessa d'en faire partie tant qu'il habita Paris.

Après *la Chartreuse*, il faut mentionner encore l'*Épître à ma Sœur*, *les Ombres*, l'*Épître au Père Bougeant*, *le Carême impromptu*, *le Lutrin vivant*; dans ces diverses pièces, on reconnaît, quoiqu'à un degré inférieur, la même élégance et la même facilité à manier le vers. L'*Épître à ma Muse* est peu digne de Gresset, aussi bien que ses *Odes*, complétement oubliées aujourd'hui. On a retrouvé et imprimé depuis sa mort *l'Abbaye* et l'*Épître sur l'égalité*; ce sont deux déclamations banales où Gresset, égaré un moment par la soi-disant philosophie à la mode dans ce temps, paya son tribut à l'esprit du jour. Depuis, il a condamné

Digitized by Google

lui-même ces deux morceaux, en omettant de les insérer dans ses œuvres, dont il publia le recueil en 1765. Les derniers éditeurs auraient dû faire comme lui, et ne pas exhumer deux morceaux que leur auteur avait voués à l'oubli. Pour son *Discours sur l'Harmonie*, qui a été souvent imprimé, c'est une sorte d'amplification de rhétorique, où les mots, comme dans la plupart des compositions de ce genre, abondent plus que les idées. De toutes les productions de Gresset, c'est la seule qui se ressente un peu trop des habitudes du collége.

Vert-Vert et *la Chartreuse* avaient déjà placé Gresset au premier rang des poètes de cette époque, puisque Voltaire seul, dans le même genre, pouvait lui être comparé; mais il y a une immense différence entre le talent qui convient à la poésie légère, et celui qu'il faut pour la tragédie. Gresset l'avait malheureusement oublié quand il donna au théâtre son *Édouard III*, joué en 1740. Cette pièce, dont les principaux rôles étaient confiés à Grandval, à mademoiselle Dumesnil et à mademoiselle Gaussin, ne tomba pas dans sa nouveauté, mais elle disparut bientôt du répertoire. En effet, c'est une espèce de roman qui n'est pas le moins du monde intéressant ni dramatique, et dans lequel on est fort surpris de voir apparaître le grand nom d'Édouard III, qui, du reste, ne ressemble en rien, dans cette tragédie, à l'Édouard III de l'histoire.

Gresset ne réussit guère mieux en 1745, dans son drame de *Sidney*, dissertation en trois actes sur le suicide, qui ne produisit et ne pouvait produire aucun effet à la scène, bien que dans la suite on ait essayé de le reprendre. L'on y trouve quelques morceaux qui ont survécu à la pièce, et qui sont écrits et pensés avec une noblesse soutenue, mais qui tiennent bien plus du style d'une épitre philosophique que de celui du théâtre.

Si Gresset n'avait donné que ces deux ouvrages, il serait complétement oublié comme auteur dramatique; mais deux ans après *Sidney*, *le Méchant* vint montrer en lui le talent de la comédie à un si haut point, que peu de pièces ont mé-

Digitized by Google

rité autant de succès depuis Molière. On s'aperçoit dans cet ouvrage combien Gresset avait étudié avec finesse l'esprit et le ton du monde d'alors, avec quel tact il avait saisi cette sorte de *rouerie*, qui serait un ridicule lors même qu'elle ne serait pas un vice, et que dans ce temps quelques héritiers des traditions de la régence avaient mise à la mode. On sait que Voltaire, qui ne put jamais pardonner à Gresset ses sentimens de religion, et qui pour cela même se croyait obligé d'être injuste envers lui, reprocha au *Méchant*, dans son *Pauvre Diable*, de n'être pas

Des mœurs du temps un portrait véritable.

Il faut avouer que c'est jouer de malheur dans ses critiques; car la peinture exacte du ton et des mœurs de l'époque est précisément le genre de mérite qui distingue le plus *le Méchant*, rempli d'ailleurs de vers devenus proverbes, grâce à leur sens piquant ou profond, à leur concision pleine de vérité. Il n'est aucune comédie dans notre langue, hors celles de Molière, qui pût fournir un aussi grand nombre de pareils vers. On a reproché avec raison au *Méchant* la froideur de l'intrigue et le vide de l'action. C'est là une preuve de plus que le mérite du style, la vérité des mœurs et des caractères, sont par-dessus toutes choses les qualités qui font vivre les ouvrages de théâtre. Nous avons une multitude de pièces où l'on peut reconnaître un certain talent d'intrigue et d'action, qui produisaient de l'effet à la scène, et dont néanmoins on ne se souvient plus depuis long-temps, parce qu'elles n'avaient point ce qui fixe un ouvrage dans la mémoire des amateurs, c'est-à-dire le mérite des caractères et du style.

En dépit de quelques critiques assez vives, *le Méchant* fut très applaudi dès son apparition; voici dans quels termes le succès de cet ouvrage fut annoncé par *le Mercure de France* :

« Le samedi 15 avril, les comédiens français ont donné sur leur théâtre la première représentation du *Méchant*, co-

Digitized by Google

médie en cinq actes, en vers, de M. Gresset, auteur connu par la finesse de ses pensées et la délicatesse naturelle de son style. On ne peut donner à cet ouvrage d'éloge que le public ne lui ait déjà donné lui-même; en vain lui en rappellerait-on ici les beautés; il ne les a pas oubliées. Cette pièce brillante a été interrompue le samedi 13 mai, après un succès toujours égal; on la réserve pour un temps plus favorable, quoique l'expérience nous ait prouvé plus d'une fois que toutes les saisons sont bonnes pour les bons ouvrages. »

L'éclatante réussite du *Méchant*, jointe à la réputation dont jouissaient depuis long-temps ses poésies, ne pouvait manquer d'ouvrir à Gresset les portes de l'Académie française; il y fut reçu, en remplacement de Danchet, le 4 avril 1748. Membre du premier corps littéraire de France, recherché dans le monde, applaudi au théâtre, il semblait que tout devait fixer Gresset à Paris; cependant, ce fut en 1750, deux ans après le succès du *Méchant*, qu'il prit la résolution de se retirer dans sa ville natale, pour laquelle il avait conservé toujours un vif attachement. Il fonda à Amiens, avec l'agrément du Roi, une académie dont il fut nommé président perpétuel, dignité qu'il abdiqua bientôt, la jugeant contraire à l'indépendance des gens de lettres. Il demeurait près d'Amiens, dans une vallée charmante, et ne venait guère à Paris que pour les séances solennelles de l'Académie française, à laquelle il préférait cette autre académie, sa fille en quelque sorte, qu'il avait fondée dans sa chère Picardie. En 1754, dans un de ses voyages à Paris, il était chargé, comme directeur, de recevoir d'Alembert, et de lui répondre, suivant l'usage. Dans son discours, il trouva l'occasion de s'élever contre les évêques qui manquent au devoir de la résidence. Cette noble franchise ne fut pas la bien-venue en cour; Louis XV témoigna son mécontentement d'une manière non équivoque. Gresset, de retour dans sa retraite, chercha des consolations pour sa disgrâce auprès de M. de la Motte, évêque d'Amiens; ce fut par les conseils de ce prélat qu'il publia, en 1759, la lettre où il déclare solennellement renoncer au théâtre, s'appuyant sur des scrupules

Digitized by Google

religieux que Voltaire pouvait bien ne pas partager, mais qui ne devaient pas attirer à Gresset les ignobles injures dont il l'accable à cette occasion dans sa *Correspondance*. *Ce polisson de Gresset*, ce *fat orgueilleux*, comme il l'appelle, avait fait, en 1736, de charmans vers en réponse aux détracteurs d'*Alzire*; c'est un bon office que Voltaire avait oublié.

Depuis cette époque, Gresset vint encore plus rarement à Paris; marié depuis peu à mademoiselle Galland, fille d'un négociant, et maire d'Amiens, il se complaisait dans sa ville, où il était choyé, respecté, admiré. Bien qu'il eût brûlé, par suite de sa renonciation au théâtre, quelques pièces dont les titres seuls sont restés, telles que *l'Esprit à la mode, le Secret de la comédie, le Monde tel qu'il est*, il s'occupait toujours de poésie. Il ajouta à *Vert-Vert* deux nouveaux chants intitulés *les Pensionnaires*, et *l'Ouvroir, ou le Laboratoire de nos sœurs*, qui devaient former le troisième et le quatrième chant. On en a retenu seulement quelques vers, trop peu nombreux pour faire juger si nous devons regretter beaucoup la perte du reste. Il composa aussi vers ce temps *le Parrain magnifique*, poème en dix chants, imprimé en 1810, où l'on trouve un badinage spirituel, mais bien éloigné toutefois de la richesse d'imagination et de poésie répandue dans *Vert-Vert*. A cette édition posthume du *Parrain magnifique*, on a joint environ cinquante vers formant le début du *Gazetin*, autre poëme qui n'a pas été retrouvé. Ces vers, ainsi que les deux chants des *Pensionnaires* et de *l'Ouvroir*, Gresset les récitait quelquefois dans le monde ou dans les séances de l'Académie d'Amiens; c'est ainsi que l'on en a conservé quelques fragmens.

Gresset revint encore à Paris en 1774; cette fois, il s'agissait de répondre, toujours comme directeur de l'Académie française, au discours de réception de M. Suard. Gresset avait choisi pour sujet du sien l'*Influence des mœurs sur le langage*; malheureusement, dans un sujet aussi vaste et aussi important, il ne vit que le prétexte d'une sorte de satire où il passait en revue les dénominations triviales ou

Digitized by Google

ridicules imposées par quelque caprice de la mode à des meubles, à des habits ou à des coiffures. Le public qui assistait à cette séance s'aperçut un peu trop que l'orateur avait perdu dans sa longue retraite les usages et les habitudes du grand monde.

Gresset trouva bientôt de larges compensations à ce petit revers académique. Chargé dans cette même année 1774, au nom de ses confrères, de complimenter Louis XVI sur son avénement à la couronne, il fut parfaitement accueilli par ce prince, dont la piété sympathisait avec les idées religieuses et le caractère du poète. Il reçut de la bonté du roi des lettres de noblesse conçues dans les termes les plus flatteurs, ainsi que le cordon de Saint-Michel. Monsieur, depuis Louis XVIII, joignit à ces faveurs le titre d'historiographe de l'ordre de Saint-Lazare.

Tous ces honneurs ne purent décider Gresset à renoncer à sa retraite d'Amiens; tout gentilhomme et tout chevalier de Saint-Michel qu'il était, il retourna en Picardie. Et l'on conçoit en effet que ce fût une douce résidence pour Gresset que cette ville, où il était honoré comme la gloire de la province, où il avait son académie à lui, où le fixaient d'ailleurs tant de souvenirs de famille et de jeunesse. Gresset, probablement, n'était pas fâché de se voir là tout-à-fait au premier rang; son amour-propre s'en trouvait naturellement flatté; d'ailleurs, à part toute vanité, qui d'ailleurs eût été bien excusable, on conçoit qu'avec sa piété vive et sincère, la société de Paris eût cessé de lui convenir. L'esprit philosophique l'avait envahie; les encyclopédistes y trônaient; Voltaire, malgré son éloignement, y était toujours présent par son influence, le bruit de son nom et le zèle assez peu tolérant de ses disciples. Gresset, dont les idées étaient si peu en harmonie avec celles des philosophes, aurait été mal à l'aise dans ce monde-là.

Après son voyage à Paris en 1774, Gresset continua donc à goûter, dans son ermitage d'Amiens, les plaisirs de la retraite. Ce fut là qu'il mourut, le 16 juin 1777, à l'âge de soixante-huit ans. Ses compatriotes lui rendirent les plus

Digitized by Google

grands honneurs, et tout le corps municipal suivit son convoi. Le nom de *Gresset* a été donné à l'une des rues d'Amiens.

Gresset n'avait jamais eu d'enfans; il ne laissa d'autres héritiers que des neveux.

Il existe plusieurs éloges de Gresset : celui d'Ant. Dyannyère, 1784; celui de Mérard de Saint-Just et de Bailly. Deux autres éloges concoururent pour le prix proposé par l'Académie d'Amiens en 1785, l'un de M. Noël, l'autre attribué à Robespierre. Ce fut vraisemblablement ce morceau que son trop célèbre auteur offrit à une dame de sa connaissance, en même temps que la lettre d'envoi, très élégamment et très délicatement tournée, que l'on a conservée comme une curiosité bibliographique. C'est une singularité assez remarquable que l'éloge de l'auteur de *la Chartreuse*, du poète si religieux et si chrétien, dans la bouche de Robespierre.

Pour nous résumer sur Gresset, nous pensons que l'on doit voir en lui un homme d'un esprit fin et délicat, doué d'un rare talent d'observation, un homme de bonne compagnie, de mœurs douces et aimables, aimant ses aises et son bien-être, bien qu'il eût su, au temps où il écrivit *la Chartreuse*, supporter gaîment la pauvreté. Gresset est un des hommes qui ont le plus honoré, par leur caractère aussi bien que par leur talent, le titre d'homme de lettres, dans un temps où ceux qui le portaient commençaient trop fréquemment à le rendre moins respectable. Quant à ses œuvres, en réunissant *le Méchant*, *Vert-Vert*, *la Chartreuse* et quelques autres pièces légères, on aura un seul volume encore assez mince, mais qui vivra, nous le croyons, tant que la postérité classera les écrivains d'après le mérite, bien plutôt que d'après la grosseur de leur bagage littéraire.

THÉODORE MURET.

Digitized by Google

THE ASTOR LIBRARY
NY

Digitized by Google

JEAN JACQUES ROUSSEAU.

Digitized by Google

Digitized by Google

JEAN JACQUES ROUSSEAU.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

JEAN-JACQUES ROUSSEAU,

NÉ A GENÈVE LE 28 JUIN 1712;
MORT A ERMENONVILLE LE 3 JUILLET 1778.

Les enthousiastes et les détracteurs n'ont pas manqué à J.-J. Rousseau; peu d'écrivains ont excité au même degré la sympathie ou la haine, et il faut avouer que la vie et les écrits de cet homme extraordinaire donnent également prise à la censure et à l'admiration, tant ils présentent de disparates et de choquantes contradictions. Quelques critiques ont été moins exclusifs : mieux encore, l'historien littéraire du dix-huitième siècle, M. Villemain [1], a pesé dans une juste balance les torts et les mérites du philosophe de Genève; mêlant à une admiration vivement sentie une généreuse compassion pour les aberrations d'un génie puissant, pour les fautes graves, disons plus, les bassesses d'un caractère élevé en quelques parties, il a fait, sans fléchir, la part exacte du mal et du bien, aussi éloigné de l'anathème que de l'apothéose. Cette ligne intermédiaire est celle de la justice; nous tâcherons de la suivre, car Rousseau n'est pour nous ni un réprouvé, ni un apôtre; il a souvent failli dans sa conduite, il s'est souvent trompé dans ses doctrines, mais il aspirait à la vertu qu'il n'a pas su pratiquer, à la vérité qu'il ne lui a pas été donné d'atteindre.

L'enfance de J.-J. Rousseau fut comme un présage de sa vie orageuse. Sa naissance fut marquée par la mort de sa mère, que les douleurs de l'enfantement surprirent loin de sa

[1] Les leçons de M. Villemain sur J.-J. Rousseau forment une des plus belles parties de son admirable livre.

Digitized by Google

maison où elle ne devait pas rentrer, de sorte que, privé des soins maternels que rien ne remplace, il passa ses premières années sous la garde d'une nourrice qui tempérait, il est vrai, par sa tendresse, les brusques rigueurs de l'autorité paternelle, mais sans pouvoir les prévenir. Cette perte prématurée réagit sur toute la destinée de Rousseau, car il manqua de cette éducation domestique, de cet enseignement par l'exemple qui imprime si fortement la morale au cœur de l'enfant, et on peut dire avec assurance que la plus grave des fautes qui pesa si longtemps sur sa conscience, et qui charge encore sa mémoire, n'aurait pas été commise s'il eût connu sa mère. Le souvenir de cette femme distinguée par le cœur et par l'esprit l'aurait gardé d'un attachement honteux, ou l'en aurait promptement dégagé. Presque abandonné à lui-même, il occupa et aiguisa la curiosité de sa jeune intelligence par la lecture de romans qui lui donnèrent, comme il le reconnaît « des notions bizarres dont l'expérience et la réflexion n'ont jamais bien pu le guérir. » Plutarque, qu'il dévorait à la même époque, mettait dans son esprit un idéal héroïque de la vertu qui lui préparait d'autres illusions.

A peine âgé de huit ans, la fuite de son père, forcé de quitter son modeste atelier d'horlogerie pour échapper à la persécution, le rendit doublement orphelin, et le fit entrer dans cette carrière de privations, d'inquiétudes, d'asiles précaires et d'exils agités, dont il ne sortira que par la mort. Il serait peu intéressant de le suivre pendant cette période de son existence, chez M. Lambercier, ministre à Bossey, où il apprit quelque peu de latin, en même temps qu'un châtiment corporel, infligé par la fille du pasteur, devenait le premier aiguillon de ses sens; puis au greffe du tribunal de Genève d'où il se fait renvoyer sous la prévention d'incapacité en matière de chicane et de procédure. Déclaré inepte par l'autorité du greffier de Genève, il passa dans l'atelier d'un graveur nommé Ducommun, homme rude et grossier, qui ne lui

Digitized by Google

apprit point son état, mais qui pervertit, par la contrainte et la brutalité, le naturel de son apprenti. Rousseau sortit, ou plutôt s'évada de cette école avec le dégoût du travail, l'habitude du mensonge, et l'instinct de l'appropriation illégitime notablement développé. Dans sa fuite il se dirigea vers Annecy où il fut recueilli, sur la recommandation d'un honnête ecclésiastique, par madame de Warens, qui, charmée de son heureuse physionomie, sous laquelle elle devinait les brillantes facultés que le régime des huit années précédentes (Rousseau accomplissait alors sa seizième année) avait refoulées, voulut commencer la réforme de son cœur et de son intelligence en faisant renoncer son jeune protégé à l'hérésie de Calvin. Il fallait l'instruire, et elle le plaça à Turin dans l'hospice des cathécumènes. Pour sortir plus promptement de cet ennuyeux séjour Rousseau brusqua sa conversion. Catholique et sans ressources, il ne trouva rien de mieux à faire que d'entrer comme laquais chez madame de Versellis. De chute en chute son âme était descendue au niveau de cette condition. C'est ici que se place l'ignominieuse aventure du ruban dérobé, que la calomnie a essayé plus tard de transformer en pièce d'argenterie ou en diamant, et du vol imputé à une jeune fille innocente qui paya de son honneur et de sa place le mensonge de son accusateur. Jean-Jacques ne garda pas longtemps la sienne; on le congédia avec sa livrée. Faut-il dire qu'il entra ensuite chez le comte de Gouvon, écuyer de la reine de Sardaigne, et que cette fois encore il fut mis sur le pavé? Quel début pour la vie d'un philosophe réformateur!

Rousseau, après cette dernière équipée, retourna chez madame de Warens qui le reçut comme l'enfant prodigue : toujours jalouse de son salut, elle le mit au séminaire d'Annecy pour en faire un prêtre : mais son protégé ne prit aucun goût à la théologie. Il quitta donc le séminaire, et sa protectrice le plaça auprès du maître de musique de la cathédrale nommé Lemaître. Celui-ci s'étant pris de querelle avec

Digitized by Google

le chapitre se détermina à passer en France. Rousseau l'accompagna jusqu'à Lyon, où Lemaître, surpris dans la rue par une attaque d'épilepsie, fut abandonné sans secours par son compagnon de voyage. Celui-ci retourna à Annecy où il ne trouva plus madame de Warens : elle était partie sans laisser son itinéraire. Que fera Rousseau, que ce contretemps réduit à la misère? Il imagine de tirer parti de la musique qu'il ne sait pas encore. Il se rend à Lausanne où il prend enseigne de musicien et de compositeur. On le croit d'abord sur parole; mais un concert où il fait exécuter une cantate de sa composition, dont les notes discordantes produisirent l'effet d'un véritable charivari, le força d'aller chercher un autre théâtre. Dans cette audacieuse tentative il n'avait compromis que le nom de Vaussore, anagramme prudemment substituée à son véritable nom. Il réussit mieux à Neufchâtel, car il commençait à apprendre la musique en l'enseignant; mais il ne s'y fixa point. Un charlatan, qui prenait le titre d'archimandrite, et qui annonçait l'intention d'aller à Jérusalem, engagea facilement Rousseau à le suivre dans son pèlerinage. Mais le fourbe est arrêté à Soleure, et Rousseau partage sa disgrâce. L'ambassadeur de France le tire de ce mauvais pas, et lui donne les moyens d'aller jusqu'à Paris. Paris était le rêve de Rousseau : son entrée par la porte Saint-Antoine commença à le désenchanter; le froid accueil qu'il y reçut, les obstacles qu'il rencontra dans ses projets, le forcèrent bientôt à la retraite.

Dans sa détresse, il apprend que madame de Warens, dont il avait perdu la trace, est à Chambéry. Il y court, et il y trouve la même tendresse, le même dévouement. Les choses allèrent même plus loin, car Rousseau n'était plus un enfant, et sa bienfaitrice n'avait pas renoncé à la galanterie qui va bien au delà de la jeunesse chez les femmes qui en ont pris l'habitude. Pendant un séjour de quelques années à Chambéry, interrompu seulement par une excursion à Besançon, Rousseau se livra à l'étude et à l'enseignement de la musique,

Digitized by Google

se reprit de passion pour la lecture, et s'occupa avec une ardeur plus vive qu'heureuse du jeu d'échecs, de géométrie, d'algèbre, et même d'astronomie. Ce qu'il fit de plus profitable, ce fut de revenir sur le latin, qu'il ne connaissait qu'imparfaitement. Des livres de médecine, qu'il consultait alors dans son ardeur de tout apprendre, frappèrent vivement son imagination et lui donnèrent la vision d'une des plus graves maladies dont ils décrivaient les symptômes. En vertu de cette contagion du livre sur le lecteur, Rousseau n'eut rien moins qu'un polype au cœur. La faculté de Montpellier était seule digne et capable de guérir un si terrible mal; sur la route, le malade fit diversion à son polype par une passion profonde et passagère pour une madame de Larnage, qui se serait fait scrupule de ne pas consoler un mourant. Il paraît même qu'elle le guérit, car les médecins de Montpellier prirent Rousseau pour un visionnaire lorsqu'il parla de son polype. Sans faire consolider sa guérison par sa nouvelle maîtresse, comme il l'aurait pu, notre voyageur, saisi tout à coup par le souvenir de madame de Warens, veut aller renouer leurs amours; mais cette excellente femme avait eu compassion d'un nouveau venu, et Rousseau, à son retour, se trouva réduit à un rôle subalterne dans ce commerce de galanterie. Toutefois sa protectrice ne l'abandonna point : elle lui procura l'emploi de précepteur chez le grand prévôt de Lyon, M. de Mably, frère des abbés de Mably et de Condillac. Le préceptorat est la plus fausse des conditions, parce qu'il ne donne qu'une autorité déléguée et une position subalterne, pour une œuvre qui demande toute la puissance de l'autorité directe et toute la considération qui s'attache à l'indépendance. Le caractère de Rousseau devait aggraver cet inévitable inconvénient, aussi reconnut-il bientôt qu'il n'était pas né pour l'abnégation et la dépendance. Il se retira donc, mais en assez bons termes avec le père de ses élèves, quoiqu'il eût détourné quelques bouteilles de son vin d'Arbois, et qu'il fût tombé amoureux de sa femme.

Digitized by Google

Rousseau revit alors madame de Warens, son refuge accoutumé : mais il n'y demeura pas longtemps. Avec quinze louis dans sa poche (jamais il ne s'était vu si opulent), et un système de notation musicale par les chiffres, dont il attendait la gloire et la fortune, il s'achemina de nouveau vers Paris. Cette fois il y fit un peu meilleure figure. L'Académie des Sciences examina son système, qu'elle n'osa pas condamner; mais l'arrêt fut porté par Rameau, juge compétent, dont les conclusions furent sévères. Malgré cet échec, Rousseau se lança dans le monde des philosophes et des financiers. Cependant il ne s'y enrichit pas, et ses amis, pour le tirer d'embarras, lui procurèrent la place de secrétaire auprès du comte de Montaigu, ambassadeur à Venise. C'était encore une position précaire et dépendante. On sait mal ce que Rousseau fit dans les États de la sérénissime république. Si on s'en rapporte à son témoignage, il trancha de l'ambassadeur en plusieurs circonstances, devant le sénat de Venise; si l'on consulte la vraisemblance, il ne dut jamais paraître qu'à la suite de son maître, simple attaché de la personne et non de l'ambassade : quoi qu'il en soit, il ne tarda pas à recevoir son congé. Ce fut le terme de sa carrière diplomatique.

Ces événemens nous conduisent jusqu'à la trente-troisième année de la vie de Rousseau; apprenti, cathécumène, laquais, séminariste, musicien, précepteur, secrétaire, dans cette carrière de servitudes diverses et de vagabondage, il a dû s'éprendre d'une terrible passion pour la liberté. Le voilà libre enfin ! il retrouve à Paris des amis, des protecteurs : il sait maintenant assez de musique pour en vivre, soit qu'il copie, qu'il compose, ou qu'il enseigne; il a même en portefeuille un opéra complet, paroles et partition, les *Muses Galantes*. Le duc de Richelieu le charge de revoir la *Princesse de Navarre* pour une nouvelle mise en scène, c'est-à-dire, de retoucher Voltaire et Rameau. Il reparaissait donc sous d'heureux auspices dans ce Paris où deux fois il avait échoué. Mais il n'était pas au bout de ses épreuves : les *Muses*

Digitized by Google

Galantes tombèrent avant d'être représentées, et la *Reine de Navarre*, amendée, ne réussit pas. De plus, le malheureux Jean-Jacques, à peine arrivé à Paris, avait rencontré dans son petit hôtel de la rue des Cordiers une servante sans esprit, sans beauté, qui l'ensorcela, et qui perpétua jusqu'à la fin de sa carrière la fatalité de son adolescence et de sa jeunesse, Thérèse Levasseur, qui fut à ses côtés, tant qu'il vécut, le symbole vivant de l'abjection et de l'esclavage de ses premières années.

La déconvenue de ses opéras le réduisit à occuper un emploi de commis chez M. Dupin, fermier général; il ajoutait quelque chose à ses minces appointemens en copiant de la musique. Cependant sa passion pour Thérèse l'absorbait. Une grossesse survint pour aggraver la gêne de sa situation. Le premier fruit de ce commerce fut envoyé aux Enfans-Trouvés, les autres eurent le même sort. Rousseau n'hésita pas. Le sentiment de la paternité n'émut point celui qui n'avait pas connu les douceurs de la vie de famille : il ne vit dans la fécondité de sa compagne qu'une perspective de sacrifices sans compensation, et il s'y déroba. Qu'aurait-il fait de cette lignée illégitime que sa maîtresse n'était pas capable d'élever, à laquelle le pain même aurait souvent manqué dans le taudis qu'habitait ce couple disparate? Ce lien, formé par l'appât d'une grossière volupté, et resserré par la crainte, jusqu'à ce que l'habitude en eût fait une chaîne indissoluble, ne pouvait engendrer de devoirs; il devait conserver jusqu'au bout le vice de son origine. Ces produits de la débauche étaient attendus dans l'asile que leur ouvrait la religion. Rousseau n'a jamais été ni père, ni époux, malgré le mariage qui donna, quelque vingt ans plus tard, son nom à cette indigne compagne. Je crains d'offenser les oreilles délicates, mais je ne trouve pas d'autre expression pour dire nettement ma pensée : Thérèse ne fut que la femelle de la bête de Rousseau; elle l'enchaîna par les sens, elle gouverna sa luxure et son appétit; disons-le sans pruderie, elle régna par

Digitized by Google

le lit et la cuisine. Quoi de plus triste? je flétris en expliquant : mais je sépare deux choses distinctes, j'écarte de l'âme de Rousseau les souillures et les misères de ses sens, je déconcerte ces éternelles antithèses qui supposent une famille à Rousseau pour l'accuser d'avoir méconnu le plus sacré des devoirs. Sa cause n'en devient pas bonne, mais elle est mieux instruite.

Tous ces faits étaient dans le passé, et Rousseau avait près de quarante ans lorsque son génie prit tout à coup un essor imprévu, et du premier élan le porta sur les hauteurs. Une annonce insérée au *Mercure* fit jaillir l'étincelle électrique : « Le progrès des sciences et des arts a-t-il contribué à corrompre ou à épurer les mœurs? » Voilà ce que demandait l'Académie de Dijon : ce fut comme un éclair qui sillonna l'intelligence de Rousseau, et qui fit gronder dans son sein ses ressentimens contre son siècle et le dégoût de la corruption commune qui l'avait avili lui-même. Son antipathie contre une époque fière de sa littérature retombera sur les lettres : sa détermination n'est pas moins soudaine que son inspiration : trente années de sa vie sont retranchées en imagination, l'âme du jeune lecteur de Plutarque se dégage des souillures qui ont rempli l'intervalle, enivrée de son idéal longtemps obscurci, toute prête à mesurer aux règles, à peser au poids de l'antiquité, les mœurs de ses contemporains. La mission qu'il se donne dans les transports de son cerveau sera un rôle, il le sait bien, mais ce rôle il le remplira au risque d'être frappé de l'anathème qu'il va lancer. Ne pouvant être pur, il sera du moins le fléau de l'impureté. Rousseau entra donc dans la littérature par une diatribe contre les lettres. Cette attaque eut un long retentissement, car il n'y a rien de plus puissant sur les esprits que la sincérité dans le paradoxe. Le monde des lettrés, ainsi pris à partie, s'émut du coup qu'on lui portait au milieu de son triomphe. Ce premier succès, suivi bientôt par *le Devin du Village* qui réussit à Fontainebleau sous les yeux de la Cour et du Roi, et qui

Digitized by Google

aurait procuré à son auteur, s'il l'eût voulu, de royales faveurs; le bruit de sa lettre sur la musique française; les avances de M. de Francueil, receveur général des finances, qui le mettaient sur la route de la fortune; tout cela n'avait pas suffi pour apprivoiser Rousseau, lorsque l'Académie de Dijon, en proposant (1753) pour sujet de prix, la recherche *de l'Origine et des fondemens de l'inégalité parmi les hommes*, lui donna l'occasion de rentrer en lice et de faire cette fois le procès, non plus aux lettres, mais à la société tout entière. Dans le précédent discours, en évoquant l'ombre de Fabricius, il faisait appel à des mœurs qui avaient au moins la vraisemblance historique; maintenant il imagine une ère d'ignorance et de pureté morale, sans autre autorité que les rêves de son esprit, et il accuse la société d'avoir substitué le mensonge de ses institutions aux rapports simples et légitimes que la nature avait établis. Ce nouveau factum, plus déclamatoire que le précédent, n'était pas moins sincère, car Rousseau, en présence d'une réalité qui l'opprimait, avait dû souvent se réfugier dans la région des chimères. Rousseau pensait vigoureusement, mais il observait peu; il n'avait vu les vices de la société que dans ses torts envers lui; au lieu d'en embrasser l'ensemble et de chercher dans ce qui existe le germe d'un meilleur avenir, il condamne en masse ce qu'il ne connaît qu'en partie, et encore sous le point de vue de la passion; il fait table rase, et il cherche le mieux hors du possible.

Rousseau, qui avait dédié son discours aux citoyens de Genève, fut pris d'un violent désir de revoir sa patrie : il profita d'une occasion qui se présentait, et pendant son séjour dans cette ville il se rattacha à la secte de Calvin qu'il avait quittée par son abjuration à Turin. Genève lui parut l'asile de la liberté, il songeait même à s'y fixer, mais il en fut détourné par le voisinage de Voltaire dont il craignait l'influence sur ses concitoyens. Ce fut alors que l'amitié de madame d'Épinay l'attira dans la délicieuse vallée de Mont-

Digitized by Google

morency, où il aurait trouvé le repos, s'il n'y avait porté les inquiétudes de son caractère ombrageux, et le commérage compromettant de son indigne entourage. Rousseau n'habita que vingt mois l'Ermitage que madame d'Épinay lui avait fait élever, mais il y composa la *Nouvelle Héloïse* sous le charme de quelques réminiscences d'amour mêlées à des sentimens exaltés que son imagination concevait, et qui de là descendaient vers son cœur qu'ils allaient réchauffer. C'est pour cela que dans ce livre, beaucoup trop vanté, la passion est éloquente, et que les sentimens comme les caractères sont généralement faux. Dans la *Nouvelle Héloïse,* il n'y a de complétement vrai que le paysage, parce que Rousseau avait bien vu et vivement senti la nature; tout ce qui vient de la passion et ce qui touche au monde réel n'est ni vrai, ni vraisemblable. Ce sont des êtres et des sentimens d'imagination qui se meuvent et se produisent dans un monde que le romancier a fortement conçu, mais qu'il n'a pas vu. De là une vraisemblance relative entre les idées et les personnages, qui fait illusion si on se laisse entraîner dans le cercle tracé par l'auteur, et surtout si on ne connaît ni le monde, ni la passion réelle. La *Nouvelle Héloïse* est vraie et saisissante dans les couvens et dans les colléges : plus tard le livre tombe des mains, malgré le charme continu du style.

Pendant que Rousseau se berçait de cet idéal de passion, il en tourmentait la sœur de madame d'Épinay, la comtesse d'Houdetot. Cet amour que la distance des âges et du rang, le sentiment des devoirs de l'hospitalité, la notoriété du commerce depuis longtemps établi entre Saint-Lambert et la comtesse, la commisération dédaigneuse de l'objet de ce culte, et les plaintes grotesques de Thérèse auraient dû réprimer, dégénéra en frénésie. Rousseau ne voyait que des ennemis dans ceux qui lui faisaient obstacle. Saint-Lambert fut averti et menaça de loin, mais avec un mépris marqué; madame d'Houdetot lui interdit sa présence, et coupa court à la correspondance qu'elle tolérait. Madame d'Épinay parut

Digitized by Google

entrer dans le complot, et Rousseau, hors de lui, signifia brusquement son départ : il quitta l'Ermitage au cœur de l'hiver, et, sans s'éloigner de la vallée de Montmorency, il s'établit dans le voisinage, à Mont-Louis. Quelque temps après, le maréchal de Luxembourg lui donna un appartement au petit château de Montmorency, où le philosophe reçut, entre autres visites qui flattèrent son amour-propre, celle du prince de Conti. A tout prendre, Rousseau n'était pas malheureux alors ; il est vrai qu'il soupçonnait au moins de trahison ceux de ses amis avec lesquels il n'avait pas complétement rompu, mais il trouvait un dédommagement dans l'intérêt sincère que lui témoignaient d'illustres protecteurs, dans la sympathie de M. de Malesherbes qui corrigeait les épreuves de ses ouvrages, dans le succès populaire de *Julie*, la composition d'*Émile*, et surtout le spectacle d'une nature si belle qu'elle repose et qu'elle enivre tout ensemble. Le séjour de Rousseau dans la vallée de Montmorency, qui se prolongea pendant six années, est la période la plus féconde et la plus lumineuse du développement de son génie. C'est là qu'il composa, outre la *Nouvelle Héloïse*, le *Contrat social* et l'*Émile*.

De tous les ouvrages de Rousseau, le *Contrat social* est celui qui a exercé la plus grande influence sur la société, influence funeste, car l'erreur s'y trouve dans les principes et dans les conséquences. La première est l'hypothèse d'un contrat entre les parties intéressées à l'origine des sociétés, comme si la société était un produit contingent de la volonté humaine et non le résultat nécessaire de la nature des choses ; la seconde, non moins grave, est cet axiome abstrait qui fait d'un peuple une masse homogène dont tous les membres seraient unis par la communauté des idées et des intérêts. De ces données découle, sous le nom de liberté et de souveraineté populaire, un système de servitude et de despotisme plus oppresseur que les législations les plus tyranniques de l'antiquité. Toutes les pièces de ce système se tiennent

Digitized by Google

par un enchaînement rigoureux, et la logique qui les unit paraît irrésistible. Rien n'est plus simple, car le publiciste procède par la méthode géométrique, établissant ses axiomes et dégageant par déduction ce qu'ils contiennent; or, dans ce monde abstrait, il est naturel que les idées s'enchaînent étroitement, puisqu'elles s'engendrent. Dans ce travail, Rousseau ne s'est embarrassé ni de l'histoire, ni de la science politique; sa pensée a combiné, dans l'isolement, les ressorts d'une machine simple et puissante, sans dessein d'application complète et prochaine, plutôt pour montrer la force et la sagacité de son génie, que pour remuer le monde. Mais l'autorité de son nom accrédita ces principes dont la clarté était déjà une séduction, et on voulut les éprouver sur une société qu'ils bouleversèrent sans pouvoir la réorganiser. Rousseau inspira la Convention, et si cette assemblée, par l'emploi de la puissante machine que le *Contrat social* mettait dans ses mains, a maintenu pour un temps l'indépendance de la France, elle a gravement compromis l'établissement de la véritable liberté. L'expérience a ruiné les théories politiques de Rousseau : notre siècle n'admet pas l'infaillibilité du peuple, il contrôle par l'éternelle idée de la justice les actes de tous les pouvoirs quels qu'ils soient, et l'autorité n'est légitime à ses yeux que par l'exercice régulier de la puissance souveraine.

En parcourant le cercle complet des institutions sociales et politiques avec une pensée de réforme radicale, Rousseau comprit qu'il fallait donner une base à l'édifice nouveau qu'il voulait élever. En effet, toute réforme est illusoire, toute prédication est vaine si l'on n'atteint pas le cœur même de l'homme. La réforme de l'éducation est donc l'antécédent nécessaire de toute réforme sociale : de quelque manière que vous disposiez la corruption, sous quelque angle que vous la placiez, quelque vêtement et quelque direction que vous lui donniez, elle ne changera pas de nature; elle corrompra la vertu des plus belles institutions; elle emploiera pour le

Digitized by Google

mensonge les meilleurs instrumens de vérité; sous le masque de la justice elle pratiquera l'iniquité, et fera partout servir l'apparence des vertus au triomphe du vice. Si donc on veut régénérer le corps, il faut d'abord purifier la molécule organique; telle est la pensée-mère de l'*Émile*. Avant tout, on a peine à comprendre comment le publiciste républicain, qui absorbe si complétement l'individu dans l'unité nationale, écrit un traité d'éducation domestique; mais cette contradiction peut se résoudre, car évidemment Rousseau a voulu faire de son élève l'instituteur du genre humain. L'éducation commune commencera quand l'éducation individuelle, bien dirigée, aura dégagé toute vérité dans une intelligence unique, et montré ce que comportent l'âme, l'esprit et le cœur de l'homme. Cette intelligence, préservée de la contagion antérieure, reprendra l'humanité à son point de départ et la replacera dans les voies de la Providence. Si Rousseau n'eût pas sous-entendu cette pensée, la contradiction indiquée plus haut resterait dans toute sa force, et de plus on l'embarrasserait fort en lui demandant comment il pourrait étendre à tous une éducation qui occupe un précepteur autour d'un seul enfant, sans compter, comme le remarque ingénieusement M. Villemain, les compères qui lui sont nécessaires pour la mise en scène des leçons décisives destinées à produire sur l'imagination de l'élève une impression profonde.

L'éducation d'Émile n'est donc que le prélude de l'éducation nationale; mais dans ce but restreint est-elle complétement saine et praticable? Et d'abord, en demandant tout à la raison de son élève, dans un âge où l'intelligence est surtout alimentée par la foi et par la mémoire, Rousseau est-il bien sûr de ne pas opprimer la faculté qu'il surcharge? retrouvera-t-il, à point nommé, celles qu'il a laissé dormir? Que dire de cet ajournement de la notion de Dieu, que le précepteur réserve pour la faire luire à sa convenance, comme s'il était assuré que cette notion sublime, si nécessaire et si naturelle qu'elle semble innée, ne préviendra pas longtemps

Digitized by Google

à l'avance le signal qu'il veut lui donner à son heure? Ces objections, d'une force réelle, troublent l'ensemble du système de Rousseau, mais son livre n'en demeure pas moins un des plus beaux monumens que le génie de l'homme ait élevé, et les vérités partielles qu'il renferme suffisent pour lui donner le caractère d'une incontestable utilité. On peut dire que l'*Émile* a reconstitué la famille par l'importance nouvelle qu'il donne aux enfans; il a garanti la vertu des mères par l'exercice des devoirs que leur impose la nature, que leur conseille la tendresse; il a protégé la jeunesse contre ces traitemens barbares, contre ces peines corporelles qui étaient toujours la dernière, et souvent la seule raison des maîtres; en forçant peut-être l'emploi de la raison, il a certainement détrôné la routine; en présentant la notion de Dieu dans son antique simplicité, il a arrêté l'irréligion sur la pente glissante de l'athéisme, et, en fortifiant le principe générateur de tous les cultes, il a préparé le retour vers le culte le plus digne de l'homme et de la Divinité. Ce sont là d'incontestables bienfaits, des vérités durables qui compensent bien des erreurs, et qui permettent de dire que si Rousseau a rarement atteint la vérité, il y a souvent conduit; ce n'est pas un guide assuré, sans doute, mais c'est un puissant promoteur.

Ce livre, à tout prendre, le plus utile et le moins révolutionnaire des écrits de Rousseau, souleva contre lui une violente tempête; l'autorité civile lança ses arrêts, l'autorité religieuse ses anathèmes. Le parlement, qui allait frapper les jésuites, essaya son glaive à deux tranchans contre l'auteur d'*Émile*. Le livre fut condamné au feu, et l'écrivain décrété de prise de corps. Christophe de Beaumont attaqua le réformateur dans un mandement célèbre. Rousseau, prévenu à temps, quitta précipitamment sa chère vallée de Montmorency; sur la route de l'exil, il sema la touchante élégie du *Lévite d'Éphraïm*, et arrivé au terme de sa course, il se retourna pour jeter à la face de ses accusateurs une réplique

Digitized by Google

foudroyante. La réponse au mandement de l'archevêque de Paris est, sans contredit, le plus éloquent des pamphlets; la tribune antique n'a rien entendu de plus fier, de plus véhément, de plus incisif. Rousseau croyait trouver un asile en Suisse, mais sa patrie se montra plus sévère encore que la France. Genève le condamne sans l'avoir lu, sur la foi du parlement de Paris; le sénat de Berne lui refuse un asile, et l'illustre fugitif est obligé de se placer sous la protection du roi de Prusse, dans le canton de Neufchâtel. Il s'établit à Motiers, où George Keit, Milord Maréchal, gouverneur de Neufchâtel, le combla de prévenances et de bienfaits dont Rousseau garda toujours le souvenir. C'est là qu'il prit le costume arménien, qui excita plus tard à un si haut point la curiosité des Parisiens. Les *Lettres de la Montagne,* autre chef-d'œuvre sorti de sa plume, écrites pour sa propre défense et dans l'intérêt de l'un des partis qui divisaient Genève, suscitèrent dans sa paisible retraite un orage devant lequel il se crut obligé de fuir. La petite île de Saint-Pierre, dans le lac de Bienne, aurait fixé son choix, mais le sénat de Berne le somma de partir sans délai. Les efforts réunis de Milord Maréchal, de l'historien Hume et de la comtesse de Boufflers le déterminèrent alors à passer en Angleterre; il prit pour y arriver la route de Paris. Quatre ans s'étaient à peine écoulés depuis le décret de prise de corps lancé par le parlement; mais dans ce siècle de scepticisme où les rigueurs de la loi étaient neutralisées par la tolérance sociale, il put impunément passer quelques semaines à Paris, protégé en apparence par le droit d'asile dont jouissait l'enceinte du Temple où le prince de Conti l'avait reçu, mais en réalité par l'indulgence du pouvoir et par la sympathie de l'opinion.

Hume conduisit Rousseau en Angleterre et l'établit à Wootton dans le comté de Derby; là Rousseau, loin du monde et décidé à n'y plus rentrer, commença son examen de conscience, et écrivit en moins de trois mois les six pre-

Digitized by Google

miers livres de ses Confessions qui suffiraient, à défaut de ses autres chefs-d'œuvre, pour le placer au premier rang des écrivains. Il paraissait heureux dans sa retraite et affermi dans la résolution d'y passer le reste de sa vie, lorsqu'on apprend tout à coup qu'il quitte l'Angleterre, et que les liens d'amitié qui l'unisssaient à Hume ont été violemment rompus. Quelles étaient les causes de ce brusque changement? D'abord les amis de Rousseau l'avaient servi à leur mode, et non à la sienne, ne ménageant pas assez son ombrageuse susceptibilité, qui n'entendait recevoir les bienfaits que dans la mesure qu'elle avait librement fixée. Ce premier grief sommeillait cependant; mais Rousseau apprend, on ne sait par quelle voie, que son protecteur a trempé dans une raillerie ourdie contre lui par ses bons amis les philosophes; aussitôt, sans donner ni provoquer d'explications, il accuse Hume de trahison, et lui rejette ses bienfaits avec indignation. Ce brusque procédé était dans les habitudes de Rousseau, qui n'a jamais ménagé les transitions. Un mot profondément vrai, qu'il a dit de lui-même, nous explique ces coups de tête fréquens qu'on lui reproche : « Je suis, dit-il, d'un naturel hardi et d'un caractère timide. » L'audace de l'imagination et la fierté des sentimens, à côté d'une volonté faible, produisent habituellement ces rapides secousses. La décision, chez les caractères timides, ne se prend que sous l'empire d'une passion qui emporte la volonté; l'impulsion est si vive qu'elle franchit toutes les bornes, et l'éclat en est si violent qu'il ne permet plus de retour. C'est ainsi que toutes les brouilleries de Rousseau ont été des ruptures soudaines et irremédiables. La véritable force est dans l'énergie continue de la volonté qui domine une situation, et non dans la rapide violence qui veut s'y soustraire. Les caractères faibles se font illusion en ce point, parce qu'ils produisent, en un instant, un effet considérable, mais leurs coups de tête n'en sont pas moins des actes de faiblesse réelle qui les séduisent par les apparences de la force.

Digitized by Google

Maintenant la carrière active de Rousseau est terminée (1767). Les onze années qui lui restent à vivre ne seront plus guère signalées que par des pèlerinages volontaires ou forcés, et par un séjour de huit années à Paris où il se montra librement, malgré l'arrêt de prise de corps qui ne fut ni révoqué, ni exécuté : tant les mœurs étaient peu d'accord avec les lois! Les faits les plus importans de cette période furent, son mariage avec Thérèse Levasseur, contracté en 1769 sous le pseudonyme de Renou, par cette raison singulière que « ce ne sont pas les noms, mais les personnes qui se marient »; sa souscription à la statue de Voltaire, hommage indiscret d'une admiration sincère, ou représailles cruellement généreuses des mauvais procédés du patriarche de Ferney; l'envoi tardif d'un projet de constitution à la Pologne expirante (1772)[1]; enfin l'accueil empressé qu'il reçut à son arrivée à Paris, où sa présence fit une véritable sensation. Son petit appartement de la rue Plâtrière reçut souvent d'illustres visiteurs, mais on n'y arrivait pas sans peine, et on y revenait plus difficilement encore. Jean-Jacques vivait fièrement du produit de ses minces économies placées viagèrement, et de son travail de copiste, sans rien demander à personne, et refusant même les arrérages de la pension qu'il tenait du roi d'Angleterre. Dans l'année qui précéda celle de sa mort une chute violente dérangea sa santé, et ce dérangement donna un nouvel empire aux sombres idées qui assiégeaient souvent son imagination, idées nourries de terreurs imaginaires, de soupçons exagérés et de remords réels.

Rousseau, sentant ses forces décliner, accepta, vers la fin de mai 1778, l'hospitalité que lui offrait noblement M. de Girardin dans sa magnifique terre d'Ermenonville. Il parut charmé de ce séjour. Logé dans un pavillon isolé, il allait souvent visiter ses hôtes, et il aimait à faire de longues pro-

[1] Huit ans auparavant, Rousseau, consulté par la Corse, n'avait pas été plus heureux; la Corse avait cessé d'être indépendante lorsque ses conseils arrivèrent.

Digitized by Google

menades dans les allées du parc, autour des pièces d'eau dont le pur cristal charmait ses yeux, avec le jeune Stanislas Girardin, auquel il enseignait la botanique. Thérèse Levasseur l'avait accompagné et lui préparait tous les jours ses mets favoris. Le 3 juillet il se leva de bonne heure, fit dans le parc sa promenade accoutumée, rentra pour déjeuner, et commença sa toilette pour aller au château; tout à coup, il se plaignit d'un violent mal de tête, sa femme lui donna quelques potions calmantes et s'efforçait de le soutenir, lorsqu'il tomba violemment la tête contre terre. Le sang jaillit de son front et il expira sans prononcer une seule parole; un épanchement de matière séreuse dans le cerveau venait de le foudroyer : il était âgé de soixante-six ans.

Cette mort soudaine et accidentelle donna cours au dehors à des bruits de suicide : le témoignage d'un ami de Rousseau, M. de Corancez, les accrédita : madame de Staël les a accueillis passagèrement, et le dernier des biographes de Rousseau, M. Musset-Pathay, les a fortifiés du poids de son autorité. Ce consciencieux écrivain complique même le suicide par l'emploi du poison et du pistolet. Des convictions sincères appellent une discussion, mais, pour en ruiner le témoignage, il suffit de montrer sur quelle base fragile elles reposent. La mort naturelle de Rousseau est constatée par le concert de la famille de M. de Girardin, par le procès-verbal d'autopsie que dressa le docteur Lebègue de Presle, par la parole de Houdon, qui prit l'empreinte de la figure et du crâne; enfin par le récit détaillé que Thérèse Levasseur a donné des derniers momens de son mari. Qu'oppose à cette masse de témoignages M. de Corancez? le dire du maître de poste de Louvres, écho d'un bruit sans consistance, et qu'une réflexion bien simple dépouille de toute autorité. Une chute détermine la mort de Rousseau. Quel sera le premier cri des témoins de cette catastrophe? « M. Rousseau vient de se tuer! » est-ce à dire que sa mort soit volontaire? Ce cri passe de bouche en bouche, et il arrive naturellement à une

Digitized by Google

demi-lieue du théâtre de l'événement avec la circonstance classique du coup de pistolet. Un campagnard le répète sans le dépouiller de cet accessoire, un homme de sens l'accueille, soit par légèreté, soit par quelques motifs personnels, et une équivoque de langage devient ainsi le point de départ d'une opinion qui prend racine.

Quelques mois avant de consacrer par le mariage son union avec Thérèse Levasseur, Rousseau avait écrit à celle qu'il considérait depuis longtemps comme sa femme : « Si quelque accident doit terminer ma carrière, souvenez-vous en pareil cas de quel homme vous êtes la veuve, et d'honorer sa mémoire en vous honorant. » L'avenir réalisa ce vague pressentiment d'une catastrophe. Un an après, la veuve de Rousseau devenait la femme d'un jeune et robuste palefrenier : elle se faisait expulser d'Ermenonville où reposaient, dans l'île des Peupliers, les restes de l'illustre mort, étendant ainsi, par un dernier outrage, sa funeste influence sur la destinée de Rousseau, au delà même de la tombe.

GÉRUZEZ.

Digitized by Google

Digitized by Google

THE ASTOR LIBRARY
NY

Digitized by Google

JOSEPH VERNET

Digitized by Google

Digitized by Google

JOSEPH VERNET

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

VERNET

(CLAUDE-JOSEPH),

NÉ A AVIGNON EN 1714; MORT A PARIS EN 1789.

Nous avons à nous occuper d'un de ces hommes qui, vers le milieu du siècle dernier, eurent assez d'esprit et de bon sens pour penser que l'art ne devait pas s'assujétir aux caprices de la mode, et qui osèrent trouver mauvais ce que tout le monde regardait alors comme excellent et recherchait avec passion.

Boucher jouissait de la plus haute faveur, et laissait bien loin derrière lui une foule d'imitateurs qui menaçaient d'abâtardir complétement la peinture, soutenus comme ils l'étaient par le mauvais goût si général de l'époque. Cette école (si toutefois on peut lui donner ce nom) était entièrement fausse; elle ne se basait ni sur la nature, ni sur le beau idéal des Grecs, la convention et la fantaisie en étaient presque les seules règles; tout peintre alors croyait marcher dans le droit chemin en sacrifiant la grandeur et le beau des lignes à leur coquetterie, la noblesse et le style d'une composition à un arrangement plus ou moins joli. Cette voie était déplorable, et d'autant plus à craindre qu'elle menait à la réputation et à la fortune. Watteau, Boucher, étaient sans contredit des hommes d'un talent remarquable, mais ils ne pouvaient devenir chefs d'école sans les plus grands dangers pour l'art : leur originalité, leur laisser-aller, leur grâce même, copiés d'ailleurs très maladroitement par leurs imitateurs, étaient encore plus à craindre et à éviter que les écarts nombreux de l'école moderne dite romantique. La peinture, comme tous les autres arts, était donc

Digitized by Google

entièrement en décadence, et sa ruine était certaine si quelques talens sains et vigoureux ne venaient la régénérer.

La peinture en général peut se diviser en deux grandes branches comprenant toutes les autres, peinture d'histoire et peinture de paysage : dans la première se classent le genre, le portrait et toute œuvre dont les figures sont la partie principale; la seconde réunit la peinture de marine, d'intérieur, et tous les sujets enfin qui n'admettent les figures que comme ornement et en quelque sorte comme complément de composition. Vien et Vernet, chacun dans sa partie, furent les deux hommes destinés à faire sortir l'art de la route fausse et périlleuse dans laquelle il était engagé, et à lui imprimer une direction tout à la fois grande et sage, puisqu'elle avait pour point de départ et pour but l'étude de la nature et de l'antique. La mission de ces deux artistes était belle et difficile; ils l'ont dignement remplie, à notre avis du moins. Il fallait entamer une lutte longue et rude à soutenir, car il s'agissait non-seulement de changer le goût général, mais encore de persuader aux peintres que l'art est long, pénible et difficile, et que, quand on s'y voue avec conscience, il faut tout lui sacrifier, principalement la fortune. Il fallait donner l'exemple, Vien et Vernet s'en chargèrent.

Joseph Vernet naquit à Avignon en 1714; il eut pour premier maître son père, Antoine Vernet, peintre assez distingué, qui comprit tout d'abord les éminentes qualités qui distinguaient son fils et devaient lui attirer un jour une si haute réputation. Antoine sentit bien vite de quelle importance était pour ce fils un voyage et des études fortes et consciencieuses en Italie; il se résolut donc à l'y envoyer, et pour cela fit les plus grands sacrifices. Vers la fin de 1732, Joseph se mit en route, et arriva à Rome dans sa dix-huitième année. Ce voyage, qu'il fit par mer, décida, dit-on, de son goût pour la peinture de marine; pendant la traversée on ne put le faire coucher; il passa toutes les nuits sur le pont à considérer les effets si impressionnans de cette belle mer Méditerranée, et, à la fin de sa vie, c'était encore,

Digitized by Google

disait-il, un de ses souvenirs les plus délicieux. Dès qu'il fut arrivé, il entra dans l'atelier de Lucatelli, peintre distingué, et il embrassa son art avec tant d'ardeur et d'opiniâtreté que bientôt son maître fut surpassé. Ses commencemens, cependant, comme ceux de presque tous les hommes d'un grand talent, furent obscurs et pénibles : les faibles ressources que lui faisait tenir son père ne pouvant lui suffire, il fut réduit à un tel état de gêne qu'il dut s'estimer très heureux de donner un de ses tableaux pour un habit, une veste et une culotte. Ce même tableau, quelques années après, fut vendu trois mille livres. Ces commencemens difficiles, loin de le rebuter, l'avaient au contraire enflammé d'une nouvelle ardeur qui devait le conduire au succès, ce qui arriva. On le chargea de peindre, dans la galerie Borghèse, plusieurs paysages qui eurent le plus grand succès, et qui lui valurent de nouvelles commandes pour le palais Rondanini, desquelles il s'acquitta avec un talent toujours croissant. On remarque dans tous les tableaux qu'il fit à cette époque une grande analogie avec ceux de Salvator Rosa : c'était évidemment ce maître qu'il voulait imiter : même fierté et même vigueur de touche et de coloris, même originalité dans la composition; les sites les plus sauvages étaient ceux aussi qu'il reproduisait de préférence. Nous verrons que plus tard il changea entièrement de manière pour en prendre une nouvelle, qui lui appartient, et qui le place au premier rang parmi les plus fameux paysagistes. Il recevait quelques amis pendant son travail, et parmi eux le divin Pergolèse, qui composa, dit-on, auprès de lui son sublime *Stabat*.

Vernet, voulant étudier la marine à fond, s'embarqua à plusieurs reprises, parcourant toutes les mers de Grèce et d'Italie, exposé souvent aux plus grands dangers, et rapporta des dessins précieux de tous les monumens remarquables des pays qu'il visita. L'Académie de Saint-Luc, en 1743, fut fière de le recevoir au nombre de ses membres, et bientôt après il épousa mademoiselle Virginia Parker, fille d'un Anglais catholique, alors au service dans la marine du pape.

Digitized by Google

Sa réputation commençait à ne plus se borner à l'Italie; elle passa les Alpes, et le marquis de Marigny, ce protecteur zélé des arts, fut chargé par le roi Louis XV de l'engager à revenir en France. Son goût le portait à rester à Rome qu'il habitait depuis si longtemps, mais il crut devoir céder à des sollicitations parties de si haut, et il s'embarqua pour la France après un séjour de près de vingt-deux ans en Italie.

Ce fut alors que lui arriva cette aventure, qui, bien que contestée par plusieurs biographes, n'en est pas moins de la plus exacte vérité, et qui donne la mesure de son caractère et de l'amour qu'il portait à son art. Il avait pris passage à Livourne sur une petite felouque qui devait le conduire à Marseille; pendant la traversée, il s'éleva une violente tempête; les passagers furent obligés de se réfugier dans la cale; les matelots eux-mêmes, ne pouvant plus tenir sur le pont pour manœuvrer, voulurent le faire descendre; il refusa, pria qu'on l'attachât au pied du mât, et resta ainsi pendant tout le temps que dura la tempête, les yeux fixes, les cheveux au vent, contemplant les sillons de la foudre dans les nues, et les vagues qui venaient, hautes comme des montagnes, s'abattre en grondant sur le pont.

Vernet, à peine arrivé en France, fut mandé à Versailles par le Roi qui lui fit l'accueil le plus aimable et le plus gracieux, et voulut qu'il fût introduit avec le cérémonial en usage pour les ambassadeurs. Peu de temps après son retour, il fut nommé membre de l'Académie de Peinture; il fit pour tableau de réception un *Port de mer au soleil couchant*. A gauche est un rocher ombragé de quelques arbres; à droite, une tour surmontée d'un drapeau. Parmi les figures qui ornent le premier plan, on remarque un homme et deux femmes, en costume oriental. Ce tableau, bien que d'un grand mérite, n'est cependant pas un de ses meilleurs; il semble moins franchement touché, et la couleur n'est ni aussi heureuse ni aussi vraie que celle de presque tous les autres. L'Académie l'admit cependant dans son sein par acclamation.

Digitized by Google

Le marquis de Marigny le chargea alors de peindre les ports de France; cette collection, composée de quinze tableaux, forme une des œuvres les plus remarquables de Joseph Vernet; il passa dix années entières à la terminer. Le premier de ces tableaux représente une vue de l'*Entrée du Port de Marseille,* prise de la montagne appelée *Tête de More*. Vernet s'y est représenté dessinant, entouré de sa femme et de ses enfans. Les sujets des autres tableaux de cette collection sont : les vues de l'*Intérieur du Port de Marseille,* — du *Golfe de Bandol,* — de la *Rade d'Antibes,* — du *Port Neuf* et du *Parc d'artillerie de Toulon,* — du *Vieux Port de Toulon,* — de la *Rade de Toulon,* — de la *Ville* et du *Port de Bordeaux,* prise du côté des Salinières, — de la *Ville* et du *Port de Bordeaux,* prise du Château-Trompette, — du *Port de Cette,* — de la *Ville* et du *Port de Bayonne,* prise de la mi-côte des Salinières, — du *Port* et de la *Ville de Bayonne,* prise de l'allée de Boufflers, — du *Port de La Rochelle,* — du *Port de Rochefort,* — et enfin de la *Ville* et du *Port de Dieppe*. Ces tableaux, qui mirent le comble à sa réputation, sont d'autant plus admirables que par leur nature ils offraient des difficultés presque insurmontables. Loin de tomber dans la sécheresse et l'aridité à craindre dans de pareils sujets, il sut leur donner une grande animation en les ornant de nombreux personnages dont les groupes variés ne nuisent aucunement à l'exactitude des lignes. Dans cette série de toiles, les ciels se réfléchissent dans les eaux avec une vérité admirable, et depuis Vernet, aucun de ses imitateurs n'a pu arriver à donner à la mer la transparence extraordinaire qu'on remarque dans deux surtout, la vue du *Vieux Port de Toulon,* et celle du *Port de La Rochelle*.

Vernet, ayant terminé cette vaste entreprise en 1762, put revenir à ses sujets d'imagination, et à ses paysages composés, qui sont véritablement ses chefs-d'œuvre. Ce fut à cette époque qu'il peignit les quatre tableaux octogones connus sous le nom des *Quatre parties du jour* : — *le Matin* ou

Digitized by Google

la Pêche, — *le Midi* ou *l'Orage*, marine avec figures, — *le Soir* ou *le Retour au village*, marine par un temps calme et au soleil couchant, — et enfin *la Nuit*, effet de lune. Ces tableaux lui furent demandés pour orner des dessus de portes, au château de Choisy.

En 1765, il exposa au salon vingt-cinq tableaux qui excitèrent un véritable enthousiasme. La Reine, étant allée les visiter avec toute sa cour, lui dit gracieusement : « Monsieur « Vernet, je vois bien que c'est vous qui faites toujours ici « la pluie et le beau temps. » On raconte qu'un paysan voyant deux tableaux de ce peintre, l'un représentant le lever du soleil, l'autre son coucher, dit sans surprise : « Eh! c'est ce « que nous voyons tous les jours dans nos campagnes. » Cet éloge, qui certes n'était pas suspect dans la bouche d'un tel juge, devait faire plus de plaisir à l'artiste que les complimens étudiés d'une foule de prétendus connaisseurs.

Parmi les compositions les plus remarquables de cette exposition, on cite au premier rang *le Naufrage*. Le ciel est noir, les éclairs déchirent et sillonnent les nues; on aperçoit au milieu des flots les restes d'un bâtiment que les vagues ont brisé contre un rocher, et sur le devant une barque à moitié submergée dans laquelle des naufragés cherchent leur salut; à droite des matelots secourant une femme à demi nue et évanouie : dans le lointain, à gauche, un vaisseau battu par les vents, cherche à gagner la pleine mer; on voit du même côté la foudre éclater au milieu des nuages amoncelés. Ce tableau, d'une assez grande dimension, ne laisse rien à désirer; le ciel, la mer, les figures, sont traités avec la même supériorité. Le pendant de ce tableau est une marine éclairée par la lune : à gauche, on aperçoit un rempart à l'extrémité duquel s'élève un pavillon d'une construction élégante; sur le devant, un matelot et une femme viennent puiser de l'eau à une fontaine; près de là, un feu devant lequel un homme et une femme apprêtent leur repas. Il est impossible de n'être pas impressionné vivement en voyant ce tableau. La lune verse sa lumière monotone sur la vaste

Digitized by Google

mer, aucun souffle ne vient rider cette grande surface, unie comme un miroir. L'aspect de ce tableau est d'une mélancolie profonde; tout semble si calme, qu'on n'ose ouvrir la bouche en le regardant, on craint que le plus léger bruit ne vienne faire disparaître cette vision; le passage de la lumière de la lune à la lumière du feu est tellement bien gradué que l'harmonie de l'ensemble n'en souffre nullement.

Madame Du Barry acheta deux de ses ouvrages cinquante mille livres, et les plaça à Luciennes, d'où ils sont venus orner les salles du Musée Royal. L'un de ces tableaux est encore un clair de lune : un groupe de pêcheurs est sur le premier plan, au milieu; à droite quelques grands arbres projettent leur ombre sur une partie de la composition; à gauche une rivière laisse voir sa ligne argentée qui va baigner au loin le pied des collines boisées; des nuages légers s'élèvent, s'éclaircissent et se dispersent enfin comme des flocons de laine dans toute l'étendue des cieux. Ce paysage délicieux semble la traduction de ces beaux vers de Thompson :

..... Meanwhile the moon
Full-orb'd, and breaking thro 'the scatter'd clouds,
Shews her broad visage in the crimson'd east.
....
Now thro 'the passing cloud she seems to stoop,
Now up the pure cerulean rides sublime.
Wide the pale deluge floats, and streaming mild
O'er the sky'd mountain to the shadowy vale,
While rocks and floods reflect the quivering gleam,
The whole air whitens with a boundless tide
Of silver radiance, trembling round the world. [1]

[1] Cependant la lune se lève majestueusement à l'orient qu'elle colore, et se montre dans toute sa splendeur à travers les nuages dispersés....
.....
Elle semble d'abord se balancer au milieu des nuages qui l'entourent; bientôt elle s'élève au haut du firmament, et sa lumière calme et pure se répand par flots dans tout l'espace, depuis le sommet des montagnes jusqu'au fond des vallées. Les rochers et les eaux réfléchissent ses

Digitized by Google

Vernet fit aussi à cette époque, pour M. de La Borde, banquier de la cour, huit tableaux qui depuis ont été achetés par le Musée. Voici les noms de quelques-uns de ses autres tableaux qui furent les plus remarqués : — *Rade par un temps calme;* rochers couverts de groupes de pêcheurs et de marchands; les fonds de cette marine sont d'une finesse et d'une transparence merveilleuse : — *le Brouillard du matin;* le soleil vient de se lever, des rayons obliques commencent à dorer les montagnes, tous les objets dans le lointain sont baignés d'une atmosphère de vapeur qui en arrondit les formes et en ternit les couleurs : — *les Baigneuses;* effet de soleil couchant au fond d'une vallée; les figures de femmes qui sont à droite sont d'une rare perfection; la fraîcheur et le calme de cette composition rappellent tout à fait la *frigida Tempe* du chantre de Mantoue.

La fortune devint de plus en plus favorable à Vernet; Louis XV lui fit donner un appartement au Louvre, et en 1766 il fut nommé conseiller de l'Académie. Quelques années après il éprouva une joie bien douce pour le cœur d'un père; ce fut d'y recevoir son fils Carle, sur la présentation de son beau tableau du *Triomphe de Paul-Émile.*

Nous ne pouvons donner ici la liste de tous les tableaux que nous devons à l'heureuse fécondité de Vernet, et qui s'élèvent, seulement de 1752 à 1789, à plus de deux cents. Tous ses ouvrages étaient recherchés avec le plus grand empressement; il ne pouvait satisfaire aux demandes nombreuses qu'on lui faisait même des pays étrangers.

Recherché de tout le monde et entouré de la plus grande considération, il n'était heureux qu'en travaillant, et tenait encore le pinceau quand la mort vint le frapper, en 1789, à l'âge de soixante-quinze ans, laissant plusieurs tableaux inachevés. Sa mort fut cruellement sentie par tous ceux qui le connaissaient, et aux pleurs de sa famille vinrent se joindre les regrets de tous les amateurs éclairés des arts.

rayons incertains; une splendeur argentée remplit l'atmosphère et semble vaciller autour du monde.

Digitized by Google

Diderot, ce critique sévère, appelait Vernet un grand magicien, et dans ses lettres à Grimm sur la peinture, il s'exprimait ainsi en parlant des vingt-cinq tableaux exposés en 1765 : « Quels effets incroyables de lumière! les beaux ciels! quelles eaux! quelle prodigieuse variété de scènes! la mer mugit, les vents sifflent, le tonnerre gronde, la lueur sombre et pâle des éclairs perce la nue, montre et dérobe la scène. On entend le bruit des flancs d'un vaisseau qui s'entr'ouvre; les mâts sont inclinés, les voiles déchirées; les uns, sur le pont, ont les bras levés au ciel, d'autres se sont élancés dans les eaux; ils sont portés par le flot contre les rochers voisins, où leur sang se mêle à l'écume qui les blanchit. La même variété de caractères, d'actions et d'expressions règne sur les spectateurs; les uns courent porter secours, les autres restent immobiles et comme frappés de stupeur; ici des femmes en pleurs invoquent le ciel, là des pêcheurs retirent de l'eau le corps d'un enfant noyé. Tournez les yeux sur une autre mer, et vous verrez le calme avec tous ses charmes; les eaux tranquilles, aplanies et riantes, s'étendent en perdant insensiblement de leur transparence, et s'éclairent insensiblement à leur surface depuis le rivage jusqu'où l'horizon confine avec le ciel. »

Malgré sa supériorité incontestable sur presque tous ses contemporains, Vernet n'en était pas moins de la plus grande modestie; il disait de lui-même : « Me demandez-vous si je fais des ciels comme tel maître? je vous répondrai que non; les arbres et le paysage comme tel autre? je vous répondrai que non; les figures comme celui-ci? même réponse; les brouillards, les eaux, les vapeurs comme celui-là? même réponse encore : inférieur à chacun d'eux dans une partie, je les surpasse peut-être dans les autres. »

On dit qu'il aimait à passer des journées entières à la campagne, observant toutes les variations de l'atmosphère aux différentes heures du jour, les accidens de la lumière et des ombres dans les temps sereins et couverts, l'aspect et la teinte générale des fonds selon les diverses saisons où il se trouvait,

Digitized by Google

les effets de pluie, de grêle et d'orage. Tous ces phénomènes, grâce à son heureuse mémoire, se gravaient profondément dans sa tête, et il les reproduisait sur la toile avec cette vérité, cette force et cet éclat qui font les caractères distinctifs de sa peinture. C'est cette heureuse disposition de sa mémoire qui fait que, même dans les paysages composés d'imagination, il sut joindre à l'idéal cette étonnante vérité de détails qui rappelle la nature, sans cependant en être l'imitation servile. Tous les sujets lui étaient familiers : marines, paysages historiques, paysages pittoresques, architecture, figures, tout fut traité par lui avec la même habileté et la même élégance. Ses tableaux, depuis sa mort, ont acquis une grande valeur, qui n'est cependant pas celle à laquelle ils viendront un jour. Ils sont dispersés sur tous les points de l'Europe. Le Musée Royal en possède quarante-huit des plus remarquables; quelques-uns sont dans le palais Michaïlow, à Saint-Pétersbourg, et un plus grand nombre sont sortis du continent pour passer dans les galeries anglaises.

Si nous cherchons à apprécier le talent de Joseph Vernet, nous dirons, sans craindre d'être démenti, qu'il est complet dans son genre : en effet, il réunit au plus haut degré les trois grandes qualités qui constituent le peintre; il est aussi bon coloriste que dessinateur, et presque toutes ses compositions sont irréprochables : également étonnant, soit que son pinceau captif s'assujétisse à une nature donnée, soit qu'il erre sur la toile au caprice de son imagination, avec toute la verve possible, sans cependant cesser d'être sage. Sa manière, à proprement parler, fut de n'en point avoir. Dans les sujets sérieux, il arriva quelquefois à la hauteur de Poussin, et égala toujours Claude Lorrain. C'est avec ce dernier maître que son talent a le plus d'analogie; même choix de sujets et de nature en général, et on peut dire, jusqu'à un certain point, même exécution. Il le balance dans l'art d'élever des vapeurs sur la toile, et lui est supérieur dans l'invention des scènes, le dessin des figures, la

Digitized by Google

variété des incidens. Le Lorrain est en un mot un excellent paysagiste, mais il n'est que cela; les figures de ses tableaux sont mal dessinées, encore les plus supportables sont-elles de ses élèves : Vernet est presque un peintre d'histoire. Le premier choisit des phénomènes de nature plus rares; presque tous ses ciels rappellent le climat de Rome, avec son horizon vaporeux et rougeâtre : ceux du second sont plus communs, plus de tous les jours, si on peut s'exprimer ainsi, et par conséquent plus faciles à reconnaître.

On peut reprocher à Vernet un peu de sécheresse dans quelques détails et d'exagération dans la longueur de ses figures; mais ces légers défauts sont d'une si mince importance qu'ils n'empêchent pas de le classer parmi les plus fameux peintres de paysage.

Les graveurs qui l'ont reproduit avec le plus de bonheur et de talent sont Avril, Bertaud, Weirotter, et surtout Balechou, à qui nous devons l'admirable planche du *Naufrage*; ses ports de France, gravés avec le plus grand soin, forment une suite d'estampes admirables. Lui-même, d'après ses dessins, s'essaya à faire quelques eaux-fortes qui sont extrêmement recherchées des amateurs.

Comparons maintenant l'état où se trouvait la peinture en France, à l'époque de sa mort, à celui où elle était quand il débuta; quel changement nous apercevons! Les arts, en acceptant alors les caprices de la mode comme des lois, en avaient subi les fâcheuses conséquences; ils étaient descendus aussi bas que possible. Un peintre qui recherchait la faveur du public ne devait traiter que des sujets d'idylles et de pastorales; Boucher, en un mot, était le grand chef d'école. Vernet, en ayant le courage de lutter contre cette manière, toute d'afféterie et de mignardise, rendit le plus grand service à la peinture, sut changer le goût dépravé de l'époque, et ramener dans la voie du beau, du vrai et du grand. Vien l'avait puissamment soutenu dans cette lutte, et tous deux vécurent assez pour jouir des fruits de leurs travaux.

Digitized by Google

Joseph Vernet laissait en mourant un nom aussi glorieux que difficile à porter, mais il laissait aussi son fils Carle qui le soutint dignement : et certes, s'il est quelquefois permis d'être fier d'un beau nom, c'est quand on le sait porter comme son petit-fils.

FRITZ MILLET.

Digitized by Google

THE ASTOR LIBRARY
NY

Digitized by Google

Dessiné par Fleur Gravé par Jean

Digitized by Google

Digitized by Google

Dessiné par Fleur

Gravé par Ben

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LAMOIGNON DE MALESHERBES

(CHRÉTIEN-GUILLAUME),

NÉ A PARIS, EN 1721; MORT A PARIS, EN 1794.

Les révolutions ont une merveilleuse puissance pour contrarier la vocation des hommes qu'elles rencontrent sur leur chemin, pour se jouer non seulement de leur fortune et de leur volonté, mais aussi de leur caractère et de leur nature; pour leur imposer des rôles auxquels rien, dans leur existence, ne semblait les appeler; commandant, avec un caprice singulier, à celui-ci de figurer comme héros, à celui-là de tomber en victime. L'un et l'autre de ces lots échut à l'homme de bien dont nous ne craignons pas de faire la biographie, encore qu'il nous soit arrivé d'écrire son éloge; et son âme se rencontra de force à ne pas plier sous ce double fardeau, tout imprévu qu'il était, à supporter avec aisance cette destinée violente pour laquelle aucune habitude de sa vie ne semblait l'avoir préparé. En des temps ordinaires, c'eût été un de ces magistrats aux fortes et sévères études, au caractère intègre et ferme, aux loisirs noblement occupés, comme il en naissait autrefois, comme il ne s'en fait plus maintenant; et il n'aurait été question de lui que dans les souvenirs étroits du barreau, que dans les traditions obscures des cours judiciaires. Conduit par un long âge jusqu'aux jours du bouleversement social, il y a trouvé un échafaud, une statue, et son nom appartient à l'histoire par tous les titres qui font les hommes célèbres, les grandes vertus et les grandes infortunes.

Chrétien-Guillaume Lamoignon de Malesherbes, né le

Digitized by Google

6 décembre 1721, fils, petit-fils, neveu des principaux officiers du parlement de Paris, n'avait ni le choix ni l'incertitude de sa carrière. Il venait pour succéder à son père, à son grand-père, et pour continuer, dans une génération de plus, l'illustre mémoire laissée par le premier président son bisaïeul. Ainsi les choses allaient avant cette découverte des temps modernes, que toute fonction publique doit émaner directement du pouvoir pour la plus grande liberté des consciences et la plus grande sûreté des intérêts. Il reçut sa première éducation chez les jésuites, et il apprit le droit sous la conduite de l'abbé Pucelle, le patriarche du jansénisme. Substitut du procureur général en 1741, il acquit en 1744 une charge de conseiller aux enquêtes. Ce temps, où il eut à remplir sans bruit des devoirs sévères, est celui où le caractère se développe et se fixe, où l'on prend sa place parmi les hommes. Celle qu'il parut vouloir y occuper avait plus d'utilité et de satisfaction personnelle que d'éclat et de renommée. La culture des lettres, le commerce des hommes instruits, une application particulière aux sciences d'un usage domestique, montrèrent dès lors quelle était la direction de son esprit et la portée de son ambition. Sa personne n'avait d'ailleurs rien de ces avantages extérieurs qui attirent les regards du monde, et promettent des succès souvent payés au prix du repos et de l'honneur. Il lui fallait quelque effort pour être distingué, et il eut le bon esprit de n'en pas faire; il se servit même de sa mauvaise tournure comme d'un déguisement pour se livrer sans gêne à d'honnêtes plaisirs.

Il avait ainsi atteint l'âge de vingt-neuf ans, faisant peu parler de lui, connu seulement parmi quelques savans avec lesquels il faisait un échange actif de recherches et de découvertes. La seule agitation peut-être de sa vie avait été causée par l'apparition des trois premiers volumes de l'*Histoire naturelle*, publiés en 1749, où l'on traitait assez lestement les maîtres et les méthodes de la botanique, sa science favorite. Il prit la plume pour les venger contre la dédaigneuse appréciation d'un grand écrivain. Mais il fut bientôt obligé de

Digitized by Google

renfermer son manuscrit. Son père venait d'être appelé, en 1750, à la dignité de chancelier, et lui laissait sa charge de premier président à la cour des aides. Il fallut se donner à cet héritage, et comme si ce n'était pas assez de ces hautes fonctions, le chancelier détacha pour lui de son office la partie la plus difficile, la plus épineuse, la plus exposée aux colères, ce qu'on appelait le département de la librairie, c'est-à-dire le droit arbitraire de donner cours ou d'interdire la publicité aux écrits; pouvoir sans limite, et par cela même sans action utile, dans l'exercice duquel on avait affaire à toutes les susceptibilités, à toutes les exigences, à tous les caprices, à tous les amours-propres, y compris celui des auteurs, qui ne passe pas pour le plus complaisant. Vers le même temps, il remplaça un grand seigneur à l'Académie des Sciences comme académicien honoraire.

A la cour des aides, il se rendit célèbre par sa résistance à l'établissement des impôts, par la sévérité de ses remontrances, par le zèle avec lequel il défendit les prérogatives de sa compagnie et les droits de l'humanité. Les actes de sa magistrature ont été recueillis dans un volume portant la date de « Bruxelles, 1779, » long-temps recherché comme un ouvrage défendu, enseveli aujourd'hui sous cet amas de livres qu'ont produits les diverses expériences de notre politique. On pourrait au besoin le consulter, quand les discussions de chaque jour nous laisseront du répit, pour s'assurer des progrès réels que nous avons faits, des abus détruits, des garanties obtenues, et peut-être serait-on surpris de trouver tant d'applications encore au blâme qu'il exprimait avec énergie. Mais un objet d'étude bien plus curieux, c'est d'y chercher quelque explication de l'histoire, quelque intelligence de cet ancien état social que nous connaissons si peu. La liberté de la tribune n'a rien fait entendre de plus ferme, de plus pénétrant, de plus hardi que ce langage d'un magistrat parlant tranquillement du haut d'un siége héréditaire, hors de portée des passions populaires, disputant en quelque sorte face à face avec la royauté. Toutes les ressources de notre éloquence

Digitized by Google

parlementaire, la misère du peuple, le despotisme, les droits des sujets, les devoirs des rois, les limites de la puissance, les bornes de la soumission, l'obsession des courtisans, ces images, ces principes, ces reproches, qui nous sont devenus familiers, s'y trouvent rassemblés avec une force d'expression, une sévérité de logique, que nos orateurs, et je dirai plus, nos journaux, n'ont pas toujours égalées. Il nous semble que de chaque phrase il va sortir une violence de la foule ou du pouvoir, et pourtant rien ne s'ébranle à ces paroles d'une stérile vigueur, tant on se croit loin du danger. Les rigueurs dont on usait alors envers des personnages de cette dignité, je veux dire les ordres du Roi renvoyant le magistrat dans sa terre, ne viennent pas même lui donner la consécration de la disgrâce. Cette espèce d'assaut courtois entre la puissance royale et l'autorité de la magistrature dure vingt ans sans que personne soit blessé.

Comme chargé du département de la librairie, M. de Malesherbes montra la même bonne volonté, le même désir de justice, le même esprit de liberté, et il fut souvent réduit à la même impuissance. Ses liaisons avec les gens de lettres, ses rapports avec les savans, le rendaient suspect de partialité pour des hommes dont la pensée curieuse se portait dès lors sur tous les mystères de l'ordre social. Le pouvoir qui lui était confié, absolu pour proscrire, ne l'était pas pour protéger. La cour, le clergé, le parlement, avaient aussi leur influence et leurs moyens d'action; ce qui échappait à la censure de l'un tombait sous la réprobation de l'autre. La faveur accordée par M. de Malesherbes à la publication de l'*Encyclopédie* ne put soutenir cet ouvrage que contre les prêtres; les magistrats furent plus difficiles, et condamnèrent ce que l'évêque de Mirepoix avait approuvé. La chaire dénonça M. de Malesherbes comme affilié à la conspiration des philosophes, et les philosophes le tourmentèrent de leurs exigences. S'il eut le bonheur d'apprivoiser l'humeur sauvage de Rousseau, il ne contenta pas toujours la vivacité capricieuse de Voltaire; l'aigre d'Alembert s'emportait fréquem-

Digitized by Google

ment contre son impassible modération ; les querelles littéraires faisaient toujours rejaillir sur lui quelque éclat de leur animosité ; et il dut regarder comme un jour heureux pour son repos la retraite du chancelier son père en 1763. Il lui fut permis alors d'abdiquer cette dictature où il s'était fait beaucoup d'ennemis et beaucoup d'ingrats. Cependant il obtint, en quittant sa place, une satisfaction qui se fait ordinairement un peu attendre : dès le lendemain il fut hautement regretté (*a*).

Il continua à présider la cour des aides jusqu'au temps où la royauté, lasse des tracasseries que lui suscitaient les cours de justice, s'avisa de conspirer contre elles. Les tentatives de révolution réussissent rarement au pouvoir ; celle-ci ramena vers le parlement l'affection des peuples, qui ne savait plus guère où s'attacher. M. de Malesherbes, dont le père avait été éloigné des affaires par le père du chancelier de Maupeou, se trouvait tout naturellement porté à la rencontre de l'aventureux ministre par l'intérêt de son corps, par l'intérêt de la justice, par tout ce qui établit une rivalité entre les hommes. Quoique les premières mesures du chancelier n'atteignissent que le parlement, la cour des aides prit fait et cause pour cette juridiction voisine qui était menacée. De vigoureuses et touchantes remontrances furent rédigées par M. de Malesherbes. Le Roi refusa de les entendre. Repoussée dans son attitude suppliante, la cour des aides voulut faire acte d'autorité. Elle protesta contre l'établissement du nouveau tribunal qui devait remplacer le parlement, et défendit à ses officiers de reconnaître les décisions qu'il rendrait. Le premier président reçut l'ordre de porter cet arrêt à Versailles. Les magistrats qui l'accompagnaient remarquèrent en cette occasion, de la part des courtisans entassés dans l'OEil-de-Bœuf, bien plus de respects et d'égards qu'on n'en avait habituellement dans ce lieu pour les gens de robe. Le Roi ne permit pas à M. de Malesherbes de parler, prit l'arrêt de ses mains, le fit biffer sous ses yeux, et quelques jours après, le 6 avril 1771, une lettre de cachet enjoignit à M. de Ma-

Digitized by Google

lesherbes de ne pas quitter sa terre. L'abolition de sa compagnie, exécutée par le maréchal de Richelieu, eut lieu en son absence.

Alors commença pour lui, dans ce qu'on appelait un exil, la vie pour laquelle il semblait né, celle qui aurait été de son choix, s'il avait pu répudier les devoirs que lui imposait son nom. Libre maintenant par la disgrâce, rien ne l'empêcha plus de suivre ses goûts et ses penchans. L'embellissement de la terre de Malesherbes, que son père, même avant sa mort, arrivée en 1772, paraît lui avoir abandonnée, fut son unique, sa chère occupation. L'élève de Jussieu redevint homme des champs, et rien de plus; homme des champs par son costume, par ses connaissances agricoles, par son travail journalier. C'est surtout ainsi qu'il se présente au souvenir populaire, et qu'il donne prise à l'anecdote. Les traditions de ses habitudes, de ses bienfaits, de ses bons mots, de ses passe-temps, sont encore vivantes et pleines de charme dans le voisinage de ce château dont le maître s'appelle aujourd'hui Chateaubriand. On y montre les allées qu'il a plantées, la petite porte par où il sortait à la première aurore pour se mettre à la tête de ses ouvriers, les arbres importés des pays lointains, qu'il a naturalisés dans son parc, et que le poète des *Jardins* a célébrés. Toute l'histoire de ce pays semble liée à sa mémoire, et à peine saurait-on que ce domaine existait avant lui, si les statues mutilées des seigneurs de Balzac d'Entragues ne venaient rappeler une autre généalogie et une célébrité bien différente.

Ses veilles n'étaient pas là moins occupées que ses journées. M. de Malesherbes écrivait beaucoup; il est peu de matières en histoire naturelle, en politique, en législation, qu'il n'ait savamment traitées; il avait même fait des vers avant d'avoir l'âge de raison. Un petit nombre de ses ouvrages qui ont survécu aux désastres de sa maison et à la dispersion de ses amis, annoncent un esprit laborieux, remontant curieusement en toutes choses aux causes et aux origines, déduisant les faits avec méthode et clarté; de plus, une grande

Digitized by Google

netteté de raisonnement, un style pur et facile, exempt de déclamation, marqué partout au coin du bon sens, de la sagesse et de l'autorité. La critique intelligente y découvrirait facilement le caractère de l'homme, s'il ne s'était pas trouvé assez d'écrivains se vantant de son intimité, qui ont revendiqué, avec plus ou moins de droit, l'honneur de nous le faire connaître. Tous s'accordent à le représenter comme un homme de manières affables, d'une bonhomie spirituelle, d'une admirable modestie, d'un aimable entretien, d'un enjouement inaltérable, que rendait plus piquant encore un peu de négligence et de distraction. Il survint plus tard d'autres épreuves qui montrèrent que tous ces mérites, d'un ordre vulgaire en apparence, tenaient à un principe de la nature la plus élevée, que cette gaîté sans accès, sans effort et sans retour, exprimait le calme d'une âme sûre d'elle-même, d'une conscience prête à tous les événemens.

Trois ans et demi passés dans la retraite ne l'avaient pas fait oublier, même à Paris, lorsqu'un nouveau règne vint rajeunir dans l'opinion publique tout ce que le règne précédent avait trouvé de résistances. Louis XVI, avec cette probité de jeune homme qui, chez un roi, n'est pas toujours de la prudence, crut devoir rétablir les cours de justice supprimées par son prédécesseur. M. de Malesherbes reprit sa place à la cour des aides. L'Académie française, qui dès lors s'associait volontiers aux réactions politiques, l'appela dans son sein, où il fut reçu le 16 février 1775. Tout était alors pour lui triomphe, respect, admiration; il n'en abusa pas pour le ressentiment; mais il crut voir l'instant venu de réparer tous les torts, et de ne pas épargner les conseils. La reconnaissance de la cour des aides s'exprima par des remontrances sur toute la législation des impôts, qui eussent fort bien pu passer pour un acte d'opposition. Le Roi se contenta d'empêcher qu'elles fussent rendues publiques; mais il pensa sans doute qu'un homme qui donnait de si bonnes leçons devait faire un excellent ministre, et il le nomma, au mois de juillet 1775, pour remplacer le duc de la Vrillière. Son dé-

Digitized by Google

partement comprenait, avec la maison du Roi, les attributions de ce que nous appelons la police générale ; il s'étendait depuis la Bastille jusqu'à l'Opéra.

M. de Malesherbes faisait partie d'un ministère réformateur, caractère tout-à-fait conforme à celui qu'il avait adopté lui-même. Il procéda comme de coutume à la recherche des droits et des abus. Il se traça des lignes de conduite; il en fit même quelques essais louables. Il visita les prisons, en retira quelques malheureux, et soumit à la délibération d'un conseil choisi les ordres absolus du Roi. Un de ses biographes raconte que, comme on paraissait embarrassé devant lui sur l'emplacement où s'élèverait un jour la statue de Louis XVI, il désigna aussitôt « la Bastille. » Mais l'administration à laquelle il s'était associé, déjà ébranlée lorsqu'il y entra, se trouva bientôt impuissante contre les intrigues de cour, le mouvement imprimé aux compagnies souveraines, et toutes les impatiences réveillées par les promesses de l'avénement. Au bout de neuf mois, M. de Malesherbes s'aperçut qu'il s'était fourvoyé, et le dernier venu donna le signal de la retraite. Sa démission fut acceptée le 12 mai 1776 par le Roi, qui, dit-on, lui adressa tristement ces paroles : « Vous êtes « plus heureux que moi, vous pouvez abdiquer. »

Pendant les dix années qui suivirent, il reprit ses habitudes champêtres. Il voyagea dans les provinces de France et dans les pays voisins. Il s'était précautionné contre les inconvéniens de sa renommée, et son incognito lui procura des aventures plaisantes dont le conte et le vaudeville se sont emparés. M. Boissy d'Anglas en raconte une moins connue, et qui eut lieu dans Paris même. M. de Malesherbes se trouvait un matin dans les halles « avec son costume ordinaire, « habit marron à grandes poches, boutons d'or, manchettes « de mousseline, le jabot barbouillé de tabac, la perruque « ronde, mal peignée et mise de travers, » quand deux femmes du peuple qui se disputaient sur le nom d'une plante, s'avisèrent de s'en rapporter à lui. Pour ce coup M. de Malesherbes s'imagina qu'on l'avait reconnu ; il en avait déjà

Digitized by Google

même ressenti un petit mouvement de vanité. Mais une des parties entre lesquelles il venait de juger le détrompa bientôt, en lui apprenant qu'à sa seule figure on l'avait pris tout de suite pour un apothicaire.

Cependant une première épreuve n'avait pas suffi pour le dégoûter du ministère. L'ambition était sans doute bien loin de lui, mais il ne pouvait renoncer entièrement à l'espoir de mettre en œuvre les projets d'amélioration sur lesquels il s'était exercé; car les honnêtes gens ont aussi leur obstination. La royauté en était déjà à ses derniers expédiens lorsqu'on l'appela, en 1787, dans le conseil où Chrétien-François de Lamoignon son cousin était garde des sceaux; il eut la joie d'y faire adopter, en faveur des protestans, un édit qu'il avait préparé par de savans et lucides mémoires. Mais toute son influence, toute son action, se bornèrent à ce bienfait, qui ne fut pas encore généralement apprécié. Dans tout le reste il se vit réduit à la triste condition d'un fâcheux donneur d'avis, d'un malencontreux prophète, toujours écrivant, toujours montrant des inconvéniens et des périls, toujours contrariant en vain la marche qui menait à l'abîme. Il se retira de ce mauvais poste au mois d'août 1788. Il avait alors soixante-sept ans. Sa carrière semblait finie. Le temps était passé où les hommes de précaution et de ménagement pouvaient faire quelque bien. Les événemens se pressaient avec une effrayante rapidité. Les idées étaient mobiles comme elles le sont toujours chez nous, mais toute leur pétulance se portait sans cesse en avant. Chaque lendemain était à un siècle de la veille. M. de Malesherbes, dont l'esprit, enfermé dans de certaines règles, marchait plus posément, reconnut bientôt qu'il perdrait sa peine à prévoir et à conseiller. Il écrivait en juillet 1790 : « Dans le temps des violentes passions, il faut « bien se garder de faire parler la raison, on nuirait à la rai- « son même; car les enthousiastes exciteraient le peuple « contre les mêmes vérités qui, dans un autre temps, se- « raient reçues avec l'approbation générale. » Quatre mois plus tard il disait : « La passion populaire est à un tel point,

Digitized by Google

« que tout ce que je dirais, et même le martyre, si je le su-
« bissais pour avoir dit la vérité, ne servirait de rien. »

Si la vie de M. de Malesherbes se fût arrêtée là, il n'aurait mérité que l'estime due aux bons et nobles caractères. Les éloges donnés à son courage de magistrat, à son amour du bien public, à ses vues de philanthropie et de sage liberté, se seraient affaiblis par la distance des temps, des mœurs et des idées; on l'aurait compté seulement au nombre des hommes aimables, éclairés et vertueux; il lui aurait manqué l'occasion d'être sublime. Il avait choqué autrefois la puissance royale, et il en avait été puni par un doux exil; il lui restait à braver la puissance populaire, qui a bien d'autres rigueurs. Plusieurs années de silence avaient passé sur son nom; d'immenses événemens s'étaient accomplis sans qu'il y fût mêlé, et avaient reculé bien loin les réputations du passé, lorsqu'au sein de la Convention, qui se préparait à juger Louis XVI, une lettre (*b*) vint révéler l'existence de ce vieux magistrat au caractère si doux, aux mœurs si simples, qui avait plaidé souvent la cause du peuple sous la monarchie; c'était lui qui demandait maintenant à défendre son ancien maître, et cela avec des paroles si calmes, une telle tranquillité d'esprit, qu'il semblait n'avoir rien de plus à risquer qu'avec les rois.

Sa demande lui fut accordée; les portes du Temple s'ouvrirent pour le recevoir faible et se soutenant à peine; il retrouva ses forces auprès du Roi. Depuis le 14 décembre jusqu'au jour du jugement, il fut son serviteur actif, infatigable. Il concerta avec le jeune Desèze et le vieux Tronchet l'inutile défense de Louis XVI; il lui fournit des nouvelles, des livres, de l'argent. Il obtint pour lui quelque respect de ses gardiens; il alla lui chercher le prêtre qu'il avait désigné pour recevoir sa confession. Il parut ensuite devant la Convention, et lorsque la sentence de mort eut été rendue, il essaya de parler pour soutenir l'appel au peuple. Mais il ne put articuler que des mots en désordre, et retomba sans voix sur son banc. Il retourna auprès de Louis XVI pour lui annoncer que tout espoir était perdu; il en reçut des consola-

Digitized by Google

tions, et le laissa aux mains de son confesseur. Le lendemain du 21 janvier, il revit l'abbé Edgeworth de Firmont, qui remit à sa foi les dernières pensées de Louis XVI, et il alla ensevelir sa profonde douleur dans sa terre de Malesherbes.

Là s'était abritée, sous la sauvegarde des bienfaits qu'il avait répandus autour de lui, une partie de sa famille : sa fille ainée, mariée au président Lepelletier de Rosambo, son gendre, son petit-fils, ses trois petites-filles, leurs maris et leurs jeunes enfans. Ces quatre générations, où se distribuaient des noms honorables, rassemblés dans un même asile, ne tardèrent pas à tenter les hommes chargés de fournir des têtes aux besoins de chaque jour. Dans le courant du mois de décembre 1793, on vint enlever M. de Rosambo et sa femme. Le lendemain M. de Malesherbes fut arrêté lui-même avec ses petits-enfans. Toute cette famille fut dispersée d'abord en différentes prisons, et réunie ensuite dans un lieu de captivité qu'on appelait Port-Libre. Ce fut là qu'à la vue de M. de Malesherbes, tous les prisonniers se levèrent pour lui offrir la place d'honneur; il la refusa pour la laisser à un vieillard plus âgé que lui. Depuis son arrestation il avait repris toute sa sérénité, toute sa bonne humeur, toute sa présence d'esprit. La translation de son gendre dans la prison de Sainte-Pélagie vint troubler cette espèce de bonheur. Peu de jours après, d'horribles voix firent entendre aux pieds des murs de Port-Libre le jugement et l'exécution du président de Rosambo. Le lendemain, les pourvoyeurs de l'échafaud appelèrent M. de Malesherbes, madame de Rosambo sa fille, madame de Chateaubriand sa petite-fille, et le comte de Chateaubriand, pour les conduire à la Conciergerie. Là on remit à M. de Malesherbes l'acte qui l'accusait de conspiration contre l'unité de la république. « On aurait pu le faire moins absurde, » dit-il froidement après l'avoir lu. Traduit aussitôt devant le tribunal révolutionnaire, on lui demanda s'il avait conspiré; il répondit « Non, » et son interrogatoire fut terminé. Peut-être faut-il dire qu'il se trouva un homme pour rendre témoignage contre lui. Un ancien do-

Digitized by Google

mestique de madame de Sénozan, sa sœur, déclara qu'un jour M. de Malesherbes, entendant dire que la gelée avait détruit la récolte des vignes, s'était écrié : « Tant mieux ; si « le vin manque, le peuple sera plus tranquille. » Il fut condamné à mort, lui trentième, et avec lui sa fille, sa petite-fille, le mari de sa petite-fille. En sortant de la prison, son pied se heurta contre une pierre, et il dit gaîment à son voisin : « Voilà un vilain présage ; un Romain à ma place serait « rentré. » C'était le 22 avril 1794. Une atroce combinaison avait réglé les tours de mort. Il ne fut placé sous le couteau qu'après avoir vu tomber la tête de ses enfans.

Quinze jours après cette journée, la Convention nationale décrétait des fêtes publiques en l'honneur de toutes les vertus.

A. Bazin.

(*a*) *Voici quelques extraits des Mémoires sur la librairie, remis par M. de Malesherbes à M. le Dauphin, en* 1759.

« Les abus de la *librairie* sont depuis long-temps montés à un tel point, qu'il n'est plus possible de les tolérer. L'auteur de ce Mémoire désirait ardemment, depuis long-temps, qu'il lui fût permis de s'expliquer en détail sur cet objet ; mais il n'en a trouvé aucune occasion.

« Les ordres sévères qu'il aurait pu donner dans l'administration dont il est chargé, auraient été absolument inutiles, soit par le défaut de bons réglemens pour les faire exécuter, soit par le mélange des différentes autorités qui y doivent concourir. C'est ainsi que, dans les dernières années de la vie de M. le chancelier d'Aguesseau, le parti que prit ce grand magistrat de ne permettre ni romans ni brochures frivoles, engagea d'autres ministres à établir une espèce de tribunal secret de tolérance, où on assurait les auteurs et les libraires qu'ils ne seraient point poursuivis en se soumettant à un examen particulier.

« C'est ainsi que M. le chancelier d'aujourd'hui a essayé inutilement, pendant plusieurs années, d'arrêter l'inondation de ces libelles téméraires, où, sous prétexte de défendre les droits de la magistrature, on ose discuter les droits de la souveraineté. Ses défenses

Digitized by Google

ont été illusoires, et non seulement les libelles ont paru, mais on les a vendus publiquement à la porte des spectacles et des promenades publiques. La crainte de déplaire à des magistrats qu'on croyait protecteurs de ces brochures, a fait taire les lois....

. . . . . .

« Les condamnations faites par le parlement de livres anonymes et défendus, tels que la plupart de ceux contre lesquels il a sévi, sont absolument inutiles si on n'emploie pas de moyens pour découvrir les auteurs et les imprimeurs, et pour faire exécuter les défenses. Le parlement peut punir l'auteur *de l'Esprit* (*Helvétius*), parce qu'il s'est fait connaître; il peut arrêter le débit de l'*Encyclopédie*, parce que l'ouvrage est revêtu de privilége, et que le nom des libraires s'y trouve. Mais tout l'effet de cet arrêt pour l'avenir sera que les auteurs de pareils ouvrages se cacheront comme ceux de presque tous les autres, et les livres ne paraîtront pas moins....

« Il est donc nécessaire que le Roi veuille bien déclarer que son intention est qu'on remette la règle dans la *librairie*, et ordonner qu'on en cherche les moyens....

. . . . . .

« L'objet le plus important de l'administration, dans ce moment-ci, doit être d'empêcher de paraître des ouvrages où l'on ose soumettre à l'examen l'autorité royale. La règle qu'on doit prescrire à cet égard au censeur ne sera point arbitraire ni incertaine. Il doit tout arrêter sur cette matière. En vain les philosophes et les savans prétendront-ils qu'ils sont les plus fermes défenseurs de la puissance souveraine, et que la contrainte qu'on leur impose privera le public d'une théorie sublime. Les droits du trône sont certains; ils ont des fondemens plus solides que leurs vaines spéculations; et la découverte d'un axiome important en morale ou en jurisprudence ne compensera jamais les maux qui pourraient résulter de cette funeste controverse.

« Mais le siége de l'autorité étant une fois fixe, la loi d'obéissance étant une fois établie, y a-t-il un danger bien réel à laisser écrire sur toutes les autres lois et sur toutes les autres parties de l'administration? La crainte de décourager les dépositaires de l'autorité du Roi, en éclairant le public sur leur administration, et les exposant par là à la critique, ne pourrait-elle pas être compensée par d'autres

Digitized by Google

avantages? Il est certain, par exemple, qu'il se formerait plus de sujets dans les différentes parties de la science du gouvernement, science totalement ignorée de ceux qui ne sont pas admis dans le ministère, et que ceux qui y sont parvenus n'ont pas le temps d'apprendre. *Le Roi lui-même* n'aurait-il pas un intérêt sensible à trouver dans le public un dénonciateur inflexible, qui l'avertirait des fautes de ses ministres, de ses généraux et de ses magistrats?....

« M. Colbert a été détesté pendant sa vie et insulté après sa mort, quoiqu'il ne fût point permis d'écrire contre lui. Que serait-il arrivé de pis si la presse avait été libre? N'est-on pas fondé à penser, au contraire, que, si le public eût été plus instruit, une administration telle que celle de M. Colbert aurait trouvé des partisans comme des détracteurs, et que les sentimens auraient été au moins partagés?....

« D'autres personnes disent qu'il y a des opérations de finance contre lesquelles il est dangereux de laisser écrire, de peur de les décrier; mais le ministre de la finance ne manquera jamais d'écrivains en sa faveur, qui réfuteront aisément les sophismes qu'on voudrait lui opposer. Et je suis porté à croire que des opérations auxquelles une brochure peut nuire, sans qu'une autre brochure en puisse détruire l'effet, sont des opérations vicieuses; et comme le Roi n'a jamais eu, et qu'il n'aura jamais l'intention de tromper ses sujets, je crois qu'il faut encore regarder cette supposition comme un cas métaphysique....

. . . . . .

« J'ai gardé cet objet pour le dernier, comme le plus important. Les livres expressément contraires à la religion *ne peuvent être tolérés dans aucun pays*. Sur cela, tout le monde est d'accord; ceux même qui les favorisent par une inclination secrète, n'oseraient nier le principe que nous avançons.

« Il en est de même de la morale, qu'il était réservé à notre siècle de vouloir renverser. Ses principes sont ceux même du christianisme. La loi qui vengera la religion vengera la morale, et elle sera d'autant mieux observée, que le cri public s'est élevé, et que l'*indignation générale* a éclaté contre ces destructeurs des maximes que tout le monde se pique de respecter.

« Mais il arrive rarement que de pareils ouvrages soient présentés

Digitized by Google

à la censure ; c'est par les voies clandestines qu'ils s'expriment et se débitent. »

Puis, en 1789, il écrivait dans un nouveau Mémoire :

« .... Je regarde comme un principe qui ne peut plus être contesté, que la liberté de la discussion est le moyen sûr de faire connaître à une nation la vérité, et je pose cette maxime comme un des principes fondamentaux de ce Mémoire....

« Comme pendant plusieurs années j'ai traité cette question contradictoirement avec les plus zélés partisans des gênes imposées à la littérature, je crois être en état d'exposer leurs objections, et je vais l'entreprendre.

« On craint que cette liberté ne fasse paraître des ouvrages, 1° contraires aux bonnes mœurs, 2° contraires à la religion, 3° contraires aux principes du gouvernement, 4° contraires à l'honneur des citoyens : ces derniers sont ce qu'on appelle *les libelles diffamatoires*.

« Quant aux ouvrages contraires aux mœurs, ils sont défendus par la loi naturelle, qui est la loi commune de toutes les nations, et on n'a pas besoin pour cela de réglement sur l'imprimerie.

« *La liberté de la presse* n'assurera pas non plus l'impunité à ceux qui exhortent le peuple à la révolte, qui entreprennent de *détruire la religion*, ou qui insultent leurs concitoyens. De tels auteurs seraient punis comme *rebelles*, comme calomniateurs, s'ils n'étaient poursuivis pour le délit d'avoir imprimé sans permission.

. . . . . .

« Ne croyons pas que les membres de l'assemblée des *États* soient les seuls à qui il faille procurer des lumières. Ils ne sont que les représentans de la nation : c'est de la nation entière qu'ils doivent recevoir des instructions ; c'est à elle qu'ils doivent compte de leur mission ; c'est donc la nation entière qu'il faut instruire.

« .... Une assemblée nationale, sans la *liberté de la presse*, ne sera jamais qu'une représentation infidèle, telle qu'ont été celles de nos États-Généraux, spécialement de ceux qui furent tenus sous le roi *Jean*.

« Si la nation avait été instruite alors comme elle peut l'être aujourd'hui, elle n'aurait pas laissé, en 1355, un petit nombre de bourgeois de Paris s'emparer, sous le nom des États, d'une autorité qui,

Digitized by Google

étant en pareilles mains, devait nécessairement dégénérer en tyrannie : ce qui arriva réellement, et ce qui força cette nation à oublier tout ce qui avait été stipulé pour elle, pour ne songer qu'à se délivrer de ses faux représentans, devenus les ennemis communs du Roi et du peuple. »

(*b*) « Citoyen Président, j'ignore si la Convention donnera à Louis XVI un Conseil pour le défendre, et si elle lui en laissera le choix. Dans ce cas-là, je désire que Louis XVI sache que, s'il me désigne pour cette fonction, je suis prêt à m'y dévouer. Je ne vous demande pas de faire part à la Convention de mon offre, car je suis bien éloigné de me croire un personnage assez important pour qu'elle s'occupe de moi; mais j'ai été appelé deux fois au Conseil de celui qui fut mon maître, dans le temps que cette fonction était ambitionnée par tout le monde : je lui dois le même service, lorsque c'est une fonction que bien des gens trouvent dangereuse. Si je connaissais un moyen possible pour lui faire connaître mes dispositions, je ne prendrais pas la liberté de m'adresser à vous. J'ai pensé que, dans la place que vous occupez, vous auriez plus de moyens que personne pour lui faire passer cet avis.

« Je suis, etc.,

« LAMOIGNON-MALESHERBES. »

Digitized by Google

THE ASTOR LIBRARY
NY

Digitized by Google

Dessiné par Chasselat

Gravé par

MAD. CLAIRON

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MADEMOISELLE CLAIRON,

NÉE EN 1724; MORTE EN 1803.

Ce qui rend le livre du Plutarque grec si beau, si bon, si utile, c'est que le sage biographe de Chéronée ne se borna point à recueillir et à publier les actions des personnages célèbres qu'il voulait faire connaître à ses contemporains et à la postérité. Il jugeait encore ces actions; il les jugeait d'après les principes assurés, d'après les règles incontestables du devoir et de la vertu. Il ne transigeait ni ne faiblissait sur ce point. Le respect des dieux et des obligations sociales, tels que les comprenait le monde païen, tels que les voyait la raison avancée et épurée de Plutarque, forment la base de tous ses jugemens sur les actes des plus grands hommes : la connaissance parfaite qu'il possédait des faiblesses humaines, la sagesse de sa vie, la douceur de son esprit et de ses mœurs, le portaient à l'indulgence et au pardon. — Mais si Plutarque cherche à expliquer, à excuser les torts, les fautes, les excès de ceux dont il écrivait la vie, cependant il n'essaie jamais de les déguiser ni surtout de les colorer. Partout où il voit l'erreur et le vice, quels que soient le rang, la fortune, les qualités, les services de ceux qui s'y sont livrés, il les flétrit et les condamne. — Il veut bien qu'on leur pardonne, mais il ne veut pas qu'on les loue et qu'on les approuve.

Telles aussi se présentent notre règle et notre tâche. La célébrité, à quelque titre qu'elle ait été obtenue, ne peut et ne doit imposer à personne. Si les écrivains du *Plutarque Français* tiennent à honneur d'imiter la mansuétude et l'équité du philosophe grec, ils ne sont pas moins obligés que

Digitized by Google

lui d'être fidèles à l'application des lois divines et humaines, d'après lesquelles doivent être appréciées les actions publiques dans les sociétés modernes. Ce n'est point avec les préjugés du siècle, ce n'est point avec les ménagemens du monde et les hypocrisies du temps qu'ils peuvent accomplir la mission qui leur a été confiée de dire la vérité des faits et la moralité des actes; au contraire, c'est en dédaignant les uns, c'est en heurtant les autres, qu'ils doivent, comme Plutarque, voir de haut les hommes et les choses, afin d'être utiles comme il l'a été, et, s'il se peut, devenir comme lui modèles à leur tour.

Il n'était pas inutile de nous rappeler à nous-même les obligations que nous avons contractées, avant d'écrire cette notice sur la vie, la profession et les écrits de mademoiselle Clairon, la comédienne la plus célèbre du dix-huitième siècle. C'est cette célébrité même qui nous a en quelque sorte forcé de lui donner place dans la galerie du *Plutarque Français*, galerie qui doit être grave, sans doute, mais qui aussi est obligée d'être complète. Les précautions oratoires n'étaient donc point ici hors de propos. S'il était possible de séparer la comédienne de la personne, et de se borner à donner l'idée du talent de mademoiselle Clairon et la nomenclature des ouvrages qu'elle a joués, cela ne serait ni difficile ni long; mais en même temps il n'y aurait aucune instruction à en tirer sous le double aspect des faits personnels et de l'art dramatique. Qu'importe ce qu'a pu être *la manière* théâtrale d'une tragédienne? L'art lui-même défend de l'imiter. Ce qui assigne à la profession du théâtre le dernier degré dans l'échelle *artistique*, c'est qu'il ne reste rien de l'artiste dramatique le plus admiré de son temps, si ce ne sont les événemens publics ou littéraires auxquels il a pu être mêlé, et qui servent à faire connaître l'état des mœurs et des esprits. C'est donc de ce dernier point de vue qu'il faut examiner et apprécier la vie de MADEMOISELLE CLAIRON.

Il va bien sans dire, d'abord, que tel n'était pas le nom de sa famille. En entrant au théâtre, le premier soin de la

Digitized by Google

plupart des comédiens, de ceux qui réclament avec le plus de vivacité l'honneur et la considération de leur état, est de se rendre *anonymes* comme Figaro. Ils déguisent leurs noms avant de déguiser leurs traits. Mademoiselle Clairon le dit elle-même dans la première époque de ses *Mémoires*. « La Providence l'avait déposée dans le sein d'une bourgeoise pauvre, libre, faible et bornée », qui la mit au monde à Condé ou dans les environs de cette ville, pendant le carnaval de 1724. Cette bourgeoise s'appelait *Leyris de Latude*. Elle donna à sa fille les prénoms de *Claire*-Josèphe-Hippolyte; c'est du premier de ces noms probablement qu'elle composa depuis celui de *Clairon*. Née deux mois avant le terme ordinaire où elle eût dû voir le jour, son enfance fut chétive et négligée. S'il faut en croire un récit de mademoiselle Clairon, récit qui manque au *Roman comique* de Scarron, elle reçut le premier sacrement chrétien au milieu d'un bal des jours gras, par les mains d'un curé déguisé en Arlequin, assisté d'un vicaire travesti en Pierrot. Selon les mœurs du temps et de la province, dit mademoiselle Clairon, l'un et l'autre s'étaient rendus, ainsi costumés, à une réunion de la ville. Comme on croyait que l'enfant nouveau-né n'avait que peu de momens à vivre, on s'empressa de la porter à l'église pour recevoir le baptême. Les pasteurs étant au bal, on la conduisit auprès d'eux; les vases du festin servirent de burettes; les violons se turent un instant, et le sacrement fut administré.

Cette anecdote n'est pas autre chose qu'une fable. Pas plus alors qu'aujourd'hui, il n'y avait une seule province où l'usage permît à un curé et à son vicaire de se masquer et de prendre part à de pareils divertissemens. Rien n'oblige à l'administration immédiate du baptême, que chacun d'ailleurs, en cas de mort menaçante, est autorisé à donner d'une manière régulière. L'ondoiement provisoire suffit dans les circonstances ordinaires. Il n'est pas de famille qui ne le sache; et ce n'est point dans la nuit d'une saison rigoureuse, et pour un enfant qui semblait devoir expirer bientôt, qu'on

Digitized by Google

aurait couru toute la ville afin d'accomplir une cérémonie qui pouvait être remise au lendemain ou même aux jours suivans. — Nous avons rapporté cette anecdote comme trait du caractère de mademoiselle Clairon, qui n'a pu la savoir que par une tradition mensongère; elle l'a consignée dans ses *Mémoires*, parce que, comme tous les gens de sa profession, elle était toujours poursuivie du désir de faire de *l'effet*.

Presque à toutes les pages de ses *Mémoires*, et toujours préoccupée de ce que *sa* nation pourra dire et penser d'elle, mademoiselle Clairon parle incessamment de *son âme honnête et sensible*. Pour *sensible*, dans les diverses acceptions que l'on peut donner à cette épithète, nous ne contesterons pas; pour *honnête*, la signification plus positive et plus obligatoire de ce mot nous force à prier nos lecteurs de se reporter aux *Mémoires de Marmontel*, pour juger de ce qu'il faut en croire.

Mademoiselle Clairon reproche à sa mère, violente, ignorante et superstitieuse, de ne lui avoir laissé, jusqu'à l'âge de onze ans, que son catéchisme et son livre de prières entre les mains. Comme elle avait en même temps appris à lire et à écrire, c'était sans doute la meilleure et la seule éducation qui pût être donnée à la fille d'une personne obligée de vivre du travail de ses doigts. La mère, qui était venue s'établir à Paris, voulait que sa fille apprît un état et l'aidât dans ses travaux. Mais une occupation sérieuse épouvantait la jeune fille; elle avait horreur d'une aiguille, et ne pouvait, dit-elle, supporter l'idée de n'être qu'une ouvrière. D'une chambre où la petite Claire était sans cesse enfermée en punition de sa paresse, elle vit mademoiselle Dangeville, actrice de la Comédie Française, qui prenait des leçons de danse. Les manières, la grâce de la comédienne, le monde qui l'entourait et l'applaudissait, montèrent la tête de l'enfant. Déjà paresseuse et orgueilleuse, elle était sur le grand chemin du mensonge; elle mentit donc pour expliquer le temps qu'elle avait passé à contempler mademoiselle Dange-

Digitized by Google

ville. Elle convient elle-même que ce premier tort l'enhardit à faire de nouveaux mensonges. Elle se fit un plaisir de la dissimulation, et de tout cela elle en vint à prendre pour sa mère un dédain dont son inexpérience, dit-elle, lui cachait toute l'horreur, et qui, dans une âme vicieuse, pouvait conduire aux plus grands malheurs. — Il conduisit d'abord mademoiselle Clairon à être comédienne.

Ni les menaces ni les mauvais traitemens de madame Latude, alors encore laborieuse et honnête, et qui ne voyait dans le spectacle qu'une cause d'éternelle damnation, ne purent vaincre la résolution et l'entêtement de sa fille. Il fallut céder. N'ayant pas encore douze ans accomplis, mademoiselle Clairon, en 1736, débuta à la Comédie italienne, mais comme le talent qu'elle montrait déjà pouvait nuire au succès des filles du directeur de ce théâtre, elle ne put pas y rester, et elle s'engagea un an après dans la troupe de Rouen.

Elle réussit beaucoup devant le public de cette ville. Quelques maisons honorables lui furent ouvertes, et la présidente de Bimorel, entre autres, lui accorda une protection et une amitié qui suivirent mademoiselle Clairon en tous lieux et en tout temps. Sa mère, dont la *superstition* et les scrupules s'étaient apparemment dissipés, remplissait un poste au théâtre, c'est-à-dire qu'elle y était ouvreuse de loges. Cette femme avait contracté de son côté d'assez mauvaises liaisons. On crut que mademoiselle Clairon participait au désordre de sa mère, et sa réputation commença à en souffrir. Elle proteste cependant, dans ses Mémoires, de toute l'honnêteté de sa conduite. Mais elle fut alors la victime d'un misérable nommé Gaillard, qui, n'ayant pu lui faire violence dans une attaque nocturne, se vengea de son revers par un libelle infâme, et qui eut par la suite une grande influence sur la vie et le repos de mademoiselle Clairon. Elle n'avait pas encore quinze ans; elle ignorait qu'elle pouvait demander et obtenir justice de ce pamphlet publié sous le titre de l'*Histoire de Frétillon*. Faute d'avoir solli-

Digitized by Google

cité cette réparation, ce pamphlet fut depuis considéré comme un acte d'accusation authentique et prouvé. Il a bien fallu nommer ce livre, puisque le sobriquet de *Frétillon* demeura plus tard à mademoiselle Clairon, et doit servir à l'intelligence de quelques anecdotes subséquentes.

Elle quitta le théâtre de Rouen à l'âge de dix-sept ans environ, pour passer à celui de Lille, alors dirigé par Lanoue, auteur et comédien. Là, et toujours vertueuse, elle eut encore à résister aux menaces de sa mère, qui voulait absolument la marier à un de ses camarades, dont elle était fort engouée, et que mademoiselle Clairon, par conséquent, avait pris en horreur. Elle ne savait comment échapper à cette persécution matrimoniale. « Alors, dit-elle, conduite par le seul désespoir, sans idée d'aucun vil intérêt, sans amour, sans désirs, je fus m'offrir et me livrer moi-même, sous la seule condition qu'on me sauverait du mariage et de la mort dont j'étais également menacée. » Il faut, bien entendu, renoncer à expliquer une action si étrange, même de la part d'une comédienne; mais enfin, mademoiselle Clairon ne fut ainsi ni mariée ni tuée, et c'était du moins une partie de ce qu'elle avait voulu.

De Lille, elle se rendit à Gand, où était le quartier-général du roi d'Angleterre. Par sentiment national, elle ne fut ni flattée des applaudissemens, ni touchée des hommages de l'armée anglaise. Elle méprisa l'or et les bravo britanniques, et se sauva à Dunkerque, où, sur sa demande, un ordre du roi vint la trouver et lui permettre de débuter à l'Opéra; car, jusque-là, c'était plutôt comme chanteuse que comme actrice que mademoiselle Clairon avait quelque réputation. La grande tragédienne était encore étouffée et inconnue sous les ariettes de Rameau ou le tablier des soubrettes.

Ce ne fut pas sans succès qu'elle débuta dans le rôle de Vénus de l'opéra d'*Hésione*, musique de Campra. Mais « il « fallait si peu de talent à ce spectacle pour paraître en avoir « beaucoup, le ton des coulisses lui déplut si fort, la médio- « crité des appointemens rendait la nécessité de s'avilir si

Digitized by Google

« absolue, qu'au bout de quatre mois, mademoiselle Clairon « fit signifier son congé. » — Il y a, dans une partie de cette dernière phrase, un sentiment de fierté honnête qu'il est à propos de remarquer. Les paroles altières et vertueuses sont abondantes chez mademoiselle Clairon ; ses prétentions, comme celles de beaucoup de personnes adonnées au désordre, consistent surtout à présenter ses erreurs comme des faiblesses, excusées et justifiées par l'exaltation et le désintéressement.

Un nouvel ordre du roi autorisa mademoiselle Clairon à débuter à la Comédie-Française dans l'emploi des *soubrettes*. Les réglemens du théâtre, toujours subsistans, mais tombés en désuétude, obligeaient les comédiens à jouer à la fois dans le tragique et dans le comique. Dans le cours de ses caravanes dramatiques, mademoiselle Clairon n'avait joué et ne savait que deux ou trois premiers rôles de la tragédie. Le comité proposa à mademoiselle Clairon quelques seconds rôles, seulement pour l'exécution du réglement. La colère la dévorait; mais la fierté la soutint. Elle répondit aussi tranquillement et surtout aussi *majestueusement* qu'il lui fut possible : « Messieurs, vous me voulez ou vous ne me voulez pas. J'ai le droit de choisir ; je jouerai Phèdre ou je ne jouerai rien. » — Phèdre ! le triomphe de mademoiselle Dumesnil, alors en possession de la faveur publique ! Les comédiens se mouraient de rire. En bons camarades, certains de la chute de la débutante, et se promettant une excellente soirée de ridicule aux dépens de l'orgueilleuse petite personne, ils dissimulèrent, et lui permirent de jouer Phèdre. — Mademoiselle Clairon surpassa ce qu'elle s'était promis à elle-même, et le 19 septembre 1743 fut à la fois le jour de son début et de sa gloire.

Son succès fut remarquable, et s'augmenta à chaque rôle nouveau qu'elle créa. De ce moment elle régna sur la scène, que lui disputait encore cependant mademoiselle Dumesnil, par des qualités dramatiques absolument opposées à celles de sa rivale. Mademoiselle Clairon était fort petite, et plus

Digitized by Google

jolie que belle; mais au théâtre, sa voix était si sonore, elle savait donner à ses gestes et à sa physionomie un caractère si majestueux, sa démarche était si noble, qu'elle semblait grande et imposante. Elle était singulièrement intelligente et spirituelle; c'était même à force d'esprit et d'art qu'elle suppléait aux moyens naturels dont elle était dépourvue. Elle *travaillait* chacun de ses rôles avec un soin extrême, et dont elle a laissé la preuve dans ses *Mémoires*, par des études bien inutiles, du reste, pour les gens de théâtre, qui s'égareraient en y cherchant des leçons qu'ils ne doivent prendre que d'eux-mêmes, si la nature les a créés comédiens. Dans le poëme de *la Déclamation*, Dorat, en parlant de mademoiselle Dumesnil, a tracé, du talent dramatique de mademoiselle Clairon, un portrait que les contemporains trouvaient fort ressemblant, et qui nous dispensera, en le rappelant ici, de nous étendre davantage sur ce sujet :

« Quelle autre l'accompagne, et parmi cent clameurs
« Perce les flots bruyans de ses adorateurs!
« Ses pas sont mesurés, ses yeux remplis d'audace,
« Et tous ses mouvemens déployés avec grâce.
« Accens, gestes, silence, elle a tout combiné;
« Le spectateur admire et n'est point entraîné.
« De sa sublime émule elle n'a point la flamme,
« Mais à force d'esprit elle *en* impose à l'âme.
« Quel auguste maintien! quelle noble fierté!
« Tout, jusqu'à l'art, chez elle, a de la vérité. »

Il faut que ce dernier vers soit lui-même d'une grande vérité, car on raconte que mademoiselle Clairon, jouant le rôle d'*Ariane* dans une ville du Midi, produisit un effet remarquable sur l'un des spectateurs. Lorsque l'amante jalouse et abandonnée de Thésée s'efforce de deviner le nom de la rivale qui lui a été préférée, elle dit ce vers :

« Est-ce Mégyste, Églé, qui le rend infidèle? »

Un jeune homme se pencha vers elle, et, tout plein d'émo-

Digitized by Google

tion et de larmes, lui cria : *C'est Phèdre! c'est Phèdre!* — Quel triomphe pour l'art et pour l'actrice!

Ce qui prouve en même temps qu'avec *ses yeux remplis d'audace*, mademoiselle Clairon, naturellement privée de sensibilité, tournait toutes ses combinaisons vers les *effets* d'éclat ou de profondeur, c'est que dans le personnage d'Idamé, et à propos de *l'Orphelin de la Chine*, on reprochait une fois à Lekain de ne pas mettre assez de force dans le rôle de Gengis : « Que voulez-vous? répondit-il; made-« moiselle Clairon semble avoir pris à tâche de m'écraser « dans le sien; elle joue Gengiskan, il faut bien que je joue « Idamé. »

Mademoiselle Clairon n'était point plaisante de sa nature, et dans ses habitudes les plus familières, elle tenait toujours son esprit et son corps dans une gravité, une noblesse, une dignité qu'elle trouvait nécessaire de conserver pour les reporter à la scène. Malgré le succès de ses débuts dans la tragédie, elle avait joué quelques rôles de soubrettes; et enfin, pour se divertir, en 1762, elle joua le personnage de Cathos dans *les Précieuses ridicules*; mais c'était pour compléter une plaisanterie théâtrale d'assez bon goût, du reste, pour que nous la rapportions ici. A cette époque des plus grands succès de mademoiselle Clairon, les comédiens voulurent *reprendre* la tragédie du *comte d'Essex*. Le comité s'assembla pour la distribution des rôles. « Qui est-ce qui jouera Élisabeth? dit mademoiselle Clairon. — C'est moi, répondit mademoiselle Dumesnil. — Je ferai donc la duchesse, reprit mademoiselle Clairon. — Non pas! s'écria mademoiselle Hus, jeune et faible actrice, c'est mon rôle, et je ne m'en déferai pas. — Cela est juste, répliqua mademoiselle Clairon; je ne veux pas vous l'ôter, et alors je jouerai la confidente; il n'y a pas grand'chose à dire, je m'en charge. » On crut que cette plaisanterie n'irait pas plus loin. Mais, à bon compte, et le jour de la représentation (à cette époque les noms des acteurs ne figuraient pas sur l'affiche), mademoiselle Clairon tint parole, et ne surprit pas moins le public

Digitized by Google

que ses camarades en paraissant dans ce rôle secondaire. Dès que le parterre la reconnut, elle fut applaudie dans tout le cours de la pièce, autant que la pauvre mademoiselle Hus fut énergiquement sifflée.

Ce fut, sinon pour les lettres, du moins pour les gens de lettres, une heureuse époque que celle de la dernière moitié du dix-huitième siècle! La littérature, ou pour mieux dire les littérateurs, étaient tout, et, dans les divers genres littéraires, le théâtre occupait le premier rang. C'était par le théâtre et l'élan que lui avait donné Voltaire, que la philosophie répandait le plus facilement, dans toutes les classes, ses doctrines aux dépens de la vérité des lieux, des caractères et des sentimens. La préoccupation et l'engouement publics se portaient alors exclusivement de ce côté. Comment, sans cet engouement et la facilité du succès, expliquer la célébrité de quelques poètes dramatiques de cette époque, Chabanon, l'abbé Le Blanc, madame Du Boccage, Dorat, Debelloy, Saurin, Lemierre, et même Marmontel et La Harpe, comme auteurs tragiques! Le théâtre était la puissance du temps.

Mais on comprend dès lors la position sociale que les adulations du public, provoquées par celles des auteurs, faisaient aux comédiens, et surtout aux comédiennes, dont les triomphes au théâtre étaient augmentés par la séduction de leurs personnes et l'éclat de leur luxe. A d'autres époques, mademoiselle Champmêlé, maîtresse de Sévigné et de Racine; mademoiselle Lecouvreur, si chère au maréchal de Saxe; mademoiselle Gaussin, qui reçut la plus charmante épître de toutes les épîtres charmantes de Voltaire; mademoiselle Dumesnil, si célèbre par son talent, quoique contemporaine et rivale de mademoiselle Clairon, toutes ces femmes, enfin, placées si haut par l'engouement public, étaient cependant restées jusque là dans la sphère de leur profession et dans le cercle de leur influence plus ou moins équivoque. Mais à partir de mademoiselle Clairon, les gens de théâtre commencèrent à prendre et à jouer, au

Digitized by Google

milieu de la société, une attitude et un rôle trop favorisés malheureusement par ce qu'on appelait alors les hommes et même les femmes de qualité. De proche en proche, et avec toutes les nuances ou la dégradation des divers genres de spectacles, on voit, depuis l'Opéra jusqu'aux tréteaux de Nicolet, les comédiennes tenir un rang, avoir une importance, et exercer sur les événemens, sur les relations générales et privées, une influence que les courtisanes de la Grèce leur auraient enviés, et que ne pouvait sans danger supporter une société chrétienne.

C'est qu'alors mademoiselle Clairon était affiliée à la secte philosophique, qui se servait surtout du théâtre, et que cette secte faisait la loi à l'autorité du gouvernement et des familles tout aussi bien qu'à l'opinion publique. Mademoiselle Clairon était devenue l'adoration des sophistes du temps, et par le succès qu'elle procurait à leurs tragédies *philosophiques*, et surtout par la liaison qu'elle contracta avec Marmontel, qui, auteur à la mode, rédacteur du *Mercure de France*, collaborateur de *l'Encyclopédie*, et membre de l'Académie française, ne cessa, comme amant et comme ami, d'employer toutes les trompettes de la renommée pour exalter son idole, et pour lui donner une importance que l'orgueilleuse vanité de mademoiselle Clairon exagérait encore. Le moyen, du reste, que la tête ne tournât pas à une personne qu'au théâtre le public applaudissait avec enthousiasme, et qui chez elle recevait en vers, en prose et en présens, les hommages de tout ce que la ville, la cour et l'Europe renfermaient d'hommes et de femmes d'esprit, d'opulence et d'illustration! Saurin et Debelloy faisaient pour elle des quatrains enchanteurs; Voltaire lui adressait des épîtres retentissantes, et lui dédiait sa tragédie de *Zulime;* Garrick faisait graver son portrait; une médaille, frappée en son honneur, était portée comme une sorte de décoration; la princesse Galitzin commandait au pinceau de Carle Vanloo l'image de mademoiselle Clairon, et Louis XV donnait cinq mille livres pour la bordure de ce tableau!

Digitized by Google

Mais toutes les prospérités de mademoiselle Clairon étaient pourtant mêlées de profondes amertumes. Ses succès et son orgueil avaient éveillé et irrité les jalousies, les cabales, les haines, les calomnies ou les médisances de ses camarades, de quelques auteurs et d'une partie du public. Des querelles intestines de coulisses ajoutaient encore aux déplaisirs de mademoiselle Clairon. Malgré les services que, par ses succès et son crédit, elle avait rendus aux comédiens, ceux-ci, et les comédiennes surtout, ne supportaient ses triomphes et ses *grands airs* qu'avec impatience et colère. Deux incidens aggravèrent leurs dissentions, et amenèrent la retraite de mademoiselle Clairon.

Préoccupée du désir de relever l'état social des gens de théâtre, toujours frappé d'une déconsidération naturelle et irrémédiable, mademoiselle Clairon avait fait rédiger, par M. de La Mothe, avocat, un mémoire tendant à la réhabilitation canonique des comédiens. Le mémoire et son auteur ayant été dénoncés à l'autorité, l'un fut brûlé, l'autre fut rayé du tableau de l'ordre. Les comédiens surent un fort mauvais gré à mademoiselle Clairon de leur avoir attiré cette double méchante affaire. Elle sut à son tour, et elle apprit à ses chers camarades que le dénonciateur était un autre avocat, M. Coqueley, censeur du journal de Fréron, fort ami des comédiens, puisqu'il était membre de leur conseil, et particulièrement lié avec Préville. Mademoiselle Clairon avait pensé que cet homme serait honteusement chassé du conseil des comédiens, et de leur table amicale, qu'il partageait fort souvent. Il n'en fut rien; elle s'en irrita tellement, qu'elle voulut dès lors se retirer. On la retint encore; mais le second incident la décida tout-à-fait.

Elle avait fait recevoir au théâtre une de ses élèves, mademoiselle Dubois, aussi jolie fille que comédienne médiocre. Cette fille avait un père, comédien aussi au Théâtre-Français; il s'était rendu coupable d'une si basse escroquerie, que le comité des acteurs l'avait rayé du contrôle, chassé du théâtre, et que les comédiens s'étaient donné réciproque-

Digitized by Google

ment leur parole de ne jamais jouer avec lui, quelque injonction qu'ils reçussent à ce sujet. Mais mademoiselle Dubois s'intrigua si bien auprès des gentilshommes de la chambre, qu'elle en obtint secrètement la réintégration de son père. Elle n'en fit signifier l'ordre au comité que le jour même de la réouverture du théâtre, aux vacances de Pâques 1765. On devait jouer la vingtième représentation du *Siége de Calais*, tragédie de Debelloy; cette pièce avait alors une vogue extraordinaire. Lekain, Brizard, Molé, mademoiselle Clairon y figuraient les principaux personnages, et ce Dubois y jouait le rôle de Mauni. A peine l'ordre fut-il connu, que les comédiens se jurent de nouveau de ne point reparaître à côté de cet homme. Molé, Brizard et Lekain se sauvent à la campagne; mademoiselle Clairon, bien certaine de leur honneur et de leur absence, se rend au théâtre et s'habille, pour détourner toute idée de complot; puis, ses camarades n'étant pas là, elle se déshabille fort tranquillement, et retourne chez elle; mais pendant ce temps l'orage éclatait au parterre, échauffé sans doute par les affidés de mademoiselle Dubois et de son père. Le désir ardent de voir la pièce nouvelle sert de prétexte au tumulte; en vain Préville et Bouret essaient de calmer la tempête, et proposent un autre ouvrage. *Calais! Calais!* s'écrie-t-on de tous côtés, et le départ de mademoiselle Clairon s'étant répandu, c'est contre elle que se tourne toute la fureur du parterre : *Clairon au For-l'Évêque! Frétillon à l'hôpital!* c'était le cri unanime.

A cette époque, le public, qui n'avait point de libertés publiques, avait cependant des libertés privées fort réelles qu'il savait faire respecter, et que le pouvoir respectait. L'autorité n'hésita pas. Dès le lendemain, et pour l'exemple, les comédiens réfractaires furent envoyés en prison. Un exempt vint s'assurer de mademoiselle Clairon pour la conduire au *For-l'Évêque*. Elle le reçut avec sa hauteur accoutumée; elle lui déclara « qu'elle était soumise aux ordres du roi; « que tout en elle était à la disposition de Sa Majesté, ses « biens, sa personne, sa vie; mais que son honneur était

Digitized by Google

« intact, et que le roi lui-même n'y pouvait rien. — Vous « avez raison, mademoiselle », lui répondit l'exempt, avec autant de flegme que de bon sens; « là où il n'y a rien le roi « perd ses droits. » Quoi qu'il nous en puisse coûter, nous sommes obligé ici, pour l'histoire des mœurs de l'époque, de rappeler que madame l'intendante de Paris, admiratrice et amie de mademoiselle Clairon, et qui se trouvait chez elle au moment de l'arrestation, voulut protester contre cet acte de l'autorité, et accompagner mademoiselle Clairon à la prison. Elle la prit dans sa voiture pour l'y conduire, et comme ce carrosse était un *vis-à-vis*, et que l'exempt ne voulait pas quitter sa capture, madame l'intendante mit mademoiselle Clairon sur ses genoux, et traversa ainsi tout Paris aux applaudissemens d'une partie de la société, au scandale de l'autre, et à l'effroi de tous les gens honnêtes et sensés dont la prévoyance apercevait déjà, dans cette révolution des mœurs privées, l'aurore et le signal de la révolution sociale et sanglante qui devait éclater quelques années plus tard, et dont M. Berthier de Sauvigny, intendant de Paris, fut une des premières victimes.

Après cet affront et cette punition, rien ne put retenir mademoiselle Clairon au théâtre. Elle donna sa démission, resta une année sans paraître sur la scène, et prit sa retraite en 1766, ayant vingt-deux ans de services, jeune encore, comme comédienne, puisqu'elle n'était âgée que de quarante-deux ans. Outre mademoiselle Dubois et madame de Laballe, qu'elle avait formées pour le théâtre, et qui ne firent point honneur aux leçons d'une si célèbre institutrice, elle eut encore pour élèves, après sa retraite, Larive et mademoiselle Raucourt, dont les succès et la réputation furent mérités.

Elle demeura à Paris jusqu'en 1778, après avoir subi, par les opérations de l'abbé Terray sur les rentes, une réduction assez forte sur son revenu. Alors, et toujours ambitieuse de régner quelque part, elle se rendit à la cour du margrave d'Anspach, dont elle avait connu naguère, pendant

Digitized by Google

le séjour de ce prince à Paris, « la candeur, la noble et touchante simplicité, l'intérêt tendre et confiant. » Elle acquit dans la résidence et sur le margrave un assez grand crédit. Pendant treize ans elle domina le cœur et le gouvernement de ce prince, et vraiment, si on peut le dire, elle fut assez *bonne princesse*, puisqu'elle parvint à mettre quelque ordre dans les finances dérangées de ce petit État, et puisque la margrave elle-même finit par vivre avec elle en bonne intelligence, à la suite d'une conversation rapportée sérieusement par mademoiselle Clairon dans ses *Mémoires*, mais dont le fond et la forme sembleraient ici trop hasardés pour que nous en donnions la moindre idée.

Mademoiselle Clairon croyait achever sa carrière à Anspach; elle n'eut pas cette consolation : comme femme et comme ministre, elle tomba dans la disgrâce, et forcée, comme à Paris, de donner sa double démission, elle s'éloigna du margrave, en trouvant alors, au lieu de sa candeur, de sa noble simplicité, de sa confiance et de sa tendresse, qu'il s'était abandonné « à la licence, à l'oubli de sa dignité, à des habitudes vicieuses, à l'inhumanité, aux outrages et à l'ingratitude. » Elle lui laissa le portrait que Vanloo avait fait d'elle, et revint à Paris vers 1791, où elle vécut assez tristement, tantôt dans la capitale, tantôt à Issy, se plaignant toujours, comme Voltaire, de sa mauvaise santé et de sa mort prochaine, et comme lui vivant jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans. Elle mourut le 31 janvier 1803, en laissant un testament dans lequel elle lègue à *sa* nation son buste en marbre, et la médaille d'or qu'on avait frappée pour elle.

En 1799, elle avait fait paraître ses *Mémoires*, où nous avons puisé une partie des faits qui précèdent. Comme étude des mœurs du temps, la lecture en est assez instructive. Mademoiselle Clairon a conservé dans son style, dans les réflexions et dans les détails, la dignité, la hauteur de caractère et de sentimens dont elle a toujours voulu qu'on la crût possédée. Cette prétention, qui ne fut pas justifiée par sa conduite, annonce cependant quelques qualités

Digitized by Google

dont il est juste de tenir compte à mademoiselle Clairon. Ses écrits se ressentent du respect qu'elle aurait bien voulu mériter, et dans lequel elle se tenait toujours vis-à-vis du public. Chose étrange! ils contiennent même des *réflexions sur les mariages d'inclination*, et des *conseils à une jeune amie*, où les idées de religion et les exhortations morales semblent aussi sincères qu'elles sont convenablement exprimées.

Ainsi, du moins après elle n'a-t-elle rien laissé qui pût entraîner personne dans la voie qu'elle regrettait d'avoir suivie. — C'est très mal que de mal faire; c'est plus mal encore de mal dire, et, par la publicité, de corrompre ceux qui peuvent vous lire. C'est la différence qui existe entre se faire du mal à soi-même ou en faire à autrui; l'un est fâcheux et funeste, l'autre est coupable et condamnable. Mademoiselle Clairon a agi comme une comédienne; il faut la plaindre; il ne faut ni s'en étonner ni la maudire. Mais heureusement, ce qui reste d'elle, et ce qui pourrait nuire encore, n'est pas dangereux. On peut lui en savoir gré, pour arriver plus facilement à lui pardonner des torts qui furent sans doute ceux de sa profession et de son temps plutôt que ceux de son cœur et de son goût.

A. Delaforest.

Digitized by Google

THE ASTOR LIBRARY
NY

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

DE SUFFREN SAINT-TROPEZ

(PIERRE-ANDRÉ),

VICE-AMIRAL, BAILLI DE L'ORDRE DE MALTE,

NÉ A SAINT-CANNAT, EN PROVENCE, LE 13 JUILLET 1726;
MORT A PARIS, LE 8 DÉCEMBRE 1788.

L'HISTOIRE de la vie d'un homme de mer n'est autre chose que le récit de ses campagnes et de ses combats. Ses études, ses occupations, l'espèce d'existence à laquelle il est appelé, en l'isolant de la société, en font un homme tout particulier, et le placent pour ainsi dire hors de la vie commune.

La famille de Suffren tenait depuis long-temps un rang distingué parmi la noblesse de Provence.

Le marquis de Suffren Saint-Tropez, dont il était le troisième fils, le destinant à entrer dans l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, et à servir dans la marine, l'envoya à Toulon aussitôt qu'il eut terminé ses études.

Il fut admis dans les gardes de la marine au mois d'octobre 1743, et reçut l'ordre de s'embarquer sur *le Solide*. La France était alors en guerre avec l'Angleterre. Ce vaisseau faisait partie de l'armée française et espagnole combinée; et pour son début, le jeune Suffren assista au combat que soutint ce bâtiment contre *le Northumberland*. L'année suivante, sur *la Pauline*, à la Martinique, il fut témoin d'un autre combat; et le sang-froid qu'il montra dans ces deux actions fit dès lors présager à ses chefs ce qu'il devait être un jour.

La paix d'Aix-la-Chapelle, qui fut signée le 18 octobre 1748, semblait devoir le condamner au repos; mais il pro-

Digitized by Google

fita de cette circonstance pour se rendre à Malte ; et à son arrivée il fut immédiatement admis au nombre des chevaliers.

Nous ne nous sommes point arrêté au récit des premières campagnes de M. de Suffren : il se forma au dur et glorieux apprentissage de la marine sous des chefs habiles. Ce n'est que vers l'année 1781 que les circonstances vont lui procurer l'occasion de déployer ses talens et sa bravoure sur un plus vaste théâtre, et nous l'allons voir prendre sa place parmi les plus grands généraux de l'époque.

La guerre ayant éclaté dans l'Inde, le ministère fit choix du commandeur de Suffren pour l'opposer au commodore Johnston. On mit sous ses ordres cinq vaisseaux et deux frégates, et le Roi l'autorisa à porter le pavillon de chef d'escadre dans les mers au-delà du cap de Bonne-Espérance.

Le 16 avril, *l'Artésien*, en approchant du mouillage dans la baie de Praya, reconnait cinq vaisseaux anglais qui étaient à l'ancre. Aussitôt il revire de bord sur son escadre, en signalant l'ennemi. D'après le nombre de voiles indiqué, Suffren, ne doutant pas que ce ne fût l'escadre du commodore Johnston, qu'il savait être sortie de Portsmouth quelque temps avant lui, forma de suite la résolution de l'attaquer, sans respect pour la neutralité du pavillon portugais qui flottait sur l'île. Le commandeur, après avoir fait signal à ses frégates et au convoi qu'il escortait, de continuer leur route en tenant le vent, donna à son escadre l'ordre de se préparer au combat, de former la ligne sans égard à l'ordre de bataille, de forcer de voiles, et enfin de se préparer à mouiller. Tous ces signaux se multipliaient et se succédaient trop lentement au gré de sa bouillante ardeur. Lui-même, se couvrant de voiles à l'instant, et sans faire attention s'il était suivi des vaisseaux de son escadre, pénètre avec audace dans la baie, et, arrivé près du vaisseau commandant, laisse tomber l'ancre par son travers, à portée de pistolet, en faisant un feu terrible. *L'Annibal*, qui suivait immédiatement *le Héros*, vint mouiller en avant de lui. Dans cette position, recevant beaucoup plus de bordées qu'il

Digitized by Google

n'en pouvait rendre, il éprouva en peu de temps les plus grands dommages dans sa mâture et dans ses agrès. *L'Artésien* manœuvrait pour venir prendre poste auprès du *Héros;* mais son capitaine ayant été tué dans cet instant, et ce vaisseau ayant été abordé par un bâtiment de la compagnie anglaise des Indes, il dériva au large. *Le Vengeur* et *le Sphinx*, après avoir tiré quelques bordées sur les vaisseaux ennemis qui se trouvaient par leur travers, se virent entraîner sous le vent par la force des courans, et furent obligés de laisser passer au large.

Suffren voyant l'impossibilité de détruire un ennemi dont il avait juré la perte, abandonna enfin cette baie, mais avec autant de fierté qu'il y était entré, et prenant congé de l'escadre ennemie en la saluant à grands coups de canon.

Il dirigea alors sa route vers le cap de Bonne-Espérance, emmenant *l'Annibal* à la remorque, et il y fut rejoint quelques jours après par son convoi. Son arrivée avant l'escadre anglaise préserva cette colonie du danger qui la menaçait, et l'expédition de l'amiral Johnston n'eut d'autre résultat que la prise de cinq bâtimens hollandais dans la baie de Saldanha. Le commandeur, après avoir débarqué les troupes qui devaient rester au cap de Bonne-Espérance, et pourvu aux divers besoins de ses vaisseaux, appareilla pour l'Ile de France, où il arriva dans les premiers jours de novembre, et fit sa jonction avec l'escadre aux ordres du comte d'Orves.

Suffren avait été précédé dans cette colonie par sa réputation, et on l'y attendait pour arrêter définitivement le plan de la campagne qu'on allait entreprendre. Sa division, à la suite du combat qu'elle venait de soutenir, avait des besoins de toute espèce, et plusieurs bâtimens devaient recevoir des réparations majeures. Le temps était précieux, mais sa présence semblait avoir tout ranimé. Il communiquait son ardeur et son activité à tout ce qui l'approchait; administrateurs, chefs, marins et soldats, tous étaient animés du plus beau zèle; la nécessité développait les ressources, et l'on vit, non sans étonnement, une escadre aussi considérable, et un

Digitized by Google

convoi aussi nombreux, prêts à prendre la mer en un espace de temps aussi court.

Avant que l'escadre partît de l'Ile de France, il avait été décidé en conseil que Madras serait le point d'atterrage. Le projet du commandeur était de manœuvrer de manière à y arriver au point du jour, et de surprendre les Anglais au mouillage par une attaque imprévue.

Le 14 février 1782, *la Fine*, qui chassait en avant, eut connaissance de la rade de Madras, et signala neuf vaisseaux. L'amiral Hughes, averti de l'approche des Français avant de les avoir aperçus, était allé mouiller sous le feu des forts de la place, et avait ainsi rendu sa position inexpugnable. Suffren ne jugeant pas convenable de l'y attaquer, continua sa route en se dirigeant sur Pondichéry; mais à peine avait-il dépassé Madras, qu'il vit les Anglais mettre sous voiles. L'amiral Hughes étant parvenu à se glisser entre la côte et l'escadre française, se trouva le lendemain au milieu du convoi qu'elle escortait, et s'empara de plusieurs bâtimens. Suffren, aussitôt qu'il en fut instruit, se couvrit de voiles, et le 17 au matin, se trouvant en présence de l'amiral anglais, à la hauteur de Sadras, il lui livra un combat qui dura environ deux heures, et dans lequel l'escadre anglaise fut très maltraitée.

Au moment de l'arrivée du commandeur de Suffren dans l'Inde, le nabab Haïder-Aly fixait les regards et les espérances des deux nations qui faisaient alors les destins de ces vastes contrées. Fils de Felz-Mohamed, surnommé Nedym-Khan, il était né en 1719. Sa haute valeur, ses exploits lui avaient acquis le surnom de *Behadour*, qui signifie *héros*; et il le justifiait. De tous les souverains de l'Asie, il était le plus puissant. Fondateur de l'empire du Maïssour, et possesseur d'un territoire de vingt-sept mille lieues carrées, ses revenus se montaient à deux krores de roupies, ou environ cent cinquante millions de francs; son armée s'élevait à deux cent mille hommes, dont vingt-cinq à trente mille d'excellente cavalerie.

Digitized by Google

Le commandeur, prenant dès le premier moment l'initiative, exigea, avant le débarquement des troupes, que le nabab souscrivît un traité dont les principales conditions portaient que l'armée française serait indépendante, qu'on y adjoindrait un corps de quatre mille hommes de cavalerie et un autre de six mille d'infanterie, et qu'il serait annuellement payé à l'armée vingt-quatre lacks de roupies, ou environ sept millions deux cent mille francs, remboursables sur les revenus du territoire que ce prince devait céder aux Français.

Ces conventions arrêtées et signées par le nabab, les envoyés prirent congé de lui. A leur arrivée à Porto-Nove, le débarquement des troupes s'effectua, et Suffren, qui était impatient d'aller chercher les Anglais, ayant fait à ses vaisseaux les réparations les plus indispensables, appareilla de la rade de Porto-Nove, le 23 mars 1782.

Ce ne fut que le 10 avril qu'il les découvrit. Deux jours entiers se passèrent en manœuvres de part et d'autre, les Anglais pour éviter le combat, et les Français pour le livrer. Il eut enfin lieu le 12; les deux escadres furent très maltraitées; mais si le commandeur n'obtint pas dans ce combat un avantage décisif, au moins le champ de bataille lui resta; car l'amiral Hughes l'abandonna dans le plus grand désordre.

Quelques jours après, l'escadre française avait en partie réparé ses avaries. Les Anglais, qui s'étaient aussi réparés, n'avaient pas cessé d'être en vue, quoiqu'ils eussent pu s'éloigner. Le commandeur fit mettre l'escadre sous divers ordres de bataille, offrant le combat à l'ennemi, et le prolongeant dans ses différens bords; mais voyant par la manœuvre de l'amiral Hughes qu'il ne pourrait l'engager à recommencer le combat, il prit le parti de forcer de voiles et de faire route pour le sud.

Qu'on se figure le spectacle imposant que présentait en ce moment l'escadre française, s'avançant en bel ordre pour offrir le combat à un ennemi déjà deux fois vaincu; et celui-ci,

Digitized by Google

en le refusant, quoique avec des forces égales, avouer son infériorité. Le pavillon français qui, depuis long-temps, n'avait paru dans ces mers qu'avec désavantage, y flottait alors avec orgueil et dignité.

Lorsque la nouvelle de la victoire remportée le 12 avril par Suffren parvint à Haïder-Aly, il en éprouva une joie extrême. Dès le soir même, il fit mander au dorbar l'envoyé français, et là, en présence de sa cour assemblée, il se fit lire la lettre par laquelle le commandeur lui faisait part de son combat. « Enfin, dit-il à ses généraux, les Anglais ont « donc trouvé leur maître! Voilà l'homme qui m'aidera à « les exterminer. Je veux qu'avant deux ans il n'en reste plus « un seul dans l'Inde, et qu'ils n'y possèdent pas un pouce « de terrain. » Et, s'adressant à M. Piveron de Morlat : « Écrivez, lui dit-il, à cet homme extraordinaire que j'ai le « plus grand désir de le voir, de l'embrasser et de lui témoi- « gner toute mon admiration pour son héroïque valeur. »

Le premier soin du commandeur, en arrivant à Batacolo, avait été d'envoyer, par la voie de terre, l'ordre aux bâtimens du convoi qui s'étaient réfugiés à Galles, de venir le joindre immédiatement.

Le scorbut avait fait des ravages considérables dans les équipages; on débarqua les malades; les uns furent établis sous des tentes, et les autres répartis dans les maisons particulières. Les Hollandais fournirent quelques bœufs; le pays offrait assez abondamment une sorte d'herbage appelé *brèdes*, ce qui, joint à la pêche et au gibier qu'on pouvait se procurer facilement, arrêta bientôt les progrès de cette maladie.

Toutefois, ce qui contribuait plus efficacement encore à la prompte guérison des malades, c'était la sollicitude que leur témoignait l'amiral. Chaque jour il les visitait, s'informait de leur état, et veillait à ce qu'on pourvût à leurs besoins. Son apparition dans les salles y causait une joie universelle, malades et blessés oubliaient leurs maux; l'espoir et la consolation renaissaient à sa vue, aussi ses soins généreux avaient tellement accru l'attachement des marins et des sol-

Digitized by Google

dats pour lui, que, malgré les pertes qu'éprouvait toujours le vaisseau qu'il montait, c'était à qui remplacerait ceux que le sort des combats lui avait enlevés, tant est puissant sur les hommes l'empire de la générosité et de l'humanité alliées aux vertus guerrières.

Le 3 juin, toute l'escadre mit sous voiles.

A son arrivée à Goudelour, le commandeur envoya le major de son escadre auprès d'Haïder-Aly; il était chargé de lui proposer de reprendre Négapatam, dont les Anglais s'étaient emparés quelque temps auparavant sur les Hollandais, et de lui demander, à cet effet, quatre cents Européens et un bataillon de cipayes. La mission confiée à M. de Moissac auprès d'Haïder-Aly ayant complétement réussi, le commandeur fit embarquer immédiatement sur les flûtes tout ce qui était nécessaire pour un siége, les troupes furent mises sur les vaisseaux, et l'escadre reçut l'ordre de se préparer à mettre sous voiles au premier signal. Les circonstances paraissaient on ne peut pas plus favorables; mais l'activité de l'amiral anglais dérangea l'exécution de ce plan. Soupçonnant le projet de Suffren, il avait hâté les réparations de ses vaisseaux; et en quittant Trinquemale, il était venu mouiller devant Négapatam.

La frégate *la Bellone*, qui était restée à croiser pendant la relâche de l'escadre à Goudelour, rentra le 3 juillet, et apprit au commandeur l'arrivée de l'amiral Hughes à Négapatam. Aussitôt il donne l'ordre d'appareiller, et, conservant à bord les troupes et le train d'artillerie embarqués pour le siége qu'il ne perdait pas l'espoir de faire, il force de voiles pour aller présenter un nouveau combat à l'amiral anglais. Il ne tarda pas à l'apercevoir au mouillage.

Le 6 juillet 1782, l'action s'engagea. Bientôt le feu le plus terrible régna de part et d'autre. Le combat dura environ quatre heures et demie; les pertes, en hommes, furent considérables dans les deux escadres, mais la plupart des vaisseaux anglais furent entièrement désemparés, et tous ayant

Digitized by Google

cessé leur feu allèrent directement au mouillage devant Négapatam, sans même attendre l'ordre de leur amiral.

Le commandeur, resté en panne sur le champ de bataille, voyait pour la troisième fois l'escadre anglaise fuir devant lui, et il hâtait même à grands coups de canon la marche de ceux qui n'exécutaient pas assez vite l'ordre de retraite que venait enfin de donner l'amiral Hughes. Suffren passa la nuit entière et une partie de la matinée du lendemain à observer les mouvemens de l'escadre anglaise; mais voyant son inaction, il se détermina à conduire son escadre à Goudelour pour l'y réparer.

Elle était sous voiles depuis quelques heures, lorsqu'on aperçut un petit bâtiment détaché de l'escadre anglaise, portant pavillon parlementaire. L'amiral rendit aussitôt sa manœuvre indépendante, et mit en travers pour l'attendre.

L'officier qui montait ce bâtiment étant arrivé à bord du *Héros*, remit au commandeur une lettre de sir Edouard Hughes, par laquelle il réclamait le vaisseau *l'Ajax*, qui, dans le combat de la veille, après avoir amené son pavillon, l'avait ensuite rehissé et recommencé son feu. Le commandeur, pour qui cette réclamation était une énigme, répondit qu'il n'avait pas connaissance qu'aucun de ses vaisseaux se fût rendu, mais que si, par un événement quelconque, cela fût arrivé, il serait allé l'enlever lui-même au milieu de l'escadre anglaise; qu'au reste, il allait vérifier les faits, et que, dans le cas où cette réclamation aurait quelque fondement, il en rendrait compte à sa cour; mais qu'en attendant il ne pouvait prendre sur lui de livrer le vaisseau demandé. « Dites cependant à M. Hughes, ajouta-« t-il en s'adressant à l'officier anglais, que, s'il croit de « son devoir d'insister, il peut venir chercher ce vaisseau lui-« même. » Telle fut la manière dont Suffren éconduisit le bâtiment parlementaire.

Le 25 juillet, Suffren ayant été prévenu que le nabab venait d'arriver à Bahour, le fit aussitôt saluer par le canon de

Digitized by Google

la place, et par toute l'artillerie de l'escadre. Il lui envoya en même temps son major, pour le complimenter et prendre son jour pour leur entrevue.

Elle fut fixée au lendemain. Après la plus splendide réception et les premiers complimens, le nabab exprima toute la joie qu'il avait de voir le commandeur, et son admiration pour les victoires qu'il avait remportées sur les Anglais. « Avant votre arrivée à la côte, lui dit-il, je me « croyais un grand homme ; mais vous m'avez éclipsé : vous « seul êtes un grand homme, et un grand général. »

Le commandeur, avant de se rendre au camp du nabab, avait reçu la nouvelle de l'arrivée de M. de Bussy à l'Ile-de-France avec six vaisseaux de guerre, deux frégates et un grand nombre de bâtimens de transport, portant environ cinq mille hommes de troupes; il en fit part à Haïder-Aly, et lui apprit en même temps que ses frégates venaient de s'emparer d'une goëlette anglaise qui portait à Négapatam le colonel Horn, officier d'un mérite distingué. Le nabab reçut ces nouvelles avec la plus grande joie ; et pour la témoigner, il détacha de son turban une aigrette en diamans, dont il orna le chapeau du commandeur.

Cette première entrevue, où il ne fut point question d'affaires, dura cependant près de trois heures; le nabab, en la terminant, demanda à Suffren un entretien particulier, et le pria d'accepter un déjeuner pour le lendemain. Cette fois le nabab lui fit l'exposé de ses plans de campagne contre les Anglais, de ses projets de les chasser de l'Inde avec le secours de la France; mais en même temps il ne lui dissimula pas ses inquiétudes, causées par les conquêtes que l'armée anglaise avait récemment faites dans son pays de la côte de Malabar, et dans ses propres domaines; ses craintes sur la défection des Mahrattes, qui, disait-il, finiraient par s'allier aux Anglais contre lui, et pourraient le mettre dans un grand danger, si les troupes françaises aux ordres de M. de Bussy n'arrivaient promptement à la côte.

La franchise militaire et la noblesse que mit Suffren dans

Digitized by Google

ses réponses, l'intérêt qu'il témoigna au nabab pour tout ce qui pouvait tendre à l'accomplissement de ses desseins et à l'accroissement de sa puissance, l'empressement qu'il lui montra de remettre promptement à la mer pour aller combattre les Anglais, l'assurance positive qu'il lui donna de la prochaine arrivée des secours envoyés par le roi de France, charmèrent ce prince. Oubliant entièrement la morgue ordinaire aux souverains de l'Asie, il reconduisit le commandeur jusqu'au-delà de sa tente, et lui dit : « Adieu, monsieur de Suffren; « heureux le souverain qui possède un sujet aussi précieux que « vous! J'espère que vous reviendrez bientôt couvert de nou- « veaux lauriers : je ne puis vous exprimer le désir que j'en « ai, et la confiance que vous m'avez inspirée. »

Cet épisode de la vie de Suffren sera à jamais mémorable dans les fastes de l'Inde; car il est sans exemple qu'un des plus puissans souverains de l'Asie se soit déplacé de plus de quarante lieues, avec une armée de quatre-vingt mille hommes, dans le seul but de donner un témoignage de son estime à un général étranger.

Le 21 août, le cutter *le Lézard* apporta au chevalier de Suffren des paquets de la cour, contenant l'approbation de sa conduite à la baie de la Praya, et la confirmation de toutes les grâces qu'il avait demandées pour les officiers de son escadre. Une lettre du grand-maître de l'ordre de Malte lui annonçait qu'il avait été fait bailli. Ces nouvelles portèrent la joie à bord de tous les bâtimens.

Le 25 août, l'amiral fit signal d'appareiller, et de former la ligne dans l'ordre naturel; il en prit la tête. L'escadre fit route pour la baie de Trinquemale; elle se trouva bientôt à la vue des forts, et elle mouilla dans la baie du Nord.

Le succès de l'entreprise de Suffren dépendait principalement de la célérité qui serait apportée à son exécution; il fallait qu'une attaque aussi vigoureuse qu'imprévue fît tomber la place de Trinquemale avant qu'elle pût être secourue; et l'on va voir le bailli de Suffren déployer sur ce nouveau théâtre les talens d'un général consommé dans l'art des siéges.

Digitized by Google

La descente se fit à deux tiers de portée de canon des forts. Les Anglais, pris à l'improviste, n'opposèrent aucun obstacle au débarquement. Ils poussèrent même la négligence au point de ne pas détruire les maisons qui environnaient les forts où ils se retirèrent.

Le 27 août, à la pointe du jour, l'amiral descendit à terre; il visita les travaux commencés, fit élever de nouvelles batteries de mortiers et de canons, et construire des retranchemens.

En cinq jours de temps, le bailli de Suffren s'empara d'un des plus beaux ports de l'Inde et d'une place qui, par sa position, assurait ses moyens d'attaque, et facilitait les communications avec les autres possessions françaises dans ce pays [1].

Le pressentiment qu'avait l'amiral de l'arrivée prochaine de l'escadre anglaise ne tarda pas à se réaliser. Elle parut effectivement trois jours après la prise de Trinquemale. Suffren était encore à terre, occupé des moyens de mettre sa conquête à l'abri de toute attaque, et à assurer l'exécution de la capitulation, lorsqu'on signala plusieurs voiles, qui furent bientôt reconnues pour anglaises. Aussitôt il ordonne le rembarquement des troupes, retourne à bord de son vaisseau, et se dispose à aller livrer un combat d'une autre espèce.

L'escadre anglaise, qui, ainsi qu'on pouvait en juger, se disposait à entrer dans la baie, aussitôt qu'elle aperçut le pavillon blanc flottant sur les forts, laissa arriver tout à la fois, et continua à courir largue. Il devint évident alors que l'amiral Hughes, ignorant la prise de Trinquemale, arrivait pour le secourir; et sa manœuvre en ce moment marquait assez sa surprise et sa consternation.

[1] Les États-Généraux, en reconnaissance des services que leur avait rendus le bailli de Suffren, firent frapper une médaille en son honneur. Le sculpteur Houdon exécuta pour eux le buste en marbre de cet amiral; et, à son retour en France, ils chargèrent leur ambassadeur de lui remettre, en leur nom, une riche épée garnie en diamans.

Digitized by Google

Aussitôt que l'escadre fut sous voiles, l'amiral donna l'ordre de former la ligne, et peu de temps après celui d'arriver. On était à environ sept lieues de l'escadre anglaise, qui continuait à faire porter. La brise était très forte. La grande inégalité de marche des vaisseaux, dont six seulement étaient doublés en cuivre, et des signaux mal compris, empêchèrent que la ligne ne se formât comme elle aurait dû l'être. Une espèce de désordre s'en suivit et donna un avantage réel à l'escadre anglaise. Pour comble de malheur, le feu prit à bord du *Vengeur;* la flamme qui sortait de toutes parts effraya les vaisseaux qui se trouvaient près de lui; ils forcèrent de voiles pour s'éloigner, et ce mouvement ne contribua pas peu à augmenter le désordre qui régnait déjà dans la ligne française.

Suffren, se croyant abandonné par son escadre, était au désespoir, et voulait s'ensevelir sous les ruines de son vaisseau; déjà il avait perdu son grand mât : celui de perroquet de fougue et le petit mât de hune venaient de tomber. Aux cris de joie qu'il entend à bord d'un des vaisseaux ennemis qui le combattaient, il regarde sa mâture, et s'aperçoit que son pavillon de commandement est abattu. « Des pavillons! « s'écria-t-il, qu'on apporte des pavillons blancs; qu'on en « mette tout à l'entour du vaisseau! » On le voyait furieux, courant sur la dunette, s'offrir en quelque sorte aux boulets ennemis, ne voulant pas survivre à sa défaite; mais le génie de la France veillait sur lui, et le couvrant de son égide, le réservait pour des succès qui devaient le dédommager de cette espèce d'échec.

Le 1er octobre, l'escadre étant réparée et approvisionnée, les forts de Trinquemale munis de bonnes garnisons, Suffren appareilla pour se rendre à Goudelour, où il mouilla le 4. Il se convainquit que les Anglais n'avaient fait aucune tentative sur ce point. Ainsi, c'était encore aux bonnes dispositions de l'amiral et à son activité qu'on devait la conservation de ce poste important.

On était arrivé au 12 octobre, le reversement de la mous-

Digitized by Google

son[1] allait bientôt s'opérer, et ni l'une ni l'autre escadre ne pouvait rester plus long-temps à la côte de Coromandel. Les Anglais gagnèrent celle de Malabar, et se réfugièrent à Bombay, où ils devaient trouver des secours de toute espèce.

Cependant, quel parti prendra Suffren? Trinquemale lui offre, il est vrai, un port superbe où ses vaisseaux seront en sûreté, mais pendant la saison où l'on va entrer le climat en est insalubre; ses équipages, épuisés par tant de fatigues et par un si long séjour à la mer, loin d'y recouvrer la santé, y trouveront peut-être leur tombeau; et, pour l'amiral, la conservation des hommes est plus précieuse encore que celle des vaisseaux. On croyait qu'il mènerait son escadre à l'Ile de France, on le désirait même; les Anglais en étaient persuadés, et s'en réjouissaient déjà, mais tout le monde fut trompé.

L'île de Sumatra forme la partie orientale qui borne la mer des Indes. Achem, capitale du royaume de ce nom, est situé dans le nord-ouest. Ce lieu offre une rade assez sûre, garantie du côté de la mer par des îlots très élevés. Le pays est arrosé par des rivières, les bestiaux y sont très communs, la terre y est d'une fertilité telle, que les vaisseaux y trouvent en abondance, et à un prix très modéré, toutes les espèces de rafraîchissemens, et surtout des fruits délicieux. Ce fut cette rade que Suffren choisit pour faire hiverner son escadre.

Les réparations avançaient rapidement, les malades se rétablissaient à vue d'œil, lorsqu'une corvette, expédiée de l'Ile de France, vint annoncer à l'amiral l'arrivée prochaine de M. de Bussy, avec trois vaisseaux de guerre sous le commandement de M. de Peynier, et un convoi chargé de troupes et de munitions. Cette nouvelle détermina Suffren à se mettre en mesure de se réunir à ce nouveau renfort, et il ap-

[1] Le mot *mousson* est tiré de la langue malaise, et signifie *saison*. Les marins de l'Inde l'emploient pour désigner des vents périodiques auxquels on donne la dénomination du point d'où ils soufflent : ainsi l'on dit la mousson du sud-ouest, et la mousson du nord-est.

Digitized by Google

pareilla d'Achem le 20 décembre, cinquante jours après y être entré.

Le 12 janvier 1783, étant mouillé par le travers des bouches du Gange, on vit, à la nuit tombante, une corvette se diriger sous toutes voiles sur l'escadre, et laisser tomber l'ancre au milieu d'elle; c'était *le Coventry,* de trente canons, commandé par le neveu de sir Edouard Hughes; cet officier, croyant les Français bien loin de là, avait cru donner dans l'escadre anglaise. Le capitaine du *Coventry* informa Suffren que le nabab Haïder-Aly était mort, le 7 décembre, dans les environs d'Arcate. L'amiral donna des regrets à la perte de ce prince, et il les méritait par l'attachement constant qu'il avait montré pour les Français.

Cet événement, qui pouvait être de la plus grande importance pour le sort de l'armée, fortifia Suffren dans l'intention qu'il avait déjà de se rendre à la côte; et il fit route pour Goudelour, où il mouilla le 1er février.

Haïder-Aly-Kan était incontestablement un des hommes les plus extraordinaires que l'Asie eût produits. Son fils, Feth-Aly-Kan, communément appelé Typoo-Saheb, lui avait succédé, et paraissait avoir hérité de sa haine contre les Anglais, en même temps que de sa confiance dans les Français. Suffren s'empressa donc de lui écrire pour le féliciter sur son avénement, et l'engager à suivre les grands desseins de son père, en l'assurant que, de son côté, il le seconderait de tout son pouvoir.

M. de Bussy, attendu si impatiemment, arriva enfin avec trois vaisseaux et une frégate, escortant environ trente bâtimens, reste d'un convoi beaucoup plus considérable, mais qui avait été disséminé ou pris par les Anglais pendant le trajet.

La belle saison s'avançait, et l'on devait s'attendre chaque jour à voir paraître l'amiral Hughes. L'escadre française, dans l'état où elle se trouvait, ne pouvait se mesurer avec elle; son infériorité en nombre était le moindre des obstacles. L'amiral trouva dans cette circonstance la récompense

Digitized by Google

de son activité; car les premiers vaisseaux entraient à peine dans la baie de Trinquemale, lorsque *la Fine*, qui était en observation, signala dix-sept vaisseaux de guerre. Suffren donna aussitôt l'ordre de forcer de voiles, et l'amiral Hughes sembla être arrivé tout exprès pour être témoin de l'entrée de l'escadre française à Trinquemale. Une heure plus tard, un combat était inévitable, et l'amiral français n'était pas plus en mesure de le livrer, qu'en état de le soutenir.

Arrivé par le travers de la baie, l'amiral Hughes fit mettre en panne; mais voyant la contenance de l'escadre française, disposée à virer sur ses embossures, et protégée d'ailleurs par une forte batterie placée sur la montagne de la Découverte, il laissa arriver, et continua sa route vers le sud.

Dans l'ignorance où était Suffren de la destination de l'escadre anglaise, il dut craindre qu'elle ne tentât quelque opération sur Goudelour. L'amiral était dans cette incertitude, lorsque des lettres de M. de Bussy, hasardées sur un bateau qui avait passé de nuit au milieu de l'escadre anglaise, vinrent confirmer ses craintes, et lui apprendre la fâcheuse position de cette place, qui était bloquée par terre et par mer.

Le vent permettait d'arriver en ordre de bataille sur l'escadre anglaise. Celle-ci, ne jugeant pas à propos de rester à l'ancre, appareilla; en sorte qu'elle-même leva le blocus de Goudelour : elle ne devait plus le reprendre.

Il était déjà tard lorsqu'on avait aperçu l'ennemi; il n'entrait pas dans le plan de Suffren d'entamer un combat que l'approche de la nuit eût empêché d'être décisif; aussi, lorsqu'il se vit à portée de canon de l'escadre anglaise, il fit tenir le vent à la sienne, et bientôt après il ordonna de virer vent devant, par la contre-marche. Les Anglais en firent autant.

La nuit se passa en observation de part et d'autre, les deux escadres courant des bordées. Au jour, l'escadre française se trouva la plus rapprochée de terre. Celle des Anglais était au large. La brise déjà très faible de l'ouest, tomba successive-

Digitized by Google

ment, en sorte que, ne pouvant manœuvrer, Suffren fit mouiller l'escadre dans la rade de Goudelour.

En forçant, pour ainsi dire, les Anglais à lui céder cette position, l'amiral acquérait un grand avantage, celui de pouvoir renforcer ses équipages avec des détachemens pris dans les troupes et parmi les Cipayes. Effectivement, on s'occupa pendant toute la nuit de l'embarquement de ces détachemens, qui montaient à environ douze cents hommes. Les officiers apprirent à Suffren l'état de détresse où se trouvait l'armée, la joie que lui avait causée son arrivée, et l'espoir qu'elle mettait en son courage.

Le 18 juin au matin, l'escadre appareilla en forçant de voiles; elle avait le vent sur l'ennemi. On manœuvra toute la journée pour engager le combat, mais inutilement; les Anglais profitèrent de l'avantage de leur marche pour l'éviter. Le lendemain, même manœuvre avec aussi peu de réussite. Suffren ne concevait pas que l'amiral Hughes, qui avait sur lui la supériorité du nombre, n'acceptât point un combat présenté avec tant d'insistance.

Le 20 juin, enfin, l'escadre française, après diverses manœuvres, se trouva plus près de l'ennemi que les jours précédens. Les vents, qui étaient toujours à l'ouest, lui donnaient l'avantage. L'amiral passa sur sa frégate, et fit aussitôt, suivant son usage, le signal d'approcher l'ennemi à portée de pistolet.

Ce ne fut qu'à trois heures et demie que le combat s'engagea. Suffren, à bord de *la Cléopâtre*, parcourait la ligne, donnant ses ordres à tous les vaisseaux, mais n'ayant besoin d'en stimuler aucun; car tous combattaient vaillamment, surtout l'avant-garde, qui, dans cette journée, soutint le plus grand effort de l'ennemi.

On continuait à combattre avec vigueur de part et d'autre, pendant près de trois heures, mais le feu de l'escadre française, mieux nourri et plus vif, forçait de temps en temps les vaisseaux ennemis à laisser arriver.

L'ardeur des équipages était telle que la nuit qui survint

Digitized by Google

put à peine faire cesser le combat. Les canonniers épiaient la lueur des feux à bord des Anglais pour diriger leurs coups; et l'on eut beaucoup de peine à les arracher de leurs pièces, lorsque l'ordre de cesser le feu eut été donné.

L'intention de Suffren étant de recommencer le combat aussitôt que le jour paraîtrait, les frégates parcoururent la ligne, en recommandant à chaque vaisseau de tâcher de ne point perdre l'ennemi de vue, et de rester en branle-bas. On vit distinctement ses feux pendant les premières heures de la nuit, mais ensuite ils disparurent.

Quoique ce dernier engagement n'eût rien produit de décisif, il n'en était pas moins glorieux pour le bailli de Suffren d'être venu attaquer une armée supérieure à la sienne, de l'avoir forcée de quitter sa position, de lever le blocus de Goudelour, et d'accepter un combat qu'elle aurait dû présenter elle-même. Mais pour un homme qui croyait n'avoir rien fait tant qu'il restait quelque chose à faire, ce n'était point assez que de rester maître du champ de bataille; il était venu pour secourir Goudelour, et il ne pouvait être satisfait que lorsque cette place serait entièrement délivrée.

On se figurerait difficilement la joie de l'armée assiégée, lorsqu'au lever du soleil, ses yeux fatigués depuis si longtemps de l'aspect des couleurs ennemies, purent contempler le pavillon blanc, auquel la valeur de Suffren venait de donner, en quelque sorte, un nouvel éclat; l'ivresse était à son comble. On accourt sur le rivage : l'armée entière, oubliant que l'ennemi est sous les murs de la place, n'a plus qu'une seule pensée, qu'un seul désir, celui de voir l'amiral.

Il paraît enfin, il vient conférer avec le général, sur les moyens de faire lever le siége, et lui offrir de disposer de ses troupes et de ses équipages. M. de Bussy l'attendait sur la plage avec son état-major : « Voilà notre sauveur, » dit ce général en le présentant à tous les officiers de l'armée. Alors les cris de joie se renouvellent, l'air en retentit, et l'écho put les porter jusque dans le camp ennemi.

Suffren, retourné à bord de son vaisseau, attendait l'issue

Digitized by Google

des événemens, lorsque, le 29 juin, à la chute du jour, une frégate anglaise fut aperçue portant pavillon parlementaire. Elle mouilla, quelques momens après, au milieu de l'escadre. Sir Edouard Hughes faisait proposer à l'amiral et à M de Bussy de cesser les hostilités; en leur annonçant que des avis certains, venus par la caravane, lui avaient appris que les préliminaires de la paix avaient été signés à Versailles, le 9 février 1783. Suffren acquiesça, pour ce qui le concernait, à la proposition qui lui était faite. Une frégate fut chargée immédiatement de parcourir l'escadre, pour annoncer cette nouvelle à tous les bâtimens qui la composaient. Le silence de la nuit fut interrompu par les cris, mille fois répétés, de *vive le Roi!* auxquels on mêlait avec enthousiasme le nom du chef qui venait de soutenir avec tant de gloire l'honneur du pavillon français.

Le 26 mars 1784, le bailli de Suffren opéra son retour à Toulon, après une absence d'environ trois ans.

Jamais ni les Turenne, ni les Condé, ni même le maréchal de Saxe, ne reçurent, au retour de leurs campagnes, un accueil plus honorable, et en même temps plus flatteur que celui qui fut fait à Suffren à son arrivée à Versailles. En entrant dans la salle des gardes, le maréchal de Castries, alors ministre de la marine, dit : « Messieurs, c'est M. de Suffren. » A ces mots, les gardes-du-corps se levèrent, et, quittant leurs mousquetons, lui formèrent un cortége jusqu'à la chambre du Roi.

Louis XVI l'entretint pendant plusieurs heures, et l'amiral fut étonné des détails dans lesquels ce monarque entra avec lui sur ses campagnes, ses opérations dans l'Inde, et surtout ses combats. Monsieur (depuis Louis XVIII), qui avait eu occasion de connaître Suffren lors de son voyage à Toulon, l'embrassa devant toute la cour, et le tint pendant quelques instans serré dans ses bras. La Reine voulut le conduire elle-même chez M. le Dauphin, et, en le présentant à ce prince, elle lui dit : « Mon fils, voici M. de Suffren; ap-« prenez de bonne heure à entendre prononcer, et à prononcer

Digitized by Google

« cer vous-même le nom des héros, défenseurs de leur pays. »
Madame la comtesse d'Artois, qui était malade à cette époque, et ne recevait personne, voulut cependant faire une exception en faveur de l'amiral. Monseigneur le duc d'Angoulême était occupé de ses études, lorsque Suffren entra chez lui. Ce prince se leva, et en s'avançant, il lui dit : « Je « lisais en ce moment même l'histoire des hommes illustres ; « mais je quitte mon livre avec plaisir, puisque j'en vois un. »

Les récompenses du souverain vinrent aussi honorer Suffren. Le Roi le nomma chevalier de ses ordres, et lui accorda les entrées de sa chambre. Une quatrième charge de vice-amiral fut créée en sa faveur, et l'ordonnance portait qu'étant uniquement érigée pour lui, elle serait supprimée à son décès.

Au mois d'octobre 1787, quelques difficultés qui s'étaient élevées entre la France et l'Angleterre ayant fait craindre une guerre nouvelle, le Roi ordonna l'armement d'une armée navale au port de Brest, et désigna le bailli de Suffren pour en prendre le commandement. Il se disposait à se rendre en ce port, lorsqu'il fut atteint d'une maladie grave qui vint mettre obstacle à son zèle. Sa constitution, quoique très forte, était affaiblie par les fatigues de sa dernière campagne, et il mourut à Paris, le 8 décembre 1788.

Suffren était d'une taille ordinaire, mais d'un embonpoint extrême. La régularité de ses traits donnait à sa physionomie un aspect noble et gracieux. Ses manières, aisées et polies avec ses égaux, devenaient douces et affectueuses pour ses inférieurs. Personne n'était plus affable ni plus simple que lui; on l'a vu souvent s'entretenir familièrement avec ses matelots : aussi la confiance qu'il était parvenu à leur inspirer allait-elle jusqu'à l'enthousiasme.

A un sang-froid imperturbable dans l'action, le bailli de Suffren joignait une activité et une ardeur extrêmes. C'était un de ces hommes rares que la nature a rendus propres à tout. Courageux et brave, même jusqu'à la témérité, il était d'une rigueur inflexible pour les officiers chez lesquels il croyait remarquer de la faiblesse ou de la lâcheté; et ni le

Digitized by Google

rang, ni les liens de l'amitié, pas même ceux du sang, ne pouvaient tempérer sa sévérité, lorsqu'il s'agissait de fautes contre l'honneur ou contre la discipline. En un mot, il réunissait dans sa personne toutes les qualités qui font le guerrier illustre, le marin expérimenté et l'homme estimable. Ceux qui l'ont connu, et surtout les officiers qui ont servi sous ses ordres, ne prononcent encore aujourd'hui son nom qu'avec un sentiment de respect et d'admiration.

J.-F.-G. Hennequin,
Chef de bureau au ministère de la marine.

Digitized by Google

THE ASTOR LIBRARY
NY

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LEKAIN

(HENRI-LOUIS),

NÉ A PARIS, LE 14 AVRIL 1728; MORT A PARIS, LE 8 FÉVRIER 1778.

« Il n'est plus!... rien n'en reste! » disait, en parlant de Lekain, l'homme qui, sur la même scène, avait obtenu après lui les plus beaux triomphes, le célèbre Molé. Cette douloureuse réflexion, si amère dans la bouche de celui qui la faisait, est d'une vérité désespérante. La carrière de l'acteur a cela de malheureux, que l'homme de génie qui s'y est élevé le plus haut emporte avec lui tout ce qu'il a créé dans son art : rien ne lui survit! Et cet art cependant est le plus difficile de tous; c'est le seul où, pour tout dire en un mot qui semble d'abord une absurde contradiction, c'est le seul où l'inspiration soit de commande. Là, en effet, tout doit vous arriver à point nommé, rires et larmes, exaltation et désespoir, amour et haine, sans qu'on vous tienne compte du temps, du lieu et des prédispositions morales ou physiques.... Quelles études, quelle intelligence ne faut-il pas pour arriver à être un bon comédien! Quel rare génie, pour être un acteur accompli! Aussi la nature en est-elle avare; aussi n'en paraît-il sur la scène qu'à de bien longs intervalles! Le dix-huitième siècle a eu le sien. Il le dut en partie à l'homme qui est devenu la personnification de cette époque, à Voltaire, et certes, pour nous servir d'une expression de ce dernier, si c'est lui qui a fait Lekain, ce n'est pas un de ses moindres ouvrages.

A la paix de 1748, il s'était formé dans Paris quelques réunions bourgeoises pour jouer la comédie. C'était une

Digitized by Google

innovation : elle réussit. Une première société s'établit à l'hôtel de Soyecourt, au faubourg Saint-Honoré ; une seconde à l'hôtel de Clermont-Tonnerre, au Marais ; et une troisième à l'hôtel de Jabach, rue Saint-Méry.

Lekain avait vingt ans alors, et, à part un rôle de souffleur rempli avec succès au collége Mazarin, où il avait fait ses études, à part quelques tirades récitées avec enthousiasme devant les ouvriers de son père, et écoutées par eux avec tout le plaisir que donne une distraction qui fait perdre du temps, rien n'annonçait un acteur en lui. C'était du reste un très habile horloger, promettant dans cet état un digne successeur à son père. Toutefois, le désir de paraître en public, si naturel à son âge, lui fit solliciter son admission dans la troupe de la rue Saint-Méry ; il l'obtint, et devint — comme beaucoup d'autres — artiste amateur de quelque célébrité. Divers incidens lui vinrent en aide. Les réparations de la salle Jabach forcèrent la société dont Lekain faisait partie à demander asile à celle de l'hôtel Clermont-Tonnerre, qui l'accueillit assez bénévolement. Un traité fut conclu ; on s'y engageait à alterner les représentations et à partager les frais. Cette rivalité fit naître l'émulation, et l'émulation le talent. Le public commença à s'occuper des jeunes artistes : on prit parti pour ou contre. Acteurs et actrices eurent leurs flatteurs et leurs critiques également partiaux et exagérés. Sauf ces légères et inévitables querelles, tout allait bien du reste, quand on reçut l'ordre de fermer le théâtre.... Qui le croirait? cette mesure avait été provoquée par la jalousie !... Les succès de MM. les comédiens de l'hôtel Clermont-Tonnerre troublaient le sommeil de MM. les comédiens ordinaires du Roi !...

Quelque temps après, cependant, le crédit d'un prêtre janséniste, l'abbé Chauvelin, fut assez puissant pour faire révoquer l'ordre.

On donna, pour la réouverture de la salle, une pièce en cinq actes, *le Mauvais riche* d'Arnaud-Baculard. La pièce, fort médiocre, jouée devant l'élite de la société parisienne,

Digitized by Google

eut un assez mince succès. Voltaire assistait à cette représentation. Tout en disant, comme il en avait l'habitude, beaucoup de bien de sa comédie à l'auteur, Voltaire demanda quel était le jeune homme qui avait joué le rôle de l'amoureux; on le lui dit, et il témoigna à Arnaud le désir de se le faire présenter.

Le surlendemain, Lekain se rendit à cette flatteuse invitation. Il nous apprend dans ses Mémoires qu'il fut pénétré de respect, d'enthousiasme, d'admiration et de crainte, à la vue de cet homme, dont les yeux étincelaient de feu, d'esprit et d'imagination. Voltaire lui tendit les bras, et lui dit qu'*il remerciait Dieu d'avoir créé un être qui l'avait ému et attendri en proférant d'assez mauvais vers*. Il l'interrogea ensuite sur sa famille et ses projets d'avenir. Lekain lui répondit qu'il était décidé à abandonner l'état de son père, et que toute son ambition se bornait à être admis dans la troupe des comédiens du Roi....

— « Ah! mon ami, s'écria Voltaire, ne prenez jamais ce « parti-là. Croyez-moi, jouez la comédie pour votre plaisir, « mais n'en faites jamais votre état. C'est le plus beau, le plus « rare et le plus difficile des talens; mais il est avili par des « barbares et proscrit par des hypocrites.... Si vous voulez « renoncer à votre projet, je vous prêterai dix mille francs « pour commencer votre établissement, vous me les rendrez « quand vous pourrez.... » —

« Étourdi, confus et pénétré jusqu'aux larmes des bontés et des offres généreuses de ce grand homme, que l'on disait avare, dur et sans pitié, je voulus, ajoute Lekain, m'épancher en remercîmens. Je commençai quatre phrases sans en pouvoir terminer une seule; enfin, je pris le parti de lui faire ma révérence en balbutiant, et j'allais me retirer, lorsqu'il me rappela pour me prier de lui réciter quelques lambeaux des rôles que j'avais déjà joués.

« Sans trop examiner la question, je lui proposai assez maladroitement de lui déclamer le grand couplet de Gustave au second acte. — « Point, point de Piron, » me dit-il

Digitized by Google

avec une voix tonnante et terrible; « je n'aime pas les mau-
« vais vers; dites-moi tout ce que vous savez de Racine. »

« Je me souvins heureusement qu'étant au collége Mazarin, j'avais appris toute la tragédie d'*Athalie*, après avoir entendu répéter nombre de fois cette pièce aux écoliers qui devaient la jouer.

« Je commençai donc la première scène en jouant alternativement le rôle d'Abner et celui de Joad; mais je n'avais pas encore tout-à-fait rempli ma tâche, que M. de Voltaire s'écria avec un enthousiasme divin : « Ah! mon Dieu, les « beaux vers! et ce qu'il y a de bien étonnant, c'est que « toute la pièce est écrite avec la même chaleur, la même « pureté, depuis la première scène jusqu'à la dernière; c'est « de la poésie inimitable.... Adieu, mon enfant, ajouta-t-il « en m'embrassant; c'est moi qui vous prédis que vous aurez « la voix déchirante, que vous ferez un jour tous les plaisirs « de Paris; mais, pour Dieu, ne montez jamais sur un théâtre « public. »

A une seconde entrevue, Voltaire, trouvant Lekain inébranlable dans sa résolution de devenir acteur, s'occupa de lui en faciliter les moyens. On eût dit, à le voir se mettre si activement à la disposition du jeune artiste, qu'il avait le pressentiment qu'un jour son élève serait en mesure de s'acquitter largement; qu'il lui rendrait en gloire ce qu'il recevait en argent, et que d'éclatans succès paieraient de généreuses leçons. Voltaire fit construire un petit théâtre pour Lekain et ceux de sa société qu'il voulut choisir; il l'y fit jouer, y joua même avec lui devant un parterre de choix, où les places étaient briguées par les plus illustres personnages de l'époque. Sous une aussi heureuse influence, le talent du jeune artiste se développa rapidement; et, après six mois de séjour chez le grand homme qui semblait l'avoir adopté, Lekain débuta enfin, sous son puissant patronage, à la Comédie-Française, le 14 septembre 1750.

Ce début fut un triomphe; mais l'atmosphère était changée. Sur cette nouvelle scène, le succès éveillait la jalousie.

Digitized by Google

Après les applaudissemens de la foule venaient les odieuses querelles des rivaux éclipsés : pendant dix-sept mois, chacune de ses représentations fut pour Lekain une lutte pénible, où il eut pour lui le public et contre lui les acteurs. A la fin, le Roi se trouva parmi le public admirateur [1], et cette fois le public eut raison. On raconte à ce sujet qu'un acteur, lassé des injustes récriminations et des obstacles toujours renaissans opposés par ses camarades à la réception du débutant, leur dit un jour : « Si vous ne voulez pas, Messieurs, le recevoir comme votre égal, recevez-le comme votre maître. » L'admission fut décidée.

Inscrit sur le tableau de MM. les comédiens du Roi au mois de février 1752, et reçu sociétaire avec *la moitié d'un quart et demi de part*, sans ressources contre la misère, sans appui contre une puissante cabale (car Voltaire était alors en Prusse), Lekain implora en vain les secours de tous les protecteurs officiels du théâtre, on les lui refusa; et, pendant trois ans de nouveaux et pénibles combats intérieurs, il dut faire taire ses justes ressentimens, refouler au cœur ses chagrins domestiques, ses inquiétudes d'avenir, ses angoisses de chaque jour,—lui si impressionable et si sensible,—pour venir sur la scène intéresser avec d'autres malheurs, attendrir avec d'autres souffrances, — comme si son âme n'eût pas eu assez de cette poignante réalité. Les paroles de Voltaire lui revinrent souvent à l'esprit, et certes, une volonté moins ferme et une vocation moins réelle eussent reculé devant tant et de si pénibles déboires; mais il se sentait invinciblement entraîné : il lui fallait, eussent-ils dû lui coûter la vie, les applaudissemens, les cris, l'enthousiasme enivrant de la foule.

En 1755, un voyage qu'il fit — sans permission — à Bareuth lui permit de mettre quelque ordre à ses affaires. Mais, au retour, vingt et un jours de prison lui apprirent ce

[1] C'était à Versailles; Lekain jouait le rôle d'Orosmane : il arracha des larmes à Louis XV, qui dit, en sortant de la salle : « C'est singulier, cet homme m'a fait pleurer, moi qui ne pleure jamais.... »

Digitized by Google

que coûtait une velléité d'indépendance. Deux autres emprisonnemens, à quelques années de distance, le ravirent encore au public et à ses travaux. Il y eut plus; on accueillit contre lui, dont tous les sentimens furent toujours nobles et élevés, et la probité délicate jusqu'à son détriment, une infâme calomnie, une honteuse accusation de vol. Il s'agissait d'une somme de soixante mille francs; l'accusateur était un comédien protégé par le duc de Richelieu; et quand toute la honte de cette odieuse imputation retomba sur son auteur, le duc s'opposa à son expulsion. Il fallut plus tard une autre cause pour le faire ignominieusement chasser.

L'injustice évidente de ces cruelles vexations n'arrêtait point les intrigues de tout genre ourdies contre Lekain au dedans et au dehors. Les réformes provoquées par lui au théâtre en avaient augmenté le nombre. Avant lui, la déclamation était emphatique et boursouflée; « c'était, à proprement dire, l'art de parler autrement qu'on ne parle. » Lekain fit disparaître toute enflure dans sa diction [1]; au langage prétentieux, il substitua un langage simple et naturel, aussi souleva-t-il contre lui toute cette cabale qu'on retrouve à toutes les époques, se cramponnant au passé pour y trouver une excuse à sa routine, et ayant toujours un homme médiocre qui se retire à opposer à l'homme supérieur qui se présente. Lekain entreprit encore une révolution dans le costume, mais il ne put l'accomplir entièrement; c'était heurter par trop toutes les traditions reçues, et il dut subir, quoi qu'il en eût, la perruque poudrée et les manteaux de satin. Il fut plus heureux dans une autre tentative, la suppression des banquettes de la scène, sur lesquelles venaient parader les gens de cour pendant les représentations. Mais il ameuta contre lui une partie de ces messieurs.

Dans toutes ces querelles, il avait pour lui le bon droit et la raison : en voici une où il eut le tort d'avoir trop d'esprit et

[1] Grétry, dans ses *Essais sur la Musique*, a noté quelques passages des rôles de Lekain.

Digitized by Google

de goût. On devait jouer à Versailles le *Venceslas* de Rotrou, *arrangé* par Marmontel. Lekain fut chargé du rôle de Ladislas. Il trouva ce rôle plat, froid et languissant dans Marmontel, mais plein de vigueur et d'énergie dans l'original. L'acteur et le poète de la cour étaient assez mal ensemble; le premier crut qu'une vengeance qui tournerait tout au profit de l'art lui serait bien permise. Il imagina donc de répéter le rôle moderne devant son auteur, se réservant de jouer l'autre en temps et lieu. Le jour de la représentation arriva. Les vers de Rotrou, dits avec toute la chaleur, la verve et l'entraînement que Lekain pouvait y mettre, et dont il tenait à faire preuve ce jour-là surtout, furent reçus avec enthousiasme. La cour était de bonne foi; elle croyait applaudir Marmontel, et le dédommager de ce que les autres rôles avaient de faible. On le félicita beaucoup, mais il ne pardonna jamais à Lekain les complimens qu'il lui avait valus, et s'en vengea plus tard.

Dans le monde, Lekain n'était pas seulement un homme d'esprit, c'était encore un homme du plus honorable caractère, plein de franchise et de dignité. On sait sa belle réponse à un officier de Saint-Louis qui se plaignait devant lui de l'état de misère où le gouvernement laissait languir ceux qui l'avaient servi sur les champs de bataille, quand on voyait des comédiens obtenir d'énormes retraites, après avoir été payés fort cher pendant toute la durée de leur engagement. « Eh! comptez-vous pour rien, » dit Lekain, qui l'avait écouté avec le plus grand calme, « le droit que vous croyez « avoir de me dire tout cela! »

De nobles encouragemens vinrent cependant le dédommager des injustices dont il était victime. Son digne émule, le roi d'une autre scène, Garrick lui écrivait pour lui demander son amitié et lui offrir la sienne. Le grand Frédéric voulut le voir à Berlin, et les lettres qu'il lui adressa prouvent l'estime la plus sincère, et la plus grande admiration pour son caractère et son talent.

Lekain était digne de l'une et de l'autre. Mais, pour

Digitized by Google

arriver à ce haut degré, que de travaux et de veilles il lui avait fallu! Quelle profonde étude il avait faite du cœur humain! Il avait reçu de la nature la plus exquise sensibilité et la plus rare intelligence. Tous ses instans avaient été employés à développer ces précieuses facultés. Moins heureusement doué physiquement, il était parvenu cependant à cacher, sous le prestige scénique, les défauts d'une taille lourde, d'un visage commun et d'un organe un peu sourd, et le charme était si réel, l'illusion si parfaite, qu'on entendit souvent les dames qui le voyaient jouer s'écrier avec enthousiasme : « Comme il est noble! comme il est beau!... » Chaque rôle nouveau était pour lui un nouveau triomphe. On attendait, avec une inquiète curiosité, la création du lendemain; — celle de la veille avait été si heureuse, si étonnante, qu'il était permis de douter que son talent pût arriver à la même hauteur; mais le doute n'était jamais justifié, et l'espérance la plus audacieuse se trouvait dépassée!... Nous ne pouvons résister au désir de citer, à l'appui de cette assertion, le témoignage de deux de ses contemporains, dignes de le juger et de l'apprécier. « Que dirai-je de Lekain? écrivait le baron de Grimm en 1771. Il a porté son talent à un degré de sublimité dont il est impossible de se former une idée quand on ne l'a pas vu. Hors du théâtre, sa figure est laide, ignoble, et il devient au théâtre beau, noble, touchant, pathétique; il dispose de votre âme à son gré. Dans le rôle de Tancrède, il ne dit pas un mot qui ne vous ravisse d'admiration ou ne vous arrache des larmes. Il faut compter cet acteur parmi ces phénomènes rares que la nature se plaît à former de temps en temps, mais qu'elle n'est jamais sûre de produire deux fois.... Je ne crains pas de dire que ce que nous avons vu dans la salle de la Comédie-Française, le 16 mars dernier, est non seulement un spectacle unique en Europe, mais que c'est une merveille de notre siècle, qu'aucun autre siècle ne pourra se flatter de voir renaître. Je n'aurai point à me reprocher de n'en pas avoir joui délicieusement. J'ai senti l'empire de l'art lorsqu'il a atteint sa per-

Digitized by Google

fection; et mon âme en a été tellement ébranlée, qu'il m'a fallu plusieurs jours pour la calmer et la remettre dans son assiette.... Il faut regarder Lekain comme arrivé au plus haut degré de perfection depuis sa rentrée. »

Cette rentrée de Lekain avait eu lieu après une longue et dangereuse maladie qui l'avait éloigné de la scène pendant assez long-temps, et qui avait effrayé tous les admirateurs de son talent. Le public se préparait à l'indulgence. Quel fut l'étonnement général, quand on s'aperçut que la souffrance avait retrempé le génie de l'acteur, et qu'il lui devait la plus heureuse et la plus inconcevable transformation. Toutefois, cette maladie eût dû être un avertissement. La vie s'use vite au théâtre, celle des grands artistes surtout, et Lekain était trop prodigue de la sienne.

« La fatigue de ses rôles, nous dit La Harpe, était en proportion de la sensibilité qu'il y mettait. Son expression n'était pas seulement l'action de ses organes, c'était le tourment d'une âme bouleversée, qui retenait encore au dedans plus qu'elle ne produisait au dehors; ses cris et ses larmes étaient des souffrances; le feu sombre et terrible de ses regards, le grand caractère imprimé sur son front, la contraction de tous ses muscles, le tremblement de ses lèvres, le renversement de tous ses traits, tout manifestait un cœur trop plein qui avait besoin de se répandre, et qui se répandait sans se soulager; on entendait le bruit intérieur de l'orage, et quand il quittait le théâtre, on le voyait encore, comme l'ancienne Pythie, accablé du dieu qu'il portait dans son sein. Il lui fallait quelque temps pour revenir à lui, pour éloigner les fantômes et sortir de la tragédie. »

Lekain était lui-même son juge le plus sûr et souvent le plus sévère. Il ne lui suffisait pas d'avoir arraché des larmes ou enlevé des bravos, il lui fallait encore un suffrage plus difficile à obtenir, le sien. Ainsi, il joua pendant long-temps le rôle d'Oreste dans *Andromaque*, aux applaudissemens de tous les spectateurs, mais toujours mécontent lui-même; hors de la scène, poursuivi encore par les cris du parterre enthou-

Digitized by Google

siaste, il disait à chaque fois : « Non, non, ce n'est pas cela. » Un jour pourtant, Oreste exhala ses fureurs sans qu'il s'élevât le moindre murmure d'approbation, et, ce jour-là, Lekain sortit en s'écriant : « Enfin, enfin j'ai trouvé ce que je cherchais.... — Mais la salle est muette, lui répondit-on, vous n'avez pas été applaudi.... — Ils n'y ont pas songé, » reprit l'acteur triomphant.

La tradition nous a conservé le souvenir des transports qu'il excitait, quand sa voix brisée et déchirante disait ce vers de Vendôme dans *Adélaïde Du Guesclin :*

Vous avez mis la mort dans ce cœur outragé ;

de la terreur dont il glaçait tous les spectateurs à ce seul mot d'OEdipe :

Vous frémissez, madame.

Et dans Manlius, au fameux

Qu'en dis-tu ?

On sait combien il était terrible, sauvage et passionné dans Gengis-Kan, impétueux et bouillant dans Achille! Quel ton fastueux et prophétique il donnait à Mahomet; quelle ardeur de crimes, quel emportement de désirs avait Néron, quand il jouait ce rôle qu'il révéla au public! Orosmane encore fut une de ses plus merveilleuses créations; ce rôle si admirable de pathétique et d'intérêt passait inaperçu comme celui de Néron, Lekain le joua, et dès lors les autres personnages de la tragédie parurent sacrifiés.... C'était aussi quelque chose d'effrayant et d'inouï! « Il faut, dit un des auteurs que nous avons cités plus haut, il faut, pour le concevoir, avoir vu cette terreur profonde, ce silence de consternation, interrompu de temps en temps par des accens douloureux qui répondaient à ceux de l'acteur, par des sanglots qui attestaient le froissement de tous les cœurs, par les larmes dont il

Digitized by Google

avait besoin pour se soulager. Quel spectacle! On eût cru, aux pleurs qui coulaient de tous côtés, aux signes multipliés de la désolation universelle, on eût cru voir un peuple qui venait d'éprouver quelque grande calamité; mais aussi, quel tableau! que tous les traits en sont d'une vérité sublime! »

A ces appréciations, il faut en ajouter une qui honore également Lekain et son auteur; c'est celle d'un homme qui a porté le même art au même degré de sublimité, qui, comme Lekain, a été novateur et régénérateur au théâtre, et avec lequel on a cherché à le comparer souvent, bien que de tels parallèles soient presque toujours impossibles.

« Son jeu, a écrit Talma, son jeu plein, profond, pathétique, terrible, purifié de tous les effets bruyans et qui ne laissent point de souvenirs, poursuivait, jusque dans leur sommeil même, ceux qui venaient de l'entendre.

« Ce fut à la dernière époque de sa vie, qu'ayant acquis plus de connaissance des passions des hommes, ayant peut-être assisté lui-même à de grandes douleurs, il sut les peindre mieux; et si souvent, pour exprimer les peines de l'âme, sa voix mélancolique et douloureuse s'échappait à travers les sanglots et les larmes, souvent aussi, dans le dernier degré de la souffrance morale, sa voix altérée, couverte d'un voile, n'avait plus que des sons étouffés, pénibles, sinistres et mal articulés; ses yeux, comme stupides, n'avaient plus de larmes; elles semblaient toutes retomber sur son cœur. »

Cependant tant de gloire, achetée déjà, comme on l'a vu, par les privations, les injustices et les outrages qu'il avait à souffrir, lui coûtait encore de pénibles travaux, et sa santé s'altérait de plus en plus : mais il s'en apercevait à peine : si l'idée de prendre quelque repos se présentait à son esprit, un autre et plus pressant besoin lui succédait bien vite. Il fallait à son âme ardente les vives et profondes émotions de la scène; il fallait à son organisation une continuelle et fébrile surexcitation dont la mort devait être le terme.... Hélas! le terme ne fut pas long.... Un soir, Lekain joua Vendôme, et ce soir-là, sa voix trouva des accens déchirans, des vibrations

Digitized by Google

inconnues, qui bouleversèrent toutes les âmes. Jamais son geste n'avait été aussi pathétique, son jeu aussi sublime.... Ce fut une immense ovation, le plus beau, le plus éclatant de ses succès. Il sortit le délire à la tête, de cette chaude et enivrante atmosphère, par une froide nuit de février, et quelques jours après, au moment même où Voltaire, après trente ans d'absence [1], rentrait dans Paris aux acclamations de tout un peuple, un humble cortége accompagnait tristement les restes du grand comédien, qui avait acheté de ses veilles et payé de sa vie le triomphe du poète.

THÉODORE DESCHÈRES.

[1] Voltaire ne vit jamais Lekain sur la scène de la Comédie-Française, mais, de sa retraite de Ferney, il continua à veiller sur son ancien élève, qu'il appelle dans ses Lettres son cher *Roscius*. Leur correspondance nous a été conservée dans les Mémoires de Lekain.

Digitized by Google

THE ASTOR LIBRARY
NY

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

BOUGAINVILLE,

NÉ A PARIS, EN 1729; MORT DANS LA MÊME VILLE, EN 1811.

Pour qui veut étudier l'art, actuellement si avancé, de la navigation, il est curieux de jeter les yeux en arrière; et, à partir de l'expédition demi-fabuleuse et demi-véritable des Argonautes, de suivre ses progrès tantôt insensibles et embarrassés, mais tantôt si spontanés et si rapides, que de toutes les grandes conquêtes des hommes sur les élémens, c'est encore celle de la mer qui les honore le plus.

Au moyen de leurs périples, les anciens se proposaient assurément de reconnaître des pays nouveaux, de faire, à leur manière, le relevé des côtes, de constater et de prendre les points de reconnaissance qui devaient servir à leurs descendans ou à leurs contemporains. Ces périples étaient des voyages de long cours, correspondant en quelque sorte à nos voyages autour du monde, avec cette différence que ceux-ci ont lieu dans le grand Océan, et que ceux-là restaient enfermés entre le Pont-Euxin et les colonnes d'Hercule, entre le détroit de Gibraltar et la mer de Constantinople; quelques uns néanmoins se sont étendus, d'un côté, jusqu'au fond de la mer Noire, et, de l'autre, jusqu'aux îles Canaries. Parmi les plus fameux sont ceux de Hannon [1], de Seylax et d'Arrien; de cet Arrien né en Bithinie, et auteur d'une histoire d'Alexandre; ceux de Néarque et de Pausanias, qui tous, malgré leurs faibles résultats, n'ont pas manqué de procurer

[1] Strabon a contesté l'authenticité de ce périple, et même l'existence de Hannon, qui passait pour être Carthaginois; Montesquieu et Bougainville sont d'une opinion contraire.

Digitized by Google

à leurs auteurs la gloire que les voyageurs modernes nous paraissent avoir seuls réellement méritée.

Avant et après ces vieilles expéditions, nous voyons plusieurs peuples se distinguer et s'enrichir à l'aide de flottes nombreuses, mais sans sortir des voies tracées, sans aspirer à aucune glorieuse découverte. Tels furent principalement les Phéniciens. La Méditerranée demeura le théâtre de leurs entreprises purement mercantiles; la mer de Marmara, et ensuite la mer Rouge, furent exploitées dans le même but. Plus tard les républiques italiennes armèrent aussi un grand nombre de vaisseaux, destinés les uns à protéger, les autres à faire le commerce du Levant; Venise et Gênes suivirent les traces de Sidon et de Tyr; Gênes qui s'enorgueillit maintenant d'avoir donné le jour à l'immortel Christophe Colomb.

C'est dans le quinzième et le seizième siècle que la science maritime acquit ce développement gigantesque dont nous sommes encore étonnés. La certitude, alors établie, de la sphéricité de la terre, jointe à la connaissance de la boussole [1], fit découvrir aux Espagnols le Nouveau-Monde, aux Portugais le cap de Bonne-Espérance, aux Anglais le cap Horn. Les Hollandais sillonnèrent également, avec beaucoup de succès, toutes les mers nouvelles, et enfin les Français, pour s'être montrés les derniers dans la lice, n'en comptent pas moins aujourd'hui une foule d'expéditions savantes; les Français n'en marchent pas moins les pairs des plus ardens navigateurs, quoiqu'ils n'aient eu, avant Bougainville, aucun nom à opposer aux noms célèbres des Drack et des Cavendish, écrits depuis long-temps sur les murailles de Westminster, ni aux illustrations navales qui avaient déjà élevé l'Espagne, le Portugal et la Hollande, au rang des premières nations.

Louis-Antoine Bougainville, d'origine picarde, naquit à Paris le 11 novembre 1729; fils d'un notaire et échevin de

[1] La boussole fut, dit-on, inventée en 1302 par un Napolitain nommé Jean Goia.

Digitized by Google

cette ville, et frère puîné de Jean-Pierre Bougainville, qui se distingua dans la littérature, et mourut, à l'âge de quarante et un ans, secrétaire de l'Académie.

Doué d'une excellente constitution et d'une énergie peu ordinaire, qui ne l'abandonna pas un seul instant durant sa longue existence, Louis-Antoine devait arriver à la célébrité par une route opposée à celle de son frère, dont la santé fut continuellement maladive, ou plutôt il devait exercer avec éclat toutes les professions qu'il entreprendrait. Sa famille, qui le destinait au barreau, le vit avec peine abandonner cette carrière, après avoir étudié le droit et s'être fait recevoir avocat au parlement. Jeune encore, il embrassa l'état militaire, et, comme si telle eût été sa véritable vocation, il devint tour à tour, et en très peu de temps, aide-major dans le bataillon provincial de Picardie, aide-de-camp de Chevert commandant à Sarrelouis, et capitaine aide-de-camp du marquis de Montcalm, chargé de la défense du Canada. La bravoure et l'habileté qu'il déploya dans cette périlleuse campagne, ses excursions à travers des bois impénétrables sur un territoire couvert de neige, ses exploits sur les bords du lac du Saint-Sacrement, où il brûla une flotille anglaise sous le fort même qui la protégeait, lui valurent, en 1758, le grade d'officier supérieur. Le 6 juin de la même année, un corps de cinq mille Français, harcelé et enveloppé par une armée de vingt-quatre mille hommes, allait être forcé de se rendre; Bougainville ordonne de faire face à l'ennemi, et, appuyé sur un faible retranchement, remporte une victoire éclatante. Payant de sa personne partout où le danger se montrait, il fit dans ce combat des prodiges de valeur, et il ne cessa d'encourager les siens par son exemple, que lorsqu'il tomba, sur la fin de l'action, frappé d'un coup de feu à la tête : six mille Anglais étaient restés sur le champ de bataille.

Cependant le marquis de Montcalm ne tirait aucun bénéfice de ces avantages partiels, et le nombre toujours croissant de ses adversaires l'empêchait de tenter une action décisive.

Digitized by Google

Il envoya Bougainville rendre compte en France de cet état de choses, et demander un renfort de quelques régimens. Malheureusement on avait alors des intérêts plus pressans à surveiller ; aux sollicitations réitérées qui lui furent faites, le ministre Berryer se contenta de répondre : « Quand le feu est à la maison, on ne s'occupe pas des écuries. » Et tout se réduisit à cette vive répartie du généreux et loyal messager : « Du moins, monsieur, on ne dira pas que vous parlez comme un cheval. »

L'intervention d'une personne puissante fut nécessaire pour calmer le ressentiment du ministre : madame de Pompadour eut lieu de se féliciter d'y avoir employé son crédit ; car le Roi, informé de ce qui s'était passé, et jaloux avant tout de reconnaître l'esprit de dévouement dont Bougainville avait fait preuve, lui donna la croix de Saint-Louis et le brevet de colonel. A son retour au Canada, Montcalm lui confia le commandement des grenadiers et des volontaires, et le chargea de protéger la retraite de l'armée qui se repliait sur Québec. Mais le sort de la colonie fut bientôt décidé suivant la crainte de ses défenseurs. Nos troupes, attaquées de toutes parts et forcées d'en venir aux mains, firent de derniers et sublimes efforts, et déposèrent enfin les armes le 10 septembre 1759, après un combat inégal où Montcalm perdit la vie, et où le général anglais Wolf fut blessé mortellement.

Bougainville revint en France, impatient de faire oublier un revers qu'il n'avait dépendu ni de son conseil ni de sa valeur de prévenir. Il se jeta dans l'armée d'Allemagne, commandée par M. de Choiseul-Stainville, et se rendit tellement utile et tellement remarquable dans différens emplois brigués par des hommes de cœur et de mérite, que personne ne songea à lui contester ses services, lorsqu'il reçut, à titre de récompense, le don particulier et tout honorifique de deux canons de quatre livres de balles, et lorsqu'il fit déposer ces canons dans sa terre de Normandie, où ils sont restés depuis comme un témoignage de gloire héréditaire. C'est que Bougainville joignait au courage passif qui fait le bon soldat,

Digitized by Google

cette force d'âme raisonnée qui se fonde sur des connaissances sérieuses ou sur la conscience intime de son propre génie. Élève renommé de M. d'Alembert, il avait déjà une certaine réputation de savant quand il débuta comme simple mousquetaire noir dans le métier de la guerre. Il avait publié *un Traité du Calcul intégral* (deux volumes, 1752), pour servir de suite à l'analyse des *Infiniment Petits* du marquis de l'Hôpital, et il avait été reçu membre de la Société Royale de Londres, lors d'un petit voyage qu'il fit en Angleterre, vers cette même époque, en qualité de secrétaire d'ambassade.

Il semble que rien ne fut plus favorable à Bougainville que cette mobilité de caractère et cette instabilité d'opinion qui nous portent sans cesse vers des choses nouvelles, et font souvent de la vie un apprentissage continuel. La sienne mérite surtout d'être distinguée à cause de la multitude d'événemens qui la remplissent, et qui ont plus ou moins contribué à la mettre en relief. A l'âge de trente ans, il aurait pu s'arrêter et jouir d'une réputation noblement acquise, d'une réputation glorieuse à plus d'un titre; mais alors sa vocation dans ce monde, sa destinée, comme il le disait lui-même, n'eût pas été accomplie. Il lui appartenait de naviguer, quoiqu'on puisse soutenir que son goût prononcé pour la mer ne se développa que dans la malheureuse guerre de l'Amérique septentrionale. Ayant fait une étude approfondie de la géométrie et des mathématiques, et continuellement tourmenté par ce besoin d'agir, qui caractérise tout homme fortement organisé, il aurait sans doute trouvé dans les campagnes de l'armée de terre assez d'occasions de dépenser son activité et sa science; et, malgré ses premières courses maritimes, il serait encore demeuré fidèle à la vie des camps, si une circonstance indépendante de sa volonté n'eût ouvert une autre direction à ses idées, et ne l'eût forcé en quelque manière de remplir la tâche pour laquelle il était né.

La paix conclue à Paris sur la fin du règne de Louis XV, en donnant à l'Europe le repos après lequel elle soupirait depuis long-temps, ravit à une foule d'hommes avides de

Digitized by Google

gloire les chances de se rendre célèbres, qu'ils avaient entrevues : Bougainville ne se trouva point embarrassé ; nul n'aperçut dans ses démarches ni dans sa conduite, les indices d'une brusque et prompte détermination. Instruit du projet qu'avait eu la France d'établir un comptoir dans les îles voisines du détroit de Magellan, il se transporte à Saint-Malo, propose aux armateurs de cette ville de faire une descente aux *Malouines*, pour y former à leurs frais un établissement commercial, et obtient du génie hasardeux des Bretons les moyens d'exécuter ses projets. Puis l'agrément du Roi lui étant octroyé avec le titre de capitaine de vaisseau, il n'attend plus que le vent favorable pour mettre à la voile.

Le 15 septembre 1763, une petite flotte, composée de deux navires bien équipés et bien armés, sortit du port qui commande à l'entrée de la Manche, de ce même port d'où étaient sortis Jacques Cartier [1], Jean-Bart et Duguay-Trouin, les plus braves soutiens de notre marine militaire. *L'Aigle* et *le Sphinx* portaient, avec une troupe de travailleurs, quelques uns de ces êtres hardis et entreprenans qui ne reculent devant aucune mission si équivoque et si périlleuse qu'elle soit, de ces êtres dont le concours est nécessaire à l'exécution de toute grande entreprise, mais qui n'en recueillent pas toujours les bénéfices. On ne reçut des nouvelles de celle-ci que pour apprendre son entier accomplissement. Chaque mesure, chaque moyen de réussite en avait été calculé avec tant de justesse et de précision, que la prise de possession et l'installation définitive comptèrent au même jour sur le mémorial de la colonie. Cependant les nouveaux colons ne tardèrent pas à être inquiétés, et ensuite contraints, pour des motifs qui étaient restés au-dessus de leurs prévisions, de renoncer à leurs plus belles espérances. Bougainville était à peine revenu d'un second voyage dans l'Atlantique, où il avait laissé ses protégés dans l'état le plus heureux et le plus florissant, que le gouvernement lui ordonna de livrer les îles

[1] Jacques Cartier découvrit le Canada en 1534, sous François Ier.

Digitized by Google

Malouines aux Espagnols. Ces habiles maîtres du Paraguay n'avaient pas vu sans jalousie la prospérité de leurs voisins, et ils avaient intrigué auprès de la cour de France, pour obtenir l'abandon d'une position qui pouvait leur devenir rivale et menaçante. Or, celui qui en avait doté sa patrie devait en effet être choisi pour négocier lui-même avec les héritiers de Vespuce, et l'on s'empressa de l'informer qu'ils s'étaient engagés d'avance à l'indemniser de ses pertes, et à dédommager de leurs dépenses le reste des propriétaires français. Il quitta de nouveau l'Europe, monté cette fois sur une frégate royale de vingt-six canons, *la Boudeuse*, construite depuis peu dans les chantiers de Nantes, et destinée à faire des excursions lointaines. Son entrevue, dans la rivière de la Plata, avec don Ruis Puente, envoyé de Madrid, fut convenable et digne du représentant d'un grand peuple. Ils se rendirent ensemble aux Malouines, et, quand l'étendard d'Espagne eut pris la place de son drapeau national, Bougainville lut à ses compatriotes une lettre du Roi qui leur permettait de rester sous la domination étrangère. Plusieurs familles profitèrent de cette faculté, mais un plus grand nombre se rembarqua pour son pays, sur les vaisseaux que le nouveau gouverneur des îles mit à leur disposition, et tout fut ainsi terminé le 1er avril 1767.

Bougainville aurait dû revenir également; mais en acceptant le commandement de *la Boudeuse*, il avait songé à tirer parti d'une occasion qui peut-être ne devait plus se représenter pour lui. Il avait demandé et obtenu de son souverain, à titre d'indemnité, la permission de pénétrer dans les mers du Sud, et de rentrer à Nantes par une route opposée à celle qu'il avait prise en partant. Il voulait, sous une apparence d'intérêt personnel, procurer à sa nation un genre de gloire qui lui manquait : il voulait faire le tour du monde; grande et noble ambition qui fut couronnée d'un plein succès, et qui répandit un nouvel éclat sur une fortune déjà si brillante.

Ainsi fut ouverte aux navigateurs français une carrière dans laquelle ils se sont montrés avec tant d'avantages; ainsi

Digitized by Google

fut comblée, dans les fastes de leur histoire, une lacune sur laquelle ils ont, depuis, élevé tant de trophées; car il ne faut tenir aucun compte de la circumnavigation presque involontaire et nullement honorable, effectuée en 1714 par un certain Barbinais-Legentil, que son commerce avait appelé au Chili, et que divers bâtimens ramenèrent.

Après la conclusion de ses affaires avec l'Espagne, le commandant de *la Boudeuse* ne songea plus qu'à rencontrer un petit navire, une flûte chargée de vivres que le gouvernement avait promis de lui adresser; cependant il eut occasion de visiter les principaux ports de cette partie de l'Amérique, depuis les côtes du Brésil jusqu'aux terres qui avoisinent le cap Horn, et de vérifier en même temps les cartes de Bellin. Il se trouva au Paraguay lors du renvoi des Jésuites des établissemens qu'ils y avaient créés, et suivit avec le plus vif intérêt toutes les circonstances qui l'accompagnèrent : les détails curieux qu'il donne sur l'ordre d'expulsion et sur l'exécution prompte et brutale de cet ordre émané aussi de la cour de Madrid, nous semblent de nature à justifier les plaintes de ceux qui en furent l'objet.

C'est en 1580, dit le témoin de leur dernier malheur, que l'on voit les Jésuites admis pour la première fois dans ces fertiles régions, où ils ont depuis fondé, sous le règne de Philippe III, les missions fameuses auxquelles on donne, en Europe, le nom de Paraguay, et plus à propos en Amérique celui de l'Uraguay, rivière sur laquelle elles sont situées; elles ont toujours été divisées en peuplades faibles d'abord et en petit nombre, mais que des progrès successifs ont portées jusqu'à celui de trente-sept sur la rive droite de l'Uraguay et de huit sur la rive gauche, régies chacune par deux Jésuites en habit de l'ordre. Deux principes qu'il est permis aux souverains de mêler ensemble, la religion et l'intérêt, avaient fait désirer aux rois d'Espagne la conversion des Indiens : en les rendant catholiques, on civilisait des hommes sauvages et on se rendait maître d'une contrée vaste et abondante. Les Jésuites s'en chargèrent; mais ils prétendirent, pour remplir

Digitized by Google

ces vues avec fruit, être indépendans du gouverneur de la province; ils voulurent, en outre, qu'aucun Espagnol ne pénétrât dans l'intérieur du pays.

Le motif de cette demande était la crainte que les vices des Européens ne diminuassent la ferveur des néophytes en les éloignant du christianisme, et que la hauteur espagnole ne leur rendît odieux un joug trop appesanti. La cour d'Espagne, approuvant ces raisons, régla que les missionnaires seraient soustraits à l'autorité du gouverneur, et que le trésor leur donnerait chaque année soixante mille piastres pour faire des défrichemens; que les Indiens paieraient par an une piastre par homme, depuis l'âge de dix-huit jusqu'à soixante; qu'ils apprendraient la langue espagnole, etc., etc.

Les Jésuites entrèrent dans la carrière avec le courage du martyre et une patience vraiment angélique....

Ils avaient réussi au-delà de toute espérance, lorsqu'en 1767 la cour d'Espagne changea subitement à leur égard. En les rendant solidaires des fautes de leurs frères d'Europe, il fallut user envers eux de la même rigueur; on les chassa du Nouveau-Monde, comme on avait chassé ceux-là de la Péninsule. Le Chili et le Mexique leur furent désignés comme lieux d'exil, et ils s'y rendirent sans opposer aucune résistance.

Bougainville, distrait momentanément par cette espèce de révolution, n'en pensait pas moins à prendre son essor; il n'en brûlait pas moins de continuer un voyage dont il savait les périls et les difficultés. Quatorze expériences environ, plus ou moins pénibles, et accomplies à des distances différentes par des marins intrépides, l'avertissaient du grand nombre d'obstacles qu'il aurait à vaincre, sans diminuer son ardeur ni son zèle. La destinée des Magellan et des Jacques Lemaire, morts *à la besogne*, ne l'intimidait pas; il contemplait d'un œil calme les épreuves si laborieuses des Noort, des Spilberg, des Roggewin, et les désastres plus récens de l'amiral Anson et du commodore Byron augmentaient son impatience au lieu de l'affaiblir. Mais il faut dire aussi qu'il possédait toutes

Digitized by Google

les instructions laissées par ses prédécesseurs, qu'il était même familiarisé avec les données fournies par des voyageurs moins connus, tels que Paulmier Gonneville, qui commanda, en 1504, les vaisseaux de Louis XII; Saavedra, Mendoce, Mindana, Quiros et Abel Tasman, dont les utiles recherches dans la mer Pacifique ont également concouru à éclairer certains points de la navigation; et enfin, qu'il joignait à une théorie profonde tous les avantages d'une pratique consciencieuse. Personne mieux que lui ne semblait capable d'explorer l'Océan; personne alors ne paraissait offrir de meilleures garanties. Dans sa traversée de Nantes à Montevidéo, un fort coup de vent, essuyé sur les côtes de France, l'avait forcé de relâcher à Brest deux jours après son départ; mais de là, appréciant les moyens et la force de *la Boudeuse*, il avait pu informer aussitôt le conseil maritime d'une résolution importante, résolution que son esprit prévoyant lui suggéra, de renvoyer cette frégate des îles Malouines, s'il la trouvait inhabile à passer dans les mers australes, et il s'était réservé la faculté de continuer sa route sur la flûte *l'Étoile*, qui, dans tous les cas, devait le rallier à l'embouchure du fleuve de Buenos-Ayres et l'accompagner jusqu'à son retour en France, précaution nécessitée à cette époque par la grande difficulté des mouillages, par la façon imparfaite des navires, et par la quantité monstrueuse d'approvisionnemens dont on était forcé de se munir.

Depuis que des améliorations de toute espèce ont été introduites dans le personnel et dans le matériel de la marine, depuis surtout que des voyages fréquens et très rapprochés les uns des autres ont eu lieu, et qu'il est résulté de la comparaison de ces voyages une foule d'enseignemens recherchés ou inattendus, l'action de faire le tour du monde est autrement considérée. L'expérience seule a résolu des problêmes contre lesquels des volontés de fer s'étaient brisées; elle nous a conduits à considérer du même œil la plus longue traversée et le plus faible déplacement par terre. Mais Bougainville n'en a pas moins compris, le premier, que le succès d'une

Digitized by Google

expédition de mer repose sur d'autres bases que sur la hardiesse et l'audace de ceux qui la dirigent. Convaincu qu'il n'est pas toujours bon de prendre conseil de son intrépidité, il avait travaillé pour acquérir des moyens plus efficaces et plus sûrs, et il fut souvent obligé d'y avoir recours; car, malgré la saison favorable dont il profita pour garder ses deux équipages, des tempêtes si violentes les assaillirent dans le détroit de Magellan, qu'il ne leur fallut pas moins de sept ou huit semaines de luttes et de travaux pour le franchir : sa longueur est estimée à cent trente-deux lieues. Les abris qu'ils rencontrèrent sous les falaises de la Terre-de-Feu ; les baies et les anses qu'ils découvrirent sur la côte d'Amérique ne leur furent pas d'un grand secours, et ils ne tirèrent aucun bienfait de leurs visites aux Patagons. Le scorbut commençait à se faire sentir, et chacun avait déjà la crainte d'en être atteint, quand des précautions sanitaires prises à propos, et ordonnées par l'autorité supérieure, vinrent arrêter les progrès de cette maladie et limiter l'étendue de ses ravages. Plus d'une fois ensuite les tourmentes essuyées dans les eaux de la mer du Sud fournirent au commandant français l'occasion de déployer toutes les ressources de son génie, et il ne perdit jamais de vue que le principal but de ce voyage n'était pas tout-à-fait de résister aux attaques d'un élément furieux et de sortir triomphant du combat, mais qu'il consistait encore à réduire au profit de la science chaque difficulté surmontée, chaque danger vaincu; ses découvertes, ses observations variées, et le grand nombre de corrections qu'il fit aux cartes marines de son siècle, le mettent au rang des navigateurs les plus célèbres. Il a mérité les éloges d'une foule de sociétés savantes, et l'on s'aperçoit à peine maintenant, en lisant son ouvrage (deux volumes, 1772), qu'il n'avait à son bord aucun de ces hommes éclairés dont la coopération a rendu si intéressant l'itinéraire du célèbre Anglais qui a marché sur ses traces.

Avant que les Européens eussent transporté dans les pays inter-tropitiques une partie des vices de leur vieux con-

Digitized by Google

tinent, avant qu'ils eussent trompé les peuplades sauvages de l'Archipel indien, la plupart de ces peuplades étaient d'un commerce facile, et faisaient indistinctement aux marins de toutes les nations l'accueil le plus amical; mais dès qu'elles apprirent à se défier de nos visites, dès que notre conduite perfide leur fut connue, elles firent payer plus cher le droit de les fréquenter, et souvent même il en coûta la vie à ceux qui prétendirent leur imposer une communication qu'elles repoussaient. Sans doute les derniers naufrages que nous avons à regretter eussent été moins désastreux, si on se fût attaché davantage à gagner la confiance des insulaires, et plus d'un Lapeyrouse, massacré ou mangé par les sauvages, eût encore joui du bonheur de revoir sa patrie.

Le séjour de Bougainville dans l'île importante de Taïti, et la relation vraiment touchante qu'il donne des mœurs de ses habitans, prouvent jusqu'à quel point ceux-ci étaient naïfs et sincères, et combien il importait de les traiter avec humanité. « Une relâche, dit-il, était devenue nécessaire à nos bâtimens, entamés par la mer et presque entièrement vides de provisions de bouche. La terre hospitalière des Taïtiens rendit la santé à nos malades; nos matelots y réparèrent aussi leurs forces épuisées, et s'y remirent en état de supporter les fatigues et les privations nouvelles qui les attendaient dans d'autres parages. »

Bougainville reconnut tour à tour, et avec la plus scrupuleuse exactitude, les grandes Cyclades, la Nouvelle-Bretagne, les Moluques et la Nouvelle-Guinée. Engagé sciemment dans le golfe de la Louisiade, il en sortit dans l'état le plus désespéré; et quand il aborda aux possessions de la Compagnie hollandaise, peu s'en fallut qu'il ne restât privé de tout secours. Les ordres les plus positifs et les plus sévères étaient donnés pour qu'aucun navire n'y fût admis sous un autre pavillon que celui de Hollande; le résident de Boëro consentit cependant à recevoir les Français, mais sur une déclaration écrite par leur capitaine, et dans laquelle on le sommait, au nom de l'humanité, d'ouvrir son port à des

Digitized by Google

étrangers se rendant des Malouines dans l'Inde, et que la mousson contraire et le défaut de vivres avaient contraints de renoncer aux Philippines. Après cette démarche, ils ne songèrent plus qu'à se ravitailler, et nulle part ils n'en trouvèrent plus aisément les moyens; nulle part, soit à Batavia, à l'Ile-de-France, au Cap et à Sainte-Hélène, où ils eurent encore occasion de relâcher, assistance ne leur fut prêtée plus à propos.

Boëro fut surtout apprécié par un sauvage de Taïti, qui avait voulu monter sur la frégate et courir les dangers de sa navigation. Le brave Aotourou, que rien n'avait découragé, et qui était parti avec le consentement de sa nation entière, croyait être là au terme du voyage; il était émerveillé de voir tant d'hommes habillés à l'européenne, et il conçut la meilleure opinion de ces hommes en les voyant apporter à bord une infinité de choses qu'il ignorait avoir été achetées. Son seul chagrin fut d'être abandonné et délaissé le jour de la première visite au gouverneur de l'île; il s'imagina que la mauvaise façon de ses jambes, qu'il avait un peu contournées, en était cause, et il ne cessa, pendant plusieurs jours, de tourmenter les matelots pour qu'ils voulussent bien les lui redresser en montant dessus. Du reste, à terre il se conduisit avec esprit envers les Hollandais; il leur donna fort bien à entendre qu'il était chef dans son pays, et qu'il voyageait pour son plaisir avec ses amis. La tristesse s'empara également de lui quand il fallut partir, ayant peine à croire que Paris fût plus beau que la ville qu'il quittait; peut-être ses idées ne changèrent-elles point lorsqu'il visita notre capitale, où son maître semble avoir pris plaisir à le garder pendant un an, et où il devint l'objet de la curiosité générale. Enfin, Bougainville se décida à le renvoyer; il paya son passage de La Rochelle à l'Ile-de-France, et fréta ensuite le bâtiment qui dut le transporter à Taïti. Une somme de trente-six mille francs fut consacrée à cette œuvre; c'était le tiers de sa fortune, et madame la duchesse de Choiseul paya de sa bourse

Digitized by Google

les graines, les outils et les bestiaux de différentes natures, qu'Aotourou fut chargé de porter à ses compatriotes.

Mais si la société du Taïtien avait servi à distraire les équipages de *la Boudeuse* et de *l'Étoile* au milieu de leurs courses aventureuses, un autre incident non moins extraordinaire faillit mettre le désordre parmi eux. Le fidèle domestique du naturaliste Commerçon, l'infatigable valet qui, sous le nom de Baré, servait un maître plus infatigable que lui, et dont il avait reçu la qualification de *bête de somme*, à cause de son ardeur à le suivre partout, sur les montagnes et dans les forêts, toujours chargé des objets recueillis et des alimens nécessaires à leurs excursions : ce valet était une fille. On ne s'en serait pas aperçu, on aurait même oublié certain soupçon que ses manières avaient fait naître, si les sauvages d'une île où elle descendit, avant de toucher à Boëro, ne l'eussent reconnue à la première vue, et ne s'en fussent emparés pour lui faire les honneurs du pays; ses compagnons eurent beaucoup de peine à l'arracher de leurs mains, et depuis ce moment il devint très difficile d'empêcher les matelots d'alarmer sa pudeur. Bougainville se rendit sur la flûte, reçut de Baré, tout en pleurs, l'aveu sincère de sa position, et prit des mesures convenables pour assurer la subordination des hommes et la tranquillité de la jeune femme : mesures qui seraient restées insuffisantes, comme il l'avoua plus tard naïvement, dans le cas d'un naufrage sur une terre déserte.

La Boudeuse, néanmoins, entra à Saint-Malo le 16 mars 1769, après une absence de vingt-huit mois; elle avait perdu six hommes et un officier. *L'Étoile*, qui arriva le 14 avril suivant, ne comptait que deux morts. Sans doute le tiers de ces deux pertes réunies suffirait encore pour rendre une pareille sortie regrettable; mais si l'on compare cette expédition aux essais désastreux, aux tentatives pleines de sinistres qui l'ont précédée, on se félicitera au moins de ce qu'elle n'ait pas coûté davantage, et l'on admirera le bonheur, sinon le talent, du capitaine qui l'a conduite. Celui-ci, pour se soustraire

Digitized by Google

aux louanges dont on l'accablait, ou plutôt pour mieux les mériter à ses propres yeux, conçut bientôt le plan d'un nouveau voyage, qu'il pensait diriger vers le pôle; tous les préparatifs venaient d'en être terminés, lorsque le comte de Brienne arriva au ministère de la marine. Dans une entrevue qu'ils eurent ensemble, le ministre lui objecta qu'il manquait de fonds pour l'exécution de son projet, et lui parla même de manière à laisser croire qu'il n'y ajoutait pas la moindre confiance. Bougainville déclara avec fierté qu'il ne demandait pas une abbaye; et, voyant que le gouvernement ne songeait plus à le soutenir, il envoya à la Société Royale de Londres son travail avec les notes de l'astronome Cassini, qui avait dû s'associer à l'entreprise; elle fut, en effet, tentée par un capitaine anglais, dont la route ne s'étendit pas au-delà de 80 degrés. Deux lignes étaient tracées à cet étranger; on lui reprocha d'avoir pris celle que l'auteur du plan regardait comme la moins certaine.

La carrière des sciences devint un asile pour l'esprit pénétrant qu'on avait arrêté dans sa marche la plus active; le serviteur désintéressé, qu'un habile fonctionnaire venait de méconnaître, fut élu successivement membre de l'Institut dans la section géographique, et membre du Bureau des longitudes. Promu aux grades importans de maréchal-de-camp et de chef d'escadre, il consentit, en 1790, à se rendre à Brest pour calmer les troubles suscités dans les rangs de l'armée navale, commandée par Albert de Rions. Nous n'avons pas besoin de rappeler que ses efforts furent impuissans; dans ces momens d'effervescence, il n'appartenait à personne de faire rentrer dans leur devoir des soldats mutinés.

Bougainville se retira, et ne s'appliqua plus désormais qu'à goûter dans l'intérieur de sa famille[1] la joie et la sécurité qu'il voyait fuir de toutes parts. Sa plus grande occupation fut désormais de soulager les infortunes. Libéral jusqu'à la

[1] Louis-Antoine Bougainville était marié et père de trois enfans; l'aîné seul appartient à la marine.

Digitized by Google

prodigalité, il éprouva souvent la nécessité de recourir à la bourse d'un oncle maternel qui avait depuis long-temps l'habitude de le nommer son très *cher* neveu. Mais les nombreux amis qu'il comptait dans le monde lui furent aussi dévoués; ils aimaient son naturel facile et son humeur enjouée, qui décelait une conscience exempte de reproches; ils estimaient sa conversation parce qu'elle était à la fois amusante et instructive, et surtout empreinte de tolérance et de désintéressement. Tous nous l'ont représenté comme étant d'une stature médiocre, mais ayant un extérieur plein de noblesse et de dignité.

Enfin il était réservé à Napoléon de combler la mesure des honneurs que deux princes avaient accordés tour à tour à l'une des plus grandes illustrations de leurs règnes; le fils de l'ancien échevin de Paris fut, sur la fin de ses jours, élu *comte et sénateur* de l'Empire. — Il mourut dans sa ville natale, le 31 août 1811, après une courte maladie, et sans avoir jamais ressenti la moindre infirmité.

JULES AMIC.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

BEAUMARCHAIS,

NÉ A PARIS, LE 24 JANVIER 1732; MORT LE 19 MAI 1799.

Si Beaumarchais n'est pas une des gloires de la France, il est une de ses renommées. C'est un de ces hommes dont la biographie jette des lumières, sinon sur les événemens, au moins sur le caractère de l'époque où ils sont nés; dont l'esprit explique leur siècle, et, jusqu'à un certain point, s'explique par leur siècle, et dont le talent mérite d'être étudié, d'abord en raison de sa propre importance et ensuite à cause des relations intimes qui le lient à une situation sociale. Qu'est-ce que Beaumarchais, en effet? C'est un homme dont la destinée est d'être déplacé partout : en bas, parce qu'il est supérieur à une condition infime; en haut, parce qu'il conserve, au faîte de l'édifice, les rancunes du bas de l'escalier. Nature où l'on trouve moins de grandeur que de passion, caractère qui a plus de verve que de force, franchise qui marche un pied dans le cynisme, habileté située sur les frontières de l'intrigue, illustration qui a des traits de famille avec le scandale, voilà Beaumarchais. C'est un homme supérieur qui regrette de ne pas être un grand homme; un homme indépendant qui se souvient d'avoir été dans la dépendance; plutôt arrogant que fier, et moins gai que railleur, il a l'âpreté qu'ont les gens mécontens des autres et quelque peu d'eux-mêmes, et il y joint l'insolence d'un homme humilié. Quoi de plus? Sa vie se passa à se rappeler et à tâcher de faire oublier ce qu'il avait été.

Pierre-Auguste Caron de Beaumarchais était né dans une condition appartenant aux arts mécaniques; son père exerçait l'état d'horloger et il destinait son fils à suivre la profession paternelle. Mais le caractère et l'esprit du jeune Beau-

Digitized by Google

marchais en décidèrent autrement ; car Beaumarchais était de ces hommes rares qui ont l'esprit de leur caractère et le caractère de leur esprit. Sa première passion, pendant sa jeunesse, fut la musique, et cette passion lui ouvrit l'entrée de la cour. Il fut appelé à donner des leçons de guitare et de harpe aux princesses, filles du roi Louis XV. Un talent d'agrément l'avait introduit à la cour, son esprit saisit cette occasion pour s'y créer une espèce de position qui ressemblait au crédit sans arriver à l'influence ; son habileté, debout sur cette position, sauta pieds joints jusqu'à la fortune. Toute la vie de Beaumarchais peut se comparer à un escalier tournant qui pivote sur lui-même : la base n'en est pas très large, mais il arrive haut. Il y a dans cette vie un enchaînement de plaisirs et d'affaires qui lui donnent une physionomie spéciale : commencée par une ritournelle, elle traverse une règle de trois, et l'arithmétique de la finance, qui semblait devoir la dérober à ses premiers goûts, l'y ramena ; Beaumarchais était par-dessus tout un grand comédien, et, après quelques intermittences, sa vocation lui revenait toujours.

De tous les lieux où l'ennui, ce tyran de la prospérité, exerce son empire, la cour est celui où la pesanteur de son sceptre se fait le plus sentir : on peut en croire sur ce point madame de Maintenon, qui, pendant un si grand nombre d'années, aida le grand Roi à en porter le fardeau, et qui se plaint si lamentablement dans ses lettres de ce que sa tâche avait de difficile et de rebutant. Combien de fois elle regretta les soupers de sa jeunesse, où, remplaçant par une histoire le rôti qui manquait, elle renvoyait ses convives heureux et contens, sans que cette catastrophe gastronomique coûtât la vie à un Vatel ! C'est qu'il vaut mieux avoir affaire à des auditeurs à jeun qu'à des convives blasés : l'appétit écoute et surtout comprend mieux que ces lourdes et laborieuses digestions de la puissance, qui, étendues, après le repas, dans leurs chaises longues, se détournent avec dégoût du banquet de la vie. Ainsi donc, Caron de Beaumarchais, en cas que l'ennui ait un royaume, se trouvait habiter sa capitale, puisque son

Digitized by Google

étoile l'avait amené à la cour. Le secret de sa fortune est celui de bien d'autres fortunes plus hautes et plus grandes : il amusait dans le pays du monde où l'on s'ennuie le plus. C'est ainsi que, dans les dernières années de Louis XIV, madame la duchesse de Bourgogne avait joui, à un si haut degré, de la faveur du grand Roi; c'est ainsi que le duc de Fronsac, ce prince des étourdis, avait été l'enfant gâté de l'austérité de madame de Maintenon. Empêcher qu'une journée ne ressemble exactement à la journée qui l'a précédée, troubler le cours de l'eau pour que les flots, en battant le rivage, ne redisent point exactement le même murmure; remuer la vie pour la faire couler aujourd'hui autrement et plus vite qu'hier; ouvrir une perspective nouvelle dans un horizon vieilli; mettre un rayon de soleil dans un paysage décoloré, on ne sent pas assez le bienfait reçu et accordé dans une pareille circonstance, car on ne demanderait point le secret de la puissance de l'homme qui a opéré ce miracle bienfaisant.

Or, qu'on se représente Beaumarchais, avec cet esprit vif et impétueux, ce tour de phrase original et pittoresque, ce don de trouver ces mots courts et pleins de sel, qui sont les proverbes de l'esprit, comme les sentences de Cervantes sont ceux de la raison, qu'on se représente Beaumarchais introduit dans une cour où l'on se mourait de langueur et d'ennui, à une époque où, dans toute la verve de sa jeunesse, il avait cette activité d'intelligence qui est le cachet de ceux qui doivent parvenir et qui ne sont pas encore parvenus. Il était d'abord moins que rien dans cette cour; bientôt il en fut l'âme. Il ne paraissait devant les princesses que pendant les leçons qu'il leur donnait; elles l'admirent dans leurs comités particuliers, puis, quelque temps après, dans leur société. Qui nous dira tout ce que le maître de harpe et de guitare dépensa de verve, et d'intelligence, et d'esprit, et d'épigrammes, et de réparties, et de finesses, et de saillies, et d'habileté, pour traverser ces trois étapes de la fortune qui l'élevèrent du rang d'homme à gages au rang d'homme de

Digitized by Google

l'intimité? Vous croyez connaître Beaumarchais dans tout son lustre, dans toute sa puissance, vous qui l'avez étudié dans ses Mémoires judiciaires, et qui l'avez suivi dans son étonnante création de *Figaro*. Eh bien! détrompez-vous : vous ne connaissez peut-être que l'ombre, que le spectre de Beaumarchais. Figaro, si bouillant, si étincelant, si léger, si vif, si prompt, si plein de souplesse, de ressources, de verve, Figaro, dont l'esprit fait feu à chaque répartie, n'est peut-être qu'une épreuve après la lettre de son original, de son maître, de son créateur, de Beaumarchais. Peut-être celui-ci a-t-il dépensé, pour amuser la cour, cent fois plus de verve et d'esprit qu'il n'en a mis dans son *Barbier* et dans son *Figaro* pour amuser la ville; peut-être lui en a-t-il plus coûté pour dérider un front plissé, pour mettre un sourire sur une bouche tiraillée par l'ennui, que sais-je? pour combattre l'influence d'un nuage qui passait sur le soleil, qu'il ne lui en a coûté pour rendre son nom immortel. Vous pensez sans doute que les plus grandes choses d'une vie sont les plus difficiles à accomplir. Erreur commune, mais erreur impardonnable cependant! Les petites choses sont bien plus difficiles à faire que les grandes, parce que, pour les grandes, on part des petites, et que, pour les petites, on ne part de rien. Croyez-le bien : pour le banquier, ce qu'il y a de plus difficile à gagner, c'est le premier écu; pour le poète la première louange, et pour le conquérant la première bataille. Il fut dix fois plus difficile pour Bonaparte de devenir général que de devenir empereur. Beau mérite vraiment, quand on a du génie, et que les premiers degrés sont posés, de se tailler dans le roc de la situation un escalier à coup de victoires, et d'arriver au trône, où tout le monde vous pousse et où la fortune vous conduit par la main! Le mérite, c'est, lorsqu'on n'est que sous-lieutenant d'artillerie, d'arriver à se distinguer au siége de Toulon; le mérite, c'est d'oser livrer sur la Butte-des-Moulins une bataille aux sections réunies, marchant, enseignes déployées, sur Saint-Roch. Plus tard, la situation fera la moitié du succès de l'homme : ici, il faut

Digitized by Google

que l'homme fasse tout, le succès et la situation. Il en est d'une destinée comme d'une colonne d'air : en bas, il faut plus d'efforts pour la déplacer, parce qu'elle est plus lourde; à mesure qu'on monte, elle devient plus légère, et on la remue plus facilement. C'est ce que tous les parvenus de l'intelligence ou de la fortune éprouveront, chacun à son tour; c'est aussi ce qu'éprouva Beaumarchais.

Sa position à la cour lui valut la connaissance du célèbre Pâris-Duvernay, dont le nom rappelle ce terrible triumvirat qui, après le naufrage de Law, fut chargé du visa du système, sorte de question ordinaire et extraordinaire imposée à toutes les fortunes du royaume étendues sur le chevalet, en présence des redoutables interrogateurs, et obligées de confesser leur origine et leurs plaies. Un homme si bien en cour, sans la guitare duquel il n'y avait point de concert, et sans l'esprit duquel il n'y avait pas de divertissante causerie, un pareil homme avait mille moyens de nouer des rapports utiles avec les fermiers-généraux; car, il faut rendre justice à ces représentans de l'or : sans toujours apprécier l'esprit, ils se sentaient pour lui l'attrait que tous les hommes éprouvent pour l'inconnu. Voilà donc Beaumarchais qui, en chantant, en causant, en amusant, arrive à la fortune. Il est intéressé dans de grandes entreprises; il a des capitaux, il les double, il les décuple; il déploie, dans cette nouvelle carrière, cette fécondité d'aperçus qu'il possède et l'immense activité dont il est travaillé : il est riche, il est millionnaire, sans cesser d'être homme d'esprit.

Ce qui le prouve, c'est que, malgré sa nouvelle position, il comprit qu'en France ce n'est point assez d'être riche. Une grande fortune assure le maintien d'un homme; mais aussi elle l'alourdit, si rien ne la motive. C'est une puissance, mais c'est un embarras; c'est une force, mais c'est un fardeau, car, dans ce pays de logique et de curiosité, où l'on veut savoir la raison et le pourquoi des choses, on n'aime point qu'un homme soit riche seulement parce qu'il a gagné beaucoup d'écus, on veut qu'il y ait derrière cette fortune de la

Digitized by Google

naissance, du talent ou de la gloire; et c'est ce qui a rendu toujours la position des hommes d'argent assez équivoque et quelque peu ridicule chez nous. Beaumarchais le sentit, et voulut être autre chose qu'un homme d'argent; il le voulut avec d'autant plus d'ardeur que, si la fortune rendait sa position meilleure à la cour, elle la rendait un peu plus mauvaise devant le public. Qu'était-ce, en effet, que Beaumarchais pour l'opinion, à cette époque de sa vie? C'était un courtisan subalterne qui avait réussi par beaucoup de complaisance et un peu d'intrigue, un homme parti d'une position ambiguë pour arriver à une richesse équivoque, un aventurier qui avait fait à la cour ses épigrammes et sa fortune : or, vous le savez, la France est un pays où tout le monde veut parvenir, et où tout le monde méprise les parvenus.

Comment fera-t-il, le nouveau riche, pour expliquer et pour motiver sa richesse à cette société qui va le mépriser d'en haut et d'en bas, s'il ne se hâte d'être quelque chose de plus qu'un millionnaire? Il se fait auteur; mais d'abord il rencontre mal. Diderot avait ouvert, dans ce temps-là, un piége où plus d'un homme d'esprit est tombé : c'était le drame bourgeois, avec la bouffissure de ses sentimens et l'emphatique simplicité de son style; déclamation dialoguée, où le génie de la nation se faisait ennuyeux pour être plus sûr d'être grave, où les maximes abondaient, où les sentimens naviguaient à voiles déployées, comme des vaisseaux de haut-bord : Beaumarchais va se jeter tout droit dans le piége tendu par Diderot; ce génie fin, railleur, piquant, plein de verve, se laisse enterrer tout vif dans deux mélodrames. Que voulez-vous? Beaumarchais sentait bien que ce qui manquait à sa nouvelle position, c'était un peu de dignité, et, comme il ne connaissait l'ennui que par ouï-dire, dès qu'il se vit ennuyeux, il fut ravi d'avoir si bien réussi du premier coup, et se crut digne. C'est ainsi que le drame intitulé *Eugénie*, et celui qui a pour titre *Les deux Amis*, virent le jour. Beaumarchais, dans ces deux drames, ne s'était point encore

Digitized by Google

découvert lui-même, il ne s'était pas douté qu'on peut être auteur avec son esprit de tous les jours, et il avait cédé à une des passions du siècle, qui était de faire de la moralité en théorie et de l'immoralité en action. Tout ce siècle ressemblait assez à Rousseau, qui écrivait *Émile*, et qui envoyait ses enfans à l'hospice de Saint-Vincent. On composait des pièces formidablement vertueuses, étrangement sensibles, où la nature jouait un grand rôle. Depuis que la philosophie ne voulait plus qu'on fît de bons sermons en chaire, elle en faisait de mauvais au théâtre; c'était bien honnête, mais c'était encore plus fastidieux. Malgré ce masque de gravité dont on enlaidissait la gaîté nationale, elle revenait quelquefois; elle revint donc pendant cette lugubre pièce des *Deux Amis*, fondée tout entière sur les embarras d'un négociant sur le point d'être obligé de suspendre ses paiemens; et une voix, s'élevant du parterre, égaya la première représentation en la troublant par cette réflexion méchante : « Il s'agit d'une « banqueroute, et j'y suis pour mes vingt sous. »

Si la carrière littéraire de Beaumarchais s'arrêtait ici, nous ne poursuivrions pas la relation de sa vie, ou plutôt nous ne l'aurions pas commencée. Mais une occasion allait se présenter qui devait révéler Beaumarchais à la France et le révéler à Beaumarchais lui-même. Quelle fut cette grande occasion que Beaumarchais trouva de se révéler à son siècle? ce fut l'affaire la plus simple et la moins dramatique du monde. Beaumarchais, on l'a dit, avait été intéressé par le célèbre Pâris-Duvernay dans plusieurs de ses entreprises. Pâris meurt; Beaumarchais se trouve débiteur d'une somme de quelques mille francs à sa succession. Les héritiers veulent enfler cette somme : de là, contestation et procès. Ce procès, il était facile de le gagner; Beaumarchais aima mieux le perdre. Il lui était venu une idée, jusqu'à laquelle il ne s'était point élevé quand il avait voulu se faire auteur dramatique; c'était d'entrer dans la lice, non plus avec cet esprit officiel que l'on prend avec la robe d'avocat ou la plume d'auteur, mais avec son esprit, à lui, son esprit de

Digitized by Google

tous les jours, vif, caustique, précis, acéré; il ne lui manquait plus qu'un adversaire un peu plus digne que celui que le hasard lui avait donné : il choisit sans façon le tribunal.

Pour comprendre ceci, il faut se reporter au temps où ces choses se passaient et à la société qui en était le théâtre. Cette société était effroyablement corrompue. Les sophismes l'avaient prise par la tête, l'immoralité par le cœur, et l'histoire sait aujourd'hui tout ce qu'il y avait d'abominations et d'extravagances en germe dans le cœur et dans la tête des hommes de ce temps. Les hautes classes étaient surtout en proie à cette double influence : la gangrène ne gagnait point le cœur, elle en venait. Il n'y avait pas une institution qui ne fût viciée par les hommes en qui elle se personnifiait; on aurait dit un vaste suicide où chaque classe devait être son bourreau. L'esprit de dérision que Voltaire avait fait respirer à la France était devenu l'esprit national; et la société démocratique, avec ses furieuses jalousies, se remuait déjà sous le sol, pendant que l'ancienne société se dégradait de ses propres mains. Beaumarchais choisit l'épisode de cette situation qui convenait à la position où il se trouvait. Il avait affaire à des membres du parlement Maupeou, et, au milieu de ce mépris général que tout ce qui était un peu au-dessus du niveau commun inspirait à chacun, et ressentait pour soi-même, le parlement Maupeou jouissait d'une mésestime exceptionnelle et d'un mépris privilégié. Beaumarchais résolut donc, comme nous le disions tout à l'heure, de faire le procès au tribunal; il prit le public pour juge entre lui et ses juges, et l'auteur de deux drames ampoulés et emphatiques se mit à faire de la comédie judiciaire, mais de la comédie comme Beaumarchais savait la faire, de la comédie aristophanique, plutôt méchante que malicieuse, marchant la main pleine d'ironies, mordant les originaux sous prétexte de leur rire au nez de plus près, égratignant les ridicules pour être plus sûr de les chatouiller. Le théâtre de Beaumarchais commençait, ou plutôt c'était tout le théâtre

Digitized by Google

de Beaumarchais qui venait de naître au tribunal, car les pièces que Beaumarchais composa plus tard sont la seconde génération des idées qu'il développa pendant son procès.

L'occasion était admirable : le plaideur faisait feu à coup sûr, et il trouvait des sympathies et des protections toutes prêtes à protéger son courage téméraire sans être imprudent, et courant avec sécurité les risques sans périls d'une lutte où il avait tout à gagner. Le parlement Maupeou, comme on l'appelait, était odieux à tout le monde : l'ancien parlement, indigné d'avoir été remplacé par ce parlement d'institution ministérielle, criait à chaque coup : *Bien visé !* L'opinion publique reprenait en chœur après le parlement ; la cour, qui faisait de l'opposition à cette époque où tout le monde en faisait, applaudissait à chaque attaque un peu vive. Ce que ne soupçonnait ni l'ancienne magistrature, ni la cour, c'est que cette pluie d'épigrammes retombait en écume sur l'ordre judiciaire tout entier, sur la magistrature, sur la justice telle qu'elle était organisée. On n'apercevait que les conseillers du parlement Maupeou, et c'était vraiment un intarissable sujet de joie de voir comme ils étaient traités, ces portraits si admirables, si crians, si délicieusement ridicules, qui passaient sous les yeux du public : le grand-cousin Bertrand ; le conseiller Goëzman ; l'homme à la montre aux brillans, si facilement acceptée et rendue de si mauvaise grâce ; madame Goëzman : c'était la nouvelle du jour que ces Mémoires, c'était le journal de l'époque ; oui, le premier journal qui parut en France s'appela *Beaumarchais*.

Mais pourquoi cette faveur universelle ? Cette faveur n'est pas difficile à expliquer. La révolution sociale qui se faisait proche était fondée sur un sentiment : la lutte de la raison individuelle, du droit individuel, contre la raison sociale, contre le droit général. Or, Beaumarchais, dans son procès, était l'individu qui se battait contre une institution, l'homme du jour qui luttait contre les formes de la justice du passé. On avait pris pour devise, dans ce temps-là, la morale d'une fable de La Fontaine : « Notre ennemi, c'est notre maître. »

Digitized by Google

Tout ce qui tenait de près ou de loin au gouvernement était renfermé dans l'anathème; tout ce qui attaquait le gouvernement, de près ou de loin, devenait le bienfaiteur de l'humanité : les pouvoirs faisaient bon marché d'eux-mêmes, et avouaient, entre deux portes, qu'il pouvait bien se faire qu'ils ne fussent que des abus. C'était une fièvre, une rage, un délire, et il se mêlait à tout cela des haines intérieures qui divisaient les grands supports de l'état, haines que les vers de la corruption, en se mêlant dans le corps social, avaient envenimées. Quelle mêlée, mon Dieu! les vieux parlemens contre le nouveau, la magistrature contre la noblesse, la noblesse contre le clergé, et, par-dessus tout, les principes de la philosophie qui travaillaient toute cette société en décomposition, et un nouveau monde qui levait la terre, sur laquelle l'ancien monde chancelait. Comment les Mémoires de Beaumarchais, ces Mémoires pleins de vérités, de sophismes, de raison, de malignité, de force, d'imagination, de logique, de verve, de folie; comment ces plaidoyers si éloquens, ces romans de mœurs si accomplis, n'auraient-ils pas réussi dans une pareille société? comment ces Mémoires, armés en guerre contre l'ordre de choses ancien, n'auraient-ils point été salués par la société nouvelle pressée de naître? comment cette discussion spirituelle, audacieuse, téméraire, n'aurait-elle pas obtenu un succès général, dans cette époque où l'on voulait tout discuter?

Aussi Beaumarchais, qui semblait combattre tout seul, avait-il tout le monde derrière lui. Le favori de la cour de Mesdames était devenu le favori du public. On avait tout oublié, sa fortune et son origine; c'était le héros du jour, le grand homme : cette fois, il était presque arrivé à l'estime par l'épigramme. Le prince de Conti l'appelait un illustre citoyen; on l'aurait porté en triomphe, si M. de Sartine, intendant de la police par profession, et ami de Beaumarchais par choix, ne lui avait pas écrit que ce n'était pas tout que d'avoir été blâmé par le tribunal, qu'il fallait être modeste. Singulier temps, où celui à qui était commise la

Digitized by Google

mission de mettre l'ordre dans les rues, mettait du désordre dans les esprits.

Après les *Mémoires,* Figaro était trouvé; il ne s'agissait plus que de savoir quand il ferait son avénement. Beaumarchais plaidant contre le parlement Maupeou, et devant le parlement Maupeou, c'était en effet Figaro plaidant devant Brid'oison et contre Brid'oison. Toute la vie, tout le théâtre de l'auteur sera placé sous l'influence de ce souvenir. Beaumarchais ne sait faire que de la comédie personnelle; il est trop plein de lui-même, trop passionné, trop exclusif pour se séparer de ses créations. Il n'a qu'une idée dans la tête, mais une idée admirablement féconde : l'idée d'une personnalité intelligente placée sur le degré inférieur de l'échelle sociale, et qui lutte contre tout ce qui est au-dessus. C'est Beaumarchais en personne, qui s'est incarné dans Figaro, Beaumarchais qui se souvient des premières épreuves de sa vie, Beaumarchais conservant encore dans son cœur la rancune de ses humiliations, qu'il prête à Basile, pour les épargner à Figaro, son type favori, son portrait; Beaumarchais, le serviteur à gages de la cour, le joueur de guitare, dont l'emploi a été d'occuper l'oisiveté et d'amuser l'ennui : tout est dans cette idée. Figaro est le roi des pièces et de l'intelligence de Beaumarchais, parce que Figaro est Beaumarchais lui-même. Figaro est l'Achille de son Iliade, le Renaud de sa Jérusalem. Voyez comme il s'empare en maître de la scène, dès qu'il y entre, dans *le Barbier de Séville*. Beau diseur, beau chanteur, menant à fin tout ce qu'il daigne entreprendre, profitant de la fortune et sachant s'en passer; sorte de Caton fondu avec Diogène, traitant la supériorité de la naissance du haut de la supériorité de son esprit, ne détestant pas l'intrigue, mais allant au bien par le chemin qui conduit ordinairement au mal; l'homme des expédiens, l'homme des inventions, l'homme des idées : voilà Beaumarchais, et par conséquent voilà Figaro.

Mais dans *le Barbier,* qui fut représenté en 1775, ce caractère n'est encore qu'esquissé; il n'a pas atteint tous ses déve-

Digitized by Google

loppemens, il n'est pas arrivé à son apogée. Il faut que l'idée se complète; il faut que les escarmouches, entre l'individu et la société, fassent place à la grande bataille. Les idées sont comme les événemens; elles tendent à se formuler d'une manière plus précise et plus claire à mesure qu'elles avancent. Figaro a été l'un des principaux mobiles, le principal mobile de la première comédie de Beaumarchais; il sera, en 1784, le roi de la seconde, et, pour l'annoncer tout d'abord, il écrit son nom en toutes lettres au frontispice de cette apothéose : *le Mariage de Figaro.*

L'avénement de cette pièce, semée de tant d'épigrammes, fut annoncé par une épigramme. Le comte de Maurepas était un jour allé, avec tous les ministres, passer plusieurs heures dans un jardin public de ce temps-là, qu'on appelait la Redoute, et qui était devenu à la mode. Huit jours après, Beaumarchais va rendre visite au comte et lui annonce, dans le cours de la conversation, qu'il vient d'achever une comédie : c'était *le Mariage de Figaro.* Le comte de Maurepas, qui savait Beaumarchais mêlé aux plus vastes spéculations, ne comprenait pas qu'un homme qui remuait tous les ressorts du crédit, qui envoyait des armes à l'Amérique, qui avait la tête remplie de projets gigantesques, et la main dans plusieurs entreprises commencées, pût se reposer de ses travaux financiers par des travaux littéraires. « Et dans quel temps, « lui dit-il, occupé comme vous l'êtes, avez-vous pu com- « poser une comédie? » Beaumarchais répondit : « Je l'ai « composée, monsieur le comte, le jour où les ministres du « Roi ont eu assez de loisir pour aller tous ensemble à la « *Redoute!* — Y a-t-il beaucoup de réparties pareilles dans « votre pièce? dit M. de Maurepas; en ce cas, je réponds du « succès. » Le succès du *Mariage de Figaro* prouva bientôt que le comte de Maurepas s'entendait mieux à deviner l'avenir des pièces de théâtre que celui des monarchies.

Il est inutile d'expliquer aujourd'hui ce qu'était *le Mariage de Figaro;* l'histoire s'est chargée de commenter la comédie, et rien ne vaut au monde les commentaires de l'histoire. Qui

Digitized by Google

ne sait que c'était le hourra de la révolution qui se faisait proche, une *Marseillaise* sociale, chantée par les comédiens ordinaires du Roi; l'hécatombe des puissans devant les faibles, des forts devant les petits. Nous avons dit que Beaumarchais avait conservé, dans la position où il était arrivé, les rancunes du bas de l'escalier : ici il met l'escalier sens dessus dessous, le haut en bas et le bas en haut; la société organisée est vaincue par ceux qui sont à la porte : Figaro triomphe de tout le monde; il est beau, il est puissant, il est habile; il en remontre à la justice, à l'aristocratie; il conduit l'univers, il est l'oracle, le dieu. Toutes les conventions sociales sont démolies; le savoir-faire individuel demeure seul en scène. Le comte, la comtesse, le juge, qu'est-ce que cela? Marionnettes dont Figaro tient les fils.

Vous comprenez cette ironie immense jetée contre cette ancienne société, appuyée sur les institutions qu'on bafouait en plein théâtre. Figaro, a-t-on dit, c'était le tiers-état. Non, Figaro, c'était la démocratie; la démocratie avec son activité, avec ses qualités, ses défauts, sa verve, sa puissance; puissance à qui la noblesse du cœur manque, et qui a plus de vivacité que de grandeur dans l'esprit. Figaro, c'était le génie individuel, tel que le siècle pouvait le produire, le génie dépourvu de moralité luttant contre les pouvoirs sociaux dépourvus d'intelligence. Dans ces rendez-vous nocturnes où les acteurs mêlaient toutes les conditions sociales, dans le labyrinthe de cette intrigue, les saturnales commençaient. Voyez la différence des époques : Molière, à la cour du grand Roi, lui donne la comédie de tous les obstacles qu'il avait trouvés sur la route de sa puissance; dans *les Précieuses ridicules* et dans *les Femmes savantes*, c'est la société du Marais, ce dernier vestige de la Fronde; dans d'autres pièces, comme dans *M. de Pourceaugnac*, c'est la noblesse des provinces; Beaumarchais, tout au contraire, donne à la ville la comédie de la cour : c'est en bas qu'il prend tous les personnages qui jouent de beaux rôles dans sa pièce; c'est en haut qu'il place tous les personnages sacrifiés. Le comte Almaviva

Digitized by Google

est plus élégant, mais il est aussi dupé que le bourgeois-gentilhomme. Le rôle de Dorante, ce marquis si habile qui se moque de M. Jourdain, et qui prend sa bourse, est dévolu à Figaro. Vous le sentez à chaque scène, le sol de la société s'élève et le toit descend.

Qui ne sait tout ce qu'il fallut d'habileté à Beaumarchais pour ouvrir le théâtre à sa pièce? Il dépensa moins d'esprit, dit quelqu'un de cette époque, à la faire qu'à la faire jouer. Il en dépensa beaucoup, du moins; car, malgré la folie de l'époque, quelques intelligences eurent l'instinct de la portée de cette comédie, et les obstacles renaissaient le lendemain du jour où ils semblaient complétement aplanis. On jouera Figaro, on ne jouera pas Figaro! ce fut pendant long-temps la nouvelle du matin et celle du soir. Il faut jouer Figaro, il ne faut pas jouer Figaro, ce fut long-temps le seul objet en discussion partout où l'on discutait. Beaumarchais eut l'honneur de créer en France des partis. Le manuscrit voyageait de la police à la Comédie et de la Comédie à la police : Figaro déployait et reployait ses ailes; toute la France était là, le télescope à la main, attendant le passage de l'astre, et chaque soir l'attente publique était trompée : il y avait, par ordre supérieur, éclipse de Figaro. Enfin, cette pièce de théâtre devint un si grand événement que le Roi et la Reine voulurent la juger. Savez-vous que c'était déjà un beau triomphe pour Beaumarchais de voir évoquer son affaire à cet auguste tribunal, d'avoir pour bureau de censure Louis XVI et Marie-Antoinette, le Roi et la Reine de France, le petit-fils de Louis XIV et la fille de Marie-Thérèse! Il y eut donc un très petit et très auguste comité réuni au château; un comité en deux personnes, le Roi et la Reine. Madame Campan fut mandée à l'improviste aux Tuileries, comme elle le raconte elle-même dans ses Mémoires : « Je reçus un matin un billet de la Reine, dit-elle, qui m'ordonnait d'être chez elle à trois heures, et de ne pas venir sans avoir dîné, parce qu'elle me garderait très long-temps. Lorsque j'arrivai dans le cabinet intérieur de Sa

Digitized by Google

Majesté, je la trouvai seule avec le Roi. Un siége et une table étaient placés en face d'eux, et, sur la table, un énorme manuscrit en plusieurs cahiers. Le Roi me dit : « C'est la comédie de Beaumarchais; il faut que vous nous la « lisiez. Il y aura des endroits bien difficiles à cause des « ratures et des renvois. Je l'ai déjà parcourue, mais je veux « que la Reine connaisse cet ouvrage. Vous ne parlerez à « personne de la lecture que vous allez faire. » Je commençai; le Roi m'interrompait souvent par des exclamations toujours justes, soit pour louer soit pour blâmer. Le plus souvent il s'écriait : « C'est de mauvais goût! Cet homme ramène « continuellement sur la scène l'habitude des *concetti* ita- « liens! » Au monologue de Figaro, mais surtout à la tirade des prisons d'état, le Roi se leva avec vivacité, et dit : « C'est « détestable! cela ne sera pas joué. Il faudrait détruire la « Bastille pour que la représentation de cette pièce ne fût pas « une inconséquence dangereuse. Cet homme joue tout ce « qu'il faut respecter dans un gouvernement. »

Il était dans la destinée de Louis XVI d'avoir toujours tout le monde contre sa volonté. La cour, cette cour brillante et folle, qui se promettait tant de plaisir, tant de joie de la représentation du *Mariage de Figaro*, voulait que la pièce fût jouée, elle le fut. Malgré la défense du Roi, on avait distribué les rôles aux comédiens; on voulait jouir au moins d'une représentation autorisée par le premier gentilhomme de la chambre : M. de La Ferté prêta la salle de spectacle de l'hôtel des Menus-Plaisirs, où l'on répétait ordinairement les pièces de l'Opéra. Les billets furent distribués parmi les gens de cour : c'était un flot continuel de solliciteurs; on s'épuisait en démarches, on faisait agir ses protections pour obtenir un de ces billets si désirés; jamais tabouret de duchesse n'excita tant de passions et tant de brigues que les tabourets de l'hôtel des Menus où il fallait s'asseoir pour assister à la comédie de Beaumarchais. Pauvres têtes à l'envers, pauvre cour, encore plus folle que la *Folle journée!* Et il n'y eut pas, dans cette noblesse légère, un

Digitized by Google

seul Bassompierre pour dire : « Je crois que nous ferons « la folie de prendre La Rochelle ; » ou bien quelque doge de Venise pour s'écrier : « Ce qui m'étonne le plus ici, c'est de m'y voir. » Non, il ne se trouva pas dans cette cour une étourderie aussi sensée que celle de Bassompierre. Ces hommes étaient si fous qu'ils en étaient devenus sérieux. Ils demandaient la représentation des friponneries de Figaro au nom de la liberté ; je ne suis pas bien sûr qu'ils ne la demandassent pas au nom de la morale. Tant qu'enfin, ils l'avaient à moitié obtenue, et déjà la salle était presque remplie de spectateurs, lorsqu'arriva l'ordre du Roi qui interdisait cette représentation. Ce fut une clameur universelle, une colère inexprimable, la colère de la curiosité trompée. Dès ce soir même, la révolution faillit naître. On se révoltait contre une oppression aussi intolérable, contre une si inconcevable tyrannie : c'était la fameuse scène de l'ouverture des états-généraux, qui, pressée de se produire, heurtait à l'huis de l'histoire. Le Mirabeau de la soirée fut Beaumarchais, qui s'écria, assez haut pour être entendu par tout le monde : « Messieurs, il ne veut pas qu'on la « représente ici, je jure, moi, qu'elle sera jouée ailleurs ; peut-« être dans le chœur de Notre-Dame ! » Beaumarchais était trop modeste : les pièces du procureur de la commune, Chaumette, qu'on joua, quelques années plus tard, à Notre-Dame ne valaient point le *Mariage de Figaro*. Mais vous sentez toute la portée de cette parole : la révolution était déjà faite. Dès ce soir-là, le roi de France n'était plus roi, l'auteur de Figaro était plus fort que lui, Beaumarchais était maître, il était roi, comme devait l'être Mirabeau.

Quelques jours après cette scène, on se hâta de dire au Roi que l'auteur avait sacrifié les passages les plus violens de sa pièce, que tout ce qui pouvait porter ombrage au gouvernement était effacé. Alors Louis XVI, qui, dans toute cette intrigue qui servit de prologue au *Mariage de Figaro*, joua à peu près le rôle du comte Almaviva, moins les vices, alors Louis XVI, trompé par la cour, donna cette permission si

Digitized by Google

long-temps refusée; il la donna dans la persuasion que la pièce, dépouillée de ses épigrammes, mourrait sous l'ennui. La vipère, lui avait-on dit, avait perdu la dent au venin : laissez donc aller la vipère; une fois sans venin, ce n'est plus qu'une couleuvre impuissante qui ne peut que ramper. Ainsi avait-on dit au Roi; car il était dans la destinée de cet infortuné monarque de voir presque toujours la vérité et de n'entendre que des mensonges. Voilà donc qui est décidé : le *Mariage de Figaro* sera représenté; émondée, biffée, raturée, cette pièce doit tomber infailliblement, puisqu'elle n'a plus pour s'élever les ailes du scandale. Le Roi en était si bien convaincu, qu'il le dit à M. de Montesquiou, qui partait pour la première représentation : « Que pensez-vous du succès? » demanda le prince. « Sire, j'espère que la pièce tombera. » Le Roi répondit : « Et moi aussi. » Pauvre monarchie de Louis XIV, où en était-elle, mon Dieu! Obligée de faire des vœux pour la chute d'une comédie dont elle n'avait pu empêcher la représentation! Entendez-vous cela? Une royauté de huit siècles réduite à cabaler contre l'auteur de Figaro! Le vent emporta les espérances du Roi, et la pièce alla aux nues. Les corrections, les sacrifices, les ratures de l'auteur, tout cela était une fable : le scandale était chose inviolable et sacrée pour l'auteur de Figaro; il lui portait en quelque sorte un respect filial, et, si sa plume avait effacé, elle avait effacé à côté. Beaumarchais, étourdi lui-même de l'effet qu'il avait produit, disait à qui voulait l'entendre : « Il y a « quelque chose de plus fou que ma pièce, c'est son succès! »

Ce qu'il y eut de plus étrange, c'est que la tête tourna si bien à l'auteur, qu'il finit par se persuader que sa pièce, ayant tous les genres de mérite possibles, devait avoir aussi celui de la moralité. Témoin la lettre qu'on fit circuler dans Paris, lettre adressée par Beaumarchais à M. le duc de Villequier, qui lui avait demandé sa petite loge pour des femmes qui voulaient voir Figaro sans être vues. « Je n'ai nulle considération, « monsieur le duc, répondait Beaumarchais, pour des femmes « qui se permettent de voir un spectacle qu'elles jugent mal-

Digitized by Google

« honnête, pourvu qu'elles le voient en secret; je ne me prête « pas à de pareilles fantaisies. J'ai donné ma pièce au public « pour l'amuser et pour l'instruire, non pour offrir à des « bégueules mitigées le plaisir d'en aller penser du bien en « petites loges, à condition d'en dire du mal en société. Le « plaisir du vice et les honneurs de la vertu, telle est la pru- « derie du siècle. Ma pièce n'est pas un ouvrage équivoque : il « faut l'avouer ou la fuir. Je vous salue, monsieur le duc, et « je garde ma loge. » Avouez qu'il est impossible d'être plus majestueusement impertinent et plus fièrement ridicule que ce coquin de Figaro! Aristophane, mon ami, c'est en vain que vous vous enveloppez sous le manteau de Socrate, que vous avez fait périr par vos *Nuées :* ce manteau vous cache mal, la lancette de votre fripon de barbier l'a troué.

Figaro obtint tous les genres de succès, ou plutôt son succès fut marqué par tous les symptômes qui accompagnent ordinairement les grandes réussites. Tous les théâtres voulurent avoir leur Figaro. Cette famille de Figaros n'était point née viable, et le père enterra tous les enfans : c'était justice. Quand une idée tombe de la plume d'un homme d'esprit, tous les insectes de la sottise, qui sont aux aguets, se jettent dessus et la dépècent à cœur joie. Que voulez-vous? L'intelligence est un pays où l'on n'échenille jamais. Figaro occupait les cent bouches de la renommée; ses admirateurs le portaient aux nues, et ses adversaires tâchaient de l'y atteindre. Ils faisaient contre lui des raisonnemens, des épigrammes, et même des quolibets, à tel point qu'ils s'avisèrent de nommer un chien Figaro. Beaumarchais, qui ne dédaignait pas plus le calembourg que toute autre arme offensive, répondit sur le même ton que ce quolibet de chien était un chien de quolibet. Au milieu de ce déluge de lettres qui lui arrivaient de tous côtés, il y eut un suffrage qui le flatta plus que tout le reste. Ce fut celui d'un jeune homme qui lui écrivait que, las de lutter, depuis sa naissance, contre la misère, il n'était plus retenu dans la vie que par l'espoir de voir *le Mariage de Figaro;* que, trop pauvre pour payer sa place, il prenait le parti de demander

Digitized by Google

un billet à l'auteur, bien résolu à se jeter dans la rivière en sortant du spectacle. Le jeune homme eut un billet, et fut détourné de cette pensée de suicide par Beaumarchais, qui le vit et le secourut; mais que de révélations dans cette anecdote! Ce jeune homme était le type de la société tout entière; elle aussi, elle n'avait devant elle qu'un jour sans lendemain, et elle employait ce jour à applaudir *le Mariage de Figaro,* sauf à se jeter à la rivière en sortant du spectacle, à s'y jeter ou à y être jetée.

La vie de Beaumarchais ne s'arrête point ici, mais elle devrait s'y arrêter. Dans presque toutes les existences, il y a une journée qui en est le point culminant; un pas plus loin, on ne fait plus que descendre. Ne disons donc pas que Beaumarchais vécut, disons qu'il se mourut pendant près de vingt-cinq ans encore. Cette période de décadence commence dans le procès de madame Kormann, à la séduction de laquelle celui qui avait tracé les figures de Rosine et de la comtesse Almaviva était accusé d'avoir contribué. La popularité acquise par Beaumarchais dans un premier procès s'évanouit dans un second. Il avait cette fois, pour adversaire, M. Bergasse, intelligence grave et sérieuse, éloquence élevée qui n'a pas toujours su se tenir à l'abri de la déclamation, ce défaut de son époque; M. Bergasse, homme de bien avant tout, le *vir bonus dicendi peritus* du barreau antique, l'homme dont la vie sans tache parlait le plus beau des langages avant même que sa bouche ne s'ouvrît. Bergasse dit contre Beaumarchais de terribles choses; il usa et abusa peut-être contre lui de l'ascendant de sa vertu. Sans doute cette âme vertueuse s'était indignée à la peinture légère et même flatteuse du vice et de l'intrigue personnifiée dans Figaro, et elle voulut opposer à cette coupable apothéose une satire à la manière de Perse, en traçant le portrait de ce malheureux *qui sue le crime*. Le tribunal condamna M. Bergasse à une amende, mais l'opinion tout entière se rangea de son côté. On marchait vers 1789, la révolution commençait à poindre à l'horizon, et les esprits ressentaient les effets auxquels sont soumis les

Digitized by Google

corps à l'approche des orages; l'avenir pesait déjà de tout son poids sur les imaginations haletantes et sur les cœurs oppressés. Le talent railleur de Beaumarchais perdait son à-propos dans un temps où tout tournait au sérieux, les événemens comme les hommes : les situations ont, pour ainsi parler, une atmosphère qui marche devant elles, et les intelligences commençaient à se recueillir sous l'haleine froide et rude de l'avenir, qui leur arrivait par bouffées. En outre, Beaumarchais avait ici la position contraire à celle qui avait fait sa force dans son premier procès. En attaquant la légèreté corrompue, l'immoralité élégante, M. Bergasse se trouvait attaquer la cour, et Beaumarchais, en plaidant contre M. Bergasse, se trouvait la défendre : ce qui lui avait fait gagner son premier procès devant le public fut donc précisément ce qui lui fit perdre son second devant le même tribunal.

L'opéra de *Tarare* n'était pas de nature à relever sa popularité. Nous serions tenté de penser que Beaumarchais, ayant vu le succès obtenu contre lui par M. Bergasse, avait de nouveau pris la résolution d'être grave; or, il fit précisément pour l'opéra ce qu'il avait fait pour le drame; il fut ennuyeux. *Tarare* est un sermon de physique et de philosophie aligné en sentences rimées, que l'auteur a mal à propos prises pour des vers. Gluck, que Beaumarchais connaissait, et à qui il envoya son opéra à Vienne, eut le bon sens de répondre qu'il était trop vieux pour mettre en musique un si grand ouvrage, et passa le calice à son élève Salieri. Le fait est qu'autant aurait valu entreprendre de trouver des motifs de chant et des accompagnemens pour le système de la nature du baron d'Holback. Il n'y a rien de moins chantant au monde que les sciences; on s'en aperçut bien dans cette occasion. Ce que *Tarare* a de particulier, c'est un mélange continuel de l'esprit que Beaumarchais avait et de celui qu'il voulait avoir. La Nature, dans son prologue, parle quelquefois comme Suzanne, et le Génie du feu comme Figaro, et puis le style emphatique et le jargon inintelligible de la Science succèdent sans transition; on dirait une thèse

Digitized by Google

et un vaudeville jetés dans le même moule. Tarare, c'est un Figaro qui a été dix ans au service des *Précieuses ridicules*.

On était en 1792, Beaumarchais approchait de la fin de sa carrière; il eut un de ces retours auxquels sont sujets ceux qui vieillissent; sa création bien aimée, l'enfant gâté des rêves de sa jeunesse, Figaro se présenta à sa pensée, et, pour clore la trilogie commencée dans le *Barbier*, il écrivit *la Mère coupable*. Beaumarchais et Figaro deviennent vieux, et tous les personnages ont vieilli en même temps. On éprouve, en lisant cette pièce, ce sentiment amer de désenchantement qui vient vous saisir lorsqu'on vous montre, après une longue absence, une femme qu'on a vue belle, triomphante, adorée, et qu'en appelant vos regards sur un visage fané, sur des cheveux blanchis, sur un front creusé par les sillons du temps, ce laboureur impitoyable, on vous dit : C'est elle. Quoi! c'est là ce Figaro que nous avons vu si brillant, si leste, si séduisant, si spirituel, si aimable! Quoi! c'est là cette divine Rosine, si belle, si gracieuse, si fraîche, si charmante! Quoi! c'est là cette délicieuse Suzanne, si coquette, si fine et si folle! La comtesse, une douairière! Suzanne, une duègne! Le comte, un vieillard quinteux et sombre! Figaro, un vieux pédant en livrée! Et Chérubin? mort; et Fanchette? morte aussi, sans doute. Tout le monde du *Mariage* meurt ou va mourir dans le drame; *la Mère coupable* est, à proprement parler, l'enterrement du *Mariage de Figaro*. Dans la comédie, le vice était masqué de fleurs; dans le drame, les fleurs sont fanées et effeuillées, et les nudités du vice apparaissent dans leur laideur sale et cynique. L'adultère est là, non plus dissimulé, caché derrière le voile voluptueux que Suzanne jette sur les épaules nues de Chérubin; mais l'adultère vivant, l'adultère en chair et en os. C'est horrible à voir, horrible à entendre, horrible à toucher; sans même parler de ce misérable rôle de Begearss, dans lequel Beaumarchais voulut personnifier M. Bergasse, qui ne daigna pas s'en apercevoir, malgré l'anagramme, non plus que le public, qui ne

Digitized by Google

comprit point cette diffamation, devenue innocente par son impudence même, comme ces poisons qui, pris à haute dose, ne produisent plus leur effet.

On voit qu'ici on est arrivé à la fin de l'esprit de Beaumarchais comme à la fin de sa vie; et au fait, après cela, il n'y a plus rien dans la vie ni dans l'intelligence de Beaumarchais. Cet homme, naguère si arrogant, si fier, si résolu contre la cour, s'était senti saisi d'une peur horrible en présence de la révolution : ce qui prouve tout ce qu'il y avait de faux dans ce courage qui n'existait qu'en raison de l'absence du péril. Figaro faisait de son mieux afin d'obtenir son certificat de civisme; sans parler de toutes ses belles sorties sur les clubs, dans *la Mère coupable,* l'auteur avait ajouté un sixième acte à *Tarare,* en le faisant précéder d'un prologue dans lequel on lisait ce passage : « O citoyens, souvenez-vous de ce temps où vos « penseurs, forcés de voiler leurs idées, s'enveloppaient d'allé- « gories, et labouraient péniblement le champ de la révo- « lution. Après quelques essais, je jetai dans la terre, à mes « risques et périls, ce germe d'un chêne civique, au sol brûlé « de l'Opéra. » L'arbre de la liberté était un arbre stérile et mort, qui ne prêtait point son ombrage à ceux qui l'avaient planté : l'homme au chêne civique put bientôt s'en apercevoir. Ayant déjà perdu plus d'un million à publier les œuvres complètes de Voltaire, Beaumarchais crut se sauver en en dépensant un autre afin de faire venir du dehors soixante-douze mille fusils pour la république. Cette négociation lui fut fatale de toute manière : les fusils étant retenus en Hollande, Lecointre, ce jacobin tristement célèbre, accusa Beaumarchais, devant la Convention, de vouloir les livrer aux ennemis de la nation. L'ancien vainqueur de Goëzman publia encore à ce sujet des Mémoires, mais des Mémoires purement apologétiques, sans verve, sans force, sans inspiration, et dans les phrases desquels on sent passer le froid de la peur. On vit par là combien un homme d'esprit est petit en présence d'une grande situation, et l'on put comprendre la distance qui sépare l'intelligence de la vertu. Beaumarchais s'épuisait en vain en

Digitized by Google

efforts, en vain s'humiliait-il pour obtenir le bénéfice de l'oubli, qui était le seul genre de clémence de cette époque : les passions dont il avait favorisé le développement finirent par l'atteindre. Il était riche et homme d'esprit; c'était une supériorité de trop : une seule aurait suffi pour le rendre coupable. Il y eut une émeute populaire contre lui dans son quartier, et une multitude furieuse envahit sa maison. Il reste un récit circonstancié de cette échauffourée écrit de sa main, et l'on reconnaît, dans le ton et dans le style de cette pièce, la prolixité et l'incohérence d'une peur qui n'est point encore maîtresse d'elle-même, et qui ne pense point à se cacher. Nous avouons naïvement notre barbarie : M. de Beaumarchais ne nous inspire pas le moindre intérêt dans cette circonstance, et nous restons froid en présence de cette touchante relation. Il nous semble voir ici là corruption de l'esprit aux prises avec ses conséquences, comme nous voyons dans madame Dubarry, se débattant contre le bourreau, la corruption du cœur atteinte par la situation qu'elle a produite. Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que l'écrivain qui avait mis en circulation les idées les plus violentes contre les supériorités sociales ne reconnut point dans les traits de cette foule envieuse de son esprit et de sa richesse, la comédie de Figaro qui venait frapper à la porte de son auteur.

L'existence de Beaumarchais est terminée. Peu de temps après cette visite, il fallut fuir. Quand il revint, il trouva sa fortune dévorée par ses créanciers et la révolution. Dégoûté du présent, sans espérance pour l'avenir, sans souvenir du passé qui pût lui donner cette force morale qu'on ne trouve que dans la conscience, il mourut subitement, le 19 mai 1799, avec le dix-huitième siècle, qui allait finir, et dont il avait été une des personnifications. On raconte que, la veille de sa mort, qui ne fut peut-être point naturelle, il eut, avec un homme d'un esprit remarquable, une conversation d'une heure, qu'il résuma ainsi : « Je pourrais bien me laisser tour-« menter encore quelque temps, mais je ne suis plus curieux. » Ce mot peint l'homme. La vie était pour lui un théâtre; quand

Digitized by Google

il y eut donné toutes ses pièces, il en descendit. Le linceul ne fut à ses yeux qu'un rideau tiré entre lui et les spectateurs, et la tombe des espèces de coulisses où les acteurs se déshabillaient.

Ainsi mourut Pierre-Auguste Caron de Beaumarchais, après avoir jeté sur sa vie un éclat sans considération, et une célébrité qui se confond avec le scandale. La véritable grandeur lui manqua, et il n'eut d'influence dans son siècle que celle qu'il emprunta aux passions au service desquelles il enrôla les ressources d'un esprit prodigieux. Les vicissitudes de sa vie et les caractères de sa nature se résument dans trois procès qu'il eut à soutenir, l'un contre le parlement Maupeou, l'autre contre Bergasse, le troisième contre Lecointre de la Convention. Il fut supérieur au parlement Maupeou par l'ascendant de la corruption intelligente et novatrice sur la corruption inintelligente et gangrénée de vieillesse; mais il fut inférieur à Lecointre comme à Bergasse, parce que l'esprit ne peut rien contre la force matérielle des choses et contre la force morale de la vertu. Beaumarchais était l'homme d'une œuvre; il avait à faire Figaro, son tort fut de ne pas mourir le lendemain de la première représentation de cette pièce. Il avait annoncé que ce renversement des supériorités sociales, qu'on appelle la comédie de Figaro, serait joué partout, même dans le chœur de Notre-Dame; sa comédie fut jouée partout, en effet, même chez son auteur, le jour où la révolution entra en maîtresse chez lui, en brisant ses portes.

A. Nettement.

Digitized by Google

THE ASTOR LIBRARY
NY

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

(JACQUES-HENRI),

NÉ LE 19 JANVIER 1737; MORT LE 21 JANVIER 1814.

Un des plus doux, un des plus gracieux souvenirs de la littérature française, vient à la pensée quand on nomme Bernardin de Saint-Pierre. Il a créé *Paul et Virginie*.

La brillante aurore d'une école littéraire qui a su peindre les beautés de la nature avec une complaisance trop vraie, trop sentie, pour n'être pas souvent heureuse; qui a su faire ressortir, sous les couleurs d'un éclatant pinceau, toutes ces touchantes sympathies du cœur de l'homme pour les autres êtres de la création, se rattache tout naturellement au nom de Bernardin de Saint-Pierre. Il a fait les *Études de la Nature*. Émule de Buffon et de J.-J. Rousseau dans l'art de peindre; moins grand que le premier, mais plus riche en couleurs; moins ardent que le second, mais plus suave et plus intime.

Et la tâche du biographe d'un si bel écrivain est donc bien légère? Eh, mon Dieu, non! entre l'homme et ses œuvres, une distance grande, un contraste quelquefois pénible. Disciple, ami de Jean-Jacques, avec lequel il eut plus d'un trait de ressemblance, comme l'illustre Genevois, Bernardin de Saint-Pierre trahit trop souvent l'homme sous le manteau du philosophe. Deux riches et puissantes natures! Pourquoi faut-il que nous ne puissions les admirer que sous la magie de leur style enchanteur? On voudrait retrouver en eux, dans leurs actions, dans leur vie publique et privée, tout ce charme de sentiment et d'élévation de pensées dont ils ont orné leurs brillans ouvrages.

Digitized by Google

Jacques-Henri-Bernardin de Saint-Pierre naquit au Havre le 19 janvier 1737. Ses parens se disaient nobles et descendans du célèbre bourgeois de Calais, Eustache de Saint-Pierre. L'une et l'autre de ces prétentions ont été contestées. Le jeune de Saint-Pierre montra dès son enfance un caractère inquiet et difficile. Dès l'âge de douze ans, il manifesta un goût très prononcé pour la lecture des voyages. Le récit d'une vie aventureuse le charmait; il rêvait de Robinson; il aurait voulu, lui aussi, une île déserte, un *Vendredi*, des sauvages, et tout ce merveilleux dont sa jeune imagination nourrissait ses journées. Les études classiques lui étaient insupportables. Avec un pareil caractère, ses parens imaginèrent qu'ils ne pouvaient rien de mieux pour lui que de le faire entrer dans la marine : il s'embarqua donc pour la Martinique sur le vaisseau d'un de ses oncles. Mais si on avait calculé sur le goût pour les voyages du jeune de Saint-Pierre, on n'avait pas assez pensé à son esprit d'indépendance. Son caractère raide et inflexible ne put se soumettre à la sévère discipline du marin; il fallut quitter la mer après un premier voyage. On le mit alors aux Jésuites de Caen. Rien n'était changé dans son caractère; il eut pourtant des succès, qu'il dut plus à sa grande facilité qu'à son application. De Caen il passa au collége de Rouen, où il termina ses études avec la plus grande distinction; il était dans sa vingtième année. Saint-Pierre n'avait point de fortune à attendre de sa famille; il fallut songer à se créer des moyens d'existence. Où les chercha-t-il? Dans les études, et dans une des professions qui nous semblent le plus opposées au genre de talent qui depuis fit sa gloire : il se fit admettre à l'école des ponts-et-chaussées. Reçu dans le corps des ingénieurs, il fut envoyé en 1760 en cette qualité à Dusseldorf, sous les ordres du comte de Saint-Germain. Il montra beaucoup de sang-froid et de bravoure en plus d'une occasion; à la bataille de Warburg, il se fit remarquer. Une belle carrière était donc ouverte à l'activité de sa jeunesse et à son ambition; il ne sut ni ne voulut en profiter. L'inconstance,

Digitized by Google

l'irritabilité de son caractère, son esprit frondeur et difficile, ne faisaient que s'accroître avec les années. Il compta bientôt un ennemi dans chacun des officiers de son corps; la place n'était plus tenable, il regagna la France.

Mal noté auprès de ses chefs, mal reçu dans sa famille, à quoi va se décider Saint-Pierre? Le malheur fera-t-il jaillir ces premières étincelles du talent qui plus tard a fait briller son style de si vives couleurs? Non; l'heure du triomphe de sa belle et riche imagination sur l'aridité des sciences exactes et sur les caprices d'un caractère malheureux n'a pas encore sonné. Il faudra plus de détresse encore; surtout, il faudra avoir parcouru le monde, étudié, pour le bien traduire, le grand livre de la création; l'avoir étudié, et seul, et à côté de ce brillant génie, comme lui tourmenté du démon de la vanité; comme lui amant passionné de la nature; comme lui insociable, tout en ayant écrit les plus admirables pages sur l'amour, l'amitié, la sainte fraternité qui doit unir les hommes : à côté de J.-J. Rousseau.

Six louis qui lui restaient, six autres que lui produisit la chance d'un billet de loterie, c'est tout ce que possédait encore Saint-Pierre quand il obtint, non sans peine, d'être envoyé à Malte en qualité d'ingénieur-géographe. On disait que l'Ordre allait avoir la guerre avec le Turc. Il eut l'étourderie de partir sans son brevet. Moins pour cela sans doute que pour la réputation de mauvais camarade qu'il s'était faite en Allemagne, il fut assez mal vu de ses compagnons de voyage; et, arrivé à sa destination, les déboires furent tels qu'il ne put y tenir. Il revint à Paris : là, il se trouva plus gêné que jamais; il fut réduit à donner pour vivre des leçons de mathématiques. Personne n'eut moins que lui la patience et l'exactitude si nécessaires dans l'enseignement; aussi se trouva-t-il bientôt dégoûté de sa pénible profession. Il emprunte quelque argent, et se rend en Hollande. Un Français faisait un journal à Amsterdam; Saint-Pierre a recours à son compatriote, qui lui fournit les moyens de vivre en le faisant coopérer à ses travaux. Ce métier le lasse comme tous ceux

Digitized by Google

qu'il avait faits déjà. Il s'adresse de nouveau à la bourse de ses amis, et il entreprend le voyage de Saint-Pétersbourg, séduit par tout ce qu'il entendait dire de l'accueil que l'impératrice Catherine faisait aux étrangers. Cependant, peu s'en fallut qu'il ne trouvât encore que la misère dans cette nouvelle tentative d'atteindre à la fortune. Le hasard le servit mieux que ses calculs; il lui dut d'être connu du maréchal de Munich : c'est ce qui le sauva. Munich le recommanda au grand-maître de l'artillerie Villebois; il fut fait sous-lieutenant du génie. On le fit arriver à la cour; sa bonne mine plut à l'impératrice : on sait que la beauté physique fut toujours un titre assez recommandable auprès de la Sémiramis du Nord, et Bernardin de Saint-Pierre était bel homme et d'une figure charmante. On assure que son protecteur Villebois ne pensa à rien moins, un instant, qu'à se servir de lui pour abattre Orlof, en le substituant au favori. — Mais une idée plus grandiose, digne d'une tête qui eût eu plus de fixité que la sienne, préoccupait fortement alors Saint-Pierre : un établissement sur les bords du lac Aral, une république à la manière de Platon, un de ces beaux rêves d'honnête homme à la manière de ceux que se créait aussi son homonyme l'abbé de Saint-Pierre, que sais-je? mieux encore s'il est possible. Le sous-lieutenant de génie se voyait déjà législateur et bienfaiteur d'un peuple entier. Il se garda donc bien de se prêter aux vues que l'ambition et l'intrigue avaient pu jeter sur son esprit et sa grâce française. En attendant la réalisation de ses rêves, le général d'artillerie Dubosquet, Français d'origine, chargé d'une mission en Finlande par l'impératrice, lui propose de le mener avec lui. C'était du nouveau; il y court, et s'y livre avec ardeur à des levées de plan, études de terrain, observations scientifiques considérées sous le point de vue militaire, rédactions de mémoire, à tout ce qui avait rapport enfin aux spécialités de la mission du général.

A peine de retour à Pétersbourg, Saint-Pierre songeait à quitter la Russie. Les instances du général Dubosquet, qui

Digitized by Google

le traitait comme son fils, et dont il aurait pu épouser la fille, furent inutiles pour le retenir. Il courut en Pologne et y prit du service. Une couleur d'indépendance qui le flatta, le relief de se montrer ennemi du despotisme, furent le fruit de cette détermination. Son séjour à Varsovie ne fut signalé que par la vive passion qu'il sut inspirer à une princesse polonaise, distinguée par sa beauté et les agrémens de son esprit. Cet attachement le rendit heureux pendant près d'une année; mais le scandale qu'il causa effraya bientôt la mère et les parens de l'imprudente Polonaise. Celle-ci fut obligée de céder aux ordres d'une famille indignée; Bernardin de Saint-Pierre dut cesser de la voir. Il y eut pis : l'amant malheureux fut bien vite oublié, et même un jour offensé par une froideur insultante.

Après avoir erré quelque temps encore en Allemagne, le désir de revoir la patrie ramena le voyageur en France. Il était au Havre en novembre 1766. Peu de temps après, nous voyons que le baron de Breteuil le charge d'une mission pour l'Ile-de-France, en qualité d'ingénieur. On a bien mal parlé de lui à ce sujet; il ne s'est pas exprimé en meilleurs termes sur ceux avec qui il se trouva en rapport dans sa mission. Ses seuls travaux consistèrent, au dire de ses antagonistes, dans la construction d'un four qui s'écroula bientôt en écrasant un homme; et lui s'est emporté en récriminations de toutes sortes contre ses compagnons, sans en excepter le gouverneur Poivre. L'éclaircissement des faits de ce petit procès est très peu curieux. Ce qu'il importe plutôt de savoir, c'est que Saint-Pierre étudia et observa beaucoup. Il recueillit pour les ouvrages qu'il publia dans la suite. De retour à Paris, en 1771, il eut des relations de société avec plusieurs des hommes de lettres alors en réputation, fréquenta quelques salons distingués, et entre autres celui de mademoiselle de Lespinasse. Il paraît qu'il y eut peu de succès. Une timidité naturelle, de l'embarras dans les manières, l'empêchaient de profiter des avantages extérieurs dont la nature l'avait doué, et de faire valoir les qualités de son esprit. Une que-

Digitized by Google

relle avec un libraire, qui lui avait acheté le manuscrit de son *Voyage à l'Ile-de-France*, et dont il ne se tira pas au gré de quelques unes de ses connaissances, lui attira un sarcasme de la part de mademoiselle de Lespinasse. Ouvrant une des boîtes de bonbons qui étaient toujours sur sa cheminée : « Prenez, lui dit-elle avec ironie : comme eux vous êtes doux « et bon. » Au sujet de cette méchante histoire de libraire, on alla jusqu'à mettre en doute la bravoure de Bernardin de Saint-Pierre. L'honneur était évidemment compromis; et il ne fallut pas moins de deux affaires, dans lesquelles il blessa ses adversaires, pour rétablir sa réputation. Dès lors, son caractère, déjà assez peu sociable, s'aigrit profondément; il devint mécontent de la société; elle lui fut insupportable. La solitude le tenta; il voulut en essayer. Idée heureuse : c'est à elle qu'il a dû le développement d'un talent que la dissipation des salons eût sans doute fait avorter. Il se retira donc de ce monde pour lequel il s'était si inutilement et si cruellement fatigué, afin de mener une vie de calme et d'étude. Ce fut alors que sa liaison avec Rousseau devint plus intime. Ces deux hommes pouvaient se comprendre : leur plus chère affection était pour les beautés de la nature; leur caractère avait beaucoup d'analogie dans la façon de sentir et de voir. Des conversations philosophiques, l'étude de la botanique, une belle campagne, un jour serein, une soirée mélancolique des derniers beaux jours de l'automne, une belle nuit d'été : voilà qui compensait pour ces âmes tendres, aimantes, mais trop rétives aux exigences des salons, tous ces rapports de société élégante et raffinée dont ils avaient vainement essayé, et pour lesquels ils n'étaient pas faits. Tout le monde se souvient des lignes délicieuses qui, dans les *Études*, rappellent une de ces promenades des deux amis.

Bernardin de Saint-Pierre perdit, en 1778, une pension de mille francs, sa seule ressource; il était près de la misère. Le *Voyage à l'Ile-de-France* lui avait rapporté peu de chose. Arrivons à l'année 1784, époque à laquelle parurent les *Études de la Nature*, fruit de six années d'études assi-

Digitized by Google

dues. M. Didot jeune avait consenti à l'imprimer, non sans peine. — L'homme de talent peut enfin se produire, la mauvaise fortune est vaincue.

Les *Études de la Nature* sont l'œuvre capitale de Bernardin de Saint-Pierre. C'est là le commencement de sa fortune et de sa réputation. Le succès de ce livre fut immense; tout ce que son auteur eut de sensibilité dans le cœur, de science dans la tête, il le mit à contribution pour enrichir ce premier et le plus remarquable de ses titres de gloire. Dans ces pages, tour à tour vives et gracieuses, inégales en profondeur de pensée, mais toujours ou presque toujours écrites de ce style coloré, plein de charme, qui fait vivre long-temps les ouvrages et le nom de ceux qui les créent; dans ces pages, Bernardin de Saint-Pierre a réuni tous les genres de style qu'on remarque dans ses autres ouvrages. Le germe même de la pensée, l'ordre d'idées qu'il a pu développer dans ses écrits politiques, se retrouvent parfaitement dans les *Études*. La critique, malgré tout le charme de ce livre, lui a cependant reproché d'être incomplet dans son expression morale, de manquer de proportion dans le dessin, d'harmonie dans l'ensemble. Le peintre s'est trop fié aux fécondes ressources de son admirable couleur, il a négligé l'art bien difficile et bien séduisant aussi de l'unité et de la composition. Mais que ne pardonnerait-on pas à l'ouvrage dont on a pu écrire avec vérité : « A l'aspect des magiques tableaux de « Bernardin de Saint-Pierre, les matérialistes eux-mêmes « regrettèrent la perte de ce qu'ils appelaient des illusions. [1] » Je ne veux point parler de ces théories scientifiques, dans lesquelles s'est trop jouée l'imagination du poète pour que l'on puisse sérieusement s'y arrêter. Il y a long-temps qu'on en a fait justice; la magie de l'expression seule les fait lire encore. Ce que l'on conçoit difficilement, c'est que Bernardin de Saint-Pierre, qui était loin d'être étranger aux sciences exactes, ait refusé de se soumettre à leurs démonstrations

[1] Charles Lacretelle.

Digitized by Google

contre ses systèmes, avec une obstination constante. Lagrange disait à ce sujet : « Si Bernardin de Saint-Pierre était « de notre classe, s'il parlait notre langue, nous le rappelle- « rions à l'ordre; mais il est de l'Académie, et son style n'est « pas de notre ressort. »

Paul et Virginie vint, en 1788, ajouter à la réputation de l'auteur des *Études*; un peu après il publia *l'Arcadie*, écrit dans le goût des anciens. Le public accueillit encore ces deux ouvrages avec une faveur qui ne pouvait rien laisser à désirer à Bernardin de Saint-Pierre. On a tout dit sur *Paul et Virginie* quand on a nommé ce délicieux roman, ou plutôt « ce « poëme, comme dit M. de Chateaubriand, du petit nombre « de ces livres qui deviennent assez antiques en peu d'années « pour qu'on ose les citer, sans craindre de compromettre « son jugement.[1] » — « C'est un de ces livres qu'on ne quitte « jamais sans se promettre de les relire encore.[2] »

« Ces tableaux douloureux, ces récits enchanteurs,
« Que l'on croirait tracés par les Grâces en pleurs,
« Ignorant, éclairé, tout mortel les dévore[3]. »

C'est encore un de ces livres dont on ne peut parler sans qu'il vienne à la mémoire quelques uns de ces passages dans lesquels le souvenir se complaît comme dans celui d'une douce et pure jouissance. « Dis-moi par quel charme tu as « pu m'enchanter, » dit Paul à Virginie dans cette chaste pudeur de naissant amour que l'innocence donnait aux deux adolescens. « Est-ce par ton esprit? Mais nos mères en ont « plus que nous deux. Est-ce par tes caresses? Mais elles « m'embrassent plus souvent que toi. Je crois que c'est par « ta bonté. Tiens, ma bien-aimée, prends cette branche « fleurie de citronnier, que j'ai cueillie dans la forêt; tu la « mettras la nuit près de ton lit. Mange ce rayon de miel, je

[1] *Genie du Christianisme.*
[2] Legouvé.
[3] Legouvé.

Digitized by Google

« l'ai pris pour toi au haut d'un rocher; mais, auparavant, « repose-toi sur mon sein, et je serai délassé.... » Virginie lui répond : « .... Tu me demandes pourquoi tu m'aimes! « Mais tout ce qui a été élevé ensemble s'aime. Vois nos « oiseaux, élevés dans les mêmes nids, ils s'aiment comme « nous; ils sont toujours ensemble comme nous. Écoute « comme ils s'appellent et se répondent d'un arbre à un « autre; de même, quand l'écho fait entendre les airs que tu « joues sur ta flûte, j'en répète les paroles au fond de ce « vallon.... Je prie Dieu tous les jours pour ma mère, pour « la tienne, pour toi, pour nos pauvres serviteurs; mais « quand je prononce ton nom, il me semble que ma dévotion « augmente [1]. »

Une heureuse aisance était acquise à Bernardin de Saint-Pierre; la maison qu'il avait achetée du fruit de ses travaux eût été pour lui une retraite délicieuse, si ses inquiètes passions ne l'y eussent suivi. La révolution de 1789 apparut; il la salua avec ses *Vœux d'un Solitaire*. Cet ouvrage, dans lequel étaient caressées les idées du moment, eut tout l'avantage de l'à-propos, et plaça son auteur aux premiers rangs parmi les écrivains zélés qui poussaient aux innovations du jour. En 1791, dans *la Chaumière indienne*, Bernardin de Saint-Pierre montra, avec autant de bonheur que dans *Paul et Virginie* et les *Études*, tout ce qu'il pouvait donner de grâce et de charme à son style. Chénier a appelé ce livre le *meilleur, le plus moral et le plus court des romans*; on ne réclamerait peut-être pas contre ce jugement, si les idées présentées dans *la Chaumière indienne* eussent été plus

[1] Il n'y a point d'ouvrage qui ait été réimprimé plus souvent et sous plus de formes que le délicieux roman de *Paul et Virginie*. Parmi ses nombreuses éditions, on doit distinguer, 1°. celle de 1803 publiée par souscription, par Bernardin de Saint-Pierre lui-même. Girodet, Gérard, Prudhon, Moreau, l'enrichirent de leur talent. 2°. L'édition de Curmer, de 1837, in-8°, avec une notice remarquable de M. de Sainte-Beuve, et des vignettes de T. Johannot et de plusieurs autres artistes distingués.

Digitized by Google

opportunes. Le char révolutionnaire ne roulait déjà que trop vite. Il y avait au moins grave imprudence dans une satire directe, quoique bien gazée sous une charmante fable, contre le clergé et certaines nécessités sociales. On pourrait dire que, jusqu'à un certain point, *la Chaumière indienne* est la poésie du discours de Jean-Jacques sur l'inégalité des conditions.

Bernardin de Saint-Pierre avait alors une position politique. En juillet 1792, il fut nommé intendant du Jardin des Plantes et du Muséum d'Histoire Naturelle. Un ministre le présenta à Louis XVI pour remplacer M. de Labillardière, qui venait d'émigrer. Il n'était pas permis de choisir autre part que parmi les personnes qui, comme lui, avaient donné des gages à la révolution. Il fut question, plus tard, de le mettre au nombre des précepteurs qu'on voulut imposer pour l'éducation du jeune Dauphin. L'historien du Muséum d'Histoire Naturelle, M. Deleuze, parle assez mal des connaissances scientifiques de Bernardin de Saint-Pierre; mais il loue la sagesse de son administration. La serre qui porte son nom fut construite par ses soins; il présida à l'établissement de la ménagerie, lorsque les animaux furent transportés de Versailles au Jardin des Plantes.

Ici, n'oublions pas de rapporter un fait qui a échappé même à un des biographes les plus exacts (quoique, selon nous, un peu âcre dans sa critique) de notre célèbre écrivain, à M. Durosoir, dans la *Biographie universelle*. Bernardin de Saint-Pierre fut nommé membre de la Convention, par le département de Loir-et-Cher; il donna sa démission pour se livrer aux travaux de sa place, ou peut-être effrayé de la tendance de cette terrible représentation; plus heureux que celui qui le remplaça, et qui se crut obligé de voter la mort du plus vertueux et du plus malheureux des rois.

Bernardin de Saint-Pierre était devenu l'époux de mademoiselle Didot, fille de l'imprimeur des *Études*. Bientôt l'intendance du Jardin des Plantes fut supprimée et il perdit

Digitized by Google

nécessairement sa place. Il se retira alors à Essonne, où il fit bâtir une petite maison et étudia beaucoup. En 1794, il fut appelé à professer à l'École normale. Il y eut peu de succès comme orateur. L'homme qui nous apprend qu'il était obligé de recommencer jusqu'à six fois le même manuscrit ne devait pas avoir, et ne possédait pas, en effet, le talent de l'improvisation. Tel était l'esprit d'alors, qu'on regarda comme un trait de courage remarquable, et c'en était un en effet, qu'il eût osé, dans son cours, proclamer l'existence de Dieu. Cette honorable action trouva sa récompense dans des applaudissemens prolongés; c'est ici un moment de la vie de Bernardin de Saint-Pierre qu'il est doux de rappeler. Il renouvela bientôt, au grand scandale de l'Institut national, qui l'avait introduit dans son sein en 1795, sa profession de foi religieuse. Son *Dialogue de la mort de Socrate,* dont il fit une lecture devant ses collègues, est plein de dignité morale et a de la manière antique. C'est le sage aux prises avec la mauvaise fortune, et que l'on console par la pensée de son immortalité.

Les bornes d'une simple notice ne permettent pas d'énumérer et surtout d'apprécier ici tous les travaux littéraires de Bernardin de Saint-Pierre, quoiqu'il n'en soit aucun qui ne mérite l'attention de l'ami des lettres. Plusieurs, du reste, n'eurent qu'un intérêt du moment, comme idée : tels sont *le Café de Surate, les Discours d'un Paysan polonais.* Mais nous ne passerons pas sous silence *les Harmonies de la Nature,* parce que c'est encore un des ouvrages les plus importans qu'il ait laissés. Ce livre fut conçu sous l'inspiration d'une grave et religieuse pensée; là, pourtant, comme dans certaines parties des *Études,* la science a manqué au peintre. Du reste, moins de style, une imagination un peu refroidie, des répétitions assez fréquentes, des rapprochemens trop subtils. La Providence est admirable dans ses œuvres, sans doute, quel est l'homme assez malheureux pour ne pas le sentir? encore est-il qu'il ne faut pas la faire intervenir pour des minuties,

Digitized by Google

comme l'a fait quelquefois notre célèbre écrivain dans *les Harmonies*. *Nec deus intersit nisi dignus vindice nodus*.

A dater de 1799, la vie de Bernardin de Saint-Pierre n'offrira plus rien de bien saillant. Les phases laborieuses ont été parcourues, ses titres de gloire acquis. Ni la faveur du consulat, ni celle de l'empire ne lui manqueront; une belle et verte vieillesse, de la fortune, lui permettront de se livrer à l'aise à de studieux travaux; mais son plus cruel ennemi, lui-même, le poursuivra encore sous les formes, tantôt d'un amour-propre porté jusqu'à une ombrageuse susceptibilité, tantôt d'une parcimonieuse inquiétude que ne pourront faire taire, ni les hommages du public rendus à ses œuvres, ni la faveur des puissans du jour. Il mourut le 21 janvier 1814. Il avait épousé en secondes noces mademoiselle de Pelleport. Un fils et une fille de Bernardin de Saint-Pierre portèrent les noms de Paul et de Virginie.

M. Parceval de Grand-Maison prononça sur la tombe de son confrère un discours estimé pour la justesse avec laquelle il apprécia le génie de l'auteur de *Paul et Virginie* et des *Études*. Peu d'écrivains ont vu leur mémoire honorée de plus d'hommages, en un aussi court espace de temps que celui qui s'est écoulé depuis sa mort. Dans le nombre de ceux qui ont fait part au public de leurs observations écrites sur sa vie et sur ses ouvrages, il faut distinguer Lemontey, M. Parceval de Grand-Maison, M. Aignan, M. Aimé Martin, qui a donné la meilleure édition de ses Œuvres, M. Villemain, M. Patin et M. de Sainte-Beuve.

H^TE GAUCHERAUD.

Digitized by Google

THE ASTOR LIBRARY
NY

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

JACQUES DELILLE,

NÉ LE 22 JUIN 1738; MORT EN 1813.

La gloire de Delille est déjà un regret pour les hommes de notre époque qui ont été témoins de ses longs triomphes, à peine contestés; elle est une énigme pour la génération nouvelle : c'est pour tous un problème que l'avenir doit résoudre. Quelle sera dans l'histoire littéraire la valeur de ce nom qui du moins vivra, car les grandes célébrités, mêmes déchues, laissent toujours des traces profondes? De combien de degrés l'engouement des contemporains a-t-il dépassé la justice? à quel point la réaction eût-elle dû s'arrêter pour rester en deçà du dénigrement? Voilà ce que se demandent avec anxiété ceux dont Delille fut la première admiration, et qui voyaient avec orgueil dans l'éclat de ses succès un gage assuré d'immortalité. L'obscurcissement subit de cette célébrité, qui nous était chère parce que nous y avions apporté notre suffrage et qu'elle devait s'ajouter à la gloire de la nation, nous a déjà contristés; mais la passion qui animait ces représailles laissait vivre l'espoir, car la partialité a ses retours, tandis qu'on ne revient guère de l'indifférence. Delille sera-t-il un de ces poëtes, non pas complétement naufragés, mais échoués solidement, qu'on aperçoit toujours et qu'on ne peut remettre à flot? Notre intention n'est pas de décider la question, mais d'instruire avec calme, et non sans une secrète sympathie qui tient à nos souvenirs les plus vifs parce qu'ils sont les plus éloignés, un procès qui sera décidé plus tard en dernier ressort [1].

[1] M. Sainte-Beuve a écrit, nos luttes littéraires apaisées, une charmante notice dont les conclusions sont inquiétantes. A notre avis, l'ingénieux critique réduit beaucoup le mérite de Delille, et malgré l'indulgente impartialité de la forme, le jugement est sévère au

Digitized by Google

Jacques Delille naquit le 22 juin 1738 au château de Tournebèze, situé entre le Puy-de-Dôme et Pontgibeau, en Auvergne, et fut baptisé, à Clermont, dans l'église du Pont, par M. de Chevelanges, curé de cette paroisse. M. Montanier, avocat, le reconnut dans l'acte de baptême où ne figure pas le nom de sa mère, madame Marie-Hiéronyme Bérard de Chazelle, qui lui avait donné naissance par une faiblesse peu digne du sang des L'Hôpital et des Pascal qui coulait dans ses veines. Delille ne connut pas son père, qui mourut en lui léguant une petite rente, et ne fit guère qu'entrevoir par instans, et à la dérobée, sa mère, qu'il paraît cependant avoir tendrement aimée. Malgré cette origine clandestine et irrégulière, son enfance ne fut ni délaissée ni rigoureusement éprouvée. Les champs de la Limagne laissèrent dans son imagination les souvenirs d'un séjour fortuné [1], il les revit avec bonheur dans

fond. Notre ami mesure le vaincu du romantisme avec un sentiment qui amène sur ses lèvres l'exclamation de Cornélie :

O soupirs, ô respects! ô qu'il est doux de plaindre
Le sort d'un ennemi lorsqu'il n'est plus à craindre.

La satisfaction qu'il paraît éprouver nous a rappelé un autre distique dont l'application n'est pas moins juste :

Il n'est rien de plus doux, pour un cœur plein de gloire,
Que la paisible nuit qui suit une victoire.

Quoi qu'il en soit, ce sentiment de fierté compatissante a laissé au critique toute sa sagacité, et nous aurons à lui faire plus d'un emprunt, qu'il nous pardonnera, aussi bien que les restrictions que nous pourrons faire à ses jugemens.

[1] J'ai revu les beaux lieux qui m'ont donné le jour :
O champs de la Limagne, ô fortuné séjour!
Je le vis : je sentis une joie inconnue;
J'allais, j'errais partout où je portais la vue :
En foule s'élevaient des souvenirs charmans :
Voici l'arbre témoin de mes amusemens.
C'est ici que Zéphyr, de sa jalouse haleine,
Effaçait mes palais dessinés sur l'arène;
C'est là que le caillou, lancé dans le ruisseau,
Glissait, sautait, glissait et sautait de nouveau :
Un rien m'intéressait; mais avec quelle ivresse
J'embrassais, je baignais de larmes de tendresse,
Le vieillard qui jadis guida mes pas tremblans,
La femme dont le lait nourrit mes premiers ans,
Et le sage pasteur qui forma mon enfance.

Digitized by Google

l'occasion, et la joie qu'il éprouvait à les revoir lui a inspiré, outre de touchantes et gracieuses peintures, le vers suivant, qui est devenu proverbe :

On redevient enfant aux lieux de son enfance.

Un curé de campagne ébaucha l'instruction du jeune Delille, qui conserva de ces premiers soins un tendre souvenir. Lorsque l'élève eut épuisé tout le latin du presbytère, il passa comme boursier au collége de Lisieux. Cet avantage fut-il l'encouragement des heureuses dispositions qu'il développait ou le bienfait de la providence maternelle veillant sur le sort de l'enfant sans se montrer? On serait disposé à s'arrêter à notre première hypothèse en songeant que les bourses nombreuses des colléges de l'ancienne Université allaient souvent trouver dans l'obscurité les enfans qui promettaient des hommes distingués. De nos jours, l'emploi de ces faveurs a été détourné du but; car, ou elles sont pour les familles opulentes un surcroît de curée, ou bien, lorsqu'elles arrivent pour soulager une gêne réelle ou pour récompenser des services honorables, on ne s'inquiète pas de savoir si l'enfant qui va recevoir une éducation libérale est capable d'en profiter. L'instruction secondaire donnée gratuitement à ceux qui peuvent la payer, et sans discernement aux fils de ceux qui se trouvent dans certaines conditions, est une iniquité dans le premier cas, et elle devient souvent, dans le second, une faveur funeste. Quelle qu'ait été l'origine de cette bourse au collége de Lisieux, Delille en profita, et il obtint, dans ses études, des succès qui ont fait époque comme ceux de La Harpe, autre boursier qui devint l'oracle de la critique, pendant que Delille prenait place aux premiers rangs parmi les poëtes.

Nous lisons dans des souvenirs, écrits par madame Delille, presque sous la dictée de son mari [1], que, lorsque la nour-

[1] Ce précieux manuscrit nous a été communiqué avec une grâce parfaite et une charmante courtoisie par M. A. Sauvage. Nous en tirerons plus d'un renseignement curieux.

Digitized by Google

rice transporta, à l'âge de quatre ans, l'enfant qui lui était confié, à la pension de Chanonat, cette séparation mit en péril les jours du jeune Delille. Il appelait par des cris plaintifs sa *mame* absente, et comme ces cris étaient sans écho, une fièvre ardente suivie de convulsions le saisit, et ce ne fut pas sans peine que, cette crise passée, il se détermina à partager les jeux de ses camarades. Pendant son séjour à Chanonat, l'enfant reçut un jour une visite mystérieuse : une femme qu'il n'avait jamais vue le fit demander en secret, le serra vivement dans ses bras, le couvrit de caresses et de larmes, et disparut. Delille sut alors qu'il avait une mère, et ne comprit pas sans doute pourquoi cette tendresse si vive ne pouvait s'épancher qu'à la dérobée. Ce malheur d'une naissance clandestine n'eut pas de fâcheuse influence sur le caractère de Delille ; sa vivacité naturelle le sauva de ces sombres pensées que suggère à certains esprits une condition fausse : il ne rendit personne responsable d'un hasard malheureux. Son humeur enjouée, la pétulance de ses manières, la malice bienveillante de son esprit lui firent donner par ses condisciples les surnoms d'*écureuil* et de *sapajou :* « Il est certain, dit l'un d'eux [1], cité par M. Sainte-Beuve, que cet aimable jeune homme avait toute la vivacité, toute la gentillesse de l'un et de l'autre, et, disons la vérité, un peu de la malice du dernier ; mais il avait aussi l'innocence et la grâce du premier. »

Les succès universitaires de Delille firent sensation dans le monde. On se disputa dans les salons aristocratiques et littéraires le plaisir de fêter le jeune lauréat. Le comte d'Hérouville, le premier président, le maréchal de Brissac lui firent des avances ; le duc de Bouillon voulut qu'il lui fût présenté à Versailles. Madame Geoffrin, caustique et bonne, et qui aimait à intimider ceux qu'elle voulait encourager, lui donna d'une façon assez originale le baptême philosophique. Lorsque le jeune écolier lui fut présenté : « Monsieur, lui dit-elle d'une voix imposante et d'un ton brusque, vous

[1] Desforges, l'auteur de la comédie de *Tom Jones à Londres*.

Digitized by Google

faites bien du tapage!... » Ce début intimida Delille, qui resta muet. « Il n'est question que de vous, continua-t-elle du même ton, et je ne vois pas comment vous pouvez justifier un pareil scandale. » L'écolier, déconcerté, essayait de balbutier une façon d'apologie : « En quoi donc, madame, aurais-je eu le malheur de vous déplaire? » Une corbeille remplie de sucreries et de tablettes de chocolat tira tout le monde d'embarras; les friandises passèrent dans la poche de l'écolier, qui fut choyé, caressé, bourré de dragées et de complimens. L'esprit lui revint avec l'assurance, et, en se retirant, il emporta ces paroles gracieuses : « Il faut nous voir souvent, entendez-vous? »

Il semble que de pareils succès devaient porter du premier coup Delille aux rangs élevés de l'enseignement des lettres, où sa vocation l'appelait. Il n'en fut rien. Alors les plus habiles commençaient par le commencement. Celui qui avait fléchi sous le poids des couronnes débuta modestement comme maître de quartier au collége de Beauvais, où il eut pour collègues, Thomas son compatriote, l'abbé Lagrange, traducteur de Lucrèce, et Sélis, qui a donné de la clarté à Perse, sans le brûler. Ces fonctions subalternes n'humiliaient personne et paraissaient un noviciat nécessaire avant d'arriver à l'enseignement : exercées par des jeunes gens distingués, elles avaient l'avantage de présenter aux élèves, au plus humble degré de la hiérarchie des maîtres, des supérieurs et des amis. Delille commençait alors à s'occuper de la traduction des *Géorgiques,* à laquelle il associait ses élèves, en excitant leur émulation sur les passages les plus difficiles. C'est à cette époque qu'il faut placer sa visite à Louis Racine, qui, d'abord effrayé de ce projet téméraire, lui commanda de poursuivre ce qu'il avait si bien commencé.

La suppression de l'ordre des jésuites laissant vacantes un grand nombre de chaires, Delille fut envoyé comme professeur à Amiens, où il visita le chantre de *Vert-Vert,* qui expiait ses succès de poésie badine et de comédie dans la retraite et la dévotion. Gresset accueillit et goûta le jeune

Digitized by Google

professeur, déjà connu par quelques pièces fugitives, et surtout par son épître didactique à M. Laurent [1]. Delille fut bientôt rappelé à Paris comme professeur de troisième au collége de La Marche. C'est dans l'exercice de ses pénibles fonctions qu'il acheva sa traduction des *Géorgiques*. Le succès de cet ouvrage fut immense, et Delille reçut de l'admiration contemporaine le surnom de *Virgile français*. Voltaire, dont le suffrage aimait à consacrer les réputations naissantes, parla du nouveau traducteur avec enthousiasme; il ne se contenta pas de lui délivrer, comme à beaucoup d'autres qui ont laissé périmer la donation anticipée qu'il faisait volontiers de son héritage, la survivance de sa royauté poétique; il écrivit de son propre mouvement à l'Académie française une lettre dans laquelle il proclamait le mérite éminent de cette traduction que le grand Frédéric appelait de son côté une œuvre originale. Dès lors commence, autour du nom de Delille, ce bruit de gloire que la Révolution fera taire pendant quelques années, mais qui reprendra avec plus de force au milieu des triomphes de l'époque impériale. Au reste, la critique mêla sa voix à ce concert de louanges. Clément de Dijon, stimulé par Lebrun le pindarique, publia deux volumes d'observations, dans lesquelles l'aigreur et l'amertume n'excluent pas la judicieuse sévérité du goût. Pendant que Saint-Lambert provoquait contre le critique, Aristarque et Zoïle tout ensemble, les rigueurs arbitraires du pouvoir, Delille, plus sage et mieux avisé, profitait des bons avis de son détracteur pour améliorer notablement plusieurs passages de sa traduction [2].

[1] Cette épître, composée à l'occasion d'un bras artificiel, passe en revue toutes les merveilles de l'industrie : « Elle semble, dit M. Sainte-Beuve, avoir été pour Delille le programme qu'il se posa, ou, si c'est trop dire, l'écheveau qu'il tourna et dévida toute sa vie. » Ce jugement spirituel paraît trop exclusif, car Delille a plus souvent chanté la nature que l'industrie; et il a touché la philosophie, la politique et le monde, par le Dithyrambe sur l'immortalité de l'âme, la Pitié et la Conversation.

[2] Clément, menacé de la Bastille, osa se présenter chez Delille pour

Digitized by Google

Malgré quelques critiques fondées, les *Géorgiques* de Delille demeurent le chef-d'œuvre de la traduction. Je suis bien éloigné de penser, avec M. Sainte-Beuve, « qu'on glisse avec Delille sur un sable assez fin, peigné d'hier, le long d'une double palissade de verdure, dans de douces ornières toutes tracées. » Sans doute Delille n'a pas reproduit toutes les mâles beautés de l'original, il n'a pas laissé vivre dans sa touchante profondeur cette sensibilité qui vivifie dans Virgile jusqu'aux prescriptions de la science; il n'a pas la fière et libre allure de son modèle, son langage n'a pas cette perpétuelle invention des mots, ce coloris des images dont se compose la désespérante perfection du poëte latin, mais il a triomphé des difficultés de sa tâche autant que le permettaient l'infériorité matérielle de notre langue et les entraves de ce travail qui, soumettant l'inspiration à des formes déterminées, enferme le poëte dans un cercle infranchissable. Quelle souplesse dans cette infinie variété de tours, quelle sûreté de pinceau dans ces nuances finement et vigoureusement touchées, quelle dextérité pour faire entrer toutes ces idées et ces images dans le moule inflexible de l'alexandrin! Certes, la traduction n'a ni le titre ni le poids du modèle; le métal est de qualité inférieure, mais ici le problème à résoudre ce n'est pas l'égalité, c'est la moindre différence; or, jusqu'à preuve contraire, il est vraisemblable que Delille a porté l'imitation à ses limites extrêmes. D'autres ont fait autrement, personne n'a fait mieux, et ce n'est pas un mince mérite que d'être le premier, même dans un genre secondaire. On a dit que Boileau et Voltaire avaient mieux

l'intéresser en sa faveur. Le poëte était alors avec Dureau de La Malle. Clément balbutia quelques excuses, et promit de se rétracter; Delille, pour toute réponse, récita un passage traduit de Pope tombant à plomb sur son interlocuteur, qui se confondit en excuses de plus en plus humbles. Dureau de La Malle, qui bondissait d'impatience, mit fin à cette scène par un geste énergique. Clément se trouva heureux de sortir par la porte; Delille, qui connaissait la fougue de son ami, avait pris la précaution de se placer devant la fenêtre.

Digitized by Google

traduit, mais ils n'ont réussi que dans des passages de peu d'étendue et en prenant des libertés qui leur laissaient l'emploi de toutes les ressources de leur génie. Quoi qu'on puisse dire, Delille aura la gloire d'avoir été plus loin que pas un dans une carrière marquée par des chutes fréquentes de lutteurs habiles, et par là il a gagné une place élevée et distincte, il a conquis une palme qu'on ne peut pas lui ravir.

A deux reprises, l'Académie française, impatiente de compter parmi ses membres l'habile interprète de Virgile, porta sur lui la majorité de ses suffrages. Louis XV, qui n'aimait pas la gloire parce qu'elle fait trop de bruit, trouva la première fois (1772) que l'Académie s'était beaucoup pressée : peut-être pensait-il qu'elle dérogeait en s'associant un régent de collége; c'était punir Delille des torts du pouvoir, qui aurait dû lui donner l'indépendance quand l'opinion lui décernait la gloire. En 1774, la seconde élection de Delille fut confirmée par Louis XVI, et l'amitié de M. Le Beau, lecteur du Roi au collége de France, appela le nouvel académicien à partager avec lui l'enseignement public de la littérature latine. La poésie revenait de droit au traducteur de Virgile, Le Beau se réserva l'éloquence.

De 1774 à la Révolution, la vie de Delille est un triomphe paisible et radieux. La cour le protége et l'enrichit[1], il est l'oracle de l'Académie et du collége de France, l'idole des salons. L'effet de ses vers, lorsqu'il les lit d'une voix enchanteresse, est prodigieux; sa conversation brillante et familière, semée de mots ingénieux et d'anecdotes piquantes, lui donne le premier rang parmi les hommes aimables; sa physionomie ouverte et mobile fait oublier l'irrégularité de ses traits, et il ne tiendrait qu'à lui d'avoir tous les succès des abbés de boudoir. Les soupers, les parties de campagne se succédaient sans interruption, et les mieux placés devaient s'y prendre longtemps à l'avance pour le posséder. C'est au milieu des

[1] Le comte d'Artois, depuis Charles X, fut le plus actif et le plus généreux de ses protecteurs.

Digitized by Google

distractions de cette vie charmante, possible seulement à l'époque de sécurité voluptueuse qui précéda les orages de la Révolution, que Delille composa par fragmens, ou plutôt par compartimens, cette brillante mosaïque qui est le poëme des *Jardins*. Dans cet ouvrage, il abordait en son propre nom, et comme pour obéir à un désir ou plutôt à un regret de Virgile, le poëme didactique.

Pour réussir complétement dans ce genre, où la poésie, voisine de la prose et tributaire de la science, n'a ni l'inspiration de l'ode ni la magnificence de l'épopée, ni l'intérêt du drame, il faut pouvoir y employer toutes les ressources du génie; ici l'invention n'est possible que dans l'expression, dans les récits et les tableaux épisodiques. Comment parvenir à être méthodique sans froideur, exact sans sécheresse, technique sans obscurité? Comment allier le précepte et l'image, le sentiment et la description? Comment parler en même temps à l'entendement, au cœur et à l'imagination? En un mot, comment poétiser la science? Virgile n'a ignoré aucun des secrets de cet art si difficile; la poésie vivifie les détails et l'ensemble de ses *Géorgiques;* elle circule comme un feu subtil sous la trame de ses vers; elle brille à la surface comme une pure lumière. C'est pour cela que ce poëme passe à bon droit pour le chef-d'œuvre de l'esprit humain. Hésiode et Lucrèce, dans le même genre, touchent de bien près à la perfection. Delille n'est pas poëte didactique dans le grand sens que donnent à ce mot les poëmes de Virgile et de Lucrèce. Il a le goût plutôt que la passion de son sujet. Son poëme s'est fait sans avoir été conçu, il a été arrangé plutôt que composé. Mais à défaut de ce lien puissant qui fait d'une œuvre d'art un tout vivant, quelle habileté dans l'arrangement des parties! A défaut de ce style souverain qui grave la pensée, combien de tours heureux, d'expressions brillantes, de traits délicats et spirituels! Qu'on relise les *Jardins* et l'on verra que cette parure coquette, qu'on déclare fanée, conserve encore, après bien des années, de la fraîcheur et de l'éclat. Remarquons d'ailleurs que si la grâce de Delille

Digitized by Google

touche quelquefois à la manière, cette recherche de l'élégance se trouve ici en rapport avec la nature *artialisée*, comme dirait Montaigne, que nous présentent les jardins. Le succès de ce poëme, qui parut pour la première fois en 1782, fut complet. Delille sentit à peine la piqûre que lui fit Rivarol en publiant les doléances du chou et du navet, indignés de n'avoir pas leur place dans les vers du poëte qui avait oublié le potager. Les *Jardins* eurent les honneurs d'une vingtaine d'éditions et de plusieurs traductions allemandes, polonaises, italiennes, anglaises.

Le voyage de Delille à Constantinople fut presque un enlèvement. Sans projet arrêté, il se laissa faire par M. de Choiseul-Gouffier, charmé de se donner un si agréable compagnon. Delille rapporta de cette excursion quelques impressions poétiques, qui furent le germe du poëme de l'*Imagination*, et des yeux affaiblis par l'éclat du soleil et le reflet éblouissant des blanches murailles de Constantinople. A Paris, il retrouva ses amis, que l'absence n'avait pas refroidis, et cette vie mondaine qui le séduisait, et que la Révolution vint bientôt troubler. Delille, quoique suspect d'encyclopédisme, tenait à la cour par ses habitudes et par la reconnaissance; il ne fut donc pas entraîné dans ce mouvement de liberté qui devait d'ailleurs déposséder la paisible poésie didactique. Il bouda la Révolution sans l'attaquer, et se fit oublier en s'abstenant. Ce fut alors, en 89, qu'il alla passer l'été en Auvergne, où il revit sa mère, que déjà il avait visitée au sortir du collége. Ce séjour de plusieurs mois dans son pays natal fut une longue fête. Il revint à Paris, se tenant toujours sur la réserve : secrètement hostile, mais prudent[1].

[1] Sa prudence ne put cependant contenir une saillie qui faillit le compromettre. Il cherchait un livre dans la boutique de Le Jay, au Palais-Royal. La femme du libraire questionnait un gros homme, le comte de Mirabeau, assis près d'elle. « Ma chère amie, tais-toi, tu es bête, mais bête comme le décret d'hier. — Pourquoi dater ? » dit Delille tout en cherchant son livre. Le lendemain on cria dans les rues : « Bon mot du citoyen Delille, à deux sous. » (*Manusc. de madame Delille.*)

Digitized by Google

Toutefois, on lui demanda un hymne religieux pour la fête de l'Être Suprême, et il fit de son obéissance un acte d'opposition, car en flétrissant la tyrannie il parut attaquer ceux qu'André Chénier appelait des *tyrans barbouilleurs de lois*. Quelle qu'eût été l'intention du poëte, il devint suspect, et il ne fallut rien moins que la protection de Chaumette pour le garantir. Il avait ainsi passé sans encombre les années les plus périlleuses de la Révolution ; le 1er frimaire an III, il récitait des vers à l'ouverture du collége de France, et la même année son entrée était accueillie, à une des leçons de la grande école normale, par de vifs applaudissemens : la Terreur avait cessé, les temps étaient devenus meilleurs, et cependant Delille quitta la France. On n'a jamais bien su le motif de ce départ; serait-ce rancune de poëte pour la préférence accordée à un poëte, aujourd'hui complétement oublié, Le Blanc, auteur de *Manco-Capac*, dans le partage des récompenses nationales[1] ? Voulait-il, comme on l'a insinué, se mettre en règle avec l'avenir ? c'eût été prévoir les choses de bien loin. Dans ce cas, Delille n'aurait pas eu les bénéfices de sa lointaine prévoyance, car il est mort à la veille de l'événement qui justifiait sa sagacité. Il est vraisemblable qu'il ne s'éloigna d'abord que pour faire remarquer son absence, puis, les instances qui le rappelaient n'étant pas assez vives, il se sera laissé aller par degrés jusqu'à l'émigration, et, s'il prolongea son exil volontaire, ce fut, sans doute, par la difficulté de rentrer avec convenance après être sorti sans raison. La faiblesse explique bien des choses qui passent pour de la force. Quoi qu'il en soit, cette longue bouderie de Delille fut confisquée au profit de la légitimité, et elle l'engagea tellement qu'après son retour en France, Napoléon ne put gagner que son silence.

En 1789 Delille n'était pas marié[2], mais il s'était attaché

[1] La Convention avait décrété en faveur de Le Blanc un don de deux mille livres.

[2] Delille put se marier sans enfreindre de vœux, car bien qu'il prît le titre d'abbé, il n'était pas entré dans les ordres. On le voit claire-

Digitized by Google

sous le nom de nièce, et comme gouvernante, une jeune personne dont il avait touché le cœur pendant une visite faite trois ans auparavant au couvent des dames de Sainte-Claire, à Metz. La jeune novice que l'esprit du poëte avait charmée, devint plus tard madame Delille. Le soin qu'elle prit tout d'abord d'écarter les importuns auxquels Delille sacrifiait deux choses également précieuses, son temps et sa santé, est le point de départ d'une légende, grossie par la rancune et la crédulité, qui transforme cette femme dévouée en une sorte de dragon, avare et jaloux, défendant les avenues du poëte, le séquestrant impérieusement, le mettant à la tâche d'un certain nombre de vers, rançon d'une liberté passagère, et toujours prête à dévorer les imprudens qui auraient voulu forcer la consigne. La vigilance de celle qui devait être madame Delille commença à se prononcer au début de la Révolution, pour tenir le poëte en garde contre les jeunes seigneurs clubistes qui auraient voulu l'entraîner dans leurs réunions. « Le dépit, écrit-elle à ce propos, se vengeait par le ridicule. Heureusement ce dépit ne put se tourner contre M. Delille. L'amitié, satisfaite d'avoir contribué au repos, peut-être à la vie d'un homme précieux, redoublait sa vigilante inquiétude : l'amitié n'a-t-elle pas son autel et son holocauste? Quand elle remplit tout le cœur, qu'importe le monde? » Ces lignes, que le cœur a dictées, doivent être prises en considération et réduire à leur juste valeur les commentaires injurieux dont madame Delille a été l'objet.

En 1790, Delille fut sur le point de réaliser le vœu qu'il

ment par l'anecdote suivante qu'il aimait à raconter. En 1778, M. de Maurepas, qui lui voulait du bien, lui ménagea une entrevue avec le cardinal de La Roche-Aymon, chargé de la feuille des bénéfices, et voici le dialogue qui s'établit entre le poëte et le cardinal. « En quel diocèse êtes-vous grand-vicaire? — Je ne suis pas grand-vicaire. — De quelle paroisse êtes-vous curé? — Je ne suis pas curé. — Vous n'êtes donc que diacre? — Je ne suis pas diacre. — Quoi, vous seriez resté crapuleusement sous-diacre! — Je n'ai pas l'honneur d'être sous-diacre. — *Per caput juro, nil habebis*. Entendez-vous le latin? — J'aurai l'honneur de l'expliquer à Votre Éminence si elle le permet. »

Digitized by Google

avait si bien exprimé dans le second chant du poëme des *Jardins :*

> Oui, j'en jure Virgile et ses accords sublimes,
> J'irai, de l'Apennin je franchirai les cimes,
> J'irai plein de son nom, plein de ses vers sacrés,
> Les lire aux mêmes lieux qui les ont inspirés.

Ce voyage devait se faire en compagnie de Mesdames, tantes du Roi, mais au moment du départ le passe-port du poëte ne se retrouva pas et ne reparut que quelques jours plus tard. Il est probable que cet obstacle imprévu vint encore de la vigilante amitié qui protégeait Delille, car ce départ eût été une séparation douloureuse et de plus un péril. Voyager, dans un pareil temps, avec des filles de Roi, c'était se désigner, par une démarche décisive, à l'attention du parti dominant; c'était s'éloigner ou pour ne plus revenir ou pour être ramené sous escorte. Après cette tentative avortée, Delille continua de demeurer à Paris, comme nous l'avons dit, et il ne le quitta qu'après la journée du 9 thermidor.

Au mois de mai 1795, Delille partit pour les Vosges. Il s'y arrêta longtemps dans la charmante petite ville de Saint-Dié, où, parmi ses promenades champêtres, et dans le recueillement du cabinet, il achevait la traduction de l'*Énéide* tout en ébauchant le poëme des *Trois Règnes,* et mettant la dernière main à l'*Homme des Champs*. L'état de sa fortune n'était pas brillant; avant la Révolution, une banqueroute de grand seigneur lui avait enlevé tout le fruit de ses économies et la Révolution l'avait privé du revenu de quelques bénéfices qu'il devait surtout à la protection du comte d'Artois. Il vendit alors au libraire Levrault, de Strasbourg, le manuscrit de l'*Homme des Champs,* qu'il ne devait livrer qu'après son arrivée à Bâle, car il méditait alors un voyage en Suisse. Des Vosges, où il avait séjourné près d'une année, il s'achemina vers l'Alsace, et il put obtenir à Colmar un passe-port que lui avait gracieusement refusé la municipalité d'Épinal : « Nous verrions avec peine, disait-elle, un homme d'un si grand mérite, dont la nation se glorifie, quitter le

Digitized by Google

sol français. La patrie est jalouse de conserver le citoyen Delille dans son sein. » Delille avait avalé cette pilule dorée sans la digérer, et il profita de la bonne volonté ou de la tiédeur patriotique des autorités de Colmar. Toutefois sa résolution n'était pas si bien prise qu'il ne formât le projet de rebrousser chemin vers Saint-Dié pour s'y fixer de nouveau. Mais M. Levrault, inquiet de son manuscrit, qu'il ne devait recevoir que de Bâle, vint surprendre le poëte dans un petit village voisin de la Suisse, et le décida à franchir la frontière. Arrivé sur la limite des deux territoires, Delille hésita encore, et plaçant le pied droit sur le sol étranger et laissant le pied gauche de l'autre côté, il demandait de quel côté il devait marcher. Enfin le pied gauche rejoignit le pied droit, et l'émigration de Delille fut consommée.

La Suisse ne fut pas longtemps pour Delille un asile assuré: la guerre grondait sur la frontière, et de Bâle où il était, il entendit avec un effroi douloureux le bombardement d'Huningue; il poussa jusqu'à Glairesse, d'où il alla visiter dans le lac de Bienne, l'île de Saint-Pierre, illustrée par le séjour de J.-J. Rousseau et les reliques que le philosophe de Genève y a laissées. Ces excursions n'ont pas nui au poëme de l'*Imagination*. A Fribourg, il vit Mallet du Pan, qui le quitta pour aller en Angleterre. Delille lui-même ne tarda pas à sortir de la Suisse. En traversant Darmstadt, il eut le plaisir de voir, autant que le permettaient ses yeux de plus en plus faibles, les jardins du duc, dessinés d'après son poëme. Il séjourna quelque temps à la cour de Brunswick, où il reçut de la sœur du grand Frédéric un accueil flatteur. Le célèbre Heyne, commentateur de Virgile, lui fit les honneurs de Gœttingue, le consulta, honneur singulier! sur le sens d'un passage de l'*Énéide*, et le mit aux prises avec l'enthousiasme des étudians de l'Université. A Hambourg, car il allait toujours s'enfonçant dans l'Allemagne, il rencontra Rivarol, qui promenait à travers la Germanie son esprit caustique et l'universalité de la langue française. Il profita de la rencontre pour se réconcilier avec le défenseur officieux du chou et

Digitized by Google

du navet : sur la terre étrangère, on ne se tient pas séparés pour si peu. A cette époque, Delille rejeta les offres les plus séduisantes, qui lui vinrent presque coup sur coup de Berlin et de Vienne, où on voulait l'attirer comme professeur; mais notre poëte ne voulait pas rompre avec la France. Le désir de sauver un dernier débris de sa fortune compromis par la gêne du dépositaire, conduisit Delille en Angleterre : peut-être aussi songeait-il déjà à traduire l'Homère des Anglais, et à prendre Milton corps à corps sur son propre terrain, après avoir déjà traduit l'*Essai sur l'Homme* de Pope. Il partit donc pour l'Angleterre.

Delille arriva à Londres le 5 juillet 1799, et il y resta trois années, occupé presque exclusivement de l'achèvement des grands poëmes de l'*Imagination* et des *Trois Règnes*, de la traduction du *Paradis Perdu* et du remaniement de la *Pitié*, qu'il avait composée pendant son séjour à Brunswick. Recherché de l'aristocratie anglaise, il la vit discrètement, sans se livrer, faisant applaudir son esprit et respecter sa dignité. Parmi les émigrés il retrouvait d'anciens amis, qui étaient pour lui l'image de la patrie absente. Lorsque M. Pitt lui fit témoigner le désir de le recevoir, il déclina cet honneur par une réponse qui mérite d'être conservée : « Je rends justice aux talens de M. Pitt, dit-il, mais je me rappelle que je suis Français. » L'affaiblissement de sa santé, altérée par l'excès du travail et l'influence d'un climat brumeux, lui fournit un prétexte honorable de revoir cette France qui ne l'avait pas oublié et qu'une longue séparation lui avait rendue plus chère. La vue de Calais lui causa une joie inexprimable, et l'accueil qu'il y reçut fut le prélude de ces longs hommages qui l'accompagnèrent jusqu'au terme de sa carrière. La terre française sembla au premier moment lui rendre la vigueur de la jeunesse : aussi lorsqu'on lui demanda à son premier repas quel vin il voulait qu'on lui servît — des vins de France, répondit-il, — desquels? — de tous, reprit-il avec l'assurance d'un buveur intrépide. Il fallut satisfaire ce transport bachique, et pour que son estomac

Digitized by Google

ne souffrît point de son patriotisme, on lui fit boire sous des étiquettes différentes le même vin étendu d'eau à doses inégales [1].

La publication du poëme de *la Pitié* marque le retour de Delille en France. C'était rentrer sous les auspices du régime qui n'était plus, et dont les débris allaient reparaître. La police fit mine de jeter l'interdit sur ce poëme, mais les obstacles furent facilement levés. Cette noble élégie sur des malheurs passés convenait à la politique qui les réparait, et le premier Consul entendait sans déplaisir l'éloge d'une dynastie qu'il faisait oublier et qu'il allait remplacer. Tout ce qui ranimait le sentiment monarchique devait bientôt profiter à sa puissance. Bonaparte laissa s'établir la royauté littéraire de Delille qui allait orner la gloire militaire de son règne; il aurait voulu l'entraîner dans sa sphère, mais il la laissa se développer isolément, car cet éclat paisible était une décoration et non une rivalité. Delille put recevoir les hommages empressés de ses admirateurs sans inquiéter le pouvoir politique ; l'Institut qui avait attendu trois ans avant de le remplacer s'empressa de le rappeler, et lorsqu'il reparut pour la première fois au milieu de ses collègues, le frère même de l'Empereur, Lucien, président de l'Académie, vint à sa rencontre et le reconduisit ensuite jusqu'à sa voiture. Bonaparte repoussa toujours les insinuations qui tendaient à l'exciter contre le poëte, et à propos de *la Pitié,* qu'on l'engageait à proscrire, il fit une réponse qui prouve sa prédilection pour Delille. « Que feriez-vous donc, lui disait-on, pour les

[1] Madame Delille était inexorable sur le chapitre des vins. Dans un dîner au collége de France, auquel assistaient, entre autres convives, un jeune lauréat de l'Université, M. Villemain, et M. de Feletz, Delille avait obtenu par tolérance, au dessert, quelques gouttes d'un vin d'Espagne. Le poëte s'apprêtait à récidiver, pensant tromper la vigilance conjugale; mais au moment où le verre touchait ses lèvres, une main vigoureuse, qui avait passé brusquement sous le visage de M. de Feletz, saisit le bras du coupable. « Vous voilà convaincu, s'écria madame Delille. — Et atteint, » ajouta avec résignation le buveur désappointé.

Digitized by Google

poëtes républicains puisque vous laissez librement circuler *la Pitié?* — Je le ferai savoir dans l'occasion, » répondit-il sèchement, et il tourna le dos à son interlocuteur. Delille reparut aussi au collége de France où il inaugurait, par une séance solennelle, son cours que M. Tissot continuait avec succès.

Le poëme de *la Pitié* traçait le rôle de Delille sous l'empire. Placé entre ses regrets du régime déchu et ses obligations envers la puissance nouvelle qui protégeait son repos, il n'y eut rien d'hostile dans sa réserve, et il se contenta d'admirer en silence les prodiges de cette grande époque. Il accepta même de l'Empereur une pension de six mille francs, non à charge d'éloges (on les aurait payés bien davantage), mais en signe d'adhésion. M. Michaud, qui refusa la même faveur à la même époque et qu'on voulait entraîner par l'exemple de son confrère en poésie et en royalisme, répondit plaisamment : « Oh! pour l'abbé Delille, cela ne m'étonne pas, il a si grand' peur qu'on lui ferait aisément accepter cent mille écus de rente. » Le mot est piquant, mais Delille acceptait, parce que le refus lui aurait paru de mauvaise grâce, et que l'acceptation ne l'engageait que dans la mesure de ses vrais sentimens. Delille était si peu hostile au fond du cœur à Napoléon, qu'il a composé, pour épancher ses sentimens, une ode fort longue, retrouvée dans ses papiers, conservée par sa veuve, et qui a disparu lorsque madame Delille fut morte. En voici une strophe :

D'autres, par de riches entraves,
A ta grandeur restent liés,
Moi seul debout vois à tes pieds
De tous ces avides esclaves
Courber les fronts humiliés.
Non, par le choix pénible et nécessaire
Des chaînes ou de la misère
Ce cœur indépendant ne fut jamais froissé,
Et ma pauvreté magnanime
Reconnaît ton âme sublime
Au néant où tu m'as laissé.

Digitized by Google

Delille resta donc, sans ostentation comme sans faiblesse, avec ses regrets poétiques et sa discrète gratitude. Auprès de M. Pitt il n'oublia pas qu'il était né en France, devant la nouvelle cour il se souvint des faveurs de l'ancienne : le sentiment des convenances le préserva d'un culte nouveau qui aurait paru une apostasie. Voilà les vraies proportions de l'héroïsme de Delille. Le rôle qu'on lui a fait après coup n'allait pas à sa taille : la paisible religion de son cœur n'enviait pas le martyre, ou plutôt il ne se faisait pas brave contre un péril imaginaire.

Delille savoura sans orgueil les douceurs de sa royauté littéraire. Les dernières années de sa vie furent une ovation tempérée par les réclamations de la critique qui sacrifiait régulièrement le poëme nouveau à la gloire de ses aînés, de sorte que l'approbation n'était jamais unanime que sur les publications antérieures. Les récalcitrans consentaient à admirer lorsque la fécondité du poëte livrait une nouvelle victime à leur férule, et s'ils avaient autre chose à frapper ils commençaient à caresser ce qu'ils avaient déchiré. Dans la réaction qui a suivi on a fait du tout un bloc, non pour admirer, mais pour anéantir, on n'a plus voulu voir que les défauts, et on a tenté de briser brusquement la statue que nos pères avaient élevée. Sans doute il fallait abaisser le piédestal, mais pourquoi le détruire avec l'image qu'il exhaussait?

Une chose doit rassurer ceux qui regrettent la gloire de Delille et qui voudraient la voir refleurir, c'est que l'effort des iconoclastes qui s'est porté sur lui d'abord, s'est continué contre Voltaire, et qu'il a tenté d'atteindre Racine. Or Racine n'est pas tombé et Voltaire se redresse. On pourra bien par le même mouvement revenir à Delille. Ce poëte ingénieux et brillant est de la même famille que nos grands génies, il a marché dans la même voie : venu plus tard, il a exploré d'autres filons de la même mine, et il y a appliqué les procédés du même art. Il y a donc solidarité entre lui et ses devanciers; sa part n'a pas été la meilleure, mais elle est brillante encore, et surtout elle représente une des phases

Digitized by Google

nécessaires dans le développement de l'esprit poétique. C'est un des anneaux d'une chaîne continue qui indique la marche régulière et presque fatale de la poésie chez tous les peuples. Je crains plus pour ceux qui relèvent d'eux-mêmes que pour les derniers héritiers d'une tradition consacrée. Delille est partie intégrante de l'esprit français : le genre qu'il a cultivé et qui devait naître en son temps a reçu de lui l'éclat des images, la vivacité du coloris, un certain degré de sensibilité, naïve quelquefois, plus souvent spirituelle, et une parure élégante où la coquetterie va rarement jusqu'à la manière. Il y a d'ailleurs dans les vers de Delille un signe de durée, c'est qu'on les retient vite et qu'ils ne sortent pas facilement de la mémoire.

Je pense donc que Delille ne tardera pas à reprendre faveur, et que son esprit, mis à sec sur la plage, doit, comme a dit Béranger en parlant de Manuel, compter sur le retour des flots. Il me semble que M. Villemain, avec son habituelle sagacité, devançait le jugement de l'avenir lorsqu'il disait[1], quelques mois après la mort du poëte : « Puis-je oublier ici la touchante leçon que présente la vie du grand poëte dont nous avons vu les derniers feux s'éteindre et jeter en mourant une si vive lumière? Sa longue carrière, marquée par tant de succès, ne fut pas respectée de l'envie. Quelles opiniâtres censures avaient poursuivi son premier chef-d'œuvre! combien de fois elles se renouvelèrent! et quand il fallut enfin céder à la renommée, avec quelle obstination artificieuse on s'efforça longtemps de borner le talent de M. Delille par les prodiges mêmes de son art, et d'admirer beaucoup ses vers, pour mieux l'exclure du grand nom de poëte! mais ce poëte continua de chanter d'une voix plus forte, plus flexible et plus sonore. Il avait écouté la critique sans colère et sans dédains; il en avait souri, et, ce qui n'est pas moins rare, il en avait quelquefois profité. Pendant que la critique examinait sévèrement ses fautes brillantes, sa verve, longtemps exempte de vieillesse,

[1] *Discours sur la Critique.*

Digitized by Google

enfanta des beautés plus fières et plus hardies. On combattit, mais on céda. Le nom de M. Delille se vit environné de l'admiration des hommes de lettres, ceux dont la justice est toujours la plus prompte et la plus sûre. La critique perdit son amertume et sa rigueur, et se para quelquefois d'une grace ingénieuse pour célébrer un talent qui allait bientôt finir, dont les beautés s'étaient agrandies, et dont les défauts mêmes, conservés sous les glaces de l'âge, devenaient une singularité incorrigible et piquante. »

Delille mourut dans la nuit du 1er au 2 mai 1813, frappé d'apoplexie. Cette mort imprévue causa une vive et douloureuse sensation. Son corps resta plusieurs jours exposé au collége de France, sur un lit de parade, la tête entourée d'une couronne de laurier, le visage découvert et légèrement fardé. La foule se porta avec recueillement vers ces restes d'un homme illustre dont le caractère bienveillant avait désarmé la haine et dont la renommée avait fait taire l'envie. Son convoi eut quelque chose d'une apothéose, et ses funérailles ont laissé le souvenir d'une grande solennité nationale. Sans doute, l'admiration stimulée par la douleur ne comptait pas exactement avec la gloire, mais l'excès de ces hommages n'a-t-il pas été expié outre mesure par un injuste retour de l'opinion, et n'est-il pas temps de ranimer un peu au profit de notre histoire littéraire cette grande renommée aujourd'hui délaissée et languissante?

GÉRUZEZ.

Digitized by Google

THE ASTOR LIBRARY
NY

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

GRÉTRY

(ANDRÉ-ERNEST-MODESTE),

NÉ A LIÉGE, LE 11 FÉVRIER 1741; MORT A MONTMORENCY, LE 24 SEPTEMBRE 1813.

Grétry était un de ces hommes rêveurs, doués de tact et de finesse, qui par leur nature sont plus propres que d'autres à observer le cœur humain et à saisir l'accent des passions. Un accident grave, qui lui était arrivé dans sa première jeunesse, l'avait pour ainsi dire condamné au silence; car à la moindre fatigue, un vaisseau qu'il s'était rompu dans la poitrine en chantant, se rouvrait, et lui causait des hémorrhagies effrayantes. Il parlait donc très peu, redoutait les fortes émotions, et s'efforçait de réduire sa vie à regarder vivre ses semblables. Aussi était-il devenu habile dans la connaissance des effets que font subir à l'âme les diverses sensations qui l'agitent. Ce savoir, joint au talent qu'il tenait de la nature de peindre avec des notes, imprime à toute sa musique un caractère admirable de vérité qui la fait vivre encore aujourd'hui, quand la forme et les moyens de l'art sont devenus tout autres qu'ils n'étaient de son temps. Après l'exécution du final le plus compliqué, le plus bruyant, que l'on fasse sortir trente musiciens de l'orchestre, cors, trompettes, ophicléides, trombone, etc., etc., etc.; qu'il reste deux contrebasses, quatre violons, deux altos, deux clarinettes, deux flûtes et deux cors [1], pour accompagner un morceau de Grétry à des chanteurs ordinaires, qui seulement fassent bien

[1] Tel était exactement l'orchestre de Grétry, lorsqu'il a donné ses premiers opéras.

Digitized by Google

entendre les paroles, on peut être sûr que le public, ému par ces accens mélodieux et vrais qui parlent à tous les esprits et à tous les cœurs, applaudira avec transport. On en a eu la preuve récemment sur la scène du Grand-Opéra, où *Zémire et Azor* a été représenté pour un bénéfice avec le plus grand succès. Si Grétry eût été présent, il aurait beaucoup joui, sans doute, mais il n'aurait pas été surpris : *Le vrai reste*, disait-il toujours.

Grétry est né à Liége, le 11 février 1741, d'une famille honnête et pauvre. Son père, passionné de musique, le fit entrer enfant de chœur à la collégiale de Saint-Denis à Liége. Sa voix était belle et très étendue, aussi fut-ce comme chanteur qu'il obtint ses premiers succès, jusqu'au jour où, après avoir chanté un air de Galuppi, écrit très haut, il vomit le sang en sortant d'un concert, et cet accident, auquel il est resté sujet toute sa vie, lui fit abandonner le chant pour la composition. Il avait alors dix-huit ans, et ses premiers essais donnèrent de si grandes espérances, qu'il obtint de sa famille et du chapitre de Liége la liberté d'aller étudier à Rome.

Faible, souffrant, il partit pour aller chercher des maîtres à quatre cents lieues de sa ville natale, et fit la route à pied, lui troisième. Admis dans le collége liégeois [1], il prit des leçons de *Casali*, un des maîtres de chapelle de Rome les plus estimés à cette époque. Pendant deux ans et plus, il se refusa la joie d'écrire une seule mélodie, et se voua à l'unique étude des formes harmoniques; enfin, après avoir pâli sur les fugues, sur les motets à six ou huit parties, *Casali* lui signifia qu'il pouvait voler de ses propres ailes; et dès qu'il

[1] Le collége de Liége à Rome avait été fondé par un Liégeois nommé d'Arcis. Il y avait dix-huit chambres pour les étudians en droit, en médecine, chirurgie, musique, peinture, architecture et sculpture. Tout Liégeois avait le droit d'y demeurer cinq années, pourvu qu'il se présentât avant l'âge de trente ans. On y était entretenu de tout, si ce n'est qu'il fallait se procurer ses maîtres dans la ville, et s'habiller en abbé.

Digitized by Google

eut fait entendre à Rome quelques scènes italiennes et quelques symphonies, les entrepreneurs du théâtre *Alberti* le chargèrent de mettre en musique deux intermèdes intitulés : *les Vendangeuses*.

Un grand succès accueillit cet ouvrage. Les Italiens crurent avoir retrouvé Pergolèse; Pergolèse si mélodieux, si touchant, dont Grétry adorait les œuvres. Le jeune Liégeois se vit fêté, recherché; les tambours vinrent l'éveiller le lendemain de la première représentation, et lui rappeler que ce *jour était un grand jour pour lui;* il y eut gala dans le collége, et bientôt les artisans de Rome le suivirent dans ses promenades, chantant en chœur les morceaux de son opéra.

Grétry pouvait choisir alors, soit de rester en Italie, où les commandes ne lui manquaient point pour le carnaval suivant, soit de retourner à Liége, où, sur l'envoi du psaume *Confitebor tibi Domine*, il venait d'obtenir au concours la place de maître de chapelle; mais une partition de Monsigni (*Rose et Colas*) qui lui était tombée sous la main avait fait naître en lui un vif désir d'aller à Paris. Il s'en faut que Grétry ait jamais trouvé la langue française anti-musicale. Nos *e* muets à part, il la préférait à toute autre, comme plus favorable à une déclamation variée, et conséquemment comme plus propre à éloigner le musicien de la monotonie.

Ce projet de voyage à Paris le préoccupait depuis longtemps, sans qu'il eût aucune ressource pour l'entreprendre, quand son bonheur voulut qu'un Anglais, grand amateur de musique, et qui jouait fort bien de la flûte traversière, le fit prier de lui composer un concerto de flûte. Sur la réponse de Grétry, que, ne connaissant pas le talent de mylord, il ne pourrait travailler qu'au hasard, lord A*** l'invita à déjeuner, joua long-temps de la flûte, et quelques jours après, Grétry envoya un concerto, dans lequel il s'était contenté de mettre en ordre tous les passages que mylord avait faits en préludant. Lord A***, charmé de cette composition, récompensa par un très beau présent le jeune musicien, et lui offrit une pension annuelle, s'il voulait lui envoyer d'autres concertos

Digitized by Google

partout où il serait. Grétry accepta la proposition, et partit peu de jours après pour Genève, dans l'intention d'y faire quelques épargnes qui lui permettraient d'aller jusqu'à Paris.

Sa réputation l'avait précédé, et lui valut aussitôt un grand nombre d'écolières; mais le métier de maître de chant lui déplaisait, d'autant plus qu'il fatiguait sa poitrine. Il brûlait d'ailleurs de l'envie d'essayer son talent sur des paroles françaises, essai qui lui était bien nécessaire avant de débuter dans la capitale de la France. Il frappa inutilement à toutes les portes; il osa même écrire à Voltaire, qui le fit venir à Ferney, le reçut souvent avec la plus grande bienveillance, et prit en riant un demi-engagement pour l'avenir. [1]

Enfin il se décida à refaire la musique d'*Isabelle et Gertrude*, pièce de Favart, dont la musique n'avait point eu de succès sur le théâtre de Genève. Il obtint un triomphe inusité dans la république; car il fut appelé après la pièce, et pendant six représentations, *Isabelle et Gertrude* attira le public avec une affluence tout-à-fait surprenante dans une petite ville telle que Genève. Encouragé par ce succès, Grétry sentit qu'il était temps d'aller à Paris.

En entrant dans la ville où se font les grandes réputations, le jeune artiste éprouva une émotion si vive, qu'il aurait pu la considérer comme un présage de tous les chagrins qui l'attendaient; car il était arrivé à cette époque de sa vie où le sort allait cesser de lui sourire. Les obstacles qu'il eut à vaincre pendant deux années avant de parvenir à se faire entendre du public, sont de nature à donner du courage aux jeunes compositeurs présens et à venir. Heureux le peintre, heureux le statuaire, qui, sans avoir besoin d'appui, de protection, travaillent, exposent leur ouvrage, et reçoivent aus-

[1] Peu de jours après la première représentation du *Huron*, Grétry reçut en effet un opéra de Voltaire, que Voltaire le chargeait de présenter comme l'ouvrage d'un jeune homme. Cette pièce était intitulée *le Baron d'Otrante*. Elle ne fut reçue qu'à correction; néanmoins les comédiens trouvèrent assez de talent dans l'ouvrage pour faire conseiller au *jeune homme* de venir à Paris.

Digitized by Google

sitôt un brevet de génie ou de médiocrité. Il en est tout autrement du musicien : non seulement il lui faut obtenir un poëme, mais il lui faut encore lutter contre le dédain de cette troupe d'exécutans dont le secours lui est nécessaire. Tout débutant l'a supporté ce dédain, et sait combien il faut aimer son art pour ne pas abandonner la carrière dès les premiers pas. Heureusement il est rare que la patience manque au talent; car il en fallut une forte dose à Grétry. Et qu'on ne pense pas qu'il négligeât rien pour parvenir à son but : il se soumettait chez lui aux plus rudes privations, afin de pouvoir fréquenter le grand monde et paraître dans tous les salons où il espérait trouver des protecteurs; il saisissait toutes les occasions de faire connaître son savoir-faire, soit en tenant le piano, soit en chantant les morceaux qu'il composait sur des paroles italiennes, à défaut de ces paroles françaises qu'on lui refusait inhumainement. En vain il s'était lié avec tous les auteurs dramatiques; si quelques uns lui faisaient la lecture d'un opéra, il apprenait bientôt que le poëme était donné à Monsigni, à Philidor, à Duni. En vain il s'était placé sous le patronage de Suard et de l'abbé Arnaud, chefs littéraires alors, grands amateurs de musique, et qui, ne pouvant lui écrire un opéra, en demandaient un pour lui à tous les poètes. En vain Philidor lui-même l'avait-il pris sous sa protection, au point d'obtenir qu'un poëme qui lui était destiné fût donné à Grétry. Le pauvre jeune homme avait à peine eu le temps de se livrer à la joie, quand il apprend que le poète a changé d'avis, et qu'il lui est seulement permis de travailler à l'ouvrage, pourvu que ce soit avec Philidor. « Allons, courage, mon ami, lui dit le bon doyen des compositeurs; je ne crains pas de joindre ma musique à la vôtre. — Je dois le craindre, moi, répond Grétry; car si la pièce réussit, elle sera de vous : si elle tombe, le public ne verra que moi. »

Enfin un jeune auteur consent à écrire pour lui *les Mariages samnites*. Tous les matins Grétry courait chez son poète; il lui arrachait l'opéra scène par scène, et mettait

Digitized by Google

aussitôt en musique. La partition prête, le poëme est refusé !

Toutefois, le prince de Conti ayant entendu parler avantageusement de l'ouvrage, donna l'ordre à *Trial*, directeur de sa musique et de l'Opéra, de faire exécuter chez lui *les Mariages samnites*, et Grétry, qui n'avait pas les moyens de payer un copiste, fit lui-même toute la copie. Lorsque le jour qui allait décider de son sort fut arrivé, *Trial* lui fit dire de se trouver le matin au magasin de l'Opéra pour la répétition des chœurs. « C'est ici, dit Grétry dans ses *Essais sur la « Musique*, c'est ici qu'il faudrait une plume exercée pour « décrire tout ce que j'entrevis de fâcheux sur la mine des « musiciens rassemblés : un froid glacial régnait partout. Si « je voulais, pendant l'exécution, ranimer de ma voix ou « de mes gestes cette masse indolente, j'entendais rire à mes « côtés, et l'on ne m'écoutait pas. Je frémis davantage le « soir en voyant, chez le prince de Conti, toute la cour de « France rassemblée pour me juger; depuis l'ouverture (qui « aujourd'hui est en partie celle de *Sylvain*) jusqu'à la fin de « l'opéra, rien ne produisit le moindre effet; l'ennui fut si « universel, que je voulus fuir après le premier acte. Un « ami me retint; l'abbé Arnaud me serra la main, il avait « l'air furieux; il me dit : Vous n'êtes pas jugé ce soir; il « semble que tous les musiciens s'entendent pour vous écor- « cher; mais vous vous releverez de là, je vous le jure sur « mon honneur. — Le prince eut l'extrême bonté de me dire : « Je n'ai pas trouvé exactement ce que vos amis m'avaient « annoncé; mais je suis fâché que personne n'ait applaudi « une marche que j'ai trouvée charmante. — C'était celle « que j'ai placée ensuite dans *le Huron*. »

Comme le pauvre Grétry rentrait chez lui désespéré, on lui remit deux lettres. Dans l'une, un anonyme lui conseillait de plier bagage et de retourner à Liége; dans l'autre, lord A*** lui mandait qu'il ne jouait plus de la flûte, et qu'il supprimait la pension.

Tout se réunissait, on le voit, pour décourager celui qu'at-

Digitized by Google

tendaient des triomphes si nombreux; mais comme en créant Grétry, la Nature lui avait dit : Tu feras de la musique! il ne perdit pas courage; et Marmontel enfin, tourmenté par tous ses amis, lui sacrifia un poëme.

Ce poëme était *le Huron*, qui fut représenté pour la première fois à l'Opéra-Comique, qu'on appelait alors *la Comédie italienne*, le 5 janvier 1769. Dès le premier acte, le succès fut décidé, et le succès fut immense. Cette musique, qui ne ressemblait à aucune autre, cette déclamation si vraie, ces chants si mélodieux, excitèrent de véritables transports dans la salle. Les auteurs ayant été demandés à grands cris, l'acteur Clairval vint nommer Grétry, qu'un pareil moment paya de deux ans de souffrance.

Ainsi, la révolution que Gluck avait opérée naguère dans la tragédie lyrique, était opérée de même pour la comédie : à la place de ces chants vagues, traînans et décousus, qui caractérisaient jusqu'alors l'école française, on venait d'entendre des mélodies ravissantes, si parfaitement unies aux paroles, que chacun, en se rappelant les situations de la pièce, se rappelait aussitôt quelques notes de Grétry, et ceci peut-être est le plus grand éloge qui se puisse faire d'une œuvre dramatique. Sans nier le charme qu'on peut encore trouver dans cette musique vague, qui plaît à l'oreille sans parler à l'esprit, sans toucher le cœur, où le compositeur semble avoir chanté, pour ainsi dire, à la manière du rossignol, on peut soutenir avec raison que telle ne doit pas être la musique du théâtre : celle-ci puise ses grands moyens dans la déclamation, non qu'il s'agisse, on le sent bien, de noter puérilement les mots, mais de reproduire l'expression de l'*accent naturel*. Dans tous les pays du monde, la joie, la colère, l'amour, la douleur, frappent l'air par les mêmes sons; tous les hommes agités d'une même passion, en quelque langue qu'ils parlent, font entendre les mêmes accens, et cette étonnante similitude existe encore entre gens pris dans toutes les classes de la société; il ne faut qu'écouter pour s'en convaincre. Pergolèse, Gluck, Mozart, Grétry,

Digitized by Google

avaient mieux entendu que d'autres, de même que Molière avait mieux vu, et cette faculté de si bien entendre et de si bien voir est ce qu'on appelle le génie.

Le premier opéra de Grétry donné, les succès les plus brillans se suivirent sans interruption, puisque c'est dans le court espace de deux ans qu'on a représenté *Lucile, le Tableau parlant, Sylvain, les Deux Avares, l'Amitié à l'épreuve, Zémire et Azor,* et *l'Ami de la Maison.* Il est bien vrai de dire que ces partitions n'approchent point, sous le rapport du volume, des partitions de nos jours; nous avons déjà dit ce qu'était l'orchestre de Grétry, et, en outre, on écrivait tous les morceaux beaucoup plus courts. Mais quel trésor de mélodie ne trouve-t-on pas dans les sept opéras dont je parle? Quelle variété d'expression musicale! Quelle couleur, propre à la pièce comme à toutes les situations! Pas un morceau ne pourrait être parodié sans perdre la plus grande partie de son mérite, tant il est fait pour la place, tant il est fait pour les paroles.

Le public ne se lassait point de se porter en foule au théâtre pour applaudir avec transport ces compositions si vraies, si originales, qui créaient enfin une école française; et bientôt Grétry dut à ses ouvrages une fortune considérable pour l'époque. Il put épouser la femme qu'il aimait; il put appeler près de lui sa vieille mère, sa sœur, dont les cinq enfans sont devenus ses enfans, quand la cruelle mort lui eut enlevé ses trois filles. Entouré de sa nombreuse famille et de quelques amis, il cessa, fort jeune encore, de fréquenter le monde; un travail aussi assidu que le sien, une santé chancelante, l'obligeait à mener la vie la plus régulière, et d'ailleurs tous ses goûts le portaient vers les tranquilles jouissances de l'intérieur. Son caractère était mélancolique : je ne crois pas qu'on l'ait jamais vu rire; mais son sourire fréquent annonçait le contentement de l'âme, autant que la finesse et la bonté.

Quand il eut donné trente ouvrages, les comédiens de l'Opéra-Comique le prièrent de vouloir bien accepter une

Digitized by Google

loge pour lui et sa famille. Tous les soirs, à moins qu'il ne fût malade, il allait au théâtre, et comme, pendant quarante ans, la toile s'est levée à peu près chaque jour pour la représentation d'un opéra de lui, il plaisantait lui-même du plaisir qu'il prenait à entendre sa musique. Il est juste de dire qu'il se plaisait aussi franchement à entendre celle des autres, surtout quand elle était composée dans le système qu'il croyait propre à son art : on l'a vu souvent applaudir vivement, et citer avec éloges, en mille occasions, différens morceaux de Daleyrac, de Boïeldieu, qui débutait alors. Il était moins enthousiaste, on doit l'avouer, de ce qu'il appelait la musique tapageuse ; il n'aimait pas à voir les compositeurs dramatiques chercher leurs plus puissans effets dans l'accompagnement. « C'est faire jouer un trop grand rôle à l'orchestre, disait-il ; il ne faut pas que le piédestal brille aux dépens de la statue. » Toutefois, il rendait pleine justice aux richesses d'harmonie dont les Méhul, les Chérubini, dotaient le théâtre, car Grétry n'était point envieux ; soit que son doux caractère se refusât à tout sentiment haineux, soit qu'il eût la conscience intime de sa supériorité, il voyait avec calme les succès de ses rivaux, et s'abstenait volontiers de toute critique.

A cette preuve d'un bon esprit, Grétry en joignit une autre, plus rare peut-être : il sut s'arrêter à temps ; il n'attendit point, comme tant de grands artistes, qu'un revers l'avertît du déclin de son génie, et il finit sa carrière théâtrale sur des lauriers. Dans l'espace de vingt-cinq années, il avait composé quarante-six opéras ; le dernier (*Anacréon*) venait d'être joué avec le plus grand succès. Ce fut ce moment qu'il choisit pour abandonner son art. « Les mélodies s'épuisent comme toute autre chose, dit-il à ses amis ; je ne veux pas attendre qu'il n'y ait plus rien dans mon sac. » Depuis lors, quelques instances que l'on pût faire, il fut impossible d'obtenir qu'il écrivît une note.

Il a survécu dix-huit ans à cette sage résolution ; jouissant d'une renommée toujours croissante, que ne venaient point

Digitized by Google

affaiblir les œuvres débiles du vieillard. Il passait les hivers à Paris, objet de la considération générale et des applaudissemens du public. Il se retirait l'été à Montmorency, où il avait acheté l'ermitage de J.-J. Rousseau. C'est là qu'il s'est éteint doucement, le 24 septembre 1813, à l'âge de soixante et onze ans.

Son corps ayant été rapporté à Paris, ses funérailles furent une sorte d'apothéose. On n'avait jamais vu, et vraisemblablement on ne reverra plus chose pareille. Tout ce qui tenait aux sciences, aux lettres et aux arts, suivait en grand deuil le char funèbre. Dès le matin, une immense foule de peuple remplissait les rues par où devait passer le cortége. On fit une station devant les théâtres, où des éloges furent prononcés par les acteurs les plus célèbres de la capitale. Le corps arrivé à Saint-Roch, tous les orchestres de Paris réunis exécutèrent une messe des morts, dont les morceaux étaient composés par nos premiers maîtres. Les cœurs étaient vraiment tristes; les larmes coulaient lorsque le cortége, suivi par une foule innombrable, se remit en marche pour aller déposer l'auteur de *Richard* dans sa dernière demeure. Ce qu'il y eut surtout de remarquable dans cette triste et glorieuse cérémonie, c'est que nul ne demandait à son voisin: A qui rend-on de si grands honneurs? Depuis le maréchal de France jusqu'au chiffonnier de Paris, tous connaissaient Grétry; tous savaient par cœur quelques uns des airs qu'il avait composés; en un mot, tous lui avaient dû des jouissances.

Au moment où j'achève d'écrire ces lignes, la mort vient d'enlever Boiëldieu à la France. C'est encore parler de Grétry que parler de ce charmant compositeur dont il appréciait si bien le talent. « Courage, mon enfant, disait-il au jeune homme après la première représentation de *Zoraïme et Zulnare*, vous êtes dans la bonne route, vous faites de la musique dramatique; c'est cela! » Et pendant huit jours il ne parlait d'autre chose que du nouvel opéra, répétant cent fois: « Ce jeune homme ira loin, soyez sûrs qu'il ira très loin. »

Digitized by Google

On n'a jamais vu revenir Grétry sur ce premier jugement; il le confirmait au contraire de la manière la plus flatteuse à chaque ouvrage que donnait Boiëldieu. Enfin, l'avant-veille de sa mort, tout en parlant avec calme de sa fin prochaine à deux êtres qui le chérissaient tendrement, et qui s'efforçaient de retenir leurs larmes, il se plut pour la dernière fois à s'entretenir de son art. « Quand je suis venu, dit-il, il est bien certain que l'on soignait trop peu l'orchestre; depuis, on a toujours marché vers l'excès contraire, au point que maintenant on lui sacrifie la mélodie; aussi, je me trompe fort, ou vous verrez périr la musique dramatique. Quand on ne chantera plus, quand l'art se réduira à faire ce que les plus sots peuvent apprendre avec un bon maître de contre-point, on composera encore des opéras; mais les opéras se ressembleront tous; car si la mélodie peut se varier à l'infini, le nombre des effets harmoniques est borné. Je n'ai d'espérance que dans Boiëldieu; il chante celui-là. Vous le connaissez? Dites-lui que je le nomme mon successeur au théâtre. »

Ces paroles, les dernières à peu près qu'ait prononcées Grétry, s'adressaient à celle qui signe cette notice. Elle se plaît tristement à inscrire sur la tombe de Boiëldieu un si flatteur, un si haut éloge; et, confondant ses regrets, elle aime à rendre ici un double hommage à ces deux grandes mémoires.

Madame de Bawr.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LAVOISIER

(ANTOINE-LAURENT),

NÉ A PARIS, LE 16 AOÛT 1743; MORT SUR L'ÉCHAFAUD, LE 6 MAI 1794.

Depuis l'époque où Stahl renversa les rêveries de l'alchimie pour y substituer la théorie du phlogistique, presque tous les chimistes adoptèrent les opinions de ce grand homme et suivirent en aveugles les chemins qu'il avait tracés. La liberté de penser semblait leur être interdite, et quand un fait ne s'accordait pas avec leur doctrine, ils le torturaient d'une manière souvent ridicule, pour en donner une explication plus ridicule encore. La chimie fit donc peu de progrès pendant le dix-septième siècle et pendant plus de la moitié du dix-huitième; on était alors possédé de la manie de baser des principes sur des phénomènes mal observés. Mais les erreurs et les hypothèses devaient céder enfin au pouvoir victorieux des faits et de l'analyse.

Antoine-Laurent Lavoisier est le nom de l'homme qui, le premier, créa un nouveau système de chimie sur des expériences positives. Ce savant, l'un des plus grands hommes qu'aient produits son siècle et son pays, naquit à Paris, le 16 août 1743. Dès ses plus jeunes années, il montra une prédilection particulière pour les études physiques et mathématiques. La fortune et le bon sens de son père lui permirent de suivre ce penchant naturel, et dès qu'il eut terminé avec éclat ses études au collége Mazarin, il se fit l'hôte assidu de l'observatoire de La Caille, du laboratoire de Rouelle, et le compagnon infatigable des herborisations de Bernard de Jussieu. Ses progrès, en botanique, en physique, en miné-

Digitized by Google

ralogie et en chimie, furent si rapides, qu'à l'âge de vingt ans il osa concourir pour un prix que l'Académie avait proposé, à la sollicitation du gouvernement. Il s'agissait d'un nouveau mode d'éclairage pour la ville de Paris. Lavoisier se livra aux recherches que nécessitait la solution d'un pareil problème avec l'ardeur dont le génie seul est capable. Après quelques expériences, il remarqua que sa vue était trop faible pour distinguer assez nettement les intensités différentes et les nuances délicates et souvent presque insaisissables des diverses flammes; en conséquence, il conçut le singulier projet de renoncer à la lumière naturelle et de s'enfermer pendant six semaines dans une chambre qu'il avait fait tendre en noir. Ses yeux, perdant ainsi l'habitude de la clarté du jour, acquirent bientôt une finesse qui leur permettait d'apprécier les moindres différences dans l'intensité de la lumière que répandaient les divers combustibles. Cette résolution de se condamner à l'obscurité pendant un temps si long révélait une âme fortement trempée, et annonçait qu'il n'épargnerait ni peines ni travaux pour résoudre les problèmes qu'il se proposerait à l'avenir.

Enfin Lavoisier présenta son Mémoire à l'Académie, qui lui décerna la couronne et le fit imprimer à ses frais. Une récompense de 2000 liv. était destinée au meilleur Mémoire, mais le généreux savant ne l'accepta pas, et la fit distribuer à trois concurrens qui, dans le même but, avaient fait des expériences très dispendieuses. Le Roi, apprenant cette noble conduite, lui fit remettre en séance publique, et par le président de l'Académie, une médaille d'or.

Après cet heureux essai de ses forces, Lavoisier fit plusieurs voyages en France, avec Guettard, et en rapporta une collection de matériaux qui devait servir à une histoire géologique et minéralogique de sa patrie. Il écrivit ensuite un Mémoire sur les couches des montagnes, qui n'était que l'introduction d'un grand ouvrage sur les révolutions du globe.

Plusieurs autres Mémoires, qu'il envoya successivement à

Digitized by Google

l'Académie, lui ouvrirent les portes de cette assemblée en 1768. Il avait alors vingt-cinq ans. Vers la même époque, Lavoisier fit des recherches sur le plâtre que fournissent les carrières des environs de Paris, sur la cristallisation des sels, sur la congélation de l'eau, et sur les phénomènes du tonnerre et de l'aurore boréale.

En 1770, il démontra, par des expériences d'une délicatesse et d'une persévérance remarquables, que l'eau ne pouvait pas être *convertie en terre*, comme on le croyait généralement. Il prouva que le dépôt terreux qui résultait d'une distillation prolongée de l'eau ne provenait point du changement de l'eau en terre, mais bien de la perte éprouvée par les vases divers pendant l'opération.

Scheele arriva, vers le même temps, à la même conséquence, mais par des moyens différens. Le chimiste suédois analysait; Lavoisier pesait. Il partait du principe que les produits formés doivent peser autant que les matériaux employés à leur formation.

Une nouvelle mine de recherches expérimentales sur les corps aériformes, échappés à l'attention des chimistes, venait alors d'être découverte par le génie de Black et la sagacité de Priestley. Frappé de la beauté et de l'importance de ces découvertes, Lavoisier s'engagea dans les mêmes recherches avec tout le zèle scientifique qui le caractérisait : ce fut alors que sa fortune servit son génie. Il inventa et fit construire, à grands frais, de nouveaux instrumens, avec lesquels il répéta et entreprit de nombreuses expériences sur les fluides aériformes. Il publia, en 1774, les *Opuscules chimiques*, dans lesquels il en consigna les brillans résultats avec autant de clarté que d'élégance.

L'existence à l'état solide, dans les terres alcalines, d'un corps gazeux qui, dégagé de ces substances, devenait aériforme, avait été déjà prouvée par le docteur Black, et Bergmann avait démontré que cet air possédait des propriétés acides; mais on n'avait pu encore déterminer les parties constituantes de ce gaz acide ou *air fixe*. L'honneur de cette

Digitized by Google

découverte appartient tout entier à Lavoisier, qui, en 1772, exposant un morceau de charbon renfermé dans un vase de verre à l'action d'une lentille, découvrit qu'une partie du charbon avait été consumée, que la quantité d'air contenue dans le récipient avait diminué, et que le résidu de ce même air possédait précisément les qualités que l'on reconnaissait à l'air fixe ; il conclut alors que le charbon était partie constituante de ce gaz (aujourd'hui nommé acide carbonique), et les chiffres qu'il établit pour en représenter la composition existent encore aujourd'hui que l'art de l'analyse chimique a fait de si grands progrès.

Le diamant, dont la combustibilité, prophétisée par Newton, fut prouvée par Macquer et autres, attira aussi l'attention de Lavoisier. Il soumit cette substance au même traitement que le charbon, et il trouva que la combustion du diamant donnait précisément les mêmes résultats que la combustion du charbon. Il conclut de là qu'il existait une grande analogie entre le diamant et le charbon.

En août 1774, Priestley découvrit qu'en chauffant certaines chaux métalliques, particulièrement l'oxide rouge de mercure (on le nommait alors *précipité per se*), une certaine quantité d'air s'en dégageait, air plus pur que celui de l'atmosphère, et nommé, selon la théorie du temps, *air déphlogistiqué*. Il passa l'hiver suivant à Paris, et communiqua sa découverte à Lavoisier; celui-ci en reconnut aussitôt l'importance, et publia, en 1775, un Mémoire sur la nature du principe qui se combine avec les métaux pendant leur calcination. Dans cet écrit, il prouva, par des expériences conformes à celles de Priestley, que le *précipité per se*, chauffé dans une cornue, laisse échapper un air éminemment respirable et passe ensuite à l'état métallique; que les corps combustibles brûlent dans cet air avec plus d'éclat que dans l'air ordinaire, et que la même chaux de mercure, chauffée avec du charbon, laisse dégager, non l'*air pur*, mais l'*air fixe* : il en conclut que l'*air fixe* était composé de charbon et d'*air pur*.

Digitized by Google

Une seconde conséquence non moins importante de la découverte de l'*air pur* était l'analyse de l'air atmosphérique faite par Lavoisier, analyse encore célèbre aujourd'hui, et conservée dans tous les ouvrages comme un monument à la gloire de l'illustre père de la chimie moderne. Il renferma dans un vaisseau clos une quantité connue de mercure avec une quantité connue d'air atmosphérique; il chauffa le métal jusqu'à l'ébullition pendant plusieurs jours; il vit se former à la surface du métal, et par degré, une petite quantité de chaux rouge; quand il ne s'en forma plus, il examina les matières contenues dans le vaisseau, et il trouva l'air diminué de poids et de volume, et incapable de servir à la combustion et à l'entretien de la vie animale. Une partie du mercure était convertie en chaux rouge ou *précipité per se;* et ce qui était très satisfaisant pour la théorie de Lavoisier, c'est que le poids du *précipité* ajouté à celui du mercure métallique restant de l'opération, excédait le poids du métal primitif; et cette augmentation de poids était exactement égale à la diminution que l'air avait subie. Lavoisier nomma cet *air pur* oxygène (générateur d'acides), après avoir prouvé que la combustion, l'acidification et la calcination (ou oxygénation, comme on l'appelle aujourd'hui) étaient des phénomènes analogues, qu'ils consistaient dans la combinaison de l'oxygène avec les corps combustibles dans la combustion, avec les corps acidifiables dans l'acidification et avec les corps métalliques dans la calcination, toujours aux dépens de l'oxygène que contient l'air atmosphérique. Lavoisier renversa ainsi le système du phlogistique pour le remplacer par sa propre doctrine, préparée par une longue série de Mémoires tellement enchaînés entre eux, qu'ils forment un seul ouvrage dans lequel on voit la science créée et perfectionnée par le même homme.

Une ère nouvelle commence pour la doctrine de Lavoisier. Black publiait ses recherches relatives au calorique; il démontrait qu'un solide, lorsqu'on voulait lui faire prendre la forme liquide, et qu'un liquide, lorsqu'on voulait le

Digitized by Google

changer en vapeur, absorbaient ou rendaient latente, pendant ce changement d'état, une certaine quantité de calorique, et que ce calorique redevenait libre et sensible au toucher et au thermomètre, quand la vapeur se condensait en liquide, et quand ce même liquide devenait solide.

Lavoisier, par un raisonnement analogue, expliqua le dégagement de lumière qui accompagne la combustion. Il prouva que, pendant ce phénomène, l'oxygène, étant auparavant à l'état gazeux, se combinait subitement avec le corps combustible, pour devenir liquide ou solide, et que tout le calorique latent nécessaire pour maintenir l'oxygène dans l'état où il était avant la combustion, se dégageant instantanément, et en grande quantité, produisait alors la flamme, qui n'est autre chose que le calorique condensé et libre.

Cavendish avait, en 1781, prouvé systématiquement que l'eau n'était pas un élément, comme on l'avait cru jusqu'alors, mais une combinaison d'oxygène et d'*air inflammable*, nommé aujourd'hui hydrogène. Lavoisier prouva, par l'analyse, la vérité de ce fait, en brûlant, dans des appareils de son invention, de grandes quantités de gaz oxygène et hydrogène, et il détermina en même temps dans quel rapport en volume ils se combinaient dans la formation de l'eau.

L'analyse de l'air et de l'eau une fois faite et démontrée, Lavoisier fut conduit naturellement à s'occuper de la respiration des animaux. On avait trouvé qu'une inspiration d'air atmosphérique était suivie d'une expiration d'acide carbonique, de gaz irrespirable (azote) et de vapeur d'eau. Cette fonction animale, dit Lavoisier, est une combustion lente et intérieure. Une partie de l'oxygène de l'air atmosphérique, introduit dans les poumons, se combine avec le carbone du sang veineux, pour former l'acide carbonique; une autre partie se combine avec l'hydrogène du même liquide, pour donner naissance à la vapeur aqueuse; l'azote est le résidu de l'air atmosphérique décomposé. Le calorique latent que contenaient auparavant ces matières fournies par le sang devient libre, et produit la chaleur animale.

Digitized by Google

Cette analogie est belle et ingénieuse, mais ce point physiologique reste encore entouré d'obscurité. C'est du même raisonnement que découle cette autre pensée de Lavoisier, que tous les phénomènes de la chimie dépendent du déplacement des molécules des corps, de leur union ou de leur séparation ; selon lui, rien ne se perd, rien ne se crée, il n'y a que transmutation de formes.

Après la respiration, une autre fonction importante de l'économie animale, la transpiration cutanée, fut l'objet des travaux de Lavoisier, et les expériences qu'il fit à ce sujet, avec Séguin, sont regardées comme les moins défectueuses de toutes celles qui aient été tentées jusqu'à présent par les différens physiologistes.

La nouvelle manière d'envisager les phénomènes chimiques, la découverte de nouveaux corps et de composés nouveaux, tous ces progrès, joints à l'analyse des matières organiques, réclamaient un changement dans la nomenclature de la chimie. En conséquence, un comité de chimistes distingués, dont Lavoisier était un des plus illustres, entreprit cette tâche difficile, et créa une terminologie claire, simple et expressive, qui, malgré ses défauts et l'opposition qu'elle trouva d'abord, est devenue le langage universel de la chimie, et a même été adoptée en médecine et en pharmacie.

C'est sur toutes les expériences mentionnées plus haut, et les principes qu'il en a tirés, que Lavoisier posa les bases de son admirable *Traité élémentaire de Chimie*, deux volumes publiés en 1789. C'est par cet ouvrage sublime et impérissable qu'il éclipsa tout ce qu'on avait publié avant lui en chimie. Là, Lavoisier brille souvent dans la même page comme écrivain, comme philosophe et comme physicien ; là, il est pour la chimie ce que Kepler, Newton et Euler, sont pour les sciences mathématiques. Cet ouvrage, dont l'apparition est, pour ainsi dire, la date de la science, est accompagné de planches qui représentent les instrumens de son invention.

Nous n'avons jusqu'ici parlé de Lavoisier que comme chimiste, et c'est à ce titre qu'il a droit à l'admiration de la

Digitized by Google

postérité; mais les autres sciences, la physique surtout, ne lui sont pas moins redevables. Parlons seulement de la chaleur, dont la théorie est intimement liée avec son système chimique. Lavoisier commence par établir que le calorique est un fluide impondérable, c'est-à-dire que, accumulé dans les corps, il n'en augmente pas le poids; qu'il est tantôt libre, tantôt latent; que, quand il est libre, il tend toujours à se mettre en équilibre avec les corps environnans, ce qui le rend sensible au thermomètre, et que, quand il est latent, il est inappréciable à cet instrument.

« Les vapeurs et les gaz, dit-il ailleurs, ne sont que des « corps liquides ou solides qui renferment une grande quan- « tité de calorique; les corps solides ou liquides sont des gaz « dépouillés d'une partie de leur calorique. »

Ces principes posés, et ils sont vrais, son imagination en tire des conséquences générales.

— « Que la terre soit transportée tout à coup dans une « région beaucoup plus chaude du système solaire, dit-il, « l'eau, l'alcool, l'éther et le mercure lui-même, entreront « en expansion; ils se transformeront en gaz qui deviendront « parties de l'atmosphère. Ces nouvelles espèces d'air se « mêlant aux autres substances aériformes déjà existantes, « il en résultera des décompositions et des combinaisons nou- « velles jusqu'à ce que les affinités chimiques étant satisfaites, « les principes de ces différens gaz arrivent à un état d'équi- « libre ou de repos. »

— « Si la terre se trouvait tout à coup placée dans une « région très froide, l'eau qui forme nos fleuves et nos mers, « et le plus grand nombre des fluides que nous connaissons, « se transformeraient en montagnes solides, en rochers très « durs, d'abord diaphanes, homogènes et blancs comme le « cristal de roche, mais qui, avec le temps, se mêlant avec « des substances de différente nature, deviendraient des « pierres opaques diversement colorées. L'air, dans cette « supposition, ou au moins une partie des gaz qui le com- « posent, perdant leur état élastique, reviendraient à l'état

Digitized by Google

« de liquidité, et produiraient ainsi de nouveaux liquides « dont nous n'avons aucune idée. »

Cette belle conclusion a été vérifiée et réalisée, du moins en partie, trente ans après, par Faraday à Londres, et, de nos jours, par M. Thilorier à Paris.

Voyons maintenant Lavoisier comme homme public.

Déjà, en 1771, il avait senti la nécessité de créer la chimie et de sacrifier à cette science sa vie entière; mais, afin de remplir cette mission, il lui fallait une vie calme, de longs travaux et une grande fortune pour se procurer des produits coûteux et des instrumens précieux. Il chercha donc une place dans les finances, et se fit recevoir dans la compagnie des fermiers-généraux. Malgré ses occupations scientifiques, il remplissait ses fonctions avec une grande régularité, avec un ordre parfait et une rare présence d'esprit.

En France, plus que dans aucun autre pays, les hommes de science sont souvent consultés dans les affaires qui ont un intérêt public. La réputation dont jouissait Lavoisier lui procura, sous le ministère de Turgot, la place d'intendant de la régie des salpêtres. Il appliqua ses connaissances chimiques à la fabrication des poudres, et en augmenta la force explosive; il en quadrupla la production en supprimant les réglemens vexatoires qui permettaient aux employés de la régie de pénétrer de vive force dans les maisons particulières pour enlever les terres salpétrisées des caves. C'est lui aussi qui proposa, le premier, d'abaisser certains impôts, convaincu que le revenu, loin de diminuer, s'élèverait au contraire par cette mesure; c'est encore à lui que les Juifs de Metz durent l'abolition d'un impôt honteux qu'on prélevait sur eux.

Il rendit aussi de grands services à l'Académie des Sciences; non seulement il lui remit quarante Mémoires sur les points les plus importans de la chimie, mais il aida aussi les projets et les recherches qui lui étaient commandés par l'occasion. Il était de toutes les commissions chaque fois qu'il s'agissait de faire des rapports difficiles; lorsqu'on établit le

Digitized by Google

nouveau système de poids et mesures, il y contribua en faisant quelques expériences curieuses sur l'expansion des métaux. La Convention le consulta au sujet du meilleur mode à suivre pour fabriquer des assignats et les mettre à l'abri de la contrefaçon. L'agriculture avait aussi attiré son attention, et il destinait une grande partie des terres qu'il possédait à Vendôme à faire des expériences agricoles.

Le comité de l'Assemblée constituante nommé pour former un système amélioré des taxes, réclama le secours de ses vastes connaissances, et cette circonstance lui fit produire l'ouvrage intitulé *Traité sur la Richesse territoriale de la France*, que l'Assemblée constituante fit imprimer aux frais de l'état.

Dans la même année, il fut nommé l'un des commissaires de la caisse d'escompte, et il introduisit dans cette partie des finances une régularité telle, que, d'un seul coup d'œil, tous les soirs, on pouvait voir la proportion entre les revenus et les dépenses. Cet esprit d'ordre systématique était, en effet, la qualité saillante par laquelle Lavoisier se distinguait particulièrement, et son influence heureuse se manifestait dans tout ce qui attirait son attention.

Au milieu de tant d'activité, on le voit encore se livrer à des travaux dégoûtans, mais ennoblis par une charité sublime. Lavoisier, fermier-général et millionnaire, entreprend avec ardeur des recherches sur les gaz produits par les matières fécales corrompues. Et pourquoi? pour trouver les moyens de sauver la vie à quelques malheureux ouvriers.

La vie privée de Lavoisier répondait à son caractère de savant et d'homme public; il avait consacré toute sa fortune au progrès des sciences, et surtout de la chimie. Il était généreux, il protégeait les arts et encourageait les jeunes gens de talent; sa maison ressemblait à un vaste laboratoire où les expériences étaient, pour ainsi dire, en permanence; il employait les artistes les plus habiles pour lui construire les instrumens et les appareils dont il avait besoin et qui étaient infiniment supérieurs à tous ceux qu'on avait mis en usage

Digitized by Google

avant lui. Deux fois par semaine, il tenait chez lui une sorte d'académie scientifique, réunion à laquelle étaient invités les mathématiciens, physiciens et chimistes les plus distingués de l'époque. Là, on discutait les opinions des premiers savans de l'Europe; on lisait les morceaux des nouveaux ouvrages publiés à l'étranger, et l'on comparait les théories avec les résultats fournis par l'expérience; c'est là que l'on voyait Priestley, Fontana, Blagden, Ingenhouss, Landriani, Jacquin, Watt, Boulton, venus d'Angleterre, d'Italie et d'Allemagne, se rencontrer avec Laplace, Lagrange, Borda, Cousin, Meunier, Vandermonde, Monge, Guyton de Morveau, Berthollet, et plusieurs autres savans, tous amenés et inspirés par le même sentiment, l'amour de la vérité.

Dans ses manières, Lavoisier était doux, affable et obligeant; dans ses relations sociales, il était ami fidèle, charitable pour les pauvres, modeste et de bon goût dans la polémique, en un mot aussi estimable par ses qualités morales qu'illustre par son génie.

Mais un temps était arrivé où les avantages de la fortune, de la naissance et de l'éducation, étaient loin d'attirer la considération sur ceux qui en jouissaient, et devenaient pour eux, au contraire, une source de dangers, surtout quand, sous le régime royal, ils avaient occupé des emplois lucratifs. C'en était assez pour appeler sur eux toutes les fureurs des révolutionnaires. Lavoisier, le grand savant, illustre par tant d'ouvrages qui ont jeté de la gloire sur son pays, par tant d'actes liés à la prospérité publique; Lavoisier, dont la vie, si belle, si pure, a été entièrement vouée aux sciences, ne peut échapper à leur haine : il est saisi et jeté en prison par une bande de scélérats qui, insensibles à ses vertus et à ses talens, indifférens aux intérêts de la France, également sourds aux cris de l'Europe et de leur propre conscience, se jouent, comme des barbares, de la vie de leurs semblables, et sacrifient à leur idole sanglante une tête si chère au genre humain.

Pendant sa captivité, il prévoyait qu'il allait être dépouillé

Digitized by Google

de toute sa fortune ; mais il se consolait en pensant qu'il pourrait subvenir à ses besoins par l'exercice de la pharmacie. — Un sort plus cruel l'attendait, rien ne pouvait le sauver. — Il monta sur l'échafaud le 6 mai 1794.

L'arrêt porte :

— « Condamné à mort, comme convaincu d'être auteur ou « complice d'un complot qui a existé contre le peuple fran- « çais, tendant à favoriser les ennemis de la France ; notam- « ment en exerçant toute espèce d'exactions sur le peuple fran- « çais, en mêlant au tabac de l'eau et des ingrédiens nuisibles « à la santé des citoyens qui en faisaient usage. »

Lavoisier s'occupait alors à réunir en un ouvrage complet tous ses Mémoires ; déjà il en avait préparé un volume, les autres ont été tranchés par la même hache qui frappa leur auteur. La phrase est coupée là où se trouvait la plume au moment où le bourreau vint l'arracher à ses travaux pour le traîner au supplice. Il demanda un délai pour achever ces pages funèbres.

— « Nous n'avons pas besoin de savans, » lui répondirent ces cannibales d'un état civilisé : ils ne voyaient que la tête du fermier-général n° 5.

MAX. KAUFMANN.

Digitized by Google

THE ASTOR LIBRARY
NY

Digitized by Google

Dessiné par Roubault — Gravé par [illegible]

[illegible]

Digitized by Google

Digitized by Google

Dessiné par Roubault — Gravé par Gaillé

STIBERT (Ctre)

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

GUIBERT

(JACQUES-ANTOINE-HIPPOLYTE, COMTE DE),

NÉ A MONTAUBAN, LE 12 NOVEMBRE 1743;
MORT LE 16 MAI 1790.

Guibert sortait de l'enfance à cette époque singulière où il fallait que les hommes d'esprit de race nobiliaire fussent philosophes, que les militaires ardens et doués de sagacité, fussent réformateurs, que le courtisan visât à la popularité. Comme à toutes les époques de transition, il fallait que la vie sociale fût un amalgame de contrastes, et que les nuances fussent les unes tranchées, les autres fondues. De là, le mariage de Guibert avec une favorite de la reine, l'engouement du patriote tactitien pour Frédéric, roi absolu, l'*Essai de Tactique* dédié à la patrie, l'*Éloge de L'Hospital*, avec cette épigraphe : « Ce n'est pas aux esclaves à louer les grands hommes. »

Fils d'un lieutenant-général homme de lettres lui-même, le jeune Guibert voyait sa carrière toute tracée : le Parnasse et la gloire du champ de bataille furent les rêves de ses premiers ans. Une méditation sur les choses de la guerre l'occupa d'abord; il comprit que le renom du guerrier ne pouvait plus s'acheter avec l'épée seule, et qu'il y fallait l'alliance de la plume. Le disert César, s'il n'eût écrit, se disait-il, ne serait pas plus connu que l'illettré Brennus.

Avant d'avoir âge d'homme, Guibert était acteur dans la guerre de 1756; il portait l'épée à treize ans et demi, et fit les six dernières campagnes de cette guerre, d'abord comme aide-de-camp de son père, qui exerçait les fonctions de major-général dans l'armée du maréchal de Broglie, et en-

Digitized by Google

suite comme capitaine dans le régiment d'Auvergne, infanterie.

Quand une milice modèle brillait au-dessus de toutes et captivait l'admiration des amis comme des ennemis, quand cette guerre de sept ans se poursuivait si peu glorieuse pour nos armes, presque toutes les armées avaient lutté, comme le témoigne le prince de Ligne, à qui ferait le plus de bévues pour la plus grande gloire de la Prusse; de là, cette adoration de Guibert pour le roi-soldat, cette disposition frondeuse qu'il nourrissait contre des princes moins habiles, et ces critiques amères d'un homme d'esprit et de cœur, qui, sous son père et de Broglie, était à excellente école pour apprécier ce qui se faisait mal, ce qui eût dû se faire mieux.

Guibert, par un renversement des formes ordinaires de l'étude, se trouva en position de juger théoriquement les grands effets avant d'être initié, par la pratique et la méditation, au secret des causes; déduisant, de la nullité des principes et de la contradiction des règles, le besoin d'un monument neuf, il voulut reprendre par sa base la science des armes et la constitution de l'armée de France. L'intention était louable, l'entreprise hardie; elle allait l'amener à être l'écrivain le plus marquant des armées d'Europe; mais ayant prononcé trop tôt et trop vite, sa jeune plume hasarda plus d'une opinion que son âge mûr eût voulu plus tard effacer.

Guibert ne voyait, dans toutes les armées, « que des constitutions imparfaites, mal calculées sur leurs moyens, et dont ni l'honneur ni le patriotisme n'étaient la base. »

Aucun ministre, avant du Muy, n'avait songé à former un recueil méthodique d'ordonnances. « Elles existaient, dit Guibert, éparses, morcelées et perdues dans un chaos impénétrable de vieilles et de nouvelles lois que peu de gens possèdent, et que nul ne peut ni retenir ni consulter. »

La tactique était moins avancée que tout le reste; ce mot n'était pas francisé encore. Aussi Voltaire le tournait-il en dérision dans une épitre qui n'est pas une de ses meilleures productions.

Digitized by Google

La science de l'ingénieur était forte et appuyée de principes; les Français conduisaient à la Vauban la guerre de siége; mais là devait se borner tout éloge. L'artillerie, habile déjà, si on la comparait à celle des autres puissances, attendait un Gribeauval.

La balistique, surtout celle du fusil, était dans l'enfance; jamais balle d'exercice n'avait été chercher une cible. Les effets de la poudre étaient à apprécier à l'aide d'expériences démonstratives; « ces effets, disait Guibert, étaient un système à créer. »

Les cartes topographiques et géographiques étaient si rares qu'à Fontenoy, on n'avait pas pu trouver une carte du pays pour les royales élucubrations de Louis XV.

Le procès mémorable de l'ordre mince retentissait jusque dans les boudoirs; il avait assoupi les querelles non moins acharnées des gluckistes et des piccinistes. L'ordre profond, incarné dans Mesnil-Durand, avait pour avocats les sectateurs de Folard et de la pique; il avait pour antagonistes les jeunes colonels qui s'émouvaient sous les fascinations de Frédéric II. Le beau sexe n'aimait pas Frédéric II, mais il penchait pour les jeunes colonels.

On était si peu d'accord sur l'ordre mince et profond, que de vieux officiers qui avaient fait la guerre de la Succession redemandaient la pique, comme préférable au fusil.

L'armée prussienne venait de donner le spectacle inouï des charges de cavalerie au galop. Jusque là, les corps de cavalerie ne chargeaient qu'au pas ou au trot; celle de France ne galopait pas, « parce que les chevaux appartenaient aux capitaines propriétaires, qui ne voulaient pas tuer ces pauvres animaux. »

La cavalerie étrangère n'avait que de l'ensemble, sans vélocité; celle de France n'agissait avec vivacité qu'aux dépens de l'ensemble; les hommes de cheval ne savaient s'ils devaient combattre avec le feu ou le sabre; on venait à peine de renoncer, en certains royaumes, à la charge que les cuirassiers à cheval exécutaient à coups de baïon-

Digitized by Google

nette, après avoir fait des feux de peloton; leur sabre, inutile fardeau, dormait dans le fourreau. Cette règle de tradition, cette charge à la baïonnette, était vivante encore chez les Anglais.

Le préjugé de l'ancienneté de corps, l'importance ridicule attachée au poste d'honneur, l'insubordination des corps privilégiés, qui ne voulaient, dans l'absence du roi, obéir qu'au général en chef, et qui prétendaient ne combattre qu'en tenant la droite de l'armée, l'armée dût-elle être écrasée si le temps manquait pour les y placer, étaient autant d'embarras et d'entraves.

On regardait comme un effort de génie, de disposer, sur le terrain, des soldats de telle manière que la ligne de leurs pieds tracât les mots : *Vive le roi*. Un général célèbre avait réussi, étant major, à ce tour de force.

L'usage des bataillons de la forme la plus capricieuse, en rhombe, en losange, en croix, était maintenu, défendu encore par l'esprit de routine.

La théorie de l'ordre en carré qui, au commencement du siècle, transformait en des citadelles vivantes l'infanterie autrichienne et russe, dans les guerres contre les Turcs, ne prenait faveur en France que depuis peu.

Cette vieille ruse grecque, cet ordre oblique qu'on croyait une invention prussienne toute récente, était venue enflammer la polémique, presque autant que l'ordre mince.

Les évolutions étaient lourdes, compliquées, surabondantes; il y en avait abusivement de synonymes, comme dit Guibert.

On faisait encore des feux sur quatre et même sur six rangs; les premiers rangs tiraient à genoux et les officiers se couchaient à plat ventre. A défaut de règles générales, chaque major d'infanterie faisait excuter les feux à sa guise.

On ne sentait pas l'utilité de la natation et de la gymnastique; en vain Puységur, Feuquières et le maréchal de Saxe recommandaient-ils ces exercices.

« On ne voyait dans le fantassin, disait Guibert, qu'un

Digitized by Google

frotteur, un polisseur, un vernisseur. » Le costume, d'ailleurs, ne permettait guère que les militaires se livrassent à des mouvemens gymniques, qui veulent de la liberté et de la souplesse : leur vêtement étranglé et les ligatures qui enchaînaient toutes leurs articulations s'y opposaient. Marcher droit et se tenir roide constituaient presque tout le savoir d'un piéton.

L'organisation des brigades d'armée était chose si peu arrêtée, que, quoique le système existât depuis Gustave-Adolphe, la tactique française n'avait pas encore de règles écrites concernant ce mécanisme.

La prépondérance des opinions du maréchal de Saxe ne permettait aux troupes françaises que les affaires de postes; les affaires de plaine attendaient un défenseur; ce fut Guibert : il y avait une noble audace à se déclarer alors en opposition de principes avec le prince saxon, et à soutenir que l'offensive convenait au génie de la nation.

Le système des divisions venait d'être essayé par le maréchal de Broglie; ce système, déjà oublié depuis la paix, devait renaître un jour sous l'influence du nom de Guibert; trente ans plus tard les divisions de campagne devaient faire la gloire de nos armes; les divisions permanentes se naturaliser en Prusse, en Russie, etc.

On n'osait procéder que loin du champ du combat, à la formation d'une armée en bataille; on a vu ce genre d'opération demander une journée.

L'armée française négligeait le principal pour l'accessoire; elle s'égarait dans l'imitation des automates de Prusse; il ne suffisait pas d'établir dans l'infanterie de France les habits étriqués, les petits chapeaux, les cheveux en queue, les coups de bâton; il manquait un Frédéric.

Les Français restaient inhabiles dans l'application des troupes aux terrains; l'état-major de l'armée négligeait les études préparatoires, et était dépourvu d'expérience; si les généraux et leurs aides-de-camp se formaient, ce n'était qu'après avoir sacrifié, ou par incapacité ou par une vail-

Digitized by Google

lance aveugle, les troupes que la faveur ou l'imprudence leur avaient confiées.

La permission de livrer bataille devait arriver de Versailles, l'opportunité d'une action de guerre se discutait dans les petits appartemens, une semaine ou deux à l'avance.

Les camps de plaisance n'étaient, comme leur nom l'indique, que des réunions consacrées à la dissipation et aux festins; aucune manœuvre n'y avait encore été essayée comme simulacre de guerre et comme étude.

« A-t-on jamais pensé, disait Guibert, à donner en France une armée à un général pendant la paix, à le laisser essayer, étendre, perfectionner ses talens par l'habitude de manier des troupes? A-t-on jamais songé à établir une grande école de guerre? »

C'était cette incurie de la part des ministres de la guerre qui disposait tant de parens à regarder, pour leurs fils, la carrière militaire comme une profession où la jeunesse oublie ce qu'elle a appris, altère la rectitude de son jugement, engourdit son intelligence par une inévitable oisiveté, prend le goût du jeu et de la vie de café, et s'habitue à attacher de l'importance à des superfluités, à des futilités.

Telles étaient les lacunes, les aberrations dont gémissait l'armée, et que déplorait Guibert. Se constituer l'accusateur de tant de désordres, s'efforcer d'en découvrir, d'en indiquer les remèdes, tel fut le service que Guibert aspirait à rendre; mais, malgré ses efforts, plus d'une trace de ces abus n'a pas disparu encore.

Une large carrière s'ouvrait à un esprit observateur, critique, créateur; alors surtout qu'une partie de ce qui s'offrait si défectueux, commençait à éveiller l'attention et à exercer les recherches de plus d'un peuple voisin.

Épris d'un vif amour de l'étude, il se consacra aux lettres pendant le temps qui s'écoula entre la paix de 1763 et la guerre de 1767; il entreprit une histoire des ministres de la guerre depuis Louis XIV. Le sujet allait s'agrandissant sous sa plume, et se changea en un examen de la constitution

Digitized by Google

militaire de la France depuis l'origine de la monarchie; Guibert n'eut pas la persévérance ou le temps de pousser le travail au-delà du onzième siècle; les événemens se pressaient, la guerre de Corse allait éclater, et Guibert, à peine âgé de vingt-quatre ans, arracha de son volumineux manuscrit les pages qui allaient devenir l'*Essai général de Tactique;* cette publication, qui n'était que la pierre d'attente du monument entier, en fait regretter vivement l'inexécution.

L'*Essai général de Tactique* était terminé en 1767, imprimé à l'étranger en 1770, réimprimé à Londres en 1772; à Liége, en 1773; traduit en allemand en 1774; en anglais en 1781; cette production, reproduite par d'innombrables éditions ou contrefaçons, a été commentée par Warnery, analysée par Darçon, réfutée, quelquefois victorieusement, par Bohan, critiquée par le général Jomini, par Mauvillon, par Turpin. C'est donner une idée du succès qu'elle obtint et de l'importance qui n'a pas cessé de s'y attacher. Laharpe, quoique ce sujet semble lui ressortir peu, exalta cette œuvre et la considéra comme une analyse juste et de haute portée des opérations de Turenne, de Luxembourg, de Frédéric II.

Ce livre a été, sinon le plus habilement composé de ceux qu'on doit à Guibert, du moins celui qui a créé et élevé le plus haut sa réputation; il a survécu et survivra à ses antagonistes, mais il souleva des débats animés et quelquefois amers.

Quelque partialité perce dans les accusations de plus d'un critique allemand : l'un ne veut pas que Guibert ait compris Frédéric, et s'indigne qu'un Français ait aspiré à perfectionner l'œuvre d'un roi de Germanie; l'autre reproche à l'*Essai de Tactique* des planches et des chapitres superflus; tous dissimulent mal qu'il y a de la passion dans leur censure.

Cet écrit de Guibert a dû une partie de sa célébrité à son discours préliminaire et aux prédictions frappantes et justifiées qu'il contenait; c'est le traité militaire qui, sous le rapport didactique et littéraire ait, le premier, excité une vive attention : il était du petit nombre des livres dont Fré-

Digitized by Google

déric II recommandait la lecture à ses généraux; la profondeur des réflexions y répond à l'énergie du style, et sauf quelques erreurs maintenant démontrées, les propositions de l'auteur ont fait règle, ou sont restées comme des jalons plantés pour l'avenir. Ainsi prévaudront, un jour, une organisation qui ne serait remaniée qu'à des époques éloignées et fixes; un conseil de la guerre plus conservateur qu'innovateur; une académie militaire qui aurait mission de créer des rudimens, et un dictionnaire de la guerre. Les opinions que Guibert professe dans ses écrits auront sans doute pour fruit l'entière abolition des priviléges militaires, abolition essayée de 1790 à 1800, la bonification des retraites, au moyen de l'obtention de certains emplois civils; bonification imaginée par Napoléon comme contrepoids et dédommagement de la conscription et devenue un système allemand et russe, depuis qu'il n'est plus français; enfin, on verra triompher le principe de l'avancement au concours, principe qui s'est enraciné dans les armées bien organisées.

Guibert avait pour partisans tous les jeunes officiers; ceux-ci bataillaient, discutaient pour lui, mais ils n'écrivaient pas; il avait contre lui les hommes de la routine qui recouraient à la voie de la presse et aux brocards des chansons : dans cette controverse, Guibert était un athlète engagé contre une phalange.

Les femmes, la jeunesse militaire, les hommes de lettres, s'arrachaient un ouvrage dont la préface colorée, riche de pensées, interpellait les souverains, régentait l'Europe, reprenait la société par sa base, ménageait peu la royauté de France, et prétendait appeler le royaume à d'autres destinées.

Le capitaine Guibert obtint le grade de colonel dès les premières campagnes de Corse; le combat de Ponte-Corvo, où il se distingua, lui valut la croix de Saint-Louis à vingt-quatre ans à peine.

A la fin de cette guerre, l'*Essai général de Tactique* paraissait en France. Guibert se rendit en Allemagne et en Prusse pour juger de loin l'effet de ses hardiesses, et pour saluer

Digitized by Google

Frédéric II, qui, d'abord prévenu contre lui, lui fit cependant quelque accueil; du moins le bruit s'en répandit; mais si l'on en croit le prince de Ligne, qui avait connu Guibert, s'était lié avec lui, lui avait même donné des lettres de recommandation pour la cour de Prusse, le colonel français, le tacticien déjà célèbre, loin d'avoir été choyé par Frédéric comme il s'en vante, loin d'en avoir été salué du nom de théoricien habile, en aurait été persifflé; son hôte aurait affecté de ne lui dire mot de l'*Essai général de Tactique,* dont Guibert croyait la Prusse engouée, et le malin Fritz, au contraire, aurait complimenté perfidement son hôte sur les applaudissemens qui attendaient sa tragédie du *Connétable de Bourbon.*

Le ministère de la guerre, devenu un apanage d'officiers-généraux, depuis l'administration du maréchal de Belle-Isle, s'occupait de donner à l'armée un meilleur réglement sur l'exercice et y était animé par l'impulsion que les œuvres de Guibert avaient donnée aux esprits.

L'avénement de Saint-Germain au ministère de la guerre était le signal d'une ère de réformation. Guibert fut appelé à le seconder; le grand rôle qui lui était préparé dans ce département fut la plus brillante phase de sa vie.

Il pressait Saint-Germain de fonder un « corps conservant et transmettant des principes, et remédiant, par là, aux inconvéniens produits par les changemens de ministres, et par conséquent, de systèmes. » Il mettait la dernière main à une ordonnance de tactique qui avait été minutée par le baron de Pirch, et remaniée par Dumouriez et Wimpfen; elle fut essayée à Lille en présence de Guibert, sous la présidence du général de Puységur; on s'y appliqua, surtout, à ce qu'on appelait la chanson du commandement. Ce réglement de 1776 vivait encore, en grande partie, dans l'ordonnance de 1831, qui lui était inférieure comme conception et concision.

Après avoir été ébloui de ses propres succès comme professeur militaire, Guibert entreprit d'unir aux trophées du

Digitized by Google

tacticien une palme littéraire; il voulait, dit Laharpe, remplacer Corneille, Turenne et Bossuet; il voulait arriver, disait Frédéric II, à la gloire par tous les chemins; l'académie, le théâtre, le ministère, rien ne lui semblait hors de sa portée.

A la fin de cette même année on joua deux fois à la cour sa tragédie *du Connétable*, bien plus anciennement composée, et qui ne fut imprimée qu'en 1785; elle répondait mal à son titre, puisque l'intérêt s'y portait sur Bayard mourant; mais elle offrait des morceaux écrits avec chaleur, renfermait de beaux vers et s'animait du prestige d'une pompeuse réception de chevaliers. La pièce ne réussit que faiblement; la hardiesse des rimes croisées, et l'appui que l'auteur demandait au décorateur et au costumier, étaient un avant-goût de romantisme, pour lequel on n'était pas encore mûr.

Il briguait aux mêmes époques le prix proposé par l'Académie pour l'*Éloge de Catinat*; son mémoire, fruit d'un long et consciencieux travail, fut jugé inférieur à celui de Laharpe : ce compétiteur fut couronné.

Guibert fut placé à la tête du régiment de Neustrie, en 1776; mais alors l'homme politique, le littérateur effaçait l'homme d'épée. Neustrie ne passait pas pour un des régimens le mieux tenus; non peut-être qu'il fût inférieur à bien d'autres, mais parce que Guibert s'assujettissait peu à la résidence, et que l'opinion eût exigé bien plus d'un corps confié à un colonel si renommé; son régiment, pourtant, à l'époque où l'armée manquait de réglemens de police, avait son Manuel (In-12, Douay, 1776) comme l'avaient les régimens en réputation, tels que La Fère, etc.

L'*Éloge du chancelier de l'Hospital* paraissait en 1777; ce morceau, qui n'est pas sans éclat, fut accueilli par un succès d'enthousiasme; la hardiesse et l'élévation des pensées, un appel au patriotisme et à la dignité nationale, le mystère de l'anonyme, la satire du ministère, dont Guibert avait été éloigné par le prince de Montbarey, tout concourut à la réussite de cette production; mais elle laissait percer toutes

Digitized by Google

les angoisses d'une ambition déçue; car depuis la chute de Saint-Germain le nom de Guibert se mêlait à un nom poursuivi par l'animadversion générale.

Guibert mit au jour, en 1778, ses *Observations sur la constitution militaire de la Prusse* (In-8°, Amsterdam et Genève). La préface de cet ouvrage signalait avec un peu d'aigreur et de passion les imperfections qu'il reprochait, avec fondement du reste, à la machine politique de France.

En 1779 parut la *Défense du Système de guerre moderne*, composée à la suite des expériences du camp de Vaussieux et dirigée contre Mesnil-Durand. Cet ouvrage, quoiqu'il ait eu moins de vogue que l'*Essai de Tactique*, était plus savant cependant, et se ressentait de la maturité qu'avait acquise l'écrivain.

En 1782, Guibert fut fait brigadier, et il était à la veille de passer en Amérique à la tête du régiment de Normandie et de Neustrie, qui était le dédoublement de l'autre; les préliminaires de paix firent contremander cet envoi de troupes.

En 1786, Guibert prononçait son discours de réception à l'Académie française. L'année 1787 voyait paraître l'*Éloge de Frédéric*.

Habitué aux travaux du ministère, où sa capacité et sa facilité étaient sans cesse mises à l'épreuve, Guibert fut nommé, en 1787, membre et rapporteur du conseil de la guerre. Cette assemblée se proposait d'asseoir des principes, de créer la comptabilité, d'approfondir ce qui avait rapport au maniement des fonds, de donner un code; mais les projets d'ordonnances effrayèrent et blessèrent trop d'intérêts particuliers pour n'être pas amèrement critiqués bientôt; et Guibert, quoique étranger à la partie comptabiliaire de ce travail, comme il le prouve dans le Mémoire à l'armée, n'en essuya pas moins les reproches passionnés qu'exhalaient la cupidité et la vanité. De cruelles animosités proscrivirent à la fois et l'écrivain militaire et l'organisateur, et ses ouvrages et ses projets.

En cette même année la présence de Guibert au camp de

Digitized by Google

Saint-Omer fut l'occasion d'une sorte d'émeute, avant-coureur des orages qui allaient gronder bientôt ; les formes de la discipline dont on l'accusait d'avoir été le créateur, furent le motif de ce soulèvement ; cependant il s'était énergiquement élevé contre les coups de plat de sabre de la discipline de Saint-Germain ; mais on fut étonné de les retrouver prescrits dans les ordonnances de 1788. Guibert, antagoniste de cette punition, avait eu la main forcée ; mais la haine s'acharnait sur lui jusqu'à l'accuser d'avoir voulu faire couper les jarrets aux déserteurs. Parmi les membres du conseil de la guerre, Guibert avait le nom le plus connu, la réputation la plus répandue ; c'était à lui à être en butte aux reproches et à supporter l'odieux de ces accusations : il obtint le faible dédommagement d'être nommé maréchal-de-camp et inspecteur général de l'Artois.

Il fut remplacé au conseil de la guerre par le général Mathieu Dumas, sous le titre, non de rapporteur, mais de rédacteur.

Son *Mémoire à l'armée sur les opérations du conseil de la guerre* (1789), ouvrage plein de mesure et de raison, ne désarma aucune des passions qui bouillonnaient autour du réformateur : trop de hauts personnages vivaient des abus qu'il avait voulu saper.

Son dernier ouvrage, en 1790, était intitulé : *Sur la force publique considérée sous tous ses rapports*.

Les Lettres de mademoiselle de l'Espinasse (Paris, 1809, 1811), morte en 1774, ont persuadé à plus d'un lecteur que cette femme, qui disait n'aimer que pour vivre et ne vivre que pour aimer, est morte de douleur de n'avoir pas inspiré à Guibert, plus jeune qu'elle de onze ans, autant d'amour qu'elle en ressentait pour lui. Il a salué sa mémoire d'un éloge un peu ampoulé, qui est imprimé à la suite de la correspondance de cette femme distinguée.

En 1790, *la Mort des Gracques*, tragédie en trois actes, qu'il avait composée depuis long-temps, dit-on, et qui n'était que la mise en scène du récit de Plutarque, était sur le

Digitized by Google

point d'être jouée sur le Théâtre-Français. Guibert eut la sagesse de s'y refuser. L'explosion des haines qui poursuivaient sa personne ne lui permettait plus d'aspirer à des succès littéraires; il sentait, d'ailleurs, le danger d'enflammer encore par le sujet des Gracques des sentimens populaires déjà si incandescens.

Cette pièce et sa tragédie d'*Anne de Boleyn* sont restées inédites l'une et l'autre.

Aspirant à être député aux États-Généraux, il fut repoussé par les États de Bourbonnais, dont il avait brigué les suffrages : cet échec hâta sa fin.

La plus grande partie de ses écrits ont été recueillis sous le titre : *Œuvres militaires*. An XII (1803), 5 vol. in-8°. On a en outre : *Journal d'un voyage en Allemagne;* ouvrage posthume, 1803, 2 volumes. *Voyage du comte de Guibert en diverses parties de la France et de la Suisse, en* 1775, 1778, 1784, 1785. Ouvrage posthume. Paris, 1806, in-8°.

Une mémoire rare, une facilité prodigieuse, l'art de bien lire, lui assurèrent à son retour d'Allemagne de brillans succès de salon.

Dans la chaleur passionnée de ses études, il lisait une page, et la lisait profitablement, dans le temps que d'autres mettent à lire quelques lignes; il possédait la qualité peu commune de juger d'un coup d'œil de quel nombre d'hommes se composait une troupe; il appliquait même cette faculté à un résultat moins important : dans une bibliothéque, si considérable qu'elle fût et que son œil pouvait embrasser, il disait, et presque sans s'y tromper, combien il s'y trouvait de volumes.

Doué de qualités brillantes, vaillant, d'une activité infatigable, mais trop confiant en sa supériorité, il aspira à toutes les gloires, se laissa éblouir par toutes les ambitions.

Il avait appris sous son père la guerre d'action; en Corse, la guerre de montagnes; à l'armée, le mécanisme de l'administration. Il s'était nourri des observations que, pendant une captivité de dix-huit mois en Prusse, à la suite de la

Digitized by Google

bataille de Rosback, son père avait recueillies touchant la tactique prussienne; depuis que le lieutenant-général Guibert était devenu gouverneur des Invalides, le maréchal-de-camp son fils l'avait secondé dans ses travaux administratifs, et s'était livré avec ardeur à toutes les combinaisons qui pouvaient accroître le bien-être des vieux soldats.

Sa taille était peu élevée; sa physionomie faisait oublier que sa figure n'était pas belle.

Sa conversation, si elle avait lieu devant un cercle, avait couleur et appareil d'improvisation poétique.

On ne peut disconvenir que le style des écrits de Guibert ne soit inégal, et que son inquiétude d'esprit n'ait empêché qu'il ne terminât rien; mais le mérite des fragmens militaires qu'il nous a légués a laissé loin de lui ses émules et a désespéré ses rivaux.

On peut l'accuser, cependant, d'avoir trop multiplié dans ses écrits le mot *je;* d'avoir dans sa polémique abusé de sa supériorité vis-à-vis de Mesnil-Durand et de Lolooz; d'être tombé dans des contradictions que démontre Bohan; de s'être approprié, pour déprécier Folard, les preuves mêmes qu'articule la préface de Guischardt, et de ne reproduire ses entretiens avec Joseph II et les généraux d'Autriche que pour réciter vaniteusement de prétendues conversations que le prince de Ligne déclare peu véridiques.

Le prince de Ligne, tout en préconisant Guibert, le peint comme un « homme précieux, tranchant, disputeur gâté par la société des grandes dames, et dépourvu de vraie philosophie. »

On a adressé quelques autres reproches à Guibert; on a blâmé les secrets emprunts qu'il a faits à Guischardt, à Pictet, à Silva, à Turpin, alors même qu'il accusait son siècle de n'avoir produit « ni écrivains militaires, ni théories raisonnables. » Ce n'est qu'à ce dédain affiché par lui qu'il faut attribuer le mécontentement et les sorties de Maizeroy et de Silva, qui se jugèrent outragés et relevèrent le gant.

Si Guibert s'est paré de plus d'une pensée dont il dissimule l'origine, s'il dut à cette infidélité les honneurs d'une

Digitized by Google

paternité que plus tard on a jugée équivoque, la critique qui a vu et relevé ces fautes a été forcée de l'en absoudre, en faveur du coloris heureux, des nobles images, des grandes idées qui animent ses écrits.

S'il a rêvé une renommée trompeuse, combien a-t-il expié cette faiblesse dans l'amertume d'une vie exercée par un odieux concours d'animosités! Il a travaillé sans relâche, comme sans succès, auprès du ministre Saint-Germain et au sein du conseil de la guerre. Tout ce que, dans ses œuvres, il blâme a été abandonné; presque tout ce qu'il approuve ou conseille a été admis ou prendra faveur, et pourtant il a vu son zèle sans récompense, ses efforts sans fruit; il a payé trop cher d'admirables projets dont l'art militaire a recueilli religieusement les souvenirs; il a eu, enfin, la douleur de survivre à ses espérances déçues, et il a vu renverser ses plans plusieurs années avant que le chagrin eût creusé son tombeau.

Il est mort en 1790, à quarante-sept ans, sans être parvenu au grade, si souvent prodigué alors, de lieutenant-général.

Madame de Villeneuve, propriétaire de Chenonceaux, est le seul enfant que Guibert ait laissé.

Un neveu de Guibert, porteur du même nom, officier de la plus haute espérance, était attaché en qualité de lieutenant à l'état-major du général Berthier, dans l'expédition d'Égypte. Sa capacité, sa tournure, sa valeur, lui présageaient une brillante destinée. Bonaparte, qui l'avait distingué, venait de le nommer son aide-de-camp, quand il périt à vingt ans à peine à la bataille d'Aboukir. Avec lui s'éteignait un nom que regretta vivement son général.

Une justice tardive, des regrets honorables, ont acquitté la dette des armes et des lettres : Toulongeon, historien et militaire, a tracé un éloge nécrologique de Guibert; madame de Staël, leur ami commun, s'était occupée du même sujet dès 1790; M. Carrion-Nisas fait une peinture intéressante des derniers momens de cet homme célèbre. Toutes les bio-

Digitized by Google

graphies ont payé tribut à la mémoire du plus distingué des écrivains de l'armée française.

Le nom de Guibert avait retenti dans presque toutes les langues vivantes; mais c'est le seul écrivain militaire de France qui ait eu l'honneur d'être traduit, il y a quelques années, en persan; l'héritier présomptif Abbas-Mirza, peu avant de mourir, avait accordé cette distinction à l'*Essai général de Tactique.*

Le général Bardin.

Digitized by Google

THE ASTOR LIBRARY
NY

Digitized by Google

DAVID.

Digitized by Google

Digitized by Google

DAVID

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

DAVID

(JACQUES-LOUIS),

NÉ A PARIS, LE 30 AOÛT 1748; MORT A BRUXELLES, LE 29 DÉCEMBRE 1825.

La postérité a commencé pour ce grand peintre, dont la destinée fut d'opérer une révolution dans l'art, de prendre une vive part à une révolution dans l'État, et de voir de son vivant une double réaction se soulever contre les effets de l'une et de l'autre. Depuis long-temps l'artiste est apprécié sur les productions de son talent; il est enfin possible de juger l'homme sur les monumens de l'histoire.

Jacques-Louis David naquit à Paris, le 30 août 1748. Sa famille était honorablement connue dans le commerce. Ses parens le firent élever à Bagnolet, où ils possédaient une maison de campagne. Il y fut nourri par une chèvre, circonstance frivole, mais à laquelle on attribua de l'influence sur la vivacité d'esprit de l'enfant. Son père ayant perdu la vie dans un duel, un oncle nommé Buron, architecte, qui était en outre son parrain, prit soin de lui comme de son propre fils.

Pendant que le jeune David faisait ses études au collége des Quatre-Nations, il éprouva un accident grave; une pierre, lancée avec force par un de ses camarades, l'atteignit au visage et lui cassa une dent. Il survint une tumeur, qui, deux fois enlevée, mais repoussant et grossissant toujours, déforma ses traits; elle lui occasionna en même temps un embarras de prononciation qu'il conserva toute sa vie.

Il est rare que les dispositions innées pour les arts du dessin ne s'annoncent pas dès l'enfance. David au collége des-

Digitized by Google

sinait par instinct sur les marges de ses livres de classe. Son professeur d'humanités lui en prit un ainsi crayonné, et le remplaça sur-le-champ par un autre exemplaire. Plus tard, ayant revu son ancien élève devenu un grand maître, il lui remontra l'auteur latin dont une vocation irrésistible avait fait un livre de croquis. L'artiste fut sensible à ce précoce témoignage d'estime. Une autre fois, son professeur de rhétorique s'apercevant qu'il ébauchait un paysage au lieu de suivre une dictée, s'empara du cahier, et dit à l'élève avec une ironie de pédagogue : « On voit bien que vous serez meilleur peintre qu'orateur. » David, qui justifia si glorieusement la première partie de la prédiction, mit l'autre en défaut par un démenti non moins remarquable; car s'il ne fut pas un orateur, plus d'une fois l'art le rendit éloquent.

Buron entreprit de lui enseigner l'architecture, mais sans succès. « Je ne veux pas être architecte, disait le neveu; je me sens né peintre. » L'oncle lui représentait que la carrière de l'architecte était plus sûre, en ce que, dans l'architecture, les connaissances acquises pouvaient suppléer le talent jusqu'à un certain point, tandis que la peinture exigeait toujours du talent. « J'en aurai », répondait le neveu ; puis il répétait : « Je me sens né peintre. » L'oncle comprit qu'il ne fallait pas contrarier davantage un penchant qui se manifestait par de tels indices; mais la mère résistait encore, quand un de ces hasards fréquens dans l'histoire des hommes destinés à la célébrité, en triompha. Liée par le sang à la famille de Boucher, premier peintre du roi, elle chargea un jour son fils de lui porter une lettre. Pendant que l'artiste en faisait la lecture, le jeune messager contemplait avec une curiosité toute particulière l'ébauche d'un tableau sur le chevalet. Cette attention fut remarquée par le peintre; les questions s'ensuivirent. Les réponses furent telles que Boucher consentit à solliciter madame David. La vocation était assez éprouvée; madame David céda, et voilà son fils installé dans l'atelier d'un parent, qui lui enseigna, comme David le disait plaisamment lui-même, à casser une jambe avec

Digitized by Google

élégance. Mais Boucher était déjà vieux, et d'ailleurs, si son talent avait pris une fausse direction, il était homme de sens; il jugea la portée de son élève, et comme il ne se dissimulait pas les concessions qu'il avait faites volontairement à l'esprit du siècle, il eut la noble pensée de remettre en de plus dignes mains ce germe précieux. Il confia à Vien le développement de David.

Au milieu de la corruption générale du goût, suite inévitable de celle des mœurs, Vien, le premier en France, avait réfléchi sur le principe de l'art et en avait reconnu les règles éternelles; il indiqua le retour au beau par le vrai, et ce fut là son titre de gloire, c'est-à-dire qu'il entrevit le point où il voulait aller; mais il manqua de force pour l'atteindre. Ni ses exemples ni même ses principes n'étaient assez puissans pour ramener entièrement la peinture dans la bonne voie, et il avait sucé lui-même pendant trop longtemps un lait vicié, pour que ses disciples ne s'en ressentissent pas plus ou moins.

Le premier portrait peint par David existe encore; c'est celui de mademoiselle Buron, sa cousine germaine, depuis madame Seigneur, qui conserve à plus de quatre-vingts ans tous les souvenirs de la jeunesse, et qui n'a rien oublié de ce qui concerne celle du grand artiste élevé avec elle. Il peignit ensuite les portraits de M. et de madame Buron. Il n'avait guère plus de dix-huit ans. Ces prémices ne sont remarquables que comme points de départ du peintre et comme gages de ses sentimens. Il eut surtout pour madame Buron une affection tendre. Comme il est rare que la longue éducation d'un peintre n'éprouve pas des intermittences, il avait été question plus d'une fois de revenir à l'architecture; mais la bonne tante, confidente des inquiétudes de son neveu, interposait ses bons offices pour raccommoder les choses, et c'est peut-être à sa sollicitude que la France doit l'honneur d'avoir possédé David; c'est un hommage que celui-ci n'a jamais cessé de lui rendre.

Vien n'avait pas tardé non plus à reconnaître dans son

Digitized by Google

élève un talent inné. « Il a deviné l'art », disait-il. Bientôt il confirma tous les pronostics, et il se plaisait à dire que le disciple irait plus loin que le maître. Sedaine, ami intime de la famille, occupait un appartement au Louvre, comme secrétaire perpétuel de l'Académie d'Architecture; il y donna un logement au jeune artiste, enflammant son émulation par l'idée d'habiter le palais des arts, et éveillant en lui le désir d'y loger un jour à un titre personnel. Ainsi David se trouvait dans la position la plus avantageuse, et il en profitait bien; à vingt-trois ans il entra en lice pour le grand prix de Rome. Il lui fallut renouveler cinq fois la lutte. A la seconde épreuve, en 1772, le sujet du programme étant *le Combat de Minerve contre Mars secouru par Vénus*, il espérait le premier prix, et n'obtint que le second; cet échec ne le découragea point. Mais après l'infructueuse issue du quatrième concours, le désespoir s'empara de lui au point qu'il prit la résolution de se laisser mourir de faim. Depuis deux jours Sedaine ne l'avait pas vu. Il court chez Doyen, membre de l'Académie de Peinture, et celui des juges qui s'était le plus fortement prononcé en faveur de David; il lui fait part de ses inquiétudes. Tous deux se rendent à la chambre; on n'ouvre point. Ils ébranlent la porte, le silence continue. Enfin, Doyen lui crie : « David, veux-tu donc seconder les projets de tes envieux? Ne vois-tu pas qu'ils vont se féliciter de ta mort? » Ces paroles, le sentiment sincère dont elles étaient l'expression, et les supplications de Sedaine, rappellent à lui le malheureux jeune homme. Il se traîne péniblement vers la porte; il l'ouvre, pâle et défaillant : depuis trois jours il n'avait pas pris de nourriture. Il se laisse enfin persuader par l'amitié. La passion même qui le tuait, l'amour de la gloire, le ranima. L'année suivante, en 1775, il concourut avec une nouvelle ardeur, et il remporta enfin le grand prix, objet de tous ses vœux. Le sujet du programme était *Antiochus et Stratonice*.

On ne peut trop regretter que cette peinture ne se trouve pas dans la collection des grands prix, à l'École royale des

Digitized by Google

Beaux-Arts. En rappelant à quel point son auteur était sous le prestige de ce qu'on nommait la manière française, elle ferait apprécier l'effort qu'il eut à faire pour s'en dégager. Aux censeurs de Boucher, il disait de bonne foi : « N'est pas Boucher qui veut. » On pourrait même supposer qu'il avait déjà entrevu le génie d'un Poussin, d'un Le Sueur, lorsqu'il répondait aux panégyristes des écoles italiennes avec une persistance remarquable : « Il faut être de son pays ; soyons Français. » En somme, cette fascination du jeune lauréat en faveur de l'École française s'explique par des causes toutes naturelles. Tenant à Boucher par les premiers préceptes, et surtout par les premiers encouragemens qu'il eût reçus dans l'art, David devait être sous l'influence de l'École française telle qu'elle était alors. L'usage voulait que les pensionnaires de l'Académie de France à Rome demeurassent à Paris pendant un an ou deux, soi-disant pour s'y perfectionner par une espèce de stage, avant d'aller terminer leurs études en Italie. Mais l'année même où David eut le prix, Vien fut nommé directeur de cette académie. Il proposa à son élève de se rendre avec lui à Rome immédiatement. L'offre fut acceptée, et ils partirent ensemble.

A Parme, ils visitèrent la cathédrale, dont le dôme a été décoré par le Corrège. En présence de cette admirable coupole, David éprouva un sentiment tout nouveau. Son guide s'en aperçut, et lui conseilla de réserver son enthousiasme pour Rome. A Rome, les merveilles des arts, multipliées sous tant de formes, transportèrent d'abord le jeune artiste, puis il en fut comme accablé. Vien exigea de lui la promesse qu'il ne ferait autre chose, dans les premiers temps de son séjour, que de dessiner soit d'après l'antique, soit d'après les grands maîtres de l'art moderne. David obéit sans se rendre compte du motif, et même avec une sorte de défiance ; il craignait que la lenteur de cette marche ne refroidît son imagination et sa main. Il fut docile sans être convaincu. Mais par l'analyse graphique des chefs-d'œuvre, il s'initiait insensiblement à leurs beautés, et s'accoutumait à

Digitized by Google

les reproduire. Un voyage qu'il fit à Naples, en société avec un jeune et studieux antiquaire, initié par la pratique dans l'art sur lequel il philosophait, avec Quatremère de Quincy, décida la conversion de David; ses yeux se dessillèrent, et tout à coup il fut un autre homme. De retour dans la ville des Césars, il s'écriait à chaque pas, à chaque monument : « J'ai été opéré de la cataracte. » Les travaux qu'il fit dans ce nouvel esprit sont immenses. Ils ont été recueillis en douze cahiers d'*Études*, dont l'École des Beaux-Arts s'enrichira sans doute, aucune leçon ne pouvant être plus instructive. Quand on parcourt ces recueils, on est frappé d'une préférence constante pour les anciens. Les monumens de l'antiquité grecque, statues, tombeaux, costumes, vases, meubles, ustensiles, sont retracés avec une prédilection marquée, tandis que les dessins exécutés d'après les peintures italiennes n'apparaissent que de loin en loin, et l'on regrette d'autant plus de ne pas rencontrer ceux-ci en plus grand nombre, que le peu d'études où David a reproduit Raphaël et Michel-Ange se distinguent par un sentiment vif et fin.

Mais telle était en Italie, dès le milieu du siècle dernier, la direction de toute espèce de talent. Les artistes et les archéologues avaient tourné leurs méditations vers les monumens de la Grèce, rivalisant d'admiration pour les apprécier et de savoir pour les expliquer. L'exhumation d'une ville antique sortant intacte de dessous les cendres, les ruines de Palmyre, de Balbek et de Pœstum devenues l'objet d'un examen spécial, les fouilles de la Villa Hadriana, les premiers traités appuyés de faits et d'exemples sur l'architecture hellénique, les publications multipliées des édifices anciens reproduits par la gravure, préoccupaient tous les esprits, et pour que rien ne manquât à l'art antique, il se trouva un homme de génie pour le populariser : c'était Winckelmann. Ses écrits, répondant au plus vif besoin de l'époque, étaient dans toutes les mains. Mais l'illustre antiquaire avançait dans son *Histoire de l'Art*, que les anciens avaient fait plus beau que la nature. De là le *beau idéal*, dont l'historien trouva

Digitized by Google

le principe dans les monumens de l'art plastique, les seuls qu'il eût pu étudier. Le peintre, en cherchant à son tour ce beau idéal dans les ouvrages de la sculpture antique, statues, groupes ou bas-reliefs, était près d'un écueil, et l'introduction de cet élément dans la peinture n'était pas sans danger. Pour y échapper entièrement, il eût suffi de s'attacher à Raphaël, le premier des peintres modernes au même titre que Phidias est le premier des sculpteurs anciens. Ces deux hommes divins reproduisirent la nature dans sa plus haute perfection, mais l'un en peintre et l'autre en sculpteur. David tenta de renchérir sur la belle nature vivante, en plaçant entre elle et son imitation l'intermédiaire de la sculpture antique. Son style s'en ressentit; ses figures, types de beauté, rappellent un peu l'austérité du marbre d'où elles dérivent. Au surplus, on doit en convenir, la peinture était tellement tombée en France, que le peintre qui voulait avant tout se soustraire à l'afféterie de ses prédécesseurs, pouvait difficilement être en garde contre la tendance vers l'excès contraire, et la recherche d'un contour plus accentué que celui de la nature, comme l'offraient les marbres antiques les plus admirés alors, était presque une conséquence de cet état de choses.

Ainsi la marche suivie par David pour l'étude de la forme ne pouvait être que ce qu'elle a été. Quant à la couleur, il se livra aussi à de sérieux travaux, et prit surtout pour guide un peintre français; il copia le tableau de *la Cène*, par le Valentin. Cette belle reproduction le fit réfléchir sur le principe du coloris, et le résultat fut qu'il changea entièrement sa palette. Son talent étant ainsi recomposé dans tous ses élémens, il voulut en faire librement la première application; il s'enferma pour peindre *la Peste de saint Roch*.

L'ouverture de l'atelier était attendue avec impatience; l'apparition du tableau fut en effet un événement dans l'art. A la vérité, le groupe de la Vierge, de l'enfant Jésus et du saint qui les invoque, s'éloignait des types consacrés par les maîtres, et cette partie, toute religieuse, pouvait être criti-

Digitized by Google

quable. Mais la figure d'un pestiféré couché sur le premier plan et attendant la mort, la tête enveloppée dans une draperie, étonna les spectateurs; c'était le signal d'une révolution artielle. Cependant les idées se trouvant partagées et les avis incertains, comme il arrive toujours à l'aspect d'une chose nouvelle, on restait muet. Un homme qui doit prendre rang parmi nos plus habiles statuaires, quoiqu'il n'ait laissé que des ouvrages inachevés et presque inconnus, Giraud, rompit le silence : « Hé bien! qui nous empêche de dire que cela est beau? » Les applaudissemens éclatèrent de toutes parts. Pompée Battoni, prince de l'Académie de Saint-Luc, embrassa David, et lui dit : « Restez avec nous, ne retournez pas en France; vous vous y perdriez. » Mais David avait déjà compris qu'il était dans sa destinée de régénérer l'École française, et dès l'année suivante, en 1780, il était de retour à Paris. Il y exécuta *le Bélisaire*, commencé à Rome, où une étude peinte du vieillard aveugle et mendiant, groupé avec son jeune conducteur, avait eu un grand succès. L'idée de faire tendre le casque par le guide pour ne pas dégrader le héros, était poétique. Ce morceau fit admettre son auteur à l'Académie de Peinture comme agrégé. *La Mort d'Hector* le fit recevoir académicien. Bientôt après, un *Christ*, commandé pour l'église des Capucines par la maréchale de Noailles, fut une nouvelle preuve que les sujets de dévotion étaient ceux qui sympathisaient le moins avec le talent du peintre.

David avait épousé à Paris mademoiselle Pécoul, sœur d'un de ses compagnons d'étude en Italie; ce mariage l'avait mis dans l'aisance. Le logement au Louvre, que Sedaine lui avait fait pressentir autrefois, lui ayant été accordé, il ouvrit une école. En 1784, Drouais, son premier élève, remporta le grand prix par le tableau de *la Chananéenne*, ouvrage digne du Poussin, et qui constatait la révolution artielle accomplie. David voulut faire pour Drouais ce que Vien avait fait pour lui, l'accompagner dans la capitale des arts; il partit avec son disciple, et il emmena sa jeune femme. Il em-

Digitized by Google

portait aussi l'esquisse du tableau des *Horaces* composé à Paris, afin de le peindre sous la puissante inspiration des lieux, des souvenirs et des chefs-d'œuvre.

Une élite d'artistes, de savans et d'amateurs réunie à Rome, y entretenait un puissant ressort d'émulation. Pompée Battoni, revenu le premier, après les écarts de Pietre de Cortone et de ses imitateurs, à la simplicité et à la véritable expression, tenait le sceptre de la peinture. Le chevalier d'Azara, également versé dans l'antiquité et dans l'art; le chevalier Hamilton, possesseur éclairé de la plus riche collection de vases grecs; Goëthe, dont le nom retrace un génie universel et un sentiment esthétique aussi fin que profond; la célèbre Angélica Kaufman, qui avait secondé si efficacement le retour à l'imitation de la nature choisie; Seroux d'Agincourt, qui répandait un nouveau jour sur le principe de l'art antique en montrant les phases de sa décadence; Giraud, Quatremère de Quincy; Visconti, qui à douze ans avait renouvelé la thèse de Pic de la Mirandole, *De omni re scibili*, et qui conservait dans les travaux de l'archéologue l'enthousiasme de l'artiste; tel fut l'aréopage devant lequel comparut le tableau des *Horaces*.

L'amour de la patrie aux prises avec les plus douces affections de la nature donne à cette composition un intérêt dramatique, et l'exécution répond à la pensée. C'est une scène de Corneille. La vieille Rome, revivant dans cette image, fit l'admiration de Rome moderne. Toutes les classes de la société, cardinaux, artistes, savans, bourgeois, accoururent en foule pour la contempler. Les poètes la chantèrent; la jeunesse romaine jonchait de verdure les approches de l'atelier. « Restez avec nous, lui dit encore Pompée Battoni, qui dut pourtant avouer que le séjour de la France n'était pas si fatal au talent qu'il ne l'avait craint; oui, restez à Rome; vous y serez mon successeur. » Le peintre français fut touché, mais il résista aux nouvelles instances de l'artiste octogénaire, qui mourut peu de temps après, et qui lui donna une dernière marque de son estime en lui léguant sa palette et ses pinceaux.

Digitized by Google

D'un accord unanime, David fut proclamé le régénérateur de l'art, encore bien qu'il eût reconnu lui-même que d'autres s'étaient proposé le même but avant lui, et qu'il eût mis à profit les efforts de ses devanciers; mais comme lui seul avait atteint ce but, on lui attribua tout l'honneur de l'entreprise, et il eut l'immense mérite d'en porter seul le poids sans en être écrasé. Voici ce qu'il écrivait à Vien, le 16 mars 1785, en lui faisant hommage de ce triomphe : « Combien ils m'en « disent tous les jours sur votre compte, et qu'ils savent bien « apprécier le rang que vous tenez dans la peinture! Mais « c'est moi qui le sais le mieux, ayant reçu vos leçons; car « s'il y a quelque chose de bien dans mon tableau, c'est qu'il « est fait dans votre goût. »

L'exposition des *Horaces* à Paris y renouvela les mêmes transports. Mais, au moment même où David s'estimait le plus heureux des artistes, un cruel chagrin lui était réservé. A peine avait-il rouvert son atelier d'élèves, où tant de jeunes talens se signalaient à l'envi, qu'il apprit la mort de Drouais, dont le *Marius à Minturnes*, arrivé depuis peu, avait fait une grande sensation; Drouais, le seul disciple qui, au dire du maître, l'eût compris entièrement, le seul dont les ouvrages fussent capables de troubler son sommeil, le seul dans lequel il eût vu jusqu'alors un rival. « J'ai perdu mon émulation », s'écriait-il dans sa douleur. Girodet fut le premier qui le consola, en envoyant de Rome le tableau d'*Endymion*. Il ne pouvait trouver de consolation que dans une nouvelle espérance.

Le roi demanda une suite aux *Horaces*; le *Brutus* en fut le pendant : on dit même que le sujet en fut indiqué à l'artiste par le monarque. Ici les plus douces affections de la nature sont immolées à l'amour de la patrie. Mais le malheureux consul, poursuivi dans ses foyers par les restes mutilés de ses fils, revoyant sa famille au désespoir, n'a de refuge, au sein de sa propre maison, qu'à l'ombre de la statue de Rome. La situation est déchirante, et l'énergie du sentiment y est portée si loin, qu'on put dire de David ce qu'on a dit

Digitized by Google

depuis de Corneille, que le ciel devait David aux grands destins de Rome. En même temps, le style est d'une telle perfection, tous les accessoires sont d'un goût si noble, si épuré, que l'influence s'en fit sentir jusque dans les usages domestiques. Cette fois la mode subit la loi du génie.

Le *Brutus* fut achevé en 1789. Dans l'intervalle, entre cette date et celle des *Horaces*, l'artiste avait exécuté, en 1787, pour M. de Trudaine, *la Mort de Socrate*, et en 1788, pour M. le comte d'Artois, *les Amours de Pâris et d'Hélène*. La première de ces peintures est la plus belle composition de son auteur. Le Poussin n'aurait pas mieux combiné le sujet; il ne l'aurait pas aussi finement peint. On ne peut trop louer le geste du philosophe, dont la main erre avec indifférence sur la coupe, et qui ne s'occupe pas de la mort tant qu'il disserte sur l'immortalité.

L'homme qui avait opéré une révolution si philosophique et si utile dans l'art pouvait-il ne pas prendre part à cette révolution dans l'État qui commençait alors sous d'heureux auspices, et qui devait réaliser tant de vœux? Dès l'origine, le talent de David y devient une puissance. En 1790, l'Assemblée constituante le charge de représenter *le Serment du Jeu de paume*. Cette composition, née de l'enthousiasme, le fait naître à son tour, et jamais l'artiste n'avait plus vivement accentué la vérité et la poésie. Aussi, la poésie s'empresse de consacrer ce chef-d'œuvre d'un nouveau genre; un dithyrambe plein de verve, composé par André Chénier, le popularise. Un décret du 28 septembre 1791 ordonna que le tableau serait exécuté aux frais du trésor, et qu'il ornerait la salle des séances législatives. Plus tard, des hommes sans nom cherchèrent à illustrer leurs rangs, en y faisant entrer une des premières illustrations contemporaines, le peintre des *Horaces* et de *Brutus*. Quelques meneurs obscurs se chargèrent d'endoctriner l'artiste dont les œuvres étaient des leçons pour le monde entier. En septembre 1792, David fut nommé député de Paris à la Convention. Là, sous la bannière du bien public déployée à ses yeux, Romain dans l'âme

Digitized by Google

comme dans sa peinture, il se berce d'illusions patriotiques, attendant de bonne foi le retour des mœurs anciennes, voyant un Phocion dans Marat, un Socrate dans Robespierre, jugeant Louis XVI avec les idées de Tite-Live, et, dans ses convictions républicaines, condamnant un roi à titre de tyran. Le peintre de Brutus se crut un Brutus. Retranchez de sa vie publique ce vote fatal, et toute sa conduite s'expliquera, tant par la fausse position d'un artiste devenu tout à coup homme d'État, que par la double exaltation du patriotisme et du talent.

David fut le principal ordonnateur de ces grandes solennités nationales qui rappelaient les pompes de la Grèce, et dont, suivant son expression, *le peuple était à la fois l'ornement et l'objet*. Il voulut révolutionner (c'était le mot) tout ce qui pouvait agir sur le sens de la vue; il changea jusqu'aux figures des cartes à jouer. Il projeta une suite de costumes, non seulement pour les fonctionnaires publics, mais pour les simples citoyens. Il composa dans la forme antique l'uniforme de l'École de Mars. Quoiqu'il eût peine à suffire à tant de travaux, qui se succédaient sans interruption, il trouva le temps de peindre Michel Lepelletier, assassiné par le garde-du-corps Paris, de peindre Marat expirant dans son bain sous le poignard de Charlotte Corday. Ces deux tableaux, destinés à la salle des séances de la Convention, furent exposés sous un portique improvisé au milieu de la cour du Louvre, comme décoration d'un cénotaphe en l'honneur des deux victimes. Des milliers de spectateurs contemplant à la fois ces mâles et sombres images, l'effet en fut électrique. Le jeune Barra, frappé à mort aux champs de la Vendée, et qui succombe en pressant sur son cœur la cocarde nationale, devint aussi l'objet d'un tableau. Celui-ci ne fut qu'ébauché, mais quel sentiment dans cette ébauche! C'est une véritable foi républicaine.

David prit souvent la parole dans l'intérêt des arts; jamais ces enfans du génie n'eurent un plus digne organe; toutes ses propositions sont pleines de sens et d'avenir. Les sages

Digitized by Google

maximes de l'antiquité revivent dans sa bouche, et l'effervescence momentanée de l'expression ne leur fait rien perdre de leur autorité. Il provoqua la suppression d'une foule de commissions qui détournaient en achats d'objets inutiles ou de peu de valeur, les fonds affectés aux arts. Il voulait former un jury national et y faire concourir avec l'artiste le littérateur et le savant initié dans leur étude. Je regrette que les bornes de cette notice ne me permettent qu'une seule citation par extrait. « Chacun de nous, dit-il, est comptable des talens « qu'il a reçus de la nature. Si la forme est différente, le but « est le même pour tous. Les arts doivent contribuer puis- « samment à l'instruction publique; ils parent la vertu des « charmes qui la font aimer, et ils inspirent l'horreur du « crime. Mais si l'artiste doit être pénétré de ces sentimens, « le juge doit l'être davantage. A une époque où l'art doit se « régénérer comme les mœurs, abandonner aux artistes seuls « le jugement des productions du génie, ce serait les laisser « dans l'ornière de la routine. C'est aux âmes fortes qui ont « le sentiment du vrai, du beau et du grand, développé par « l'étude de la nature, à donner de concert une impulsion « nouvelle aux arts. »

Après la réaction du 9 thermidor, en butte aux plus rudes attaques et aux dénonciations les plus violentes, David subit deux détentions à peu de distance l'une de l'autre : la première de quatre mois, la seconde de trois, attendant la mort, mais précautionné contre l'échafaud. Pendant la première, ses élèves se réunirent et présentèrent à la Convention une pétition signée de tous, pour demander que leur maître fût mis en liberté; l'un d'eux en fit lecture à la barre, et Marie-Joseph Chénier l'appuya. La seconde détention ne finit que par le décret d'amnistie du 24 octobre 1795. C'est alors que l'artiste rentra dans la vie privée, et qu'il se renferma dans son atelier, d'où il n'aurait jamais dû sortir.

Déjà, pendant cette seconde détention au Luxembourg, l'éréthisme révolutionnaire commençant à se calmer, David charmait l'ennui de sa prison par la pratique de son art; il

Digitized by Google

dessina au lavis plusieurs de ses compagnons de captivité; il fit aussi le portrait de sa mère, qui venait le voir tous les jours. Ces passe-temps du détenu pourraient être classés parmi les meilleurs ouvrages du peintre. C'est là aussi qu'il crayonna l'esquisse des *Sabines*, vraie bonne fortune de peintre, composition dont les différentes parties s'arrangent si naturellement que l'exécution n'a rien changé à la première pensée.

Sorti de prison, il commanda la toile. C'est à Anvers qu'elle fut préparée. Pendant le temps assez long qu'exigea ce travail, il fit lui-même des études dans l'atelier de ses élèves. C'est ce qu'il appelait se retremper. Dix-sept jeunes gens, réunis sous sa direction, ayant recomposé son école, tous les jours il prenait place au milieu d'eux, commençant, finissant avec eux sa figure, et d'autant plus leur maître qu'il se faisait leur égal. Cet exercice dura sept mois. La toile prête, il exécuta son sujet de prédilection, et ne l'interrompit que pour tracer les peintures de la fête funèbre en l'honneur des plénipotentiaires français assassinés au congrès de Rastadt, grisailles imitant le bas-relief, d'un effet extraordinaire.

Dans les *Sabines*, David put représenter des Grecs, sans manquer de fidélité à l'histoire, puisque les traditions font descendre des colonies grecques la population primitive du Latium. A peine Romulus a-t-il soulevé son javelot, que Tatius a frémi d'épouvante; d'un coup d'œil vous avez compris que l'un n'est qu'un homme et que l'autre est un dieu. L'admiration fut sans partage : le poète Ducis s'en rendit l'interprète dans des vers dignes du tableau. David goûta toute la satisfaction de son nouveau triomphe; mais un spectateur ayant déclaré, dans son enthousiasme, que Raphaël était surpassé, l'artiste, qui l'entendit, se retourne, saisit un crayon qui se trouve sous sa main, et, dessinant de souvenir la femme vue par le dos dans la *Transfiguration*, s'écrie avec feu : « Celui qui a créé cette figure sera toujours inimitable. »

Visconti ayant mis hors de doute que les peintres et les

Digitized by Google

sculpteurs anciens ne s'assujettissaient pas dans leurs œuvres au costume en usage dans la vie ordinaire, David s'était autorisé de ce privilége pour représenter entièrement nus les principaux personnages des *Sabines;* raison suffisante pour l'esprit; puisque, sans introduire aucune invraisemblance, elle tourne au profit de la beauté; raison meilleure, surtout, que celle que l'artiste donnait quelquefois lui-même, en disant qu'il lui eût été plus facile de revêtir toutes ses figures de draperies ou d'armures, et en ajoutant : « Qui peut le plus peut le moins. » David savait mieux que personne que l'art n'est point un tour de force. Les *Thermopyles* lui fournirent depuis un sujet où la nudité même est historique, et il préparait dans Léonidas un pendant à Romulus, lorsqu'il fut détourné de ce travail par l'homme extraordinaire qui entraînait tout dans sa sphère d'activité, par Bonaparte.

A l'occasion de la reprise de Toulon, premier fait d'armes du grand capitaine, David, alors membre de la Convention, avait composé le programme d'une fête triomphale en l'honneur des quatorze armées de la république; le général de la république était donc déjà dans les bonnes grâces de l'artiste. L'artiste avait dû aussi être touché de la proposition que lui fit le commandant de l'armée d'Italie, de venir dans son camp pour se soustraire aux agitations politiques, et peindre la gloire des armes françaises. Après le traité de Campo-Formio, Bonaparte désira faire la connaissance personnelle du peintre : l'entrevue eut lieu, et il fut question de faire le portrait du général. David lui dit : « Je vous peindrai l'épée à la main sur le champ de bataille. » Bonaparte répondit : « Ce n'est plus avec l'épée qu'on gagne des batailles; je veux être peint calme sur un cheval fougueux. »

A son retour de Marengo, le premier consul fit venir l'artiste. Après un long et piquant entretien, qui roula principalement sur la ressemblance dans la représentation des personnages historiques, le portrait fut entrepris. C'est ce tableau si poétique où le héros est peint comme il avait voulu l'être, calme sur un cheval fougueux, gravissant le mont

Digitized by Google

Saint-Bernard. Sur le rocher sont inscrits les noms d'Annibal et de Charlemagne, à demi effacés par le temps, idée belle et grande, sans mélange d'adulation. David fit plusieurs répétitions de cette peinture. Le premier original était au château de Saint-Cloud ; enlevé par les Prussiens, en 1815, il est aujourd'hui un des plus beaux ornemens du musée de Berlin.

Napoléon, proclamé empereur, nomma David son premier peintre, et lui commanda quatre grands tableaux pour décorer la salle du Trône aux Tuileries, *le Couronnement*, *la Distribution des aigles dans le Champ-de-Mars*, *l'Intronisation à Notre-Dame* et *l'Entrée à l'Hôtel-de-Ville*. Tout cela était grandiose, impérial ; mais adieu la liberté. La liberté était absorbée dans la gloire. L'artiste, subjugué par cette gloire même, enthousiasmé de tout ce qui avait un caractère de grandeur, accepta la tâche. Les deux premiers sujets seulement ont été exécutés : David ne fit que dessiner les esquisses des deux autres.

Pour suffire à tant de travaux, il y associait les élèves les plus habiles d'une école nombreuse et florissante ; telle avait toujours été son habitude. Malgré cette coopération auxiliaire, il lui fallut trois ans d'un labeur soutenu pour achever le *Couronnement*. Le tableau terminé, l'empereur l'alla voir en grand cortége. Après avoir long-temps contemplé l'ouvrage et loué l'auteur à diverses reprises, Napoléon, levant son chapeau devant l'artiste, lui dit : « David, je vous salue. — Sire, répondit David, je reçois votre salut au nom de tous les artistes, heureux d'être celui à qui vous l'adressez. »

Les portraits peints par cet artiste, qui représentait l'art en France, sont en grand nombre, et la plupart excellens. Le génie est empreint dans celui de Napoléon, qu'il peignit en pied pour le marquis de Douglas. Celui du pape Pie VII est un chef-d'œuvre digne de l'école romaine.

Long-temps distrait par les commandes colossales de l'empereur, David se remit enfin aux *Thermopyles*. Le tableau fut achevé en 1814 ; mais une nouvelle révolution ayant eu

Digitized by Google

lieu par le retour des Bourbons, dont ses antécédens le rendaient, en quelque sorte, l'ennemi personnel, il lui fut interdit d'exposer au Salon son ouvrage. Le succès n'en fut que plus grand : tout Paris l'alla voir dans l'atelier. Un des critiques de l'exposition commença sa revue par l'examen du tableau absent. Depuis, la muse de Casimir Delavigne, déplorant la *Dévastation du Musée*, salua d'une strophe les trois cents Spartiates peints par David. Si cette belle et héroïque composition laisse à désirer par l'ensemble, une foule de détails, entre autres le guerrier assis aux pieds de Léonidas, celui qui rajuste sa chaussure, celui qui se cramponne au rocher pour y tracer la célèbre inscription, le groupe du vieillard et de son fils, etc., méritent les plus grands éloges. Mais soit que l'artiste ait recherché davantage la vérité d'effet, soit que l'âge ne lui permettant plus d'accuser le contour avec la même finesse ou la même fermeté, il se soit attaché de préférence à la couleur, il a changé ici sa manière. Ses teintes sont plus fortement empâtées; ses personnages sont d'une nature plus réelle, mais en même temps plus vulgaire. En somme, il n'était plus assez jeune pour un progrès.

La catastrophe du Mont-Saint-Jean ayant ramené l'étranger sur le sol français, David s'attendit à son sort : il ne tarda pas en effet à être banni par une loi. Il exprima le désir de se rendre à Rome, où Pie VII l'avait appelé par les plus vives et les plus honorables instances; ne l'ayant pas obtenu, il alla s'établir à Bruxelles. Il était âgé de soixante-sept ans, quand il dit un éternel adieu à sa terre natale. Avant son départ, dans la crainte que le tableau du *Couronnement* et celui de *la Distribution des aigles* ne devinssent victimes des passions politiques, il arma sa main de ciseaux et coupa lui-même chacune de ces peintures en trois bandes, suivant les contours du dessin, de manière que les parties essentielles ne fussent pas endommagées. Quelle situation et quel effort! Du moins, cette opération permit de rouler les toiles facilement,

Digitized by Google

et de les cacher loin de la capitale. Ces tableaux, réparés, décorent aujourd'hui le musée de Versailles, où ils brillent d'un éclat nouveau. La possession des *Sabines* et des *Thermopyles* était convoitée et disputée par plus d'un souverain; Louis XVIII en dota la France, et l'acquisition des deux chefs-d'œuvre semblait présager le retour de leur auteur. Mais l'attentat commis sur la personne du duc de Berry fit évanouir toute espérance.

David éprouva un dernier chagrin : il fut éliminé de l'Institut. Il eût trouvé de puissantes consolations dans les témoignages d'estime et de bienveillance dont ses hôtes le comblaient, si quelque chose pouvait consoler de la patrie absente. Les peuples même chez qui l'antipathie pour le nom français était à cette époque un sentiment national, voulaient avoir David. Le roi de Prusse lui fit faire par le comte de Goltz, son ambassadeur à Paris, par l'illustre Alexandre de Humboldt, par le prince de Hardenberg, ministre d'État, les propositions les plus avantageuses et les plus pressantes, pour qu'il allât se fixer à Berlin; il remercia. Le frère du roi lui-même, dans un voyage qu'il fit à Bruxelles, vint le trouver et lui réitéra les offres; il avait ordre de l'emmener dans sa voiture. David fut inébranlable.

Son école peut se diviser en quatre époques. A la première appartiennent Drouais, Wicar, Girodet et Fabre, le même dont la munificence fit présent de tout un musée à Montpellier, sa patrie. Dans la seconde époque se rangent Gros, Gérard et Isabey. A la troisième se rapportent les frères Franque, le comte de Forbin et Granet, Granger, Ingres, Langlois, Rouget et Rouillard. La quatrième comprend Abel de Pujol, Drolling, Schnetz, Léopold Robert, le sculpteur David, Dupré, auteur du *Voyage à Athènes et à Constantinople*, le savant Montabert, qui n'a pas reculé devant la tâche d'un *Traité complet de la Peinture*, le sculpteur Rude, qui accompagna l'illustre exilé sur la terre étrangère, et fut son élève hors de France. Pendant son séjour à Bruxelles, David se plut à

Digitized by Google

donner des conseils à quelques artistes belges, Odevaère, Navez et Michel Stapleaux, qu'il affectionnait particulièrement. Telle fut au reste l'influence de David, que tous les artistes contemporains qui se sont fait un nom, peintres, sculpteurs, graveurs, ciseleurs, sont ses disciples.

La méthode du professeur était simple et forte. Il voulait qu'on copiât fidèlement le modèle, sauf la laideur ou la pauvreté, et qu'on apprît à voir la nature à travers l'antique, qu'il supposait plus parfait qu'elle. Il pensait que le peintre doit se rendre assez familière la pratique de la sculpture; car « la meilleure peinture, disait-il, n'est pas celle qui éblouit par l'éclat de la couleur, mais celle d'après laquelle on pourrait modeler correctement. » Il n'imposait pas ses doctrines; mais il dirigeait son enseignement suivant les dispositions que l'élève avait reçues de la nature. Quand il reconnaissait ces dispositions à un degré éminent, il en secondait l'essor de tout son pouvoir et avec un véritable zèle. Comme il ne donnait aucune recette exclusive, rien ne fut plus varié que les talens sortis de son école. Laconique dans ses démonstrations, il ne pouvait souffrir le parlage; mais il savait approprier son langage à l'intelligence et même aux mœurs de chacun. Il possédait surtout l'art de se faire comprendre, employant certaines locutions singulières, *C'est ça* et *ce n'est pas ça*, dont son geste ou son accent était le commentaire, diversifiant la forme de ses leçons, timbrant le précepte d'une expression vive ou le liant à une image par une comparaison inattendue, quelquefois trivial, toujours lumineux, souvent éloquent. Ainsi, non seulement il se faisait comprendre, mais en éclairant, il échauffait; en corrigeant, il était quelquefois sublime. Un jour, en présence d'un modèle puissant, il prend le crayon des mains de l'élève qu'il corrigeait, et, tandis que cette exclamation, *O divin Michel-Ange!* s'échappe de sa bouche, la forme dont il avait été saisi est retracée dans le sentiment de Michel-Ange. Comme professeur d'art, David ressembla beaucoup à Monge comme professeur de

Digitized by Google

science; même intérêt, même vivacité, même bonhomie. Ayant remarqué qu'un élève faisait constamment la même figure, quel que fût le modèle, il lui dit : « Quand vous allez faire un pique-nique avec vos amis, vous entendez boire et manger pour votre argent; hé bien! puisque vous payez comme les autres des modèles beaux et variés, mangez-en donc votre part. » Sous un tel maître, l'émulation était vivement excitée, et chacun s'efforçait de mériter cette parole d'encouragement, qui était en même temps la récompense la plus ambitionnée, parce qu'elle n'était pas prodiguée : « *C'est ça, mon ami, c'est bien ça; tu iras, toi.* »

David suivait ses élèves dans leur carrière avec une sollicitude paternelle, et leur souvenir le touchait. Il fut très sensible à la courageuse consécration des *Horaces* sur le plafond peint par Abel de Pujol dans l'escalier du Louvre. Plusieurs de ses disciples et de ses admirateurs le visitèrent à Bruxelles; plusieurs l'engagèrent à rédiger des Mémoires. Il goûta cette idée et commença même ce travail; mais il l'abandonna en disant qu'il ne convenait pas à un chef d'école, quand il avait fait une révolution dans l'art, d'en écrire, ses ouvrages étant là et devant parler pour lui. A Bruxelles comme à Paris, il partageait son temps entre la peinture, la promenade et le théâtre. Il allait presque tous les soirs au spectacle, où le drame lyrique surtout l'attirait; on sait qu'il aimait la musique et qu'il en avait le sentiment. Sa place était marquée à l'orchestre, et quand il était absent, par respect on la laissait vide. Une médaille fut frappée en son honneur par les soins de Gros, qui la lui porta à Bruxelles, au nom de l'École française. En recevant cet hommage d'affection et de reconnaissance, il fut attendri jusqu'aux larmes; puis, se reportant en idée sur les deux tableaux qui le lui avaient plus spécialement mérité : « Si on me laissait seulement quatre jours, s'écria-t-il, pour me promener devant mes *Sabines* et mon *Léonidas*, pour voir l'effet qu'ils font dans la galerie! — Vous les verriez, lui répondit son illustre

Digitized by Google

disciple, s'élever majestueusement comme les sommets de la double colline. » Avant de quitter la France, il avait eu la satisfaction de contempler presque achevée la production la plus monumentale qui soit sortie de son école, la *Coupole de Sainte-Geneviève*. Absent, il n'avait pas eu le déplaisir de voir les arts dévier de la ligne austère qu'il leur avait tracée, ni d'assister à leur décadence, que sa seule présence au surplus aurait pu contenir et empêcher.

Sur la terre hospitalière de la Belgique, ses pinceaux ne furent point oisifs. Il termina *l'Amour et Psyché*, tableau qu'il avait commencé à Paris pour la galerie Sommariva. Sa main septuagénaire entreprit et mit à fin une répétition du *Couronnement*, qui fut exposée à Londres et en Amérique. Il peignit en demi-figures, de grandeur naturelle, *les Adieux de Télémaque et d'Eucharis* et *la Colère d'Achille*; la première de ces compositions dans le genre gracieux, la seconde dans le genre expressif, toutes deux dans le style grec. *Mars désarmé par Vénus* fut son dernier ouvrage; il le fit à soixante-seize ans. Ces trois peintures furent successivement exposées à Bruxelles et dans plusieurs autres villes de la Flandre, au profit des pauvres. La ville de Gand reconnaissante décerna une médaille à leur auteur. Le dernier de ces tableaux seulement a été vu à Paris.

Dans l'été de 1825, David fut sérieusement malade. Peu après son rétablissement, sa femme ayant été frappée de paralysie, il retomba lui-même et demeura dans un état de langueur. Ses enfans se rendaient alternativement auprès de leur père. Après plusieurs rechutes, il fut dix jours sans connaissance, puis ayant retrouvé ses sens, il parla de son art avec le même feu qu'en pleine santé. Mais ce n'était qu'une lueur, et la vie était presque éteinte en lui. On mit sous ses yeux une épreuve de la planche des *Thermopyles*, sur laquelle le graveur désirait avoir l'avis du peintre. David la fit placer devant lui, parcourut du doigt les diverses parties de l'estampe, articula péniblement quelques observations,

Digitized by Google

puis, arrivé au principal personnage : « Il n'y a que moi, dit-il, qui pouvais concevoir la tête de Léonidas. » Ce furent ses dernières paroles. Il expira le 29 décembre 1825, à dix heures du matin, à l'âge de soixante-dix-sept ans, entouré de sa famille. Le 15 décembre, il peignait encore.

On lui fit de magnifiques obsèques. Le cortége qui accompagnait la translation du corps dans l'église de Sainte-Gudule était surtout remarquable par les insignes qui rappelaient les noms de ses principaux ouvrages, et les récompenses que Napoléon avait décernées aux hommes les plus marquans de son règne, les armoiries de baron de l'Empire et la décoration de commandant de la Légion-d'Honneur. On y voyait aussi l'uniforme et l'épée de membre de l'Institut, protestation solennelle contre la décision qui avait effacé le nom de David sur la liste académique. Mais les années se succèdent, les passions se calment, et, par une généreuse réparation, son portrait va reparaître au sein de cette académie qu'il illustra. Ses enfans avaient sollicité la pieuse faveur de rapporter son corps en France; elle leur fut refusée. Depuis, son cœur a été déposé dans le cimetière de l'Est, à Paris, où sa famille lui a érigé un monument.

La mort de David en exil et les vicissitudes de sa fortune renferment de graves et utiles enseignemens. Elles démontrent que l'artiste doit éviter la scène politique et renfermer sa vie dans l'atelier. L'ambition des charges publiques a plus d'une fois conduit le peintre ou le sculpteur à l'ostracisme; la solitude de l'atelier ne l'a jamais conduit qu'à la gloire et à l'immortalité.

Une difformité accidentelle, une certaine rudesse de manières et de langage, ne prévenaient pas en faveur de David; mais nous l'avons vu accessible aux sentimens affectueux. Il n'en a laissé que de tels dans son école, et chaque année, le jour de sa fête, ses élèves se réunissent en un banquet de

Digitized by Google

famille pour honorer sa mémoire. Ses erreurs, expiées par deux détentions et par dix ans d'exil, appartiennent en grande partie au temps où il vécut; mais ses hautes qualités ne sont qu'à lui. Grand par son génie, grand par ses ouvrages, grand par le cortége d'artistes sortis de son école, régénérateur de l'art français, Jacques-Louis David est le premier des peintres de son époque, et sera dans tous les temps une des gloires de la France.

MIEL.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

AUG 24 1937

Digitized by Google

Digitized by Google